



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Book. F. 116



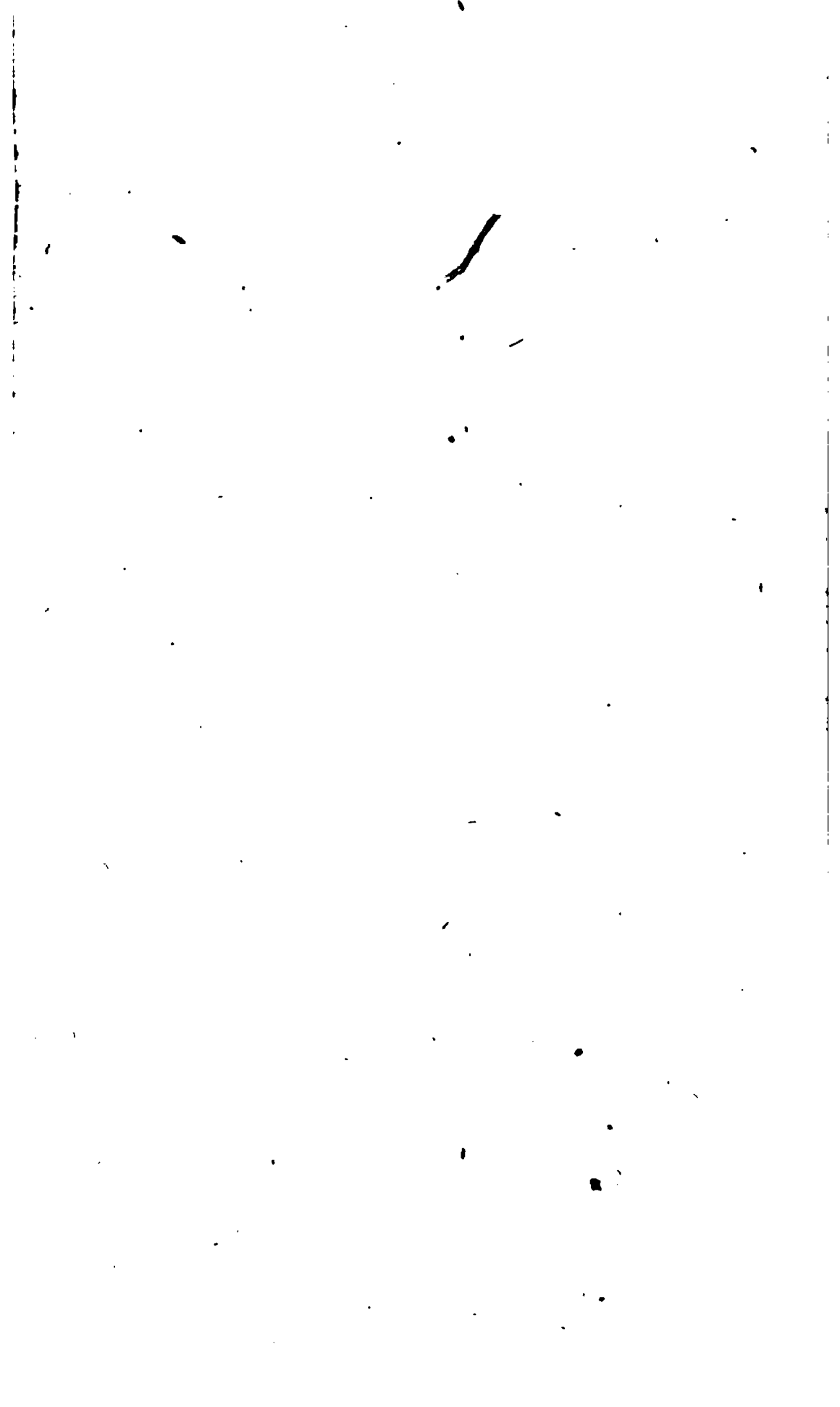


GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

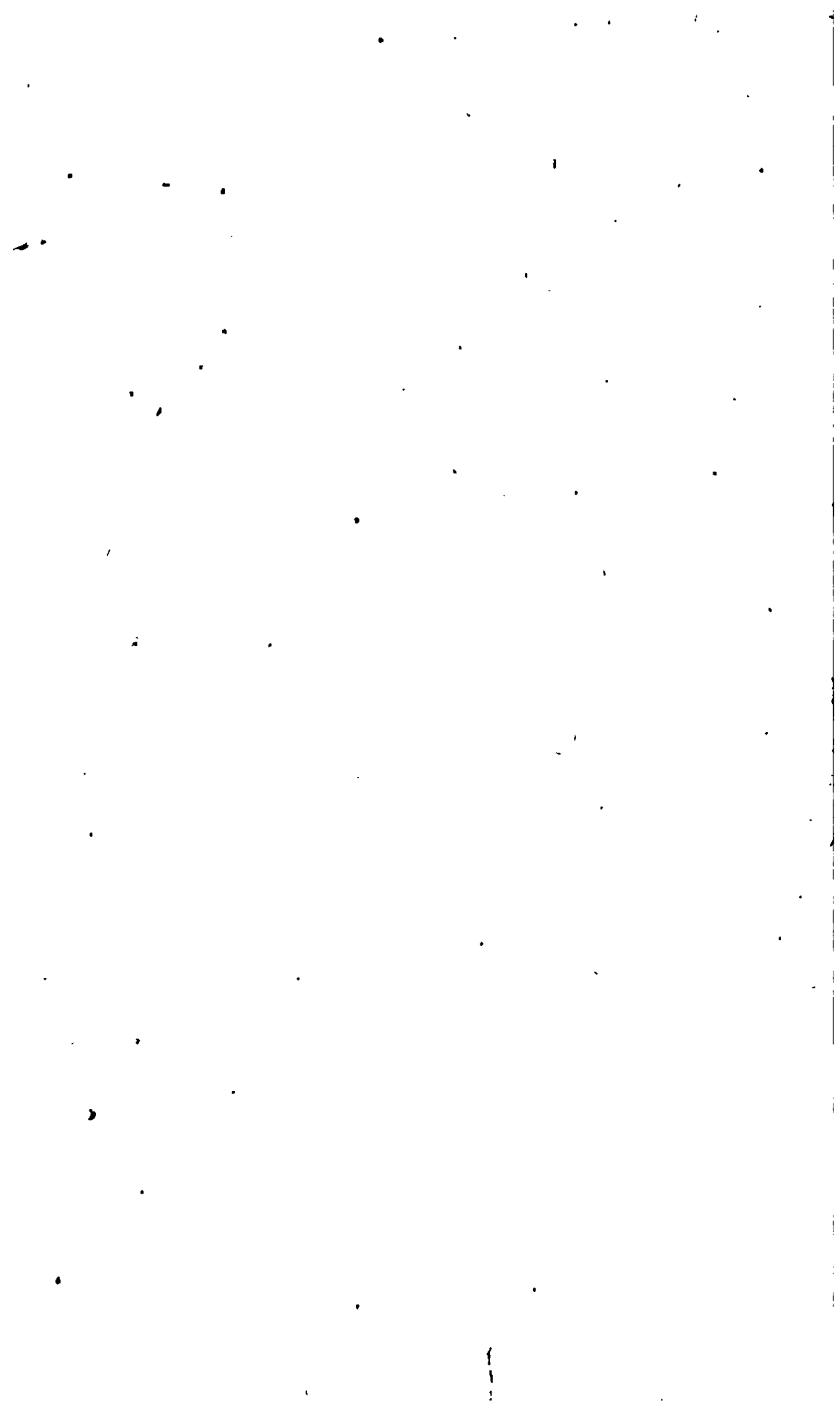
F. 116











LE
PHILOSOPHE
ANGLAIS,
OU
HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL,
ECRITE PAR LUI-MEME.

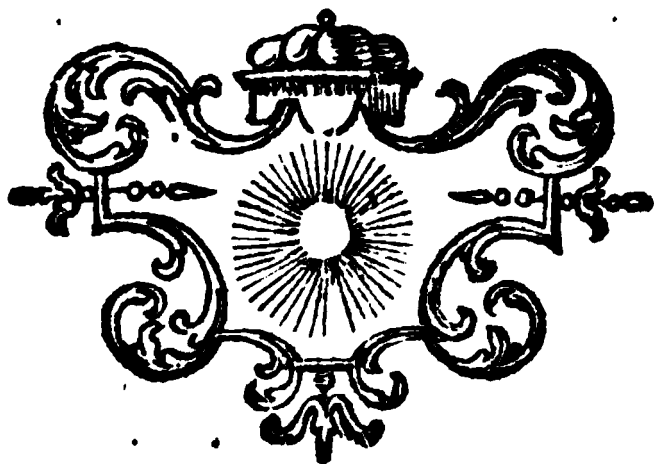
TRADUITE DE L'ANGLAIS :

Et enrichie de Figures en Tailles-douces.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME,

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

MDCCXLIV.




LE PHILOSOPHE
ANGLAIS,
ou
HISTOIRE
DE MR.
CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL.



LIVRE QUATRIEME.

 UOI QUE la présence
continuelle de mes pei-
nes ne me laisât guères
de goût pour la joie,

le bonheur d'avoir ren-
contré un frère si aimable, son ré-

Tom. III. 1. Part. A cit.

cit, les caresses, & l'attente de voir Gelin & Johnston, que je me représentois sous une idée avantageuse, suspendirent ma tristesse pour quelques momens. Ils entrèrent ; & moi, pour marquer à Bridge que j'avois déjà pour eux les sentimens qu'il desiroit, j'allai au-devant d'eux, & je les embrassai avec un air d'ouverture & de tendresse qui les surprit. Ils regardèrent Bridge, pour lui faire connoître leur embarras : Rassurez-vous, leur dit-il en s'attendrissant de nouveau, ce captif est mon frère. Je l'ai déjà instruit de nos infortunes, il m'aidera à reconnoître les obligations que je vous ai. Il falut leur expliquer en peu de mots mon aventure, & j'eus peine après cela à suffire à l'ardeur de leurs caresses & de leurs embrassements. Gelin portoit dans ses yeux & dans ses mouvemens, tout ce que mon frère m'avoit dit de sa vivacité. Il n'étoit pas besoin de me le nommer, pour le faire connoître. En un moment, il fut aussi familier avec moi, que s'il n'eût pas eu d'autre compagnon toute sa vie.

Ses

DE MR. CLEVELAND. 2

Ses manières étoient aisées, & sa figure prévenante. Johnston paroissoit plus timide & plus retenu. Il parloit peu, mais il étoit aisé de remarquer dans cette réserve un esprit judicieux, avec toutes les apparences d'un excellent naturel. Si vous êtes malheureux en amour, dis-je à mon frère, vous êtes partagé bien heureusement du côté de l'amitié. Vos peines sont grandes, & vos consolations le sont aussi. Pour moi, tout est extrême dans mon infortune; & je n'y vois ni adoucissement, ni remède.

Il me répondit, qu'il ne connoissoit pas encore assez mes peines, pour me proposer des remèdes; mais que si je croyois l'amitié propre à les adoucir, c'étoit une consolation que j'allois avoir désormais comme lui. Ses compagnons me dirent aussi mille choses obligantes, sur le fond que je devois faire sur leurs services & sur leur affection. Je voyois bien qu'ils pouvoient m'être utiles; mais les services que je pouvois attendre d'eux, étoient d'une nature à n'oser

4 HISTOIRE

presque les demander. Il eut fallu premièrement, que sans écouter trop la prudence, & sans considérer le mauvais état de leur vaisseau & l'inégalité du nombre, ils m'eussent prêté leur secours pour délivrer Madame Lallia des mains du perfide Will. Le sort de cette bonne Dame me touchoit jusqu'au fond du cœur, & j'aurois cru une partie de mon sang bien employée pour lui procurer la liberté. Au défaut de cette première faveur, que je ne pouvois les presser raisonnablement de m'accorder, j'aurois souhaité qu'ils m'eussent conduit sur ses traces jusqu'à la Jamaïque, pour me plaindre au Gouverneur Anglois de la violence du Capitaine Will, & lui demander justice. Enfin, cette seconde démarche n'étant pas encore sans danger, parce que le Capitaine Will, qui savoit tous mes desseins, ne manqueroit pas de prévenir contre moi le Gouverneur, j'aurois voulu du moins qu'ils m'eussent conduit à la Martinique, où j'espérois pouvoir trouver encore Mylord Axminster; & qu'ils se
fussent

fulsent joints à ce Seigneur & à moi, pour sauver d'abord Madame Lallin, & pour favoriser ensuite l'exécution des ordres du Roi. Voilà les seuls services qui convenoient à mes peines, & qui pouvoient les adoucir.

Mais quelle apparence de les obtenir, ou de pouvoir même les proposer ? Mon frère & ses amis avoient leurs propres infortunes, qu'ils croyoient aussi pressantes que les miennes. Ils avoient besoin, comme moi, d'assistance & de consolation ; & ils attendoient peut-être de moi les secours que je pensois à leur demander. Cependant, je pris le parti de les sonder dès le premier jour, & de leur laisser entrevoir quelque chose de mes desirs, ne fût-ce que pour leur ôter l'espérance que je pusse consentir à les accompagner longtems. Je leur appris les motifs de mon départ de France ; les raisons d'honneur & d'amour qui m'appelloient à la suite du Vicomte d'Axminster ; les obligations que j'avois à Madame Lallin, qui ne me permettoient pas de tarder à la secourir ; enfin, la résolution

lution déterminée où j'étois de profiter des premières occasions de continuer ma route vers l'Amérique. Il est bien triste pour moi, leur dis-je, que la satisfaction de vous voir me soit ravie presque aussi-tôt qu'elle m'est accordée; mais je me dois aux plus indispensables & aux plus saintes de tous les engagements. Comparez ma situation à la vôtre. Vous brûlez d'ardeur de revoir des épouses dont vous êtes surs d'être aimés, pour lesquelles vous n'appréhendez rien, & dont l'absence est la seule raison qui vous afflige. Il ne vous manque qu'un heureux coup de vent, qui vous pousse sur les bords de leur Ile. Vous êtes surs, dites-vous, ou de les enlever la nuit, ou de les obtenir de jour à force ouverte; vous n'êtes pas allarmés des obstacles; vous n'avez besoin que d'un peu de patience, pour découvrir ce qui ne sauroit échapper tôt ou tard à vos recherches. Heureux amans! de quoi accusez-vous donc la fortune & l'amour? C'est à moi que les plaintes conviennent.

Le

Je cherche mon épouse : hélas ! je lui donne un nom qu'elle n'a pas encore. Si j'étois assuré du moins qu'elle dût le porter quelque jour ! Je la cherche , & je suis sûr de la trouver irritée. J'ignore si mes justifications auront le pouvoir de l'appaiser. Son père me hait & me méprise ; la mort me seroit moins insupportable, que son mépris & sa haine. Quelle voie prendrai-je pour la retrouver , & pour me remettre dans son estime ? Le Ciel m'en a-voit offert une , dans cette Dame généreuse qui étoit la compagne de mon voyage. J'ai perdu son secours par une perfidie sans exemple. J'ai peut-être à me reprocher son malheur , auquel elle s'est exposée en partie par tendresse & par estime pour moi. Je suis un ingrat & un misérable , si je perds un moment pour la secourir , & si je préfère quelque chose à un devoir si juste. Ainsi , voyez quel doit être le desordre de mon cœur , & la division de mes sentimens ; appelé-là par l'amour , l'honneur , & la reconnaissance ; & retenu ici par la

présence & l'amitié d'un frère que je ne quitterai qu'avec un mortel regret.

Bridge me répondit, qu'il concevoit aisément que mes peines ne devoient pas être inférieures aux siennes, & qu'il étoit vivement affligé de ne se trouver capable de rien pour ma consolation. Je fus fâché qu'il eût compris si mal le but de mon discours. Peut-être n'aurois-je osé m'expliquer plus clairement, si Gelin ne m'en eût donné l'occasion, en me proposant de les accompagner à la recherche de leur Ile. Je ne saurois me persuader, me dit-il, que nos efforts soient toujours inutiles. J'explique même votre rencontre comme un heureux présage. Nous touchons peut-être au moment de voir ce que nous cherchons. Or si ce bonheur arrive aussi-tôt que je l'espère, je consens de bon cœur à remonter en mer avec vous, & à vous seconder dans toutes vos entreprises. Bridge & Johnston me firent la même promesse. Ils ajoutèrent, que leurs épouses seroient du voyage,

gc,

ge, & que nous pourrions nous établir tous ensemble dans quelque-une de nos Colonies, ou retourner de compagnie en Europe.

Je baissai les yeux en silence, en méditant sur ce projet. Bridge s'aperçut bien que je ne le goûtois point, & il m'en demanda la raison. Je lui dis naturellement, qu'il m'étoit impossible d'y consentir. Mais, reprit-il, où espérez-vous trouver un vaisseau qui vous porte en Amérique? Je lui répondis: Cher Bridge, je ne vous cacherai pas mes espérances: je les fonde sur votre généreuse amitié, & sur celle de vos compagnons. Un délai de quelques mois ne sauroit mettre de changement dans votre sort & dans celui de vos épouses. Elles vous aiment; l'amour vous les conserve, elles vous seront fidèles. Je vous conjure d'interrompre vos recherches pendant quelques jours, pour me conduire à la Martinique. Attendez, continuai-je en levant la voix pour prévenir le premier mouvement qui les eût pu porter à rejeter ma demande, mes chers amis;

attendez, & ne refusez pas d'entendre mes raisons. Bridge & Johnston, vous êtes Anglois, vous êtes dans le parti du Roi Charles, notre légitime Souverain. Songez quel honneur vous pouvez vous acquérir, & à quelles récompenses vous devez vous attendre en vous employant avec Mylord Axminster à l'avancement de ses intérêts. Ce Seigneur a besoin d'être soutenu par des personnes de résolution. Le courage fera plus que le nombre. En Amérique, vingt braves soldats font une armée. Vous pouvez ainsi rendre au Roi, & à toute l'Angleterre, un service de la dernière importance, & cela sans vous exposer beaucoup; car Mylord Axminster est aimé dans nos Colonies; il lui suffira de se présenter pour être obéi, & à vous, de le conduire & de l'accompagner. Il ne sera pas plutôt reconnu dans sa commission, qu'il vous accordera la liberté de retourner à votre entreprise, avec tous les secours qui pourront vous en assurer le succès; & je m'engage à retourner moi-même alors avec vous.

vous. Considérez que ce que je vous propose, est aussi avantageux que facile. Gelin n'est pas Anglois, mais il est généreux : & en travaillant pour la gloire, il voit bien qu'il travaillera aussi pour sa fortune, & par conséquent pour celle de son épouse. Si le souvenir de Madame Riding, continuai-je en m'adressant à Bridge, pouvoit ajouter quelque chose à de si grands motifs, je vous parlerois de la tendresse infinie qu'elle a pour vous, & de la reconnaissance que vous lui devez. Quelle joie ne lui causeroit pas votre présence, & quelle occasion plus favorable aurez-vous jamais de satisfaire à une partie de vos obligations pour le soin généreux qu'elle a pris de votre enfance ?

Je ne sai si ce fut la force de ces raisons, ou le ton de mes paroles, qui fit impression sur Bridge ; mais je remarquai qu'il réfléchissoit profondément sur ce qu'il avoit entendu. Gelin fut le premier à répondre, qu'il trouvoit de la solidité dans ma proposition ; & que, sans compter l'honneur de rendre un service

considérable au Roi d'Angleterre, & la satisfaction de m'obliger, il croyoit, comme je l'avois dit, que je leur ouvrois une voie de fortune & d'établissement. Ils s'accordèrent enfin tous trois à penser la même chose; & la seule difficulté qui parut les arrêter, fut la longueur du tems qu'une telle entreprise sembloit demander. Ils en revinrent à me presser de tourner avec eux vers leur Ile, & d'employer encore à leurs recherches un certain nombre de jours que nous limiterions; au bout desquels, si le Ciel ne les favorisoit pas plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors, ils me donnoient leur parole de me conduire à la Martini-que, & de seconder Mylord Axminster dans tous ses desseins. Cette spécieuse promesse ne m'ébranla pas. Je renouvelai mes instances, & je leur représentai si vivement la différence de nos situations, c'est-à-dire le peu de risque qu'il y avoit pour eux à différer leur recherche, & l'importance dont il étoit pour Mylord d'être promptement secouru, qu'ils se rendirent à
mes

mes desirs & à mes sollicitations. Charmé de cette victoire, je les enflammâi par de nouveaux motifs; & pour ne pas laisser à leur ardeur le tems de se refroidir, je les engageai à tourner sur le champ leurs voiles vers l'Amérique. Leurs matelots & leurs soldats marquèrent d'abord quelque mécontentement de notre résolution; mais il nous fut aisé de les appaîser, en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services.

Bridge & ses compagnons me firent valoir infiniment le sacrifice qu'ils m'avoient fait. Je confessai volontiers, qu'il surpassoit toutes les marques qu'ils pourroient recevoir de la reconnaissance de Mylord Axminster & de la mienne. Cependant, il étoit vrai dans le fond, qu'ils ne pouvoient prendre de parti plus avantageux, à ne consulter même que leurs seuls intérêts. Ils eurent lieu de le reconnoître encore mieux dans la suite, & de se reprocher l'inconstance qui les fit changer de résolution. Nous voguâmes avec un vent si favorable, que nous

n'employâmes pas un mois à gagner la Martinique. Notre Pilote n'avoit, malheureusement, qu'une connoissance incertaine de ces Mers, & des Iles dont elles sont remplies. Il savoit la situation de la Martinique; mais n'en ayant jamais fait le voyage, il n'en connoissoit ni les côtes ni les ports: de sorte qu'au lieu de prendre la route vers la partie occidentale de cette Ile, qui étoit alors la seule habitée par les François, il tourna tout-à-fait vers l'Orient, qui étoit encore un côté désert, ou peuplé seulement de Sauvages. On les nomme communément *Caraïbes*. Après un circuit de cinq ou six heures autour de la côte, nous arrivâmes à l'embouchure d'une belle rivière, le long de laquelle les yeux pouvoient s'étendre fort loin dans les terres. Nous y entrâmes sans balancer, & la campagne nous offrant des deux côtés des perspectives fort santes, nous ne doutâmes point que ce quartier de l'Ile ne fût un des plus habités. Il l'étoit en effet, mais par les Caraïbes. Ces peuples sont cruels. Il n'y eut qu'un bon-
heur

heur extrême, qui pût nous faire
 échapper de leurs mains. Comme la
 rivière se resserroit à mesure que
 nous avançons, le Pilote, qui crai-
 gnoit que nous n'y trouvassions pas
 par-tout assez d'eau, nous conseilla
 de prendre terre sur l'une ou l'autre
 rive, & de chercher à pied des
 traces d'hommes & des marques
 d'habitation. Son conseil fut suivi.
 Johnston demeura seul sur le vais-
 seau, avec les matelots & six sol-
 dats; & nous en sortîmes bien ar-
 més, au nombre de douze. Nous
 suivîmes le bord de la rivière en-
 viron l'espace d'une lieue, toujours
 persuadés qu'un pays si agréable ne
 pouvoit être sans quelque Colonie
 d'Europe. Une multitude de ca-
 banes, que nous découvrîmes dans
 un vallon, nous confirma agréa-
 blement dans cette pensée. Notre
 ardeur à marcher redoubla, & nous
 fûmes en un moment à portée de
 distinguer ce que nous n'avions ap-
 perçu qu'avec confusion dans l'éloi-
 gnement. Je suis trompé, nous dit
 un de nos soldats, si ces cabanes
 ne sont pas habitées par des Sau-
 vages.

vages. Il nous assura qu'ayant fait plusieurs fois le voyage d'Amérique, il connoissoit la structure de leurs logemens. Cet avis nous engagea à nous tenir sur nos gardes. Nous continuâmes néanmoins d'avancer, jusqu'à ce que nous apperçûmes plusieurs hommes nuds, que nous reconnûmes alors clairement pour les habitans naturels de l'île.

Ils prirent la fuite à notre vue. Nous étions si bien armés, que nous n'appréhendions point des gens qui nous paroissent sans défense. Ainsi nous résolûmes d'entrer dans l'habitation, & de nous informer par des signes, si nous ne pouvions nous faire entendre autrement, de quel côté il falloit chercher l'Etablissement des François. A cinquante pas des premières cabanes, nous passâmes une haie qui bouchoit l'entrée d'une grande prairie, au milieu de laquelle l'habitation étoit placée. Nous étions sans défiance, lorsqu'en tournant la tête le long de la haie, du côté intérieur de la prairie, nous découvrîmes plus de deux-cens Sauvages qui étoient assis
tran-

tranquilement, & qui se levèrent en poussant un grand cri, lorsqu'ils nous eurent apperçus. Toute notre résolution ne nous empêcha pas d'être effrayés. Quoique nuds, la plupart avoient des armes. C'étoient des arcs, & de grands bâtons pointus à peu près semblables à nos piques. Ils furent quelque temps à nous considérer, sans faire le moindre mouvement. Leur embarras étoit peut-être égal au nôtre, car nous demeurâmes de notre côté aussi immobiles qu'eux. Cependant, comme il falloit prendre une résolution, & que ce soin paroissoit me regarder, puisque c'étoit pour me rendre service que mes compagnons se trouvoient exposés au danger, je leur dis : Je crois qu'il y a un milieu à prendre ici, entre l'abattement & la témérité. Il faut voir s'il y a quelque chose à espérer de l'humanité de ces Sauvages. Je me charge volontiers d'aller à eux. Tenez vos armes en état, & ne quittez pas la place où vous êtes. Ils ne s'alarmeront point sans doute, lorsqu'ils me verront venir seul, avec des ap-
paren-

parences tranquilles. Je n'attendis
 pas la réponse de mes compagnons,
 parce que j'appréhendois à tout mo-
 ment qu'il ne prit envie aux Sauva-
 ges de fondre sur nous. Nous n'é-
 tions éloignés d'eux que de vingt
 pas. Je m'avançai. Peut-être aurois-
 je eu moins d'assurance, si j'eusse
 eu le tems de faire plus d'attention
 au péril. Je conservai néanmoins
 assez de présence d'esprit pour ob-
 server en marchant la contenance
 des Sauvages, qui ne me parut point
 menaçante; & je découvris parmi
 eux un homme couvert d'une lon-
 gue robe noire, que je crus recon-
 naître pour un Européen. Les
 ayant abordé, je les saluai par une
 profonde inclination. Ils s'assemblè-
 rent en un instant autour de moi,
 & ils tâtaient mes mains & mes ha-
 bits, comme pour s'assurer que je
 n'avois pas de mauvaises inten-
 tions. Je tâchai de me faire entendre
 par divers signes: ils me répondoient
 sans doute dans leur langage, mais
 je ne pouvois rien démêler à des
 sons qui ne me paroissent pas
 même articulés. L'homme vêtu de
 noir,

noir, qui avoit passé quelque temps
 à me considérer, s'approcha de moi,
 & je fus surpris de l'entendre me
 demander en François, de quelle
 nation j'étois, & si je savois sa lan-
 gue? Je la fai, lui dis-je, & je re-
 garde votre rencontre comme un
 honneur extrême. Apprenez-moi
 ce que nous avons ici à craindre,
 ou à espérer. Il me répondit, qu'il
 y avoit peu de fonds à faire sur le
 caractère farouche & capricieux des
 peuples de l'Ile, & qu'il admiroit
 notre hardiesse, de nous être hazar-
 dés à venir parmi eux en si petit
 nombre. La vôtre est bien plus gran-
 de, repris-je, puisque vous y êtes
 seul, & que vous paroissez vivre
 sans crainte avec eux. Il m'apprit
 qu'il étoit Missionnaire François, &
 que le desir de donner quelques idées
 de Christianisme à ces Peuples bar-
 bares, lui faisoit compter pour rien
 les périls auxquels sa vie étoit ex-
 posée à tout moment. J'admire vo-
 tre zèle, lui dis-je, si vous n'avez
 point d'autre intérêt en vue que ce-
 lui de la Religion. Mais étendez
 votre charité jusqu'à nous, & tâchez
 de

de nous concilier l'esprit de vos Sauvages. Dites-leur que nous ne leur demandons rien, & que nous n'avions pas d'autre dessein que de savoir d'eux où sont les habitations des François.

Il se mit à discourir avec eux pendant quelques momens, & revenant à moi, il me rendit un fort bon compte de sa négociation. Il avoit obtenu d'eux qu'ils me laisseroient retourner avec lui vers mes compagnons, pour nous informer lui-même de ce que nous desirions d'apprendre ; & qu'ils nous permettroient de regagner notre vaisseau, sans nous faire la moindre insulte. Je les quitai avec le Missionnaire, qui voulut m'accompagner. Gelin, charmé de rencontrer un homme de sa nation, vouloit l'interroger sur quantité de choses qui eussent allongé beaucoup notre entretien ; mais cet honnête-homme, qui connoissoit le naturel des Sauvages, & qui ne nous croyoit pas encore échappés tout-à-fait du péril, nous conseilla de profiter promptement de l'heureuse disposition où il les avoit mis,

mis, en nous faisant entendre qu'elle pouvoit changer. Nous nous contentâmes alors de lui demander quelques lumières sur la situation de la Colonie Françoise; &, par un bonheur que nous n'espérions point, ses réponses servirent à nous éclaircir sur le principal objet de notre voyage. Après nous avoir dit que le Fort-Royal, qui étoit alors la plus considérable Habitation des François, ne pouvoit nous échapper si nous continuions de côtoyer l'île, il nous apprit que n'en étant parti lui-même que quinze jours auparavant, il y avoit vu arriver un Vaisseau de France, sur lequel étoit un Seigneur Anglois avec sa famille. Il étoit clair que ce ne pouvoit être que Mylord Axminster. Cette pensée me causa toute la joie qu'on peut s'imaginer. Je me hâtai de faire une infinité de questions au Missionnaire. Quoiqu'il ne fût point informé des desseins du Vicomte, ni du terme de son voyage, il nous rendit un service inestimable, en nous apprenant que ce Seigneur avoit trouvé, peu de
jours

jours après son arrivée au Fort-Royal, un Vaisseau Espagnol sur lequel il s'étoit embarqué pour l'Île de Cube. La Martiniqne n'avoit rien après cela qui pût nous arrêter. Je remerciai cent fois le Missionnaire, & je pressai mes compagnons de retourner au vaisseau. Nous n'eûmes point de peine à le retrouver. Gehn eût souhaité que son compatriote nous eût accordé son entretien jusqu'au bord de la rivière ; mais il nous refusa cette faveur, pour nous rendre un service plus important. La connoissance qu'il avoit des Sauvages, lui fit craindre qu'ils ne nous laissent point retirer aussi tranquillement qu'ils l'avoient promis ; & il crut devoir retourner à eux, pour les entretenir dans les sentimens où il avoit tâché de les mettre.

Nous remontâmes en mer, dans l'espérance presque certaine de rejoindre Mylord Axminster à la Havana, qui est la capitale de l'Île de Cube. L'éloignement n'étoit pas extrême, & suivant le rapport du Missionnaire, il n'avoit pas sur nous plus de quin-

quinze jours d'avance. Je conçus aussi-tôt par quel motif il avoit pris le parti de se rendre à la Havana. Il espéroit y trouver encore l'ancien Gouverneur, père de son épouse, & tirer peut-être de lui quelque secours pour l'exécution de ses entreprises. Mes vœux ardens nous obtinrent du Ciel un tems favorable. Nous gagnâmes la Havana, & nous fûmes reçus sans difficulté dans le port. Mais ce n'étoit que la moindre partie de mes desirs, & le succès m'en devint fort indifférent, lorsque je ne vis point l'autre accomplie. Mylord étoit déjà parti. Nous apprîmes cette triste nouvelle, en touchant la terre. Mon sang se glaça tout d'un coup, & je tirai un mauvais augure de ce premier renversement de mes espérances.

Nous entrâmes néanmoins dans la ville, *Don Francisco d'Arpe* étoit encore Gouverneur. Nous demandâmes l'honneur de lui être présentés, & il nous reçut humainement. Je lui dis que je cherchois son gendre. Je suis aussi fâché

ché qu'il soit parti d'ici, me répondit-il, que vous l'êtes de ne l'y pas trouver. J'ai fait mille efforts inutiles pour le retenir. Dom François ne s'expliqua ainsi d'abord que d'une manière vague; mais m'étant ouvert à lui davantage lorsque j'eus reconnu qu'il étoit bien disposé pour Mylord, il ne fit pas difficulté de m'apprendre ce qui s'étoit passé entre ce Seigneur & lui, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à la Havana. Je l'ai vu arriver avec joie, me dit-il; & quoique je dusse peut-être conserver encore quelque ressentiment de l'ancien outrage qu'il m'a fait en enlevant ma fille, sa présence, & les caresses de la petite Fanny, m'ont fait tout oublier. Il m'a raconté ses malheurs, & le dérangement de sa fortune. Je lui ai offert ici un asyle avec la moitié de mon bien; mes instances & mes offres n'ont point été capables de le retenir. Il m'a parlé de je ne sai quelle commission dont il s'est chargé pour le service du Roi son Maître, & il m'a proposé de lui donner quelques se-

cœurs

cours d'armes & de foldats. Mais outre que je n'ai point ici préfentement de vaiffeaux de guerre dont je puiſſe diſpoſer, je n'ai pas cru que, ſans un ordre particulier de mon Roi, il me fût permis de rien entreprendre au préjudice de la République d'Angleterre, qui eſt alliée maintenant à l'Eſpagne. Mon refus l'a chagriné. Il a pris l'occafion d'un Vaiffeau François qui faiſoit voile vers le Nord, pour ſe remettre en mer, après avoir tiré promeſſe du Capitaine qu'il relâcherait dans quelque'une des Colonies Angloiſes, dont ſon père étoit autrefois Gouverneur. Je n'ai pu lui faire changer cette réſolution, ajouta Dom Francisco, quoique je lui en aye représenté tous les dangers; & je n'ai pas réuſſi mieux à lui perſuader de me laiffer du moins ſa fille, qui n'eſt guères propre à l'accompagner dans une entrepriſe ſi périlleuſe.

Quoi ? diſ-je au Gouverneur, vous ne ſavez pas à quel port il avoit deſſein d'aborder, ni quelle route nous devons prendre pour

Tom. III. 1. Part. B ſuivre

suivre ses traces ? Il m'affura qu'il l'ignoroit entièrement ; mais que , suivant les conjectures , il s'arrêteroit dans quelque partie de la Floride Angloise , & qu'il s'imaginait que ce seroit à la Caroline ou dans la Virginie , à moins qu'il ne prît le parti d'aller droit jusqu'à la Nouvelle Angleterre. Des lumières si peu certaines ne pouvoient servir qu'à augmenter notre embarras. Ce fut néanmoins l'unique éclaircissement que nous tirâmes dans l'île de Cuba. En redoublant mon inquiétude , elles enflammèrent mon ardeur ; & , sans penser à faire un plus long séjour à la Havana , je pressai mes compagnons de remettre promptement à la voile. Nous gagnerons le continent , leur dis-je , & nous mouillerons à chaque port pour y prendre langue. Il ne me parut pas , le premier jour , qu'ils fussent éloignés de ce sentiment. Nous nous retirâmes le soir , dans le dessein de remonter dès le lendemain en mer. Si je passai une nuit inquiète & agitée , ce ne fut pas la crainte de leur infidélité qui causa
mon

mon insomnie, je n'en avois jamais eu la moindre défiance : au contraire, le fond que je faisois sur leur amitié, étoit ma seule consolation ; & je ne me croyois pas encore bû du Ciel, puisqu'il me laissoit trois amis généreux & fidèles. Cependant, soit qu'ils eussent déjà commencé à se repentir du voyage qu'ils avoient entrepris, soit qu'ils fussent effrayés de la longueur & de l'incertitude de la nouvelle route que je leur proposois, ils prirent cette nuit même la plus cruelle de toutes les résolutions. Ce fut Gelin qu'ils députèrent le matin pour me l'annoncer.

Il entra seul dans la chambre où j'avois couché. Après un prélude de civilités Françaises, il me déclara qu'il étoit chargé par ses compagnons, de me marquer le regret qu'ils avoient de ne pouvoir m'accompagner plus longtems. C'étoit pour eux, me dit-il, un si mortel chagrin, qu'ils avoient passé toute la nuit à délibérer de quelle manière ils devoient m'apprendre cette fâcheuse nouvelle, & qu'ils

avoient senti tous la même répugnance à en accepter la commission. Mais l'état de leur propre fortune, & l'importance extrême dont il étoit pour eux de ne pas différer trop longtems à retourner à la recherche de leurs épouses, ne leur permettoit pas de s'engager dans une entreprise aussi douteuse & d'une aussi longue durée que la mienne. Ils m'offroient leur bourse, & tous les secours qu'ils étoient capables de m'accorder dans l'indigence où ils se trouvoient eux-mêmes. S'ils étoient assez favorisés du Ciel pour voir exaucer leurs desirs, ils me promettoient de reprendre la route d'Amérique avec leurs épouses, & de se rendre au lieu qu'il me plairoit de leur assigner, pour me servir de tout leur pouvoir, & aux dépens même de leur vie. Enfin, dans la nécessité où ils étoient de me quitter, ils seroient au desespoir si je ne leur faisois point la justice de reconnoître, que c'étoit la raison & l'honneur qui leur imposoient cette loi; & si je ne conservois pas pour eux autant d'estime & d'affection, qu'ils m'en

DE MR. CLEVELAND. 9

m'en promettoient pour tout
reste de leur vie.

- J'écoutai l'éloquent Gelin avec
un serrement de cœur, dont tous
mes efforts ne purent lui cacher
qu'une partie. Je demandai si la
résolution étoit bien certaine, &
si ses compagnons pensoient com-
me lui. Elle est inébranlable, m
répondit-il vivement, & nous pen-
sons tous de la même manière. Le
ton seul dont il fit cette réponse
me persuada qu'il étoit l'auteur du
dessein, comme il en avoit été l'in-
terprète; & j'avoue que je conçus
dès ce moment contre lui une aver-
sion, qu'il m'a été ensuite impossi-
ble de surmonter. On verra com-
bien j'ai eu depuis de nouvelles rai-
sons de l'augmenter, & de quels ac-
cidens funestes elle a été l'occasion.
Je n'ajoutai ni plaintes, ni prières
à la question que je lui avois faite;
mais continuant toujours de comp-
ter beaucoup sur Bridge, dont le
caractère s'accordoit mieux avec le
mien, je me rendis à sa chambre,
où je le trouvai avec Ionhston. Il
vint au devant de moi d'un air triste

& attendri. Accoulez-en votre man-
 vais sort & le mien, me dit-il en
 m'embrassant; & croyez qu'après
 ma chère épouse, vous êtes ce que
 j'aime le plus. Je vai périr pour
 elle, s'il est nécessaire; mais tout
 ce qui me restera de sang & de for-
 ce après l'avoir délivrée, comptez
 que je l'employerai à votre service.
 Que dites vous? interrompit-je: hé-
 las! je ne vous en demande pas tant.
 Mes intérêts n'ont pas besoin d'un
 secours qui puisse vous coûter du
 sang. Qu'ai-je à souhaiter de vous
 pour moi-même, que vous me con-
 duisiez seulement dans quelque lieu
 d'où je puisse espérer de me rendre
 auprès de Mylord Axminster? Si
 je vous ai proposé quelque chose de
 plus dangereux, c'est pour l'intérêt
 de votre Roi, c'est pour votre pro-
 pre honneur & pour votre avanta-
 ge. Cette glorieuse entreprise a-t-elle
 des difficultés qui vous épouvan-
 tent? repentez-y, à la bonne heu-
 re. Mais pourquoi refuseriez-vous
 d'achever ce que vous avez com-
 mencé en ma faveur? Il ne vous
 reste presque rien à faire. Aidez-
 moi

DE MR. CLEVELAND. 31

moi du moins à gagner le continent. Mettez-moi dans le premier port de la Caroline. Je vous rends alors votre foi & vos promesses. Vous m'abandonnerez sans infidélité. Mais l'honneur & l'amitié vous permettent-ils de me laisser dans cette Ile? Cher Bridge! ajoutai-je en l'embrassant tendrement, êtes-vous encore mon frère? Est-ce là ce que j'attendois de votre générosité & de votre affection?

Gelin, qui avoit été peut-être un peu piqué de ce que je l'avois quitté si brusquement dans ma chambre, prit la parole avec feu, sans laisser mon frère le tems de me répondre. Il me demanda quel sujet j'avois de me plaindre, & si je ne devois pas être satisfait de ce qu'ils avoient fait jusqu'alors pour mon service? N'avoient-ils pas fait violence à leur plus chère inclination, en interrompant la recherche de leurs épouses? N'avoient-ils pas oublié leurs propres intérêts, pour s'attacher aux miens, qui n'étoient ni plus pressans, ni d'une autre nature que les leurs? Nous devons trouver Mylord Axi-

minster à la Martinique. Je ne leur avois pas proposé d'abord d'aller plus loin, ils avoient eu néanmoins la complaisance de pousser jusqu'à la Havana. De quoi pouvois-je les accuser ? S'étoient-ils engagés à parcourir toutes les côtes de l'Amérique, & à m'accompagner jusqu'au fond de la Nouvelle Angleterre, où je ne manquerois pas de vouloir être conduit si nous ne rencontrions pas Mylord sur la route ? Quand ils eussent pu négliger jusqu'à ce point leurs chères épouses, le mauvais état de leur vaisseau leur permettoit-il raisonnablement de recommencer un voyage de six ou sept cens lieues, sur-tout vers les Mers du Nord, où la navigation est plus difficile ? Non, non, mon cher Monsieur Cléveland, ajouta le disert Gelin en branlant la tête, vous n'avez point de reproches à nous faire, & peut-être avez-vous quelques actions de grâces à nous rendre. Considérez que nous sommes amans comme vous, & que nous avons les mêmes empressements & les mêmes desirs. Nos de-
voirs

voirs ont même quelque chose de plus indispensable que les vôtres : il est question de nos épouses, & votre inquiétude n'est que pour une amante. Pour ce qui regarde le Roi d'Angleterre, nous aurions souhaité de pouvoir être utiles à ses intérêts ; mais il nous est encore moins possible de rendre service à lui qu'à vous. Il nous tiendra compte de notre bonne volonté, s'il peut savoir quelque jour combien elle étoit sincère.

Après une explication si nette & si positive, je sentis bien qu'il me restoit peu de chose à espérer. Bridge entreprit néanmoins d'adoucir ce que la réponse de Gelin avoit eu de trop dur. Il me fit des excuses, il m'embrassa plusieurs fois ; il répandit même des larmes ; & il m'offrit pour conclusion, de passer encore la mer de Bahama, & de me conduire jusqu'à la pointe de la Presqu'île de Tégeste, d'où je pouvois pénétrer par terre jusqu'au fond du continent. Ma douleur, & un juste sentiment de fierté, me firent prendre le parti de refuser cette of-

fre ; d'autant plus que la Presqu'Île étant habitée par les Espagnols , & sa distance de l'Île de Cube n'étant que d'environ trente lieues , je comptois de trouver facilement à la Havana l'occasion d'un vaisseau pour le passage. Partez , leur dis-je , je ne puis vous retenir malgré vous : mais si je juge bien de la situation de votre fortune , & de vos véritables avantages , le parti que vous prenez ne vous paroîtra pas toujours le meilleur , & vous regretterez peut-être quelque jour de m'avoir manqué de parole. Ils vouloient se justifier de nouveau , & me prouver qu'ils avoient rempli toute l'étendue de leur promesse ; mais je me retirai aussi-tôt en refusant de les entendre. Ils me laissèrent seul dans ma chambre pendant quelques momens. J'étois résolu de les laisser passer sans les voir davantage. Cependant Bridge se présenta à ma porte un moment après. Il me renouvela , d'un air triste , les assurances du regret qu'il avoit de me quitter ; & il me pria de lui accorder deux choses , sans lesquelles

les il se croiroit, me disoit, le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes. L'une étoit de recevoir cent pistoles qu'il m'offroit pour faciliter mon voyage; & l'autre, de lui marquer exactement dans quel lieu du Monde il pouvoit se flater de me rejoindre, aussi-tôt qu'il auroit réussi dans la nouvelle recherche qu'il alloit entreprendre! Je n'acceptai son argent qu'après de longues instances. Pour la seconde prière, je le fis convenir qu'il m'étoit impossible d'y satisfaire. Je vois moins clair que vous, lui dis-je, dans la destinée qui m'attend. C'est le hazard qui va régler ma course; & je n'ai rien de certain à attendre, que beaucoup d'inquiétudes & de nouvelles douleurs. Adieu donc, reprit-il avec un air de tristesse dont je fus touché: je souffre mortellement de la nécessité de vous quitter, mais mon cœur se doit tout entier à l'amour. Si le Ciel me prépare quelque bonheur, je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon épouse. Ils partirent le même jour. Je

crus leurs regrets sincères dans le fond. L'engagement qui les appelloit, étoit plus fort que toutes les loix & que toutes les promesses. Je jugeai d'eux par moi même. Quelle raison assez forte, quel pouvoir eût été capable de me faire perdre de vue un seul moment Mylord Axminster & sa fille ?

Je demeurai donc seul à la Havana avec ce motif, pour me consoler de ce que j'étois libre du moins, & de ce que je pouvois prendre les mesures qui conviendroient le mieux à mes desseins. Je faisois beaucoup de fond sur la bonté du Gouverneur. Ce fut à lui que je m'adressai, non seulement pour savoir dans quel tems je pouvois compter qu'il s'offriroit une occasion de quitter son Ile, mais pour prendre aussi son conseil sur la route que je devois choisir, & pour l'intéresser à me prêter quelque assistance. Je n'espérois pas qu'il fît pour moi, ce qu'il avoit refusé de faire pour Mylord Axminster & pour sa fille ; mais je ne lui en demandois pas tant. Aussi ne fit-il pas difficulté de m'accorder tout ce
qui

qui dépendoit de lui. Il me fit présent d'un Nègre, qui étoit depuis longtems son esclave, & dont il connoissoit la fidélité. Ce n'étoit pas tant un valet qu'il avoit dessein de me donner, qu'un guide & un interprète, parce que cet esclave avoit parcouru une grande partie du continent de l'Amérique, & qu'il savoit les principales langues qui y sont en usage. Le Gouverneur ajouta à ce présent une somme d'argent considérable, & quelques passeports en manière de recommandation, pour me procurer une reception favorable de tous les Espagnols entre les mains desquels il pourroit m'arriver de tomber. Pour ce qui regardoit ma route & le tems de mon départ, il me marqua beaucoup de regret de ne pouvoir me donner d'éclaircissement ni de secours. Je fus obligé d'attendre à la Havana le passage de quelque vaisseau qui fût voile vers les Colonies Angloises, & de remettre toute la conduite de mon voyage au hazard. Deux mois se passèrent dans cette attente: je les employai à l'étude

de la sagesse, comme au seul moyen d'adoucir le chagrin d'un si long retardement, & de modérer l'impatiente ardeur que j'avois de rejoindre tout ce que mon cœur aimoit. Enfin le Ciel exauça une partie de mes desirs. Il amena un vaisseau de St. Domingue, qui portoit diverses marchandises dont il devoit faire le débit le long de la côte même où je souhaitois d'aborder. Je n'eus pas d'autre grace à demander au Capitaine, que de me recevoir sur son bord. Je partis avec mon esclave, & les libéralités du Gouverneur d'Arpez, qui me fit promettre, en me conduisant au vaisseau, d'employer tout mon crédit auprès de Mylord Axminster, pour le porter quelque jour à retourner dans l'île que je quitois.

Nous traversâmes heureusement le canal de *Babama*, & lorsque nous eûmes passé la pointe de la Presqu'île de *Tégeste*, nous ne fîmes plus que côtoyer le rivage, en prenant terre dans tous les ports & dans toutes les habitations où le Capitaine pouvoit se défaire de
ses

tes marchandises. Nous mouillâmes d'abord dans quelques petits Ports Espagnols qui se rencontrent les premiers sur la côte, mais ce fut en vain que j'y demandai des nouvelles de ce que je cherchois. Je ne fus pas beaucoup plus heureux dans une habitation de Presbytériens François, que nous trouvâmes plus loin. Ils ne connoissoient pas même le nom de Mylord. Cependant ils m'apprirent que quelques mois auparavant, un vaisseau de leur nation qui venoit de Cuba s'étoit arrêté pendant deux jours dans leur rade, & qu'ils y avoient remarqué quelques Anglois qui ne paroissoient pas des personnes du commun. Je suivis le panchant que tous les malheureux ont à se flater, & j'osai croire que c'étoit Mylord même & sa suite, dont on me parloit. Ces foibles raisons ne laissèrent pas de relever extrêmement mon espérance. Nous gagnâmes de-là quelques petits ports de la *Caroline* : mais quoique nous eussions à faire à des Anglois, de qui je devois attendre

na-

naturellement plus de lumières, je n'en reçus aucune pendant l'espace de plus de cent lieues de côtes. Mes inquiétudes commencèrent à devenir plus fortes ; j'avois peine à concevoir que Mylord, qui ne cherchoit qu'à prendre terre dans un Port Anglois, en eût passé un si grand nombre sans s'arrêter. Ce qui redoubloit ma crainte, étoit la résolution du Capitaine Espagnol, qui m'avoit déclaré plusieurs fois, que son dessein n'étoit pas d'aller plus loin que la baye de *Chésapeak*. Mylord ne s'étant pas arrêté à la Caroline, il y avoit apparence qu'il avoit poussé jusqu'à la *Virginie*, où peut-être même jusqu'à l'extrémité de nos Colonies dans la *Nouvelle Angleterre* : & quel espoir pouvoit-il me rester de le rejoindre, si j'étois obligé de retourner sur mes pas avec le Vaisseau Espagnol, ou d'attendre dans quelque port désert & sans nom, la commodité d'un autre vaisseau, qui ne pouvoit s'y rencontrer que par hazard ? Il falut avancer pendant quelque tems avec ces allarmes. Nous avions déjà

ja gagné les côtes de la Virginie, & nous approchions de la baye de Chesapeake, lorsqu'à l'entrée même de cette grande baye, dans un petit port nommé *Riswey*, où notre Capitaine se propoisoit de finir son voyage, j'appris enfin ce que je desirois si impatiemment d'entendre; c'est-à-dire, que Mylord Axminster, fils de l'ancien Gouverneur de tous ces pays, y avoit abordé peu de mois auparavant; que le vaisseau qui l'y avoit apporté ayant continué sa route vers le Nord, Mylord s'étoit pourvu d'une grande barque avec laquelle il étoit entré dans la baye, pour se rendre à *Jamestown*, qui est une des principales villes de la Virginie; qu'il y étoit arrivé heureusement avec sa suite; & que je pouvois compter absolument sur ce rapport, puisque je l'entendois faire par les personnes mêmes qui avoient conduit la barque, & qui étoient revenus à *Riswey* peu de jours après lui avoir rendu ce service.

Je bénis le Ciel à la fin de ce récit; & le transport de ma joie fut

fut si visible, que tous ceux qui en furent témoins, marquèrent de l'admiration. J'observai que quelques-uns des principaux habitans du bourg paroïssient après cela me regarder avec plus d'affection, & qu'ils s'entretenoient en jettant les yeux sur moi, comme s'ils eussent pris quelque intérêt à ma personne. Je ne doutai point qu'ils ne fussent occupés à former leurs conjectures sur le sujet de mon voyage, & sur celui de ma joie; je m'imaginai même, que la part qu'ils y paroïssient prendre, venoit de quelque cause secrète, que j'expliquai à l'avantage de Mylord Axminster. Je ne me trompois point. Ce Seigneur, qui avoit trouvé la mémoire de son père & la sienne encore vivantes dans le cœur de ce petit nombre de bons Anglois, n'avoit pas balancé à se faire connoître d'eux, & à leur annoncer sa commission. Ils s'étoient soumis jusqu'alors au nouveau Gouvernement établi en Angleterre; mais c'étoit moins par choix & par inclination, que par un mouvement aveugle qui entraîne ordinairement le

le peuple sans examen & sans liberté : de sorte que n'ayant pas d'intérêt particulier qui les attachât à la personne du Protecteur, ils ne firent point difficulté de reconnoître l'autorité du Roi, & de rentrer promptement dans leur devoir, lorsqu'ils y furent rappelés par le fils de leur ancien Gouverneur, dont ils avoient autrefois suivi si volontiers les ordres. Cette petite Habitation fut donc la première conquête que Mylord Axminster fit pour son Maître, & elle ne lui coûta que la peine de se nommer, & de déclarer ses intentions. Il en obtint ensuite fort facilement tout ce qui lui étoit nécessaire pour gagner Jamestown ; les habitans n'eussent pas même refusé de le suivre en corps, & de former une compagnie pour sa défense, s'il eût cru avoir besoin de ce secours. Je fus informé de ce détail par toutes les personnes du bourg auxquelles j'eus occasion de parler, & je n'en trouvai pas une seule qui ne fût disposée favorablement pour Mylord & pour moi-même.

Ils m'offrirent de me faire conduire aussi à Jamestown. J'acceptai leurs offres, & quitant le Capitaine Espagnol qui retournoit vers St. Domingue, je me remis entièrement à la bonne-foi de mes compatriotes. Ils m'accordèrent une barque & quatre matelots. Nous entrâmes dans la baye ; où le vent s'accorda mal pendant quelque tems avec l'impatience de mes desirs. Cependant, comme je n'appréhendois plus d'autre obstacle, je comptois pour rien un si léger retardement ; lorsqu'étant à l'embouchure de la rivière de *Powhatan*, qui se décharge dans la baye, & par laquelle il falloit remonter pour gagner Jamestown qui est situé sur les bords, j'apperçus un vaisseau de guerre prêt à sortir de cette rivière, & qui paroissoit faire voile vers la grande mer. Je ne doutai point que ce ne fût un Vaisseau Anglois : mais la joie que cette rencontre auroit pu me causer, se changea dans une crainte & une tristesse mortelles, aussi-tôt que je crus le connoître pour le vaisseau du Capitaine *John Will*.

Ma conjecture ne se trouva que trop certaine. C'étoit le vaisseau de ce perfide. Hélas ! c'étoit lui-même ; & le frémissement que j'éprouvai tout d'un coup , m'annonça aussi-tôt que la vue , le précipice où j'allois tomber. Mais pourquoi parler de mes propres périls ? Quelque inévitable que ma perte dût me paroître , le Ciel fait que ce ne fut pas la première pensée qui m'occupa. J'avois à m'armer pour quelque chose de plus cher & de plus précieux que ma vie & ma liberté. Le Capitaine Will venoit de Jamestown , il y avoit sans doute rencontré Mylord. Un perfide ne l'est jamais à demi. Je ne crus pas devoir douter un moment qu'il n'eût mis le comble à l'horrible traitement qu'il m'avoit fait , en achevant de me perdre dans la personne de ce Seigneur. Je ne voyois rien qui pût l'en avoir empêché : son vaisseau étoit si bien armé , qu'il n'y avoit point d'apparence que Jamestown eût été en état de lui résister ; desorte qu'en supposant que le Vicomte eût été reçu dans cette vil-

le

le aussi favorablement qu'à Riswey, il n'étoit pas vraisemblable qu'il eût pu se mettre assez-tôt en défense pour repousser notre ennemi par la force. Je conclusois donc qu'il avoit été opprimé, & peut-être saisi par ce traître, qui le tenoit apparemment prisonnier sur son vaisseau, & qui le conduisoit en triomphe à Londres, pour le livrer au Protecteur.

J'eus le tems de faire ces réflexions, à cause de l'éloignement du vaisseau. Elles me causèrent toute la douleur qu'on peut s'imaginer, cependant elles ne m'ôtèrent pas la force & la liberté d'esprit dont j'avois besoin dans une si dangereuse conjoncture. C'est en quoi je puis dire que j'ai toujours été différent des autres hommes, & ce que je puis nommer véritablement le fond de mon caractère. Je ne sai si l'on trouvera qu'il y ait de l'ostentation à le publier; mais quand j'aurois quelque gloire à espérer de ces fortes d'aveus, elle m'auroit coûté trop cher pour me faire naître un sentiment aussi frivole que celui qu'on appelle.

appelle vanité. Il est donc vrai que j'ai toujours su prendre assez d'empire sur mes peines, pour conserver l'usage libre de ma raison; mais il ne l'est pas moins que cette fermeté d'esprit, qui a pu contribuer à la sagesse de ma conduite, n'a jamais servi de rien à la tranquillité de mon âme. Les malheureux peuvent être distingués communément en deux classes. L'une, de ceux qui succombent en quelque sorte sous le poids de leurs misères, & qui y deviennent quelquefois moins sensibles, par cette raison même qu'ils n'y résistent pas; à peu près comme un arbre est moins blessé par le vent, lorsqu'il cède à l'impétuosité de son souffle. L'autre classe est de ceux qui se roidissent contre le malheur, & qui parviennent aussi de cette manière à en diminuer le sentiment; ne fût-ce que par cette raison, que l'effort qu'ils font pour résister occupant une partie de l'attention & de la force de leur âme, il lui en reste moins pour sentir ce qui doit l'affliger. Pour moi, je puis me placer dans une troisième classe,

se, & je suis peut-être le seul individu de ma malheureuse espèce. J'ai combattu toute ma vie contre la douleur, sans que mes combats aient jamais pu servir à la diminuer; mon ame ayant toujours eu assez d'étendue pour être capable tout à la fois, & de l'effort qu'il faut pour résister à l'infortune, & de l'attention qui la fait sentir. Je souffris donc mortellement de toutes les pensées qui m'agitoient, mais je n'en fus pas abattu jusqu'à ne pouvoir prendre une résolution. La première à laquelle je m'arrêtai sans balancer, fut de me livrer volontairement au Capitaine Will, si je pouvois découvrir que Mylord & sa fille fussent sur son vaisseau. Il n'y avoit point de prison, ni de sort cruel, qui ne me parussent doux si je les partageois avec eux. Mais comme je n'étois pas absolument certain de leur malheur, je crus qu'il falloit employer l'adresse pour m'en éclaircir. J'avois heureusement changé d'habits dans l'Île de Cuba. Il me parut facile d'achever de me déguiser, en défigurant mon visage.

Je

Je fis l'ouverture de mon dessein aux matelots qui me servoient de guides. Ils consentirent volontiers à me rendre service. Je pris de l'un d'eux une mauvaise perruque, dont je me couvris la tête; & m'étant fait le visage & les mains avec la vase qui étoit au fond de la barque, je me mis dans un état qui n'auroit pas permis à mes meilleurs amis de me reconnoître. Ensuite, n'appréhendant plus de paroître aux yeux du Capitaine Will, je priai mes matelots de me conduire droit au vaisseau. Nous nous en approchâmes à la portée de la voix. J'aperçus le Capitaine qui étoit sur le pont. Il nous fit signe de la main, de nous approcher davantage; & le tems étant devenu fort doux, nous n'eûmes pas de peine à gagner le pied des échelles. Mon dessein étoit de monter moi-même sur le vaisseau. Cependant je fis réflexion que ce feroit une imprudence, supposé que Mylord n'y fût point; & j'aimai mieux m'en éclaircir d'abord par le rapport de mes compagnons, étant toujours libre à leur retour de sui-

une la résolution que j'avois prise, si ce cher Seigneur étoit dans les prisons du Capitaine. J'instruis en peu de paroles le plus sensé de mes matelots, & j'attendis l'éclaircissement de mon sort dans la barque, pendant qu'il alloit subir les interrogations du Capitaine. Il revint en moins de quatre minutes. Consolez-vous, me dit-il, Mylord est sans doute en sûreté, car le Capitaine ignore ce qu'il est devenu. Je suis trompé s'il ne le cherche, ajouta le matelot. Il m'a demandé d'un air chagrin, si je n'avois pas entendu parler de lui. Il a voulu savoir où nous allons, & d'où nous sommes partis. Je l'ai satisfait, & il m'a ordonné de me retirer.

Ce récit fit renaitre l'espérance & la joie dans mon cœur. Nous ne perdîmes pas un moment pour nous éloigner. Le seul chagrin qui me resta jusqu'à Jamestown, me vint du souvenir de Madame Lallin, que je croyois toujours entre les mains de son ravisseur. Je la recommandai de nouveau à la protection du Ciel; & quoique je destinasse ma

vie au service de Mylord & de sa fille, je sentis que la reconnoissance me l'auroit fait exposer volontiers pour secourir cette Dame. Nous arrivâmes enfin à Jamestown. En arrivant, il nous parut qu'il y avoit quelque confusion sur le port, & que les habitans y étoient dans l'attente de quelque événement extraordinaire. Une grande partie d'entre eux vint avec empressement jusqu'au bord du rivage, pour y recevoir notre barque; & je remarquai qu'ils témoignèrent de la surprise de n'y appercevoir qu'un inconnu, avec un Nègre & quatre matelots de Riswey. Ils nous demandèrent si nous n'avions point rencontré le vaisseau du Capitaine Will, & ils n'ajoutèrent rien à cette question. J'entrai dans la ville, sans pouvoir m'assurer encore si je pouvois les regarder comme mes amis; & sans avoir osé les interroger sur ce qu'il m'importoit le plus de savoir. La crainte de nuire aux intérêts de Mylord par quelque indiscretion, me fit prendre un nom différent du mien. Je feignis d'être amené à Jamestown par des raisons de Commerce, & je me logeai dans

une maison fort simple, en prenant la précaution de me faire accompagner par mes quatre matelots, que je voulois ne pas perdre de vue jusqu'à ce que je visse plus clair parmi tant d'obscurités.

L'Anglois chez qui je me trouvais logé étoit heureusement un zélé Royaliste, qui gémissoit de ce qui s'étoit passé tout récemment à Jamestown. A peine fus-je entré chez lui, que m'épargnant l'embarras de l'interroger, il me demanda lui-même si j'étois informé de ce qui venoit d'arriver, & ce que je pensois du nouveau Gouvernement d'Angleterre. Il me fit cette question, d'un air à me faire pénétrer dans ses desirs. Je lui fis une réponse dont il fut satisfait; desorte que ne gardant plus de mesures dans le reste de notre entretien, il s'emporta avec violence contre le Protecteur & le Parlement, & sur-tout contre le Capitaine Will. Je pris occasion de ses invectives contre le dernier, pour me faire instruire de ce qu'il avoit fait à Jamestown. Voici ce que je pus recueillir de son récit.

My-

Mylord Axminster étoit arrivé heureusement dans cette ville, deux mois auparavant. Il n'y avoit pas trouvé moins de panchant à la soumission, qu'à Riswey. Le Gouverneur & le plus grand nombre des habitans l'avoient reçu avec le même zèle, qu'ils eussent pu marquer pour la personne du Roi. Il avoit passé quinze jours dans cette ville, occupé à prendre des mesures pour ramener le reste du pays à l'obéissance; & se croyant sûr en particulier de la fidélité de ceux de Jamestown, il en étoit sorti pour se rendre à *Powhatan*, qui est une ville considérable, située comme Jamestown sur la rivière qui porte son nom, mais beaucoup plus enfoncée dans les terres. Il y trouva la même facilité, à se faire reconnoître en qualité de Gouverneur pour le Roi Charles: desorte que son entreprise eût réussi par-tout paisiblement, s'il n'eût pas eu d'autre obstacle que de la part des habitans du pays. Les choses étoient en cet état, lorsque le vaisseau du Capitaine Will étoit arrivé à l'improviste au port

de Jamestown. J'ai déjà dit qu'il étoit trop bien armé pour trouver beaucoup de résistance dans une ville qui ne s'attendoit pas d'être attaquée, quoiqu'elle soit d'ailleurs une des plus fortes places du pays. Le Gouverneur avoit été contraint d'ouvrir ses portes au Capitaine, ce qu'il avoit fait avec d'autant moins de regret, que ne s'attendant pas d'avoir longtems un si mauvais hôte, il espéroit se retrouver après son départ dans la liberté de retourner à son devoir, & de suivre ses inclinations. Mais s'il étoit sincèrement attaché aux intérêts du Roi, avec le plus grand nombre de ses habitans, il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns qui étoient dans d'autres sentimens. Ceux-ci ne tardèrent point à découvrir à John Will l'arrivée de Mylord, & le progrès des affaires du Roi. C'étoit tout ce que ce perfide desiroit d'apprendre, & ce qui l'avoit porté à venir de la Jamaïque à la Virginie, pour se faire un mérite en Angleterre de son zèle pour le Protecteur. Il fit donc au Gouverneur & aux habitans de Jamestown

des

des reproches fort vifs de leur changement, & il se hâta de prendre des mesures pour opprimer l'ennemi de la République d'Angleterre.

Pendant ce tems-là, Mylord étoit tranquille à Powhatan; & cette ville étant beaucoup moins capable de défense que Jamestown, rien n'étoit plus facile que de l'y surprendre. Le Capitaine Will fit prendre terre à deux-cens hommes, de trois-cens qu'il avoit sur son vaisseau; il se mit à leur tête, sans perdre un moment; & il se fit conduire par terre à Powhatan. C'étoit fait sans doute de Mylord, qui ne pouvoit échapper de ses mains, s'il eût été pris au dépourvu. Mais le Gouverneur de Jamestown eut la générosité de lui dépêcher secrètement un de ses domestiques, pour l'avertir du péril qui le menaçoit. Quelque diligence que put faire ce messager, il eut beaucoup de peine à prévenir John Will; de sorte que ce ne fut pas sans un secours particulier du Ciel, que le Vicomte trouva le tems & le moyen de s'éloigner de la ville avec sa suite. Il n'avoit pas d'autre voie de

de salut à choisir, étant destitué d'armes, & hors d'état de résister à deux-cens hommes de troupes réglées. Will eut ainsi le regret d'avoir fait une démarche inutile. Cependant il n'épargna rien pour découvrir les traces de Mylord, & il employa plus de quinze jours à le faire chercher, soit à Powhatan, soit aux environs. Voyant qu'il n'en pouvoit avoir des nouvelles, il revint à Jamestown, où il demeura encore plus d'un mois à continuer ses recherches, & à envoyer une partie de ses soldats de différens côtés. Enfin, s'imaginant que Mylord auroit peut-être regagné la mer pour prendre la route d'une autre Colonie, il prit le parti de quitter Jamestown, & de le chercher dans tous les Etablissmens des Anglois. J'avois rencontré son vaisseau le jour même de son départ. Pour la confusion que j'avois remarquée sur le port en arrivant, elle venoit de deux causes; du départ de John Will, dont il y avoit peu d'habitans qui ne ressentissent beaucoup de joie; & de l'espérance qu'ils avoient en voyant

yant venir ma barque le long de la rivière, que ce pourroit être Mylord, qui avoit évité heureusement son ennemi, & qui prenoit assez de confiance en eux pour retourner dans leur ville.

Si je trouvai quelque chose de consolant dans ce récit, parce qu'il m'assuroit du moins que le Vicomte étoit hors de péril, il y avoit aussi de quoi me causer beaucoup d'inquiétude & de chagrin. Après une course si longue & tant de recherches, je n'étois guères plus avancé qu'en quittant l'Ile de Cuba; car je n'étois pas moins incertain de la route que je devois prendre, & du succès que je pouvois espérer. Je m'informai si Mylord avoit eu quelque relation de confiance & d'amitié avec quelque habitant de Jamestown. On me nomma plusieurs personnes qu'il avoit vues particulièrement; mais on m'en nomma un trop grand nombre, pour me pouvoir persuader qu'il les eût mis tous dans sa confiance; & la crainte de commettre une indiscretion en m'ouvrant trop légèrement, me fit pren-

dre la résolution de quitter cette ville sans m'être ouvert à personne. Je pris le chemin de Powhatan avec mon esclave, me flatant que si j'avois quelques lumières à attendre sur le lieu de retraite que Mylord avoit choisi, c'étoit dans la dernière ville d'où il étoit parti avec sa famille. Je fis cette route bien tristement. Mes espérances, dont j'avois cru le terme si proche à Rilwey, sembloient s'être reculées à l'infini. Ce qui m'en restoit étoit même si foible & si confus, qu'il se changeoit tous les jours en craintes, & dans certains momens en desespoir. L'amour occupoit toujours le premier rang dans mon cœur, mais ce n'étoit pas ses douceurs qu'il me faisoit sentir. L'impatience de rejoindre Mylord y tenoit une place à peu près égale. Madame Riding venoit ensuite. Il s'y mêloit aussi de l'inquiétude pour la malheureuse Madame Lallin; & tous ces sentimens étoient accompagnés de mes desirs & de mes vœux ordinaires pour le repos d'une vie tranquille & propre à l'étude de la Sagesse. De sorte que

que voyant s'éloigner de plus en plus les choses qui pouvoient me faire faire, je sentois souvent mon courage prêt à m'abandonner, sans rien trouver hors de moi qui fût capable de le soutenir.

Ighu, c'étoit le nom de mon esclave, auq^uel déjà vécu assez long-temps avec moi pour connoître la situation de mon ame, & il m'étoit assez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connoissance qu'il avoit de toute cette partie de l'Amérique, & son adresse que j'avois mises plus d'une fois à l'épreuve, étoient mes seules ressources. Je l'employois souvent pour l'aller chercher à me servir avec zèle, & je lui faisois espérer des récompenses proportionnées à ses services. Nous arrivâmes à Powhatan. La retraite de Mylord & les recherches du Capitaine y faisoient encore l'entretien de tout le monde. Je gardai en arrivant les mêmes mesures qu'à Jamestown, m'informant sans éclat de la manière dont les choses s'étoient passées, & cherchant à recueillir des discours publics quelque mes-

d'espérance ; & quelque règle de conduite. Chacun plaignoit Mylord , & parloit diversement du chemin qu'il avoit pris ; mais il n'y avoit rien de favorable à conclure de cette diversité. Il me vint à l'esprit , que si Mylord avoit fait confidence de sa route à quelqu'un , ce devoit être à un Gentilhomme Anglois , chez qui il s'étoit logé avec sa famille à Powhatan. Je ne perdis pas un moment pour former une liaison étroite avec ce Gentilhomme ; & voyant qu'il faisoit quelque difficulté de s'ouvrir à moi par un excès de discrétion , je l'excitai à la confiance en lui apprenant ce que j'étois à Mylord , & les raisons qui me faisoient prendre tant d'intérêt à son sort. Enfin cette voie me réussit , & c'étoit la seule dont je pusse attendre un heureux éclaircissement.

J'appris de cet honnête-homme ce qui n'étoit connu que de lui , & ce qu'il eût continué de cacher à tout autre qu'à moi. Non seulement il avoit rendu à Mylord tous les services du zèle & de l'amitié pendant son

son séjour à Powhatan ; mais , à la première nouvelle de l'arrivée du Capitaine Will, il s'étoit chargé du soin de son évafion & de celui de fa fureté. Il lui avoit confeillé de prendre par terre le chemin de la Caroline, & l'ayant d'abord conduit lui-même à un bien de campagne qu'il avoit à quelque diftance de Powhatan, il lui avoit fait trouver fur le champ des voitures & des provifions pour cette route, avec deux guides fideles qui connoiffoient parfaitement le pays. Il avoit eu deux raifons de donner ce confeil à Mylord : l'une étoit pour l'approcher des Efpagnols, chez lesquels il feroit plus à portée de chercher un afyle, s'il y étoit contraint par la fureur de fes ennemis : l'autre avoit été l'efpérance de faire prendre le change au Capitaine Will, qui ne s'imagineroit pas que le Vicomte fût retourné fur fes pas, & qui continueroit fans doute à le chercher vers le Nord, lorsqu'il auroit perdu l'efpoir de le trouver dans la Virginie. Mylord étoit parti avec fa fille & Madame Riding, accom-

pagné de six Gentilshommes Anglois, de huit domestiques & de ses deux guides, ce qui lui composoit une suite de seize personnes. Vous le trouverez infailliblement, me dit son Libérateur, ou à Warwick, qui est de ce côté-ci la première habitation de la Caroline, ou du moins à . . . s'il a jugé à propos de pénétrer davantage dans le pays.

Après ces heureuses nouvelles, je ne demurai à Roubaten qu'aussi longtems qu'il falloit pour acheter deux chevaux & comptant sur les promesses d'Iglou qui s'engagea à me conduire, jurema à Warwick, je refusai d'accepter un autre guide qui me fut offert par le Gentilhomme Anglois. Je lui demandai en partant, ce qu'il pensoit de la disposition des habitans du pays, & s'il croyoit que Mylord pût y retourner avec succès. Il me répondit qu'il ne connoissoit personne dans la ville qui ne fût disposé à renouer dans l'obéissance du Roi, & qu'il portoit le même jugement du reste de la province ; mais qu'il craignoit qu'on

DE MR. CLEVELAND. 63

n'osât se livrer à ses véritables sentimens, tant que le vaisseau du Capitaine Will tiendrait tout le pays dans le respect & dans la contrainte; que le dessein de Mylord étoit de former, s'il pouvoit, un

la Caroline;
l'occasion de
de lui
qu'il lui avoit
partie, sur
es chevaux
nt à travers
d'une assez

longue étendue, pour prendre des provisions pour la plus grande partie du chemin.

Je jugeai, par les incommodités qu'il me falut essuyer sur la route, de celles que Mylord & sa chère famille avoient dû souffrir avant moi. Il est vrai qu'ayant deux charriots couverts, ils avoient pu passer moins durement les ruis, & se faire du moins à l'abri des injures de l'air. Pour moi, qui étois privé de cette douceur, je me trouvois obligé de m'arrêter aussi-tôt que l'obscurité commençoit, & de chercher

fit pour lit le gazon le plus commode que je pouvois appercevoir. Je me croyois trop heureux, lorsque je découvrois quelque arbre dont le feuillage étoit propre à me servir de couverture. Iglou m'offroit tous ses habits, pour me garantir du moins de l'excessive fraîcheur de la nuit; mais je m'obstinai à les refuser, par un sentiment d'humanité. Je ne voyois pas que ma qualité de Maître lui fit perdre celle d'Homme, ni qu'elle pût lui ôter par conséquent le droit naturel qu'il avoit à des secours qui lui étoient aussi nécessaires qu'à moi. Nous avançâmes ainsi pendant quelque tems au travers de mille difficultés, & nous gagnâmes les montagnes *Apalaches*. Quoique j'ignorasse absolument la disposition des lieux, je ne laissai point de m'appercevoir qu'Iglou me faisoit tourner beaucoup vers le Couchant, & que nous laissions la Caroline un peu trop sur la gauche. Je lui en demandai la raison. Il m'expliqua la nécessité qu'il y avoit de prendre le long des montagnes, pour éviter des marais impraticables que

que nous aurions trouvés devant nous. Cette chaîne de monts & de rochers, qu'on appelle Apalaches, règne le long des Colonies Angloises pendant un espace immense, & les sépare de quantité de Peuples barbares qui habitent le milieu du continent. Mais quoiqu'elle soit assez haute pour fermer presque continuellement le passage, elle s'abaisse en quelques endroits jusqu'à se diviser par des vallées profondes & étroites, dont les divers détours forment des gorges & des voies de communication. Nous en traversâmes un grand nombre. Je remarquai qu'Iglou n'approchoit jamais de ces ouvertures, sans jeter les yeux de côté & d'autre avec une attention inquiète. Il évita plus d'une fois de répondre aux questions que je lui fis sur son inquiétude, & son silence fit naître enfin la mienne. J'exigeai absolument qu'il s'expliquât. Vous le voulez, me dit-il d'un air sérieux; vous en serez peut-être moins tranquille. Ces embouchures nous exposent toujours à quelque péril. Quelque les Sauvages qui

qui habitant de l'autre côté des montagnes ne soient point cruels & sanguinaires, ils sont adonnés presque tous au vol & à la rapine. Vous ne seriez pas en sûreté, s'ils nous appercevoient. Cet avis fit un effet terrible sur moi. Je sentis frémir tous mes membres. Croyez-vous, répondis-je aussi-tôt, que Mylord soit venu par cette route ? Il me dit qu'il n'en doutoit point, si ses guides lui avoient fait prendre la plus courte & la plus commode. O Ciel ! m'écriai-je, vous savez pour qui j'implore votre secours. En effet, j'étois bien éloigné de faire tomber mes craintes & mes vœux sur moi-même. Je ne fus plus occupé que du danger de ce que j'aimois, & je n'avançai qu'en tremblant, & en faisant mille questions à Igloo sur le naturel des Sauvages, & sur la manière dont ils en usoient avec leurs prisonniers.

Il connoissoit parfaitement leurs usages, étant né lui-même parmi ces Peuples, mais dans un quartier plus éloigné. Il s'efforça de me rassurer. Ce-

Cependant, après quelques jours de marche, nous découvrîmes tout d'un coup un corps d'environ cent Sauvages, qui venoient du fond d'une vallée, & qui ne pouvoient continuer leur chemin sans croiser le nôtre. Igloo, tout ému, me conjura d'arrêter. Je me charge de votre sûreté, me dit-il; mais il faut que vous tâchiez d'y contribuer en vous esachant soigneusement. Il me fit mettre pied à terre, & m'ayant fait avancer vers quelques buissons qui étoient à notre droite, il me recommanda de m'y tenir avec nos chevaux jusqu'à son retour. Ne quittez point ce poste, reprit-il, parce que tant que je serai assuré que vous y êtes, j'aurai l'adresse d'en éloigner les Sauvages. Ne vous alarmez pas non plus de mon retardement, quand vous devriez passer ici deux ou trois jours à m'attendre. En parlant, il se déponilloit de ses habits; & je fus surpris en un moment, de le voir nud, avec l'air & la forme d'un Sauvage. Il me pria encore d'être sans inquiétude, & de compter sur sa fidélité. Je le laissai faire.

sans

sans lui demander même quel étoit son dessein. Il me quita, en baissant mes mains pour me donner un témoignage d'affection. Je demurai seul, assis derrière les buissons qui me couvroient entièrement, & tenant moi-même les rênes de nos deux chevaux. Je ne déguiserai point mes craintes, elles étoient extrêmes : mais je prens le Ciel à témoin, que ce n'étoit pas mon propre danger qui m'occupoit. Je n'avois devant les yeux que Mylord & Fanny. Quel devoit être leur sort, s'ils avoient eu le malheur de tomber sans précaution dans le précipice qu'on m'alloit faire éviter ! Tout mon sang se glaçoit à cette pensée. Loin de vouloir fuir des mains des Sauvages, je me serois livré mille fois à eux, si j'eusse pu m'assurer que Mylord ne se fût point échappé du même danger.

Je perdis Iglou de vue, & je passai le reste du jour dans la situation où il m'avoit laissé. J'étois accablé d'un mortel ennui, lorsque je l'entendis revenir dans l'obscurité. Il eut soin de me faire entendre sa voix, pour

pour prévenir la frayeur que son approche m'auroit pu causer. Eh bien Iglou, lui dis-je, que vas-tu m'annoncer ? Mylord & Fanny sont-ils la proie de quelque Sauvage, & faut-il avoir le même sort ? Il voulut en vain me dissimuler ses propres soupçons ; j'entrevis son embarras ; & je lui ordonnai d'être sincère. Il me répondit que le péril étoit passé pour moi ; que les Sauvages avoient pris une autre route, sur de faux avis qu'il leur avoit donnés ; & que si nous en avions encore quelques-uns à craindre, ce ne seroient plus assurément les mêmes : mais puisque je voulois être informé de la vérité, il y avoit lieu de croire que Mylord avoit été moins heureux que moi. Je me suis mêlé, continua-t-il, avec les Sauvages ; & n'ayant point eu de peine à reconnoître leur nation, je ne leur ai pas non plus caché la mienne. J'ai fait semblant de m'être égaré depuis quelque tems dans ces lieux, & d'avoir besoin qu'ils m'aprirent par où je devois retourner à mon habitation. Ils m'ont rendu le service que je leur demandois ; mais ils ont voulu

Je savois avant que de me quitter, si je n'avois pas rencontré quelques prisonniers qui s'étoient échappés de leurs mains depuis plusieurs jours. Ils ne m'ont point dit ce que c'est que ces prisonniers, & je n'ai osé les presser de me l'apprendre, de peur de me rendre suspect: j'ai profité seulement de cette ouverture, pour éloigner de vous le péril, en leur faisant entendre que j'avois rencontré effectivement ce qu'ils cherchoient, du côté opposé à celui où nous allions. Ils ont pris aussitôt le chemin que je leur ai montré. Mais, pour m'exprimer sincèrement, ajouta Iglou, je tremble que les prisonniers dont ils ont parlé ne soient Mylord & sa suite; car je juge par quelques-unes de leurs réponses, qu'ils n'ont point de guerre avec leurs voisins. Ce bon esclave m'exhorta là-dessus à ne pas perdre de tems pour nous éloigner, & à profiter même de la nuit, qui n'étoit pas si obscure qu'elle pût nous empêcher d'avancer.

Ce récit me jeta dans une consternation inexprimable. Ah! Iglou, lui dis-je, il n'est pas question d'aller

ter plus loin, ni de quitter ce lieu,
 sans être assuré de ce que je dois
 craindre ou espérer pour Mylord.
 Il faut le chercher, dussai-je y per-
 dre la vie & la liberté. Aide-moi,
 comme tu as déjà fait, & dis-moi
 quel conseil tu peux me donner. Il
 me confessa que son embarras éga-
 loit le mien, & qu'il lui étoit im-
 possible de deviner de quel côté
 nous devions commencer nos re-
 cherches. Si Mylord est encore ac-
 compagné de ses guides, me dit-il,
 il y a de l'apparence qu'il aura re-
 pris son chemin vers la Caroline;
 mais s'il n'a personne avec lui pour
 le conduire, je ne vois rien qui
 puisse régler nos conjectures sur sa
 route. Tout étoit en effet si obscur
 & si désespérant dans la conduite
 que je devois tenir, que je n'y vo-
 yois pas le moindre jour. La situa-
 tion où je devois m'imaginer qu'é-
 toit Mylord, étoit un autre abîme
 qui mettoit toutes mes idées en
 confusion: car s'il étoit vrai qu'il
 se fût échappé des Sauvages après
 avoir eu le malheur d'y tomber,
 dans quel état avoit-il pu le trou-
 ver

ver en fuyant ? Devois-je penser qu'il eût conservé ses voitures, sa suite, ses provisions ? Etoit-il même vraisemblable qu'il eût pu sauver Fanny & Madame Riding ? Cette dernière réflexion me pénétrait jusqu'au fond de l'ame. O Dieu ! répétois-je à chaque instant, votre protection auroit-elle manqué à Fanny ? L'aurez-vous abandonnée dans le plus horrible de tous les dangers ?

Je me persuadai, après y avoir pensé longtems, que si Mylord s'étoit sauvé avec sa suite, il ne devoit pas être fort éloigné du lieu où je me trouvois. Les Sauvages ne l'eussent pas cherché de ce côté, s'ils n'eussent eu quelque raison de croire que c'étoit par-là qu'il avoit choisi sa route ; & raisonnant sur les mesures qu'il pouvoit avoir pris pour éviter leurs poursuites, il me paroissoit qu'il avoit dû penser d'abord à se cacher, plutôt qu'à s'écarter ; parce que l'un lui auroit été plus difficile que l'autre dans un pays qu'il ne connoissoit pas. Ce fut le Ciel, sans doute, qui m'inspira ce raisonnement. Ah ! ce fut le Ciel, & je lui en rends grâces éternelles.

côre aujourd'hui ; car c'étoit fait, sans cela, de tout ce qu'il y avoit d'aimable & de vertueux sur la terre. Dieux ! dans quelle description suis-je obligé d'entrer ici ! & comment mes lecteurs croiront-ils après l'avoir lue, qu'il puisse me rester quelque chose de plus triste & de plus attendrissant à leur raconter dans ces Mémoires !

Je fis entrer Iglou dans ma pensée, & nous étant déterminés à ne pas quitter le lieu où nous étions sans en avoir parcouru toutes les parties, nous attendîmes impatiemment la fin de la nuit pour commencer notre recherche. Nous montâmes à cheval à la pointe du jour, & nous visitâmes exactement tout ce qui avoit la moindre apparence d'être propre à servir de retraite. Vallées, bois, haies épaisses, nous ne laissâmes rien à parcourir & à examiner dans un circuit de plus de quatre ou cinq lieues. Nous ménageâmes si peu nos chevaux, que malgré l'ardeur du Soleil qui se faisoit vivement sentir, nous les tinmes en action pendant la plus gran-

de partie du jour, & ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi, que les croyant épuisés de fatigue, & ne pouvant plus résister nous-mêmes à la nôtre, nous prîmes le parti de nous arrêter dans des bruyères assez hautes pour y prendre quelque rafraîchissement. Je me couchai sur l'herbe, qui étoit fort épaisse, moins abattu par l'exercice violent que je venois de faire, que par la méditation continuelle de mon infortune. Iglou s'occupoit à quelques pas de moi du soin de nos chevaux, ou à me préparer quelque nourriture. Je fus étonné de le voir se courber tout d'un coup, & venir vers moi en rampant sur ses mains. Bon Dieu ! lui dis-je avec un battement de cœur, qu'y a-t-il de nouveau, Iglou, qu'as-tu découvert ? Il me répondit, qu'il venoit d'apercevoir quelques Sauvages dans l'endroit le plus épais de la bruyère ; mais qu'en tenant la même conduite que nous avions observée la veille, il espéroit que nous pourrions non seulement éviter leur rencontre, mais tirer peut-être d'eux

d'eux quelque utile éclaircissement. Il me recommanda de demeurer dans la situation où j'étois. Nos chevaux étoient derrière quelques arbres, où il les avoit placés à la fraîcheur, pour les remettre de la chaleur qu'ils avoient essuyée; de sorte que ne voyant point de changement à faire pour eux ni pour moi, il se hâta de se dépouiller de ses habits, pour joindre promptement les Sauvages. Il ne fut pas absent plus d'un quart-d'heure, au bout duquel je le vis revenir, accompagné d'un homme nud comme lui, mais qui avoit la peau du corps beaucoup plus blanche. J'en fai me flater pendant un moment, qu'il m'apportoit d'heureuses nouvelles, & qu'un Sauvage qui le suivait si tranquillement ne pouvoit être notre ennemi. Hélas! dois-je donner le nom d'heureuses aux nouvelles qu'il m'apportoit? Qu'on lise, & qu'on en juge.

Cet homme nud, que je prenois pour un Sauvage, s'approcha de moi avec lui. Il me regarda fixement, sans que ni l'un ni l'autre

prononçât une parole. Enfin il se jette à mon cou, & me serrant de toute sa force, c'est Mr. Cléve-land! Je me dégageai de ses bras, & ne sachant quel jugement je devois porter de son action, je lui demandai d'un ton ému, qui il étoit; & puisque je le reconnoissois pour Anglois à son langage, par quelle aventure il se trouvoit nud dans cette région déserte. Vous ne me reconnoissez pas? reprit-il en versant des larmes. Ah! suivez-moi donc, & venez reconnoître l'infortuné Vicomte d'Axminster qui vous attend à cent pas d'ici: venez reconnoître sa fille, Madame Riding, & une partie des Officiers qui les ont suivis depuis Rouen, & parmi lesquels vous devez aussi vous souvenir de m'avoir vu. Le cher nom de Mylord Axminster, celui de sa fille & de Madame Riding; l'assurance de n'être qu'à cent pas d'eux, & d'en être déjà attendu; l'amour, l'amitié, la reconnoissance; que fai-je? tout ce qu'il y eut jamais de tendre & de touchant se fit sentir si vivement à mon cœur, que ne pou-

pouvant soutenir tant d'émotion, je tombai sans mouvement & sans connoissance. Cependant mes esprits ne tardèrent point à revenir. J'ouvris les yeux, & considérant un moment celui qui m'avoit parlé, je le reconnus pour Mr. *Youngster*, l'Ecuyer de Mylord. A peine eus-je la force d'ouvrir la bouche, & de lui tendre les bras, couché encore comme j'étois. Je vous reconnois, lui dis-je d'une voix foible, vous êtes *Youngster*, l'Ecuyer de mon cher Seigneur & de mon cher père. Ah! que m'avez-vous dit? Où le trouverai-je? Hâtez-vous de m'y conduire. Et *Fanny*, ajoutai-je pouvant à peine prononcer ce nom, ne me flâtez-vous pas? reverrai-je *Fanny*? Mon trouble étoit si grand, que joint à l'épuisement où je me trouvois de l'exercice du jour & de n'avoir pas encore pris de nourriture, je fus obligé de me faire soutenir par *Iglou*, tandis que Mr. *Youngster* me fit sa réponse.

Il me dit, que loin de me flâter, il me déclaroit qu'il n'avoit

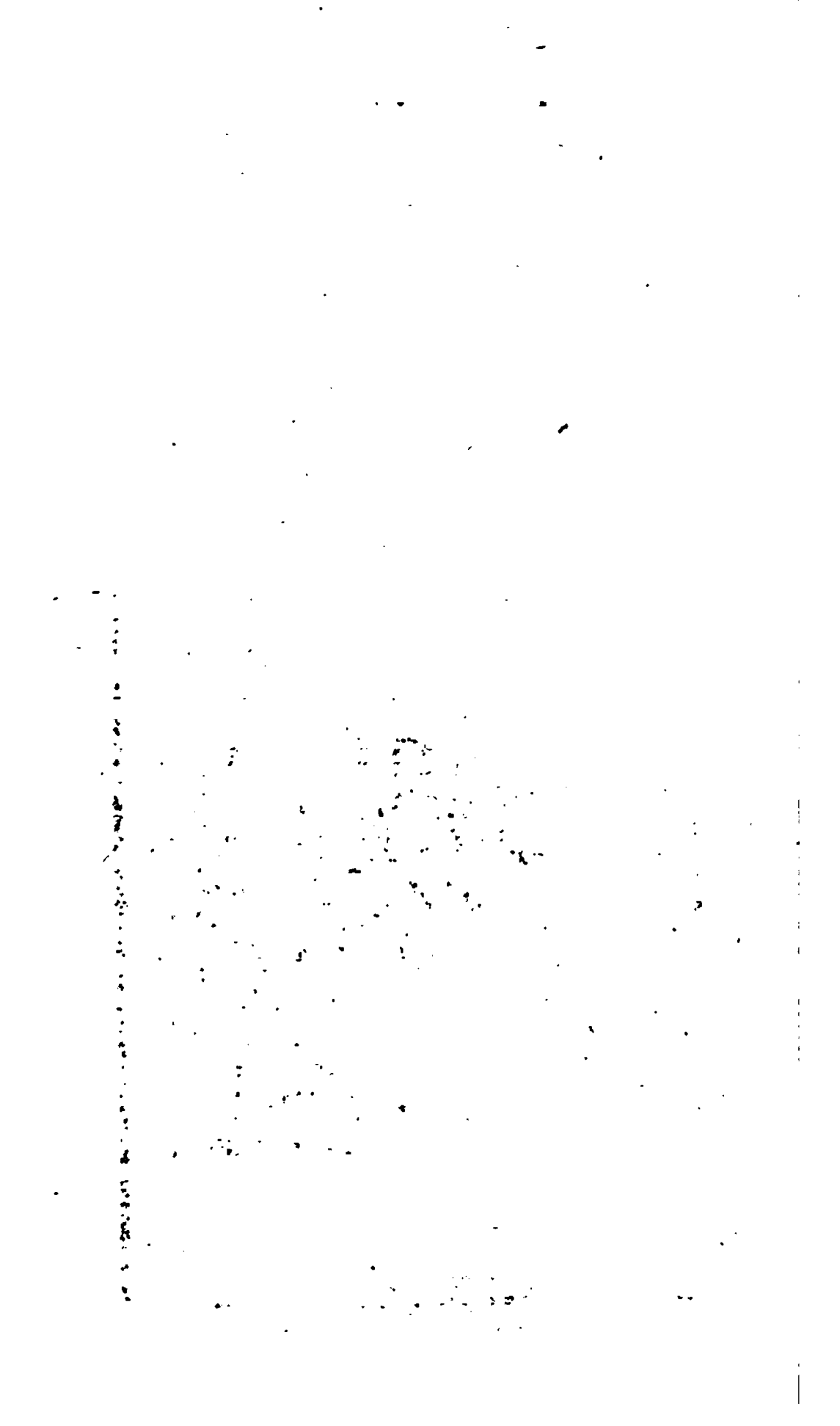
qu'un récit horrible à me faire, & d'affreuses nouvelles à m'annoncer : Que j'en apprendrois mieux toutes les circonstances de la bouche même de Mylord ; mais qu'en attendant, il croyoit devoir me prévenir sur l'état où je l'allois trouver avec le reste de la suite, qui se réduisoit à un fort petit nombre de personnes : Qu'ayant été trahi par ses guides, attaqué par une troupe de Sauvages, & fait prisonnier malgré la résistance de ses gens, dont la plupart avoient péri en le défendant, il avoit passé, environ quinze jours dans l'habitation de ses farouches vainqueurs : Qu'on l'avoit dépouillé non seulement de son équipage, mais de tous les habits, lui, Fanny, Madame Riding, & tout le monde qui lui restoit : Qu'ils avoient été obligés de se faire eux-mêmes des ceintures d'herbes & de roseaux ; & de composer pour les Dames & pour les deux femmes qui étoient auprès d'elles, de misérables tuniques de la même étoffe, qui suffisoient à peine pour mettre leur pudeur en sûreté : Que

les

les Sauvages ne les ayant point traité d'ailleurs avec dureté, & ne les ayant pas même gardé avec contrainte, ils avoient jugé à propos, suivant l'avis de Mylord, de prendre le tems de la nuit pour se mettre en liberté : Qu'ils avoient pris des mesures si justes, que leur évasion n'avoit pas été apperçue : Qu'il y avoit quatre jours entiers qu'ils étoient partis de l'habitation, mais qu'ils ne s'en croyoient pas fort éloignés, parce qu'ils n'avoient osé jusqu'alors marcher que la nuit, & que dans l'état où ils étoient, leur marche n'avoit pu être que fort lente : Que Mylord affectoit de supporter son malheur avec courage, & de consoler ceux qui l'accompagnoient ; mais qu'il n'étoit que trop aisé de voir qu'il étoit pénétré jusqu'au fond du cœur : Qu'il avoit pris la peine jusqu'alors de porter lui-même Fanny dans ses bras, pour lui épargner la fatigue de la marche, & qu'il avoit refusé constamment de laisser ce soin à ses domestiques, qui ne pouvoient retenir leurs larmes en le voyant marcher ainsi

à leur tête : Qu'ils avoient été assez heureux pour se munir de quelques provisions en quittant les Sauvages ; mais que n'ayant pu être fort abondantes , il falloit s'attendre à les voir bientôt manquer : Enfin , que si j'étois assez revenu de ma foiblesse pour être en état de marcher , il alloit me conduire vers Mylord , qui me verroit sans doute avec plaisir : Que c'étoit par son ordre qu'il étoit venu , pour s'assurer si c'étoit en effet moi-même qui le cherchois , comme l'esclave le lui avoit fait entendre : Qu'il en doutoit encore , non seulement parce qu'Iglou ne prononçoit pas exactement mon nom ; mais beaucoup plus à cause du peu d'apparence qu'il y avoit que je pusse me trouver en Amérique , moi qu'on croyoit marié à Rouen avec Madame Lallin.

J'écoutois ce discours avec une consternation qui me rendoit immobile. Aussi-tôt que Mr. Youngster eut cessé de parler , je lui pris la main , que je ferrai sans rien répondre ; & quoique je me sentisse si
foi-



foible que j'avois toujours besoin d'être soutenu, je me mis en chemin vers l'endroit où étoit Mylord, en continuant de m'appuyer sur le glou. Mr. Youngster marchoit devant moi. Nous arrivâmes en un moment à la bruyère. Elle étoit mêlée de quelques arbrisseaux, ce qui lui donnoit l'apparence d'un petit bois. Je n'apperçus d'abord personne, quoique mes regards se répandissent de tous côtés avec une avidité extrême. Enfin, Mr. Youngster m'ayant fait tourner autour d'un buisson qui faisoit le coin de l'endroit le plus touffu de la bruyère, je découvris un spectacle qui m'eût fait mourir mille fois de pitié & de douleur, si je n'eusse été prévenu. J'apperçus Mylord, nud, étendu sur l'herbe, & la tête appuyée languissamment sur sa main. Il avoit trois de ses domestiques assis auprès de lui, qui se levèrent en me voyant. Il voulut faire la même chose; mais le prévenant avec un mouvement tout passionné, je me jetai à genoux auprès des siens, & je les embrassai avec une ardeur

que nul autre que moi n'a jamais sentie. Ciel ! vous en fûtes témoin. Oh ! qu'il se passa en un instant d'étranges choses dans mon ame !

Mylord ne s'opposa pas à cette vive effusion de ma douleur & de ma tendresse, mais il ne me dit rien. Je levai la tête, après l'avoir tenue ainsi panchée pendant quelques momens, & je tournai mes yeux sur les siens. Je remarquai quelques larmes qui couloient le long de ses joues. Son visage me parut pâle & défait. Il me regardoit aussi sans rompre le silence, comme s'il eût été incertain de la manière dont il devoit en user avec moi. Cet embarras, dont il ne m'étoit que trop aisé de connoître la raison, me causa un mortel redoublement de tristesse. Je ne pus retenir mes plaintes. Ah ! Mylord, lui dis-je, m'avez-vous fermé votre cœur, & refuserez-vous une légère marque de bonté & de tendresse, lorsque je viens la chercher au bout du Monde, dans le dessein d'y mourir à vos pieds ? Hélas !
que

que vous ai-je fait, & comment tant de respect & d'attachement ne sert-il qu'à m'attirer votre haine ? Je m'efforçai en vain d'en dire davantage, des sentimens tels que les miens ne pouvoient s'exprimer par des paroles. Mylord connut aisément que ma douleur n'étoit pas contrefaite. Il me tendit la main. Je ne vous hais pas, me dit-il, & je suis persuadé que mon malheur vous cause une sincère compassion. Apprenez-moi par quel hazard vous vous trouvez dans cette solitude. Je lui fis connoître, autant que je le pus dans le desordre où j'étois, que ce qu'il appelloit un effet du hazard, en étoit un de ma tendresse immortelle pour lui & pour sa fille ; que c'en étoit un de desespoir où son départ de France m'avoit jetté, & de la résolution inébranlable où j'étois d'employer mon sang & ma vie à son service. Je lui appris que je n'étois demeuré en France après lui, qu'aussi longtems qu'on m'y avoit arrêté dans une prison ; que depuis plus de six mois je parcourois les mers

& les déserts de l'Amérique, en cherchant ses traces, & en m'affligeant de la difficulté de les trouver; résolu de passer toute ma vie dans cette recherche, & de compter pour rien tous les périls & toutes les peines. Enfin, je m'expliquai assez pour le persuader de mon innocence, & de l'injustice qu'il m'avoit faite de la soupçonner.

Ce fut alors que je reconnus mieux que jamais la bonté & la générosité de cet aimable Seigneur. Ne pouvant douter que je ne fusse tel qu'il souhaitoit, il ne ménagea plus ni ses sentimens ni ses expressions. Il m'embrassa d'un air qui marquoit du transport, & il me tint longtems entre ses bras, sans prononcer une parole. O Ciel, s'écria-t-il enfin, vous déployez sur moi toute votre puissance! Vous me faites sentir toutes les extrémités de la douleur & de la joie. Je suis le plus infortuné de tous les hommes. Mais Cléveland ne m'a point trahi, il m'aime encore, & vous m'accordez la satisfaction de le revoir! Il recommença alors à me serrer contre
sa

sa poitrine, en me donnant mille noms tendres, & en m'arrosant de ses larmes. J'en versois aussi, & ses caresses passaient jusqu'au fond de mon cœur.

J'avois été partagé jusqu'à ce moment, entre le soin de ma justification, & la pitié de son malheur; mais commençant à n'être plus occupé que de ce dernier sentiment, toute mon attention se réunit sur l'état où je le voyois. Ils'en aperçut à l'air triste & pénétré dont mes regards s'attachoient sur lui. Je lis dans vos yeux, me dit-il, à quel point mon infortune vous touche. Il est vrai qu'elle est extrême, & je cherche en-vain ce qui m'attire du Ciel un traitement si rigoureux. Je reprends quelque espérance, ajouta-t-il; vous me consolerez, mon cher fils, & votre présence m'empêchera de mourir de douleur. Il me parla de Fanny & de Madame Riding. Elles vous verront sans doute avec joie, me dit-il; mais j'appréhende extrêmement que la pauvre Fanny n'ait plus longtems la force de résister à ses peines & aux mien-

D 7

nes.

mes. Elle est déjà d'une foiblesse qui me fait tout craindre pour la vie. Je ne répondis à ce discours de Mylord qu'en baissant ses mains, avec une ardeur qui lui fit assez entendre mes pensées & mes sentimens. Je compris que vous souhaitez de la voir, reprit-il, & je puis vous répondre d'avance qu'elle sera charmée de vous retrouver de l'affection pour elle. Mais dans l'état où elle est avec Madame Riding & ses femmes, je vous conseille, pour ménager leur modestie, d'attendre que la nuit nous amène l'obscurité. Elles ne sont qu'à vingt pas d'ici, & je vois que le Soleil est prêt à se coucher. Il falut me faire cette violence. Je jetois néanmoins les yeux de tous côtés, dans l'espérance de l'appercevoir. Je crus même avoir remarqué sa tête qui s'élevoit au dessus de l'herbe, & mes regards demeurèrent comme fixés vers cet endroit. Ses traits, son air, le son de sa voix, tout se renouvelloit déjà dans mon cœur; & transporté du plaisir que j'allois sentir à la revoir, il y avoit des momens où j'oubliois son infortune

une & celle de son père, pour ne m'occuper que de mon bonheur & de ma joie.

Je proposai néanmoins à Mylord dans cet intervalle, de prendre une partie de mes habits pour le couvrir, & d'envoyer aux deux Dames mon linge, & tous ce que nous pourrions rendre propre à leur usage. Je n'avois avec moi que le seul habit dont j'étois vêtu, avec un large manteau, ayant été obligé de laisser mes hardes à Powhatan, pour charger nos deux chevaux de vivres & de provisions; mais j'étois pourvu suffisamment de linge. Iglou étoit d'ailleurs fort bien vêtu, & il avoit un manteau comme moi; de sorte que nous pouvions trouver dans notre superflu de quoi couvrir Mylord, & fournir du moins quelques commodités aux deux Dames. Mon juste-au-corps étant trop étroit pour lui, il ne refusa pas d'accepter mon manteau, après avoir pris une chemise: il envoya à sa fille ma veste, le manteau d'Iglou, du linge, & tout ce qui pouvoit être propre à son usage &

& à celui de Madame Riding. Je ne fais pas difficulté, me dit-il, d'accepter les secours que vous m'offrez. C'est à votre père & à votre épouse que vous rendez service.

Quoique Fanny & Madame Riding dussent être en état de paroître modestement avec les habits que nous leur avions envoyés, Mylord souhaita encore que j'attendisse à leur parler dans l'obscurité, pour leur épargner un reste de confusion qu'elles ne manqueroient pas d'avoir à la première vue. Je me fis une violence extrême. Il employa le tems qui restoit jusqu'à la nuit, à me raconter toutes les circonstances de son départ de France, & de son arrivée en Amérique. Il ne me cacha pas le chagrin que l'opinion de mon infidélité avoit causé à sa fille, à Madame Riding, & à lui-même. Il me confessa même qu'il s'étoit repenti plus d'une fois d'avoir quitté si brusquement l'Europe, & de ne s'être pas convaincu du moins de mon changement par mon propre aveu; autant par un reste d'amitié qui

avoit

avoit toujours combattu fortement pour moi dans son cœur, que par tendresse pour Fanny, qui n'avoit pas eu un moment de joie & de tranquillité depuis qu'elle étoit sortie de Rouen. Enfin il me demanda quel fond je faisois sur mon esclave, & si nous étions, lui ou moi, assez bien instruits de la route pour gagner sûrement quelque Habitation Angloise ou Espagnole. Je répondis aux premières parties de son discours, par de nouvelles marques d'attendrissement & de reconnaissance. Pour ce qui regardoit Iglou, je priai Mylord de se reposer sur sa fidélité, & sur la connoissance qu'il avoit de tous ces lieux. Il voulut l'interroger lui-même. Iglou répondit de fort bon sens à toutes ses questions : mais Mylord, qui se croyoit déjà fort avancé vers la Caroline, fut étonné d'apprendre qu'il nous restoit à faire environ cent lieues. Cette nouvelle lui causa un violent chagrin. Il demanda avec empressement à mon esclave, si nous avions encore à craindre la rencontre de quelques

ques Sauvages. Iglou lui dit que cela dépendroit de notre bonne fortune, parce que ces Barbares changeoient souvent d'habitation, & qu'il s'en trouvoit toujours quelques-unes le long des montagnes. Je remarquai que l'inquiétude de Mylord n'étoit que pour sa fille; & comme cet intérêt m'étoit aussi cher qu'à lui-même, je pressai Iglou de chercher tous les moyens qui pouvoient nous rassurer contre le péril. Ce bon esclave, après avoir réfléchi quelques momens, nous fit cette proposition. Je suis Américain, nous dit-il, de la nation des Abaquis. C'est une nation douce, & beaucoup plus humaine que la plupart des autres Sauvages. Elle habite une fort belle vallée, dont elle est en possession depuis longtems, & qui n'est guères plus loin qu'à trente lieues d'ici. Je m'y rendrai promptement si vous le souhaitez, & je vous amènerai de-là une escorte suffisante pour vous conduire en sûreté. Il ajouta, pour inspirer de la confiance à Mylord, que sa famille tenoit un des premiers rangs

dans

dans les Colonies de l'Europe ; qu'ayant été pris par les Espagnols & vendu au Gouverneur de l'Île de Cube , il avoit vécu fort doucement dans son esclavage ; qu'il se souvenoit d'avoir vu Mylord à la Havana au palais du Gouverneur ; enfin , qu'il avoit beaucoup d'affection pour les Européens , & tant d'attachement pour moi , qu'il étoit prêt à exposer même sa vie pour notre service.

Mylord l'entendant parler avec tant de zèle & de raison , me demanda encore une fois si l'on pouvoit se fier à ses offres jusqu'à un certain point. Je crois , lui dis-je , pouvoir vous en répondre presque autant que de moi-même. Je l'ai reçu de Dom Arpez , qui m'a garanti sa fidélité , & je l'ai mise depuis à quantité d'épreuves. Mylord voulut savoir là-dessus si les trente lieues qu'il y avoit jusqu'à son habitation étoient tout-à-fait hors de notre route , si son peuple étoit aussi humain qu'il le prétendoit , s'il étoit assuré d'en obtenir du secours , & si l'on y étoit aus-

si nud que parmi les autres Sauvages. Les réponses d'Iglou satisfirent extrêmement le Vicomte. Il lui dit, qu'à le prendre de certains endroits par lesquels nous devons passer pour gagner la Caroline, il n'y avoit point à se détourner de plus de dix lieues pour aller à la vallée des Abaquis; qu'il étoit sûr d'obtenir d'eux tout ce qu'il leur demanderoit, non seulement par le crédit de sa famille, mais encore plus par la joie que toute la nation auroit de le revoir après une absence de six ans; qu'il n'y avoit rien de plus doux que le naturel & les usages de ce peuple; & pour leur façon de se vêtir, qu'ils étoient nuds à-la-vérité pendant sept ou huit mois de l'année, à cause de l'excessive chaleur; mais qu'ils se couvroient, pendant l'hiver, de la peau des bêtes qu'ils tuoient à la chasse.

Le Vicomte me prit en particulier. Après tant de malheurs, me dit-il, je ne sai si je dois prendre la moindre confiance à la Fortune. Mais si je croyois votre esclave sincère

cère & son rapport fidèle, je regarderois ce qu'il vient de m'apprendre, comme un bonheur dans la triste situation où nous sommes. Outre les périls que nous avons à courir jusqu'à la Caroline, & la longueur du chemin qui m'épouvante, je me sens une extrême répugnance à me présenter dans une Habitation Angloise dans ce misérable équipage. Si j'osois compter sur les Abaquis, nous tâcherions de gagner tous ensemble leur vallée; nous nous y fournirions de vêtemens & de vivres; & nous faisant accompagner des plus résolus, nous serions à couvert des insultes, non seulement des autres Sauvages, mais peut-être de celles mêmes du Capitaine Will. Il me demanda ce que je pensois de ce projet. Je lui renouvelai les assurances que je lui avois données du bon caractère d'Iglou, & je lui dis que je remettois tout le reste à sa prudence. Il fit approcher encore une fois cet esclave, & lui ayant fait répéter ce qu'il avoit déjà entendu, avec de nouvelles circonstances, il conclut qu'en

qu'en six jours , ou plutôt en six nuits , car c'étoit une sûreté qu'il vouloit toujours prendre , nous pourrions nous rendre à la vallée des Abaquis. Ce qui nous restoit de vivres pouvoit nous suffire jusques-là ; desorte que le dessein de ce voyage fut regardé comme une résolution prise.

Pendant que nous nous entretenions ainsi, & que l'ardeur impatiente que j'avois de revoir Fanny interrompoit à tous momens mon attention, la nuit prit enfin la place du jour. Je le fis remarquer à Mylord. Il entendit ce que cela signifioit. Nous prîmes notre chemin vers l'endroit où nous étions attendus par les deux Dames. L'obscurité n'étoit pas si profonde, qu'on ne pût fort bien distinguer les objets. J'aperçus Fanny. Hélas ! dans quel état l'aperçus-je ! Quel nom donnerai-je aux sentimens de tendresse qu'une vue si chère & si souhaitée me fit naître ? & comment exprimerai-je en même tems la douleur & la compassion dont je me sentis pénétré ?

Ses femmes avoient employé assez

fez adroitement le linge & les habits
 que j'avois envoyés pour la couvrir.
 Mais elle avoit encore la tête & les
 pieds nuds. Ses cheveux étoient
 épars sur ses épaules. Elle étoit as-
 sise proche de Madame Riding, &
 elle avoit la tête appuyée sur ses ge-
 noux. Comme elle tenoit les yeux
 fermés, & qu'il ne paroïssoit pas
 qu'elle nous apperçût : Regardez-
 nous ma fille , lui dit Mylord,
 c'est Cléveland que je vous amène.
 Elle jetta les yeux sur moi , & el-
 le les baissa aussi-tôt avec un pro-
 fond soupir. Je savois bien qu'elle
 n'étoit pas encore informée de
 mon innocence ; desorte qu'avec
 les plus violens transports dont on
 ait jamais été agité , je ne laissois
 pas de demeurer froid & immobile à
 l'extérieur, sans avoir même la har-
 dieffe de me jeter à ses genoux.
 Son père , qui jugea aisément d'où
 venoient son silence & ma timidité,
 la fit lever en la prenant par la main.
 Faites donc , lui dit-il , quelques
 honnêtetés à Cléveland. Nous l'a-
 vons accusé injustement, il nous a
 toujours aimés. Elle se leva, & je
 me

me jettai alors à genoux devant elle avec une action si passionnée, qu'elle n'eut pas besoin d'autre interprète de mes sentimens. Je voulois baiser ses pieds; elle m'arrêta, & me priant d'une voix basse de me lever, je vis qu'elle versoit une abondance de larmes, & qu'elle se faisoit effort pour retenir ses gémissemens. Mylord, aussi attendri que moi de l'état où il la voyoit, me dit de l'embrasser. Ah Mylord, m'écriai-je, je ne demande que d'être souffert à ses genoux! & m'y jettant pour la seconde fois, je ne quitterois cette situation qu'avec la vie, si elle ne reprenoit pas les sentimens de bonté qu'elle avoit eue pour moi. Soyez sans inquiétude, me répondit le Vicomte; je vous réponds qu'elle vous aime, & que nous sommes tous fort satisfaits de vous revoir.

Madame Riding m'assura la même chose, en m'embrassant tendrement. Je leur adressai à tous trois, l'un après l'autre, mille choses tendres & touchantes; & Mylord s'étant assis, & nous fai-
fant

fant signe de l'imiter , je pris ma place aux pieds de ma Souveraine, avec plus de joie que je n'en aurois eu sur le premier trône de l'Univers.

Je ne sai comment le cœur peut passer si subitement d'une certaine situation, à celle qui lui est opposée : un instant produit quelquefois cette étrange vicissitude. Est-ce donc qu'il y a si peu de différence entre les mouvemens intérieurs qui font la douleur & la joie ? Ou plutôt, n'est-ce pas en effet le même mouvement qui prend différens noms, selon qu'il change d'objet & de cause ? Qu'on y fasse attention, une véritable joie a les mêmes symptômes qu'une excessive douleur. Elle excite des larmes, elle ôte l'usage de la voix, elle cause une délicieuse langueur, elle attache l'ame à considérer la cause de ses émotions ; & de deux hommes transportés l'un de joie & l'autre de douleur, je ne sai lequel souffriroit le plus volontiers qu'on lui attachât le sentiment dont il jouit. Pour moi, qui n'avois pu retenir

Tom. III. I. Part. E mes

mes pleurs à la vue du triste état où j'avois trouvé Mylord & sa fille, je m'apperçus que j'en versois encore lorsque je commençai à n'être plus occupé que du bonheur de les revoir & d'être rentré dans leur estime. J'avois les yeux attachés sur Fanny, l'obscurité ne pouvoit me faire perdre un seul de ses regards. Je leur reprochai tendrement, à elle & à son père, les peines mortelles que leurs injustes soupçons m'avoient causées ; je demandai d'en être dédommagé par le redoublement de leur affection. Ils me le promirent de la manière la plus tendre ; & Fanny elle-même, autorisée par son père, & touchée des témoignages de ma passion, ne se refusa pas à mes innocentes caresses.

Nous passâmes dans cet état une partie de la nuit, & nous confirmant dans la résolution de nous remettre à la conduite d'Iglou, nous partîmes quelques heures avant le jour, pour prendre le chemin de la vallée des Abaquis. Les deux Dames se servirent de nos chevaux.

Nous

Nous étions continuellement autour d'elles, & si attentifs à leur rendre toutes sortes de services, qu'elles ne souffrirent point d'autre incommodité pendant sept nuits de marche, que celle du mouvement du cheval. Nous nous arrêtions au point du jour dans quelque lieu couvert, & nous passions le tems jusqu'au soir à nous entretenir de nos aventures, ou à prendre du repos & quelques rafraîchissemens. Il me vint à l'esprit plus d'une fois de proposer à Mylord l'accomplissement de ses promesses, c'est-à-dire l'exécution de mon mariage avec sa fille. J'en parlai à Fanny. Qu'il fait, lui dis-je, à quoi le Ciel nous réserve? Un mal-entendu m'a exposé au malheur de vous perdre dans un tems où nous n'appréhendions rien de la fortune. Aujourd'hui, nous sommes peut-être à la veille de quelque nouvelle disgrâce, qui peut nous séparer plus long-tems que jamais. Ah! s'il falloit vous quitter sans être à vous! . . . Hélas! repris-je après un moment de réflexion, soit après, soit a-

vant le bonheur de vous être uni, il ne faut plus espérer que je puisse vivre sans vous. Mais quelle plus douce consolation pourrois-je souhaiter, même en mourant, que de vous appartenir par les liens du mariage? Chère Fanny, n'y consentez-vous pas? Ai-je quelque chose à combattre dans votre cœur?

Elle me répondit que j'en étois le maître absolu, qu'elle me faisoit le soin de notre bonheur commun, & qu'elle le souhaitoit autant que moi. Nous ne tarderons donc guères à l'obtenir, repris-je; & je m'adressai sur le champ à Madame Riding, que je priai de faire cette proposition à Mylord. Elle ne refusa pas de s'en charger; mais elle me fit craindre d'y trouver quelque difficulté, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence, me dit-elle, qu'il consentît à me donner sa fille sans les cérémonies de l'Eglise. Cependant elle fit naître l'occasion de lui en parler, & elle fut surprise de lui entendre dire, non seulement qu'il y a-

voit

DE MR. CLEVELAND. 105

Voit déjà pensé, mais que son dessein étoit de prévenir ma demande, si nous pouvions jouir d'un moment de tranquillité chez les Abaquis.

Notre route s'acheva fort heureusement. Lorsque nous fûmes à une certaine distance de la principale habitation, Iglou nous fit entendre qu'il étoit à propos qu'il y entrât seul, pour disposer son peuple en notre faveur, & le préparer à nous voir sans crainte & sans étonnement. Je le pris à l'écart. Iglou, lui dis-je, tu vois avec quelle confiance nous t'abandonnons notre vie & notre liberté. J'ai répondu de toi à Mýlord. Ne trahis point ton Maître, & souviens-toi de la bonté avec laquelle je t'ai toujours traité. Il se jeta à mes pieds avec un transport de joie, & il me protesta que loin de mériter que j'eusse la moindre défiance de sa fidélité, il alloit me faire voir non seulement qu'il nous étoit dévoué entièrement, mais encore que les Européens ne rendent point justice aux Américains, en les prenant

nots pour des hommes brutaux & farouches. Il nous quitta, en nous promettant de ne nous pas causer d'impatience par sa lenteur. Quoique Mylord eût été l'auteur de ce voyage, je remarquai que se voyant si proche d'être livré à la discrétion d'un Peuple barbare & inconnu, il n'étoit pas exempt d'inquiétude. Pour moi, qui connoissois parfaitement mon esclave, je n'avois d'autre crainte que celle qui est inséparable de l'amour, même dans l'éloignement du danger...

Iglou revint vers le milieu du jour. Mais s'il se présenta d'abord seul, ce ne fut que par une précaution semblable à celle qu'il avoit voulu garder avec ses compatriotes, c'est-à-dire par la crainte de nous causer quelque allarme, si nous l'eussions vu trop bien accompagné. Nous entendîmes son rapport avec empressement. Il nous dit d'un air satisfait, que nous connoîtrions bientôt s'il étoit considéré parmi les siens. Il nous prévint seulement sur quelques-unes de leurs coutumes, qui pourroient nous pa-

vostre bizarres & incommodes; & il nous pria particulièrement, de ne nous pas offenser de la curiosité avec laquelle on s'approcheroit de nous pour observer nos manières & notre figure. Il n'avoit pas fini son discours, que nous vîmes sortir de l'habitation un gros de Sauvages, qui n'étoit pas composé de moins de cinq ou six cens personnes. Iglou nous pria encore de ne nous pas allarmer. Il nous apprit que c'étoit par l'ordre des Chefs, & pour nous faire honneur, qu'une partie des habitans s'étoient assemblés pour venir au-devant de nous. Ils s'avancèrent en effet vers le lieu où nous étions. S'étant arrêtés à cinquante pas de distance, ils parurent attendre qu'Iglou retournât à eux pour leur marquer la conduite qu'il devoient tenir. Je lui dis qu'il nous feroit plaisir d'empêcher toute cette troupe de s'approcher, & qu'il suffisoit qu'il nous amenât les principaux. Pendant qu'il alloit à eux, Mylord donna ordre au petit nombre de personnes qui composoient

la fuite, de garder beaucoup de mesures avec les Sauvages, & de les traiter toujours avec douceur.

Il n'y en eut que douze ou treize qui se détachèrent du corps, & qui suivirent Iglou. Nous nous tinmes debout pour les recevoir. Iglou leur ayant montré Mylord, comme celui à qui ils devoient rendre leurs premiers respects, ils le saluèrent en courbant le corps & en croisant les bras de mille façons différentes. Ils me firent ensuite les mêmes civilités, & ils n'en adressèrent pas moins aux deux Dames. Cette première cérémonie se passa en silence. Iglou prit enfin la parole pour eux, & il nous assura en leur nom, qu'ils étoient charmés de nous voir, & qu'il n'y avoit point de services qu'ils ne fussent disposés à nous rendre. Mylord lui ordonna de leur répondre, que nous étions persuadés de leur générosité & de leur bonne-foi, & que c'étoit sur ce fondement que nous n'avions point appréhendé de venir parmi eux pour leur demander leur assistance & leur amitié.

Aussi-

Aussi-tôt que ces complimens furent finis , & qu'ils parurent prendre confiance à l'air ouvert & sincère que nous tâchions de répandre dans nos manières & sur nos visages , ils nous firent des caresses beaucoup plus familières. Ils nous baisèrent plusieurs fois au front & à la poitrine. Ils nous regardoient avec une apparence d'étonnement, & je crus appercevoir du bon sens & de la réflexion dans la manière dont ils se communiquoient leurs remarques. Leur figure n'avoit rien d'effrayant. Tous les Sauvages de cette partie de l'Amérique ont communément la taille haute & droite. Ils sont bazanés, mais sans être noirs ni olivâtres. La couleur de leur peau est une espèce de brun foncé , qu'ils apportent presque en naissant, & qui se soutient dans le même état pendant toute leur vie. Ils sont nus, excepté au milieu du corps. On voit briller un certain feu dans leurs yeux, qui fait bien juger du fond de leur ame ; & quoiqu'il y ait en général quelque chose de farou-

che dans leur air & dans leurs regards , on ne sauroit dire que ce soit férocité , ni que leur extérieur soit capable de causer de l'épouvante. La plupart étoient armés d'arcs & de flèches , & quelques-uns avoient la tête ornée de plumes qui traversoient bizarrement leurs cheveux.

Quelque attention qu'ils eussent sous à nous observer, j'en remarquai deux qui s'attachèrent à moi plus particulièrement , & qui me renouvelloient à tous momens leurs caresses. Iglou me fit connoître que l'un étoit son père , & l'autre son frère. Il leur avoit déjà dit que j'étois son Maître , & que je l'avois toujours traité avec une indulgence qu'on n'a pas ordinairement pour un esclave ; de sorte qu'ils s'efforçoient à l'envi à me marquer leur reconnoissance. Ils conservèrent si constamment cette disposition , qu'ils ne se lassèrent pas dans la suite de m'en donner sans cesse de nouvelles preuves.

Iglou nous proposa de nous rendre

dire dans l'habitation. Nous y consentîmes. A peine l'eut-il dit aux autres Sauvages, que sur un signe qu'ils firent à ceux qui ne s'étoient point encore approchés, nous les vîmes accourir vers nous avec précipitation. Il falut essuyer pendant longtems leurs salutations & leurs caresses. Il y avoit parmi eux quelques femmes, qu'Iglou présenta à Fanny & à Madame Riding. L'une étoit sa sœur. Il me pria d'engager Fanny à recevoir ses services, & à souffrir qu'elle fût continuellement auprès d'elle. Ces femmes étoient de la même couleur que leurs époux, mais elles avoient quelque chose de plus doux dans le visage & dans les yeux. Fanny traita avec bonté la sœur d'Iglou, qui s'appelloit *Ram*. Nous entendions pendant ce tems-là un bruit confus de paroles, dont nous ne pouvions distinguer l'articulation; & comme les marques d'amitié se renouvelloient si souvent qu'elles commençoient à nous devenir incommodes, je témoignai à Iglou que nous souhaitions d'être

conduits dans quelque lieu où nous pussions être plus tranquilles. Il me dit qu'on nous avoit préparé des logemens où nous serions les maîtres, & dont on n'accorderoit l'entrée qu'à ceux que nous y voudrions recevoir; mais qu'il falloit donner quelque chose à l'ardeur de son peuple, dont la conduite se régloit ordinairement par les premières impressions. Nous fûmes obligés, pour suivre ce conseil, de souffrir qu'on nous portât à l'habitation d'une manière extrêmement bizarre. Chacun de nous fut pris par deux Sauvages, qui nous firent asseoir sur leurs mains, qu'ils tenoient liées l'une à l'autre par les doigts, pour composer une espèce de banc; & nous faisant passer les bras à droite & à gauche sur leurs épaules & autour de leur cou, ils nous transportèrent dans cette posture, avec une légèreté surprenante, l'espace de plus de cinq-cens pas qu'il y avoit jusqu'à l'habitation. Nous trouvâmes fort peu d'ordre & de netteté dans leurs rues & dans leurs maisons. Leurs
rues

rues ne sont point pavées ; mais le fond en est de sable, ce qui les rend très incommodes en Été, à cause de la poussière que le moindre vent agite continuellement. Les maisons sont composées d'un mélange de bois, de terre & de cailloux. Elles n'ont point de double étage ; mais en récompense elles sont si longues & si larges, qu'une seule suffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n'y a que les principaux Chefs qui en aient de particulières. On en tenoit prête pour nous une des plus commodes. Nous y entrâmes avec joie, pour nous délivrer de la foule du peuple ; & quoique les chefs y fussent entrés avec nous, ils eurent la complaisance de se retirer lorsqu'Iglou les eut averti de notre part que nous avions besoin de repos.

En effet, la fatigue & les inquiétudes d'un si dangereux voyage nous avoient rendu le repos absolument nécessaire. Iglou nous fit apporter par quelques Sauvages, qui avoient reçu ordre de nous servir, un grand nombre de peaux dont il nous fit

NOUVELLE HISTOIRE

composer des lits, aussi conformes qu'il lui fut possible aux usages d'Europe. Il triomphoit de joie en nous faisant rendre ces services, qui nous marquoient non seulement son affection, mais encore l'autorité de sa famille, & la considération où il étoit parmi les Abaquis. Il ne nous avertissoit pas même d'une autre galanterie qu'il nous avoit fait préparer, & par laquelle il vouloit nous surprendre agréablement. Tandis qu'il étoit à nous entretenir de quelques coutumes de sa nation, nous vîmes notre porte s'ouvrir, & une douzaine de jeunes filles entrer avec des corbeilles chargées de viandes rôties, & des meilleurs fruits du pays. Elles nous les servirent, sinon avec magnificence, du moins avec assez de propreté pour ne nous laisser rien appercevoir de dégoûtant. Nous ne pûmes refuser d'en manger quelque chose, quoique la faim ne fût pas notre besoin le plus pressant. Les filles Sauvages dansèrent pendant notre repas. Iglou les animoit, croyant ce spectacle fort

fort propre à nous divertir. Enfin je lui fis connoître que nous souhaitions de demeurer libres.

Avant que de nous livrer au sommeil, nous nous entretenmes long-tems de l'état de notre fortune. Mylord nous témoigna qu'il étoit fort satisfait d'avoir pris le parti de venir chez les Abaquis. Tout ce que nous avions vu jusqu'alors de cette nation, répondoit parfaitement aux promesses d'Iglou. Nous étions du moins assurés de pouvoir nous y délasser tranquillement pendant quelques jours. Pour l'escorte que nous eussions souhaité d'obtenir jusqu'à la Caroline, nous ne crûmes pas que ce fût une proposition à faire dès les premiers momens de notre arrivée. C'étoit Iglou qui devoit nous ménager cette faveur, & nous commençons à voir fort bien qu'il ne lui seroit pas difficile de nous la faire accorder. Tout s'achemine heureusement, reprit Mylord après ces réflexions, & je ne sai comment nous pourrons assez reconnoître les obligations que nous avons à

à Cléveland. Un discours si obligeant fut une ouverture extrêmement favorable pour mes desirs. J'y répondis aussi-tôt de la manière la plus propre à faire connoître leur ardeur; & Mylord, qui comprit le sens de ma réponse, me dit ouvertement, que Fanny seroit mon épouse quand je voudrois la recevoir. Quand je le voudrai, ô Dieu! m'écriai-je; peut-il y avoir à présent le moindre délai, & remettrons-nous à un autre jour ce qui peut être exécuté dès ce moment? Vous allez trop vite, repartit Mylord, attendons du moins que le jour vienne nous éclairer. J'ai fait réflexion, ajouta-t-il, que nous sommes sans Ministre, mais cette difficulté n'empêchera pas que je ne vous donne ici ma fille. L'Autorité Sacerdotale n'ajoute rien d'essentiel à celle d'un père. Mon consentement & ma bénédiction suppléeront au défaut des cérémonies de l'Eglise, & nous le réparerons dans la suite par une célébration plus canonique.

Cette assurance formelle me mit dans la plus douce situation où je
me

me fois trouvé de ma vie. J'oubliai tous mes malheurs. Je me flatai même qu'il ne pouvoit plus m'en arriver , & que j'allois être élevé pour toujours au-dessus de la fortune & de tous les revers. Il est vrai que ma joie étoit mêlée de quelque tristesse, lorsque je pensois à l'état auquel Fanny étoit réduite, & aux misérables circonstances qui alloient accompagner le plus heureux de tous les évènements. Quelle fête ! Quelle pompe nuptiale ! Dans le fond de l'Amérique, au milieu d'un Peuple barbare dépourvu des commodités les plus nécessaires à la vie ! Je craignois même que Fanny, touchée comme elle étoit de l'excès de notre misère , n'en fût moins sensible à notre bonheur commun , & que cela ne me dérobât quelque chose de sa tendresse & des marques que j'osois en attendre. Je lui communiquai mes craintes. Sa réponse les confirma. Hélas ! me dit-elle, quelle bizarre destinée ! quels auspices pour les suites de notre amour & de notre mariage ! Elle pro-

prononça ces quatre mots en serrant la main, & en laissant tomber quelques larmes. Je frémis moi-même d'un si triste présage ; mais rejetant ce mouvement comme une foiblesse, je ne pensai qu'à rassurer Fanny. Notre tendresse, lui dis-je, & notre constance l'emporteront sur la malignité de notre sort. Je ne m'allarme de rien, si vous m'aimez. Ah si je vous aime ! reprit-elle tendrement. N'est-ce pas encore un présage terrible pour moi, que vous en puissiez douter ? Non, ajouta-t-elle en redoublant ses larmes, je ne ferai pas plus heureuse que ma mère. J'eus beaucoup de peine à dissiper ses frayeurs & son agitation, & j'y employai une partie de la nuit, pendant que Mylord & Madame Riding la passoient à dormir.

J'étois d'autant plus pénétré de l'inquiétude & des pressentimens de Fanny, que je la connoissois d'un caractère d'esprit solide, & fort supérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant, comme je ne prévoyois rien, du moins par rapport à

à elle & à moi, qui dût me causer de véritables allarmes ; je ne laissai pas de passer tranquillement une nuit qui devoit être suivie du plus heureux jour de ma vie. Tous les desirs de mon cœur seront demain satisfaits, disois-je en m'endormant ; j'obtiendrai ce que j'aime ; j'en ferai plus fort contre les coups de la Fortune. L'étude de la Sagesse sera désormais ma seule occupation , j'y trouverai toujours assez de ressource pour me défendre contre des maux d'une certaine nature. L'indigence, par exemple, n'aura jamais le pouvoir de me causer un moment de chagrin. Si je suis foible par quelque endroit, c'est par le cœur ; & c'est heureusement de ce côté-là que je serai le moins exposé, puisque j'épouse demain Fanny, & que rien dorénavant ne sera capable de me séparer d'elle ; non plus que de Mylord & de Madame Riding. Le sommeil me prit dans ces pensées, & je ne me réveillai le lendemain que pour les reprendre avec un renouvellement de joie & de contentement.

Iglou, qui fut informé de la conclusion,

élusion si prochaine de mon mariage, se donna beaucoup de mouvement sans m'en avertir, pour engager ses compatriotes à le célébrer d'une manière éclatante. Je passe sur cette fête ridicule, que nous fûmes obligés de souffrir par des vues d'intérêt. Nous n'y considérâmes que l'utilité dont notre complaisance nous pouvoit être pour nous concilier de plus en plus les Sauvages. Il falut accepter un festin qui nous fut offert par les principaux, & consentir à prendre place à table avec eux. Mylord se fit même un plaisir de nous faire observer leurs cérémonies. Il en laissa la direction au père d'Iglou, qui tenoit un des premiers rangs dans l'assemblée. Aussi-tôt que le souper fut fini, ce Sauvage vint me prendre à la place où j'étois assis, pendant que sa fille prenoit aussi Fanny par la main. Ils nous firent avancer tous deux au milieu de la maison, & tous les assistans formèrent un cercle autour de nous. Rem, sœur d'Iglou, me présenta une espèce de corde composée d'écorce d'arbre, & elle

le

le me fit entendre qu'il falloit que je la reçusse pour lier Fanny à la ceinture. Elle me fit ferrer fortement les nœuds. Ensuite offrant à Fanny le bout de la même corde, qui étoit fort longue, elle l'aida à me la passer aussi autour du corps, & me lier comme elle l'étoit elle-même. Nous tenions ainsi l'un à l'autre, à la distance de deux ou trois pas. Tous les Sauvages s'approchèrent alors successivement, & feignirent l'un après l'autre d'employer toute leur adresse pour desserrer nos nœuds. A mesure que chacun d'eux se retiroit, il témoignoit par un branlement de tête & par quelques paroles, que son entreprise n'avoit pu réussir. Lorsqu'ils eurent tâché de nous délier par adresse, ils revinrent dans le même ordre, & ils parurent faire de grands efforts pour rompre la corde. Cette tentative n'ayant pas eu plus de succès que la première, le père d'Iglou & sa fille nous conduisirent auprès de Mylord, & ils lui dirent, comme nous l'apprîmes ensuite par l'explication d'Iglou, qu'ils avoient trouvé

la fille liée comme il la voyoit , qu'ils s'étoient efforcés inutilement de la mettre en liberté , & que c'étoit à lui à tenter s'il réussiroit plus heureusement. On lui avoit mis entre les mains une corde , qu'on lui fit jeter pour toute réponse autour de sa fille & de moi ; il nous lia ainsi étroitement l'un avec l'autre , & outre les nœuds qu'il fit à sa propre corde , il en ajouta quelques uns à ceux que nous avions faits à la nôtre. Des Sauvages témoignèrent leur applaudissement par de grands cris. L'un d'entre eux dit alors en levant la voix , que les efforts qu'on avoit faits pour nous délier s'étant trouvés inutiles , & le père lui-même ayant contribué à serrer nos liens , il n'y avoit plus rien au monde qui dût être capable de les rompre ; que nous n'avions à nous plaindre de personne , puisque nous nous en étions chargés volontairement ; qu'il étoit bien clair que c'étoit le Soleil même qui nous avoit inspiré cette envie ; qu'il béniroit notre union ; & que nous devions lui promettre par reconnoissance , de ne nous re-
pen-

pentir jamais de l'avoir formée.

Les Abaquis adorent le Soleil, & ne reconnoissent pas d'autre Divinité. Il eût falu, pour achever notre mariage selon leurs coutumes, prendre cet Astre à témoin de la constance de notre engagement; mais ayant d'autres principes de Religion, je choisis ce moment pour jurer une foi éternelle à Fanny en présence du Ciel & de son père; & elle fit en même tems la même chose à mon égard, par l'ordre de Mylord, qui lui dicta lui-même ses expressions. Il nous fit ajouter à ce serment, la promesse de nous présenter aux pieds des autels aussitôt que nous en aurions la commodité, pour y recevoir la bénédiction d'un Ministre; & il nous donna ensuite la sienne avec les plus vives marques de tendresse & de satisfaction. Je me jettai à ses genoux, dans un transport de joie & de reconnoissance. J'y demeurai quelque tems, sans pouvoir m'exprimer. Tant de bonheur & de contentement me paroissoit un songe. Je me demandai mille fois si j'étois en-
core

core ce malheureux Cléveland , accoutumé à souffrir & à se plaindre , & je me crus réconcilié pour toujours avec la Fortune.

Après avoir souffert pendant quelques momens les caresses & les félicitations bizarres des Sauvages , nous retournâmes à notre cabane. Mylord , qui avoit été fort content du zèle de ces Barbares , changea la résolution qu'il avoit prise de ne pas leur proposer si-tôt de nous accorder une escorte. Il crut au contraire que ce seroit dans la première ardeur de leur amitié que nous en obtiendrions plus facilement ce secours ; & il s'occupa avec Iglou à concerter de quelle manière il leur feroit cette proposition. Je leur lais-fai ce soin , tandis que j'étois occupé avec ma chère épouse à satisfaire mon amour & le sien.

J'étois tendre & passionné , & Fanny l'étoit autant que moi. Cependant , croira-t-on que dans une nuit toute consacrée à la joie & aux douceurs de l'amour , la tristesse & la douleur me firent encore sentir leur amertume ? Etrange caprice

price du Sort, qui ne m'a jamais laissé goûter de plaisir sans mélange ! Je tenois Fanny dans mes bras, je n'aurois pu me former même l'idée d'une condition plus douce : mais dans le tems que je recevois ses plus tendres caresses, je m'aperçus qu'elle pouffoit des soupirs qui ne pouvoient partir d'un cœur heureux & tranquile. Je lui en fis des reproches, auxquels elle ne put répondre si bien, qu'elle ne me laissât beaucoup d'inquiétude. J'en aurois accusé son indifférence, si j'eusse pu douter de son amour ; mais j'en avois des preuves que rien n'étoit capable de me rendre suspectes. Je remarquai même qu'elle s'affligeoit de m'avoir laissé découvrir quelque chose de son trouble, & qu'elle s'efforçoit de me faire prendre une autre opinion de ses soupirs. Je la pressai envain de s'expliquer, à moi qui l'adorois, à moi qui ne voulois vivre que pour lui plaire. Elle se plaignit à son tour de l'injure que je faisois à sa tendresse, & elle me força de renfermer mes agita-

tions dans mon cœur. Mais elles n'en subsistèrent pas moins, & je sentis trop bien qu'il manquoit quelque chose à sa féticheté, & par conséquent à la mienne.

N'anticipons pas sur cette nouvelle source de peine. Quoique je n'en aye guères effuyé de plus sensibles, elles ont été précédées par un si grand nombre d'autres infortunes, qu'en suivant simplement l'ordre des évènements de ma vie, j'aurai toujours de quoi soutenir l'attention de mes lecteurs.

Les nouvelles assurances que je reçus de l'affection de Panny furent si persuasives, que les joignant aux preuves passées, je ne crus pas pouvoir en douter un moment sans lui faire injustice. Ainsi je conclus à n'attribuer les marques de sa tristesse qu'à la mauvaise situation de notre fortune, & à mille incommodités que tout notre zèle ne pouvoit l'empêcher de ressentir. Je savois d'ailleurs, que le fond de son humeur étoit une mélancolie douce qui l'abandonnoit rarement, même

me dans la condition la plus heureuse ; & loin d'avoir de l'éloignement pour ce caractère, je le goûtois extrêmement, parce qu'il dispose toujours un cœur à la tendresse & à la fidélité. Je me contentai donc de la faire souvenir que ce n'étoit pas à moi qu'elle devoit faire un mystère de ses peines, puisqu'elle étoit bien assurée que ma vie même ne seroit jamais épargnée pour les dissiper ou pour les prévenir. Elle eut la prudence de ne laisser rien appercevoir à Mylord de ce petit démêlé. Nous apprîmes le matin, qu'Iglou avoit choisi ce jour-là pour proposer notre départ aux Sauvages, & pour leur demander la faveur que nous attendions d'eux. Il n'y avoit pas de raisons qui pussent nous empêcher de l'espérer, de sorte que nous comptions sur d'heureuses nouvelles à son retour. Il revint néanmoins d'un air à nous faire craindre que sa commission n'avoit point réussi. Je me suis hâté de venir seul, dit-il tristement à Mylord, pour vous prévenir sur le sujet qui

va amener ici nos principaux chefs. Je leur ai expliqué vos desirs, & l'intention où vous êtes de vous rendre incessamment à la Caroline. Ils ont paru affligés de votre résolution, qui les privera si-tôt du plaisir de vous voir. Cependant, lorsque je leur ai fait entendre que vos affaires le demandent nécessairement, & que vous regarderez comme une preuve de leur amitié qu'ils y consentent, ils se sont accordés tous d'une voix à vous laisser la liberté que vous desirez. Pour l'escorte, elle vous sera accordée, aussi nombreuse que vous le demanderez, & le desir d'en être est déjà si répandu, que chacun sollicite avec empressement pour obtenir cet honneur. Je croyois l'affaire heureusement finie, continua Iglou, & je me disposois à revenir pour vous en rendre compte, lorsqu'un des plus anciens de la troupe a fait une proposition qui va vous causer beaucoup de chagrin. C'est de vous laisser partir à-la-vérité, mais de retenir ici mon Maître & ma Maîtresse:

Iglou

Iglou parloit de Fanny & de moi. Ce dessein, ajouta-t-il, a été reçu de tout le monde avec des cris de joie & d'applaudissement. Je me suis efforcé envain de la faire changer, en leur représentant que vous feriez difficulté d'y consentir. Ils ne m'ont pas écouté, & vous allez les voir ici en foule pour vous le déclarer à vous-même.

Ce récit nous causa tout l'étonnement qu'on peut s'imaginer. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à Iglou de nous avoir engagés dans cet embarras, & de lui demander où étoit sa bonne-foi & celle de ses compatriotes ? Ce pauvre garçon ne me répondit que par des larmes, qui marquoient sa sincérité & son desespoir. Les Sauvages ne tardèrent point à paroître. Ils firent expliquer leur demande à Mylord par Iglou ; & sans attendre sa réponse, ils nous environnèrent Fanny & moi, pour nous donner des témoignages de la joie qu'ils avoient de nous conserver parmi eux. Je me dégageai de leurs

mains, & m'approchant de Mylord, je l'embrassai, & je le serrai de mes bras, en tâchant de leur faire entendre par mes signes que je ne voulois point me séparer de lui. Nous dictâmes à Iglou tout ce que nous crûmes de plus propre à les attendrir, ou à les persuader. Il ne me parut pas qu'ils fissent même attention à la force de nos raisons. Ce n'étoit plus qu'un bruit tumultueux de gens qui dansoient autour de nous, & qui nous baisoient affectueusement au front & à la poitrine. Mylord, voyant bien qu'il seroit difficile de les faire changer de pensée, prit le parti de leur faire dire qu'il demandoit quelque tems pour délibérer sur leur prière. Ils se retirèrent, sur quelques instances que nous leur fîmes de nous laisser seuls.

Il seroit difficile de se représenter notre incertitude & notre affliction. Nous tinmes conseil sur cet étrange événement. Il ne sembloit pas qu'il y eût deux partis à prendre : car, abandonner Mylord pour de-
meu-

menter parmi les Abaquis, n'étoit pas même une chose à mettre en délibération. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de s'en défendre. Iglou nous confessoit avec larmes, que les Sauvages ne revenoient guères d'une résolution qu'ils avoient une fois prise avec tant de joie & d'unanimité, & que ce n'étoit ni par raisonnemens, ni par prières qu'il falloit espérer de les fléchir. Ils avoient conquis, me disoit-il, de l'affection pour Fanny & pour moi. Ils prétendoient nous en donner une forte marque en nous retenant, même malgré nous. Vous obtiendrez d'eux, ajoutoit Iglou, tout ce que vous exigerez de leur zèle & de leur amitié ; ils vous accorderont une autorité absolue dans la nation, vous les gouvernerez.

Cette manière de s'expliquer nous fit douter pendant quelques momens s'il ne nous trompoit pas, & s'il n'agissoit pas de concert avec ses compatriotes. Mais nous rendîmes plus de justice à sa

bonne-foi , lorsque nous le vîmes prêt à suivre la résolution à laquelle Mylord s'arrêta. Ce fut de nous dérober secrètement , & de prendre pendant la nuit le chemin de la Caroline , au risque de retomber dans tous les dangers que nous avions cru pouvoir éviter en venant chez les Abaquis. Nos deux chevaux étoient encore dans ma disposition. Il n'y avoit d'embarras que pour les vivres , dont nous appréhendions de ne pouvoir nous fournir aisément. Iglou promit d'y employer toute son adresse. Ce projet nous rendit plus tranquilles. Mais il nous fut aisé de remarquer dès le même jour , que les Sauvages avoient quelque défiance de notre dessein , & qu'ils nous observoient. Nous apprîmes d'Iglou quelque tems après , qu'on en avoit nommé vingt pour veiller nuit & jour sur nos démarches , & que sous prétexte de nous rendre service , ils demeureroient sans cesse dans la cabane qui touchoit à la nôtre. Cette nouvelle causa tant de chagrin & d'impatience à Mylord,

lord, que si le petit nombre de domestiques qui lui restoit n'eût point été nud & sans armes, il eût pensé à nous ouvrir un passage par la force. Mais j'étois le seul qui eût une épée & deux pistolets, & je n'étois pas trop bien pourvu de poudre. Notre malheur nous parut presque sans remède, ou du moins nous crûmes n'en pouvoir attendre que du hazard, & de la longueur du tems :

Mylord étoit inconsolable. Outre l'ennui du séjour & les incommodités de notre situation, il faisoit réflexion à tous momens, que cette espèce de captivité le rendoit inutile aux affaires du Roi. Rien ne l'affligeoit tant que cette pensée. Il employa un mois tout entier à méditer sur notre fuite, ou à solliciter les Sauvages par tous les moyens qu'il crut les plus propres à les ébranler. Iglou le seconda de tout son zèle. Enfin, ne voyant nulle apparence de réussir, & prévoyant bien que les difficultés ne feroient qu'augmenter à l'avenir, parce que l'habitude de nous

voir seroit encore un lien plus fort pour les Abaquis, il prit un parti qui nous étonna extrêmement. Je suis résolu, nous dit-il un jour, de vous quitter pendant quelque tems, & d'accepter l'escorte des Sauvages sous la conduite d'Iglou. Je vous laisserai tous mes domestiques. Mon absence ne sera pas de longue durée. Si je réussis à la Caroline, je me mettrai facilement en état de revenir assez fort pour vous tirer de cette prison. Si mes entreprises ne tournent point heureusement, vous me reverrez bientôt ici pour la partager avec vous. Après tout, continua-t-il, je ne vois nul danger pour vous pendant mon éloignement. C'est par affection que ces Barbares vous retiennent. Ils sont d'un caractère fort humain. Je vai vous les attacher encore plus, en leur offrant volontairement ce qu'ils ont demandé, & en leur faisant valoir cette preuve de mon estime & de ma confiance. Conduisez-vous doucement avec eux, entrez dans leurs manières & dans leurs usages : ils

con-

continueront à vous respecter, comme ils ont fait jusqu'aujourd'hui. Et plus j'y pense, ajoutait-il, plus je trouve de quoi me consoler de la nécessité où je suis de vous laisser ici sans moi : vous y serez plus en sûreté, que si vous me suiviez dans la nouvelle expédition que je vais entreprendre.

Je n'avois rien à opposer au raisonnement de Mylord, pour ce qui concernoit Fanny; car j'étois persuadé par la connoissance que j'acquérois de plus en plus de l'humeur des Sauvages, qu'il n'y avoit rien à appréhender parmi eux; & je concevois bien qu'à la réserve de certaines incommodités, elle auroit moins à souffrir chez les Abaquis, que dans un voyage difficile & plein de dangers. Mais je me trouvois partagé entre Mylord que j'aurois voulu suivre, & mon épouse que je ne pouvois abandonner. Vous verrez-je partir, dis-je à ce cher Seigneur, sans savoir ce que j'ai à espérer pour le succès de vos desseins, ni même pour la

F 6

sûreté

sûreté de votre vie ? Vous allez vous exposer à mille dangers , que je ne partagerai pas. Nous ne serons pas même informés des lieux où la Fortune va vous conduire. Quelle vie allons-nous mener, dans les allarmes où nous serons continuellement ? Et sans parler de mes propres peines , comment voulez-vous que Fanny se console de votre absence ? Il me répondit , que nous l'aurions sans cesse présente , elle en moi , & moi en elle ; que nous faisons tous deux la meilleure partie de lui-même ; & que nous ne devons point douter par conséquent qu'il ne nous ramenât l'autre aussi promptement qu'il lui seroit possible , pour la rejoindre à celle qu'il laissoit après lui. Les pleurs de Fanny n'eurent pas plus de force que mes objections pour l'arrêter. Il nous ordonna même absolument de ne rien opposer davantage à sa résolution , & il chargea Iglou presque aussitôt de demander l'escorte aux Sauvages.

Sa demande , & la promesse de
nous

nous laisser dans l'habitation, furent reçues de ces Barbares avec une joie incroyable. Ils laissèrent à Mylord le choix des sujets & du nombre. Cent hommes lui parurent suffire. Il se reposa sur Iglou du soin de les choisir, & ne voulant plus d'autre délai que celui qui étoit nécessaire à ses gens pour préparer leurs armes & leurs provisions, il ne tarda point à partir aussi-tôt que cela fut exécuté. Ce ne fut qu'avec les plus pressantes instances, que nous l'engageâmes à prendre avec lui la moitié du moins de ses domestiques. Il nous laissa Youngster, en qui il avoit beaucoup de confiance, avec deux autres Anglois qui l'avoient suivi depuis Rouen. Ses adieux, & la manière touchante dont il pria ces braves gens de veiller à notre sûreté, nous pénétrèrent jusqu'au fond du cœur. Je ne recommandai pas avec moins d'ardeur à Iglou la vie & les intérêts de mon cher père & de mon cher Seigneur. Nous le vîmes partir. Hélas ! que ne me fût-il

permis de le suivre ! J'aurois répandu tout mon sang pour le défendre. J'aurois attiré sur moi seul tous les malheurs qui le menaçoient. Il ne m'en eût coûté que la vie, & c'eût été la plus légère de toutes les pertes que j'étois destiné à souffrir.

Cependant je demeurois chargé d'un précieux dépôt, qui devoit me la rendre chère. Fanny, dis-je à mon épouse lorsque je me trouvai seul avec elle & Madame Riding, c'est à présent que nous allons éprouver si l'amour suffit pour rendre deux cœurs tranquilles & heureux. Nous n'avons plus d'autre ressource. Madame Riding aura les consolations de l'amitié, & nous celles de l'amour. Elle me répondit par un mouvement comme involontaire : Ah ! si j'étois du moins bien assurée que vous m'aimez ! Elle n'ajouta rien, & je remarquai que Madame Riding lui avoit fait signe des yeux de ne pas s'expliquer davantage. Je me contentai sur le champ de repartir avec ma tendresse ordinaire, qu'elle ne
de-

devoit pas se plaindre de son sort, si elle pouvoit être heureuse par la possession d'un bien dont elle avoit une si parfaite assurance. Mais, quelque éloigné que je fusse de soupçonner le moindre mystère dans son expression, je ne laissai pas d'interroger en particulier Madame Riding, & de lui demander si elle comprenoit quelque chose aux doutes de Fanny ? Cette Dame s'efforça d'écarter mon inquiétude par une réponse flatteuse; ce qui ne m'empêcha point de trouver dans son air & dans le tour de ses paroles une apparence de contrainte, qui eût été capable de m'alarmer, si j'eusse eu l'esprit tourné naturellement aux soupçons. Mais n'en pouvant former de raisonnables, je ne témoignai point d'empressement pour être mieux éclairci.

Je remarque ainsi, à chaque occasion, les seules lumières que j'aye jamais eues sur un des plus terribles évènements de ma vie. Fanny étoit tendre & fidèle: mais avec ces qualités, qui la rendoient capa-

capable d'une grande passion, il lui en manquoit une essentielle pour être heureuse du côté de l'amour. Mon bonheur étoit attaché au sien. Ainsi nous étions destinés tous deux, elle à me rendre malheureux sans le vouloir, & moi à l'être sans le mériter.

L'affection des Sauvages devint si vive, lorsqu'ils se crurent assurés que c'étoit volontairement que nous consentions à demeurer avec eux, qu'ils ne s'occupèrent qu'à nous en donner des preuves continues. Leur premier soin fut d'apporter à l'envi dans notre cabane, tout ce qui pouvoit servir à l'embellir. Nos murs, & le pavé même de nos chambres, furent couverts de peaux. Comme l'ardeur du Soleil paroissoit nous incommoder, ils transplantèrent quelques arbres d'une grosseur considérable, dont ils environnèrent notre maison pour nous fournir de l'ombre; & voyant que nous n'étions pas disposés à suivre leur façon de se vêtir, ou plutôt à nous tenir presque nus comme eux, ils
nous

nous firent présent d'un grand nombre de peaux, les plus belles du monde, dont nous nous composâmes des habits fort commodes. Rem, sœur d'Iglou, étoit sans cesse auprès de mon épouse. Son frère lui avoit recommandé à son départ de ne s'en pas écarter un moment. Elle avoit la pénétration vive & la mémoire facile, desorte qu'elle apprit en peu de tems assez d'Anglois pour nous entendre. Je me fis aussi une occupation d'apprendre la langue des Abaquis, & j'y réussis plus promptement que je ne l'avois espéré. Cette connoissance fut un nouveau lien qui nous attacha encore plus les Sauvages. Je n'eus pas plutôt commencé à m'expliquer avec un peu de facilité dans leur langue, que j'eus peine dans la suite à me procurer un moment de solitude & de liberté. Ils s'empressoient à toutes les heures du jour de me venir voir, & de m'entretenir. Leur étonnement paroissoit extrême, lorsqu'ils entendoient sortir de ma bouche quelque chose qui s'accor-
doit

doit avec leurs idées, ou qui leur en faisoit naître de nouvelles. Ils se regardoient les uns les autres avec admiration. Je leur donnai quelques conseils, dont ils se trouvèrent si bien, qu'ils s'accoutumèrent peu à peu à ne rien entreprendre sans me consulter. J'étois de toutes leurs assemblées; & quelque peu de goût que j'eusse pour leurs divertissemens, il falloit en être aussi, on m'y faisoit toujours prendre la première place. Enfin, je reconnus aisément que mon crédit ne feroit qu'augmenter sans cesse, avec ma facilité à m'exprimer; & qu'il ne me feroit pas même difficile de parvenir, comme Iglou me l'avoit prédit, à les régler & à les gouverner.

C'étoit un avantage qui ne piquoit pas assurément mon ambition. Cependant deux mois s'étant déjà écoulés depuis le départ de Mylord, & l'inquiétude que j'avois de ne point recevoir de ses nouvelles ne me permettant pas de vivre tranquille, je résolus de mettre la disposition des Abaquis à

à l'épreuve. Je communiquai à Fanny cette résolution & mes motifs. Elle en approuva un, qui étoit l'envie d'acquérir assez d'empire sur les Sauvages pour leur faire entreprendre tout ce qui me paroistroit convenir aux intérêts de Mylord, ou du moins ce qui étoit nécessaire pour nous éclaircir du sort de son voyage. Pour le second, qui venoit de ma tendresse pour cette chère épouse, & qui n'étoit que le dessein de m'assurer de plus en plus contre l'inconstance des Sauvages, elle eût souhaité, me dit-elle, que j'eusse pris une voie propre seulement à les soutenir dans les sentimens qu'ils avoient eu pour nous jusqu'alors, mais qui n'eût point été capable de nous les attacher davantage. Sa réflexion étoit fort juste ; car à juger de l'avenir par ce qui nous étoit arrivé, nous devions nous attendre qu'il ne nous feroit jamais facile de sortir de leurs mains, & les difficultés ne pouvoient manquer de croître, à mesure que leur attachement augmenteroit.

Je

Je répondis néanmoins à Fanny, que des craintes éloignées ne devoient pas l'emporter sur l'utilité présente, dont mon autorité seroit infailliblement pour Mylord; qu'en devenant, s'il étoit possible le principal chef des Abaquis, j'allois me mettre en état de rendre service non seulement à son père, mais peut-être même au Roi Charles; que cette nation étoit nombreuse & résolue; que si je réussissois à la rendre capable de discipline, je ne doutois pas que je n'en pusse former un corps considérable, & me faire craindre peut-être en Amérique en me mettant à leur tête; qu'il étoit sûr du moins que nous n'avions point d'autre voie à choisir pour découvrir ce que Mylord étoit devenu, & pour nous employer utilement à son secours.

Outre l'amour & la confiance qui ne me permettoient pas de rien déguiser à Fanny, j'avois une forte raison de lui faire savoir mes desseins. Je m'étois apperçu qu'un Sauvage des plus accrédités
de

de la nation , & dont le suffrage emportoit ordinairement la balance dans toutes les délibérations publiques , s'appriivoisoit extrêmement auprès d'elle. On croira sans peine que ce n'étoit pas la jalousie qui m'avoit rendu si clairvoyant : mais j'étois persuadé que si ce bon Abaqui , qui se nommoit *Moou* , entreprenoit d'inspirer aux autres de me choisir pour leur chef , il obtiendrait leur consentement sans opposition. J'avois déjà fondé le vieil Iglou , qui étoit aussi fort considéré dans la nation , & je lui avois trouvé un dévouement sans réserve à mes intérêts. Je priai donc Fanny de faire entendre adroitement à *Moou* , de quelle importance il étoit pour le bien des Abaquis de profiter de toutes les lumières que j'avois apportées d'Europe. Elle exécuta si bien cette commission , que *Moou* entra tout d'un coup dans toutes nos vues , & ne se donna pas un moment de repos jusqu'à ce qu'il eût inspiré les mêmes sentimens à ses compagnons. Il ren-

dit

dit compte du succès de ses soins à mon épouse ; & pour se faire apparemment un mérite de son zèle , il parut deux jours après à notre porte , sans nous avoir averti de son dessein , accompagné de la plus grande partie des habitans , qui prononçoient mon nom avec de grands cris , & qui me prièrent par sa bouche de me charger du gouvernement de la nation. J'affectai de marquer quelque incertitude à cette proposition. Elle servit à redoubler l'ardeur des Sauvages. Ils la portèrent si loin , qu'ils eussent employé infailliblement la contrainte , si je n'eusse élevé la voix pour leur faire connoître que j'acceptois leurs offres. J'ajoutai néanmoins que j'y mettois une condition. Comme je m'engage-
rai , leur dis-je , à ne rien épargner pour le bien public & pour rendre la nation heureuse & florissante , il me paroît juste qu'on s'engage aussi par un serment solennel à me respecter & à m'obéir. On ne me répondit que par des acclamations , qui marquoient le

le consentement. Je promis alors sans réserve , d'employer toutes mes lumières & tous mes soins à l'établissement d'un gouvernement sage, qui distingueroit bientôt les Abaquis de tous les autres Peuples de l'Amérique. J'indiquai l'assemblée générale au lendemain , & congédiant la multitude, je priai les principaux chefs d'entrer dans ma cabane, pour conférer sur quelques articles qui concernoient nos intérêts communs.

En acceptant, leur dis-je, l'autorité que vous m'offrez, j'entens qu'elle soit absolue. Je n'exigerai jamais rien, ajoutai-je, dont je ne vous fasse connoître la justice; mais il faut que mes réglemens soient suivis avec exactitude. Je leur demandai là-dessus quelle étoit la forme de leurs sermens, & par quels liens je pourrois compter de les retenir dans l'obéissance. Ils me dirent que le Soleil étant leur toute-puissante & redoutable Divinité, je ne devois pas craindre qu'ils fussent jamais tentés de se parjurer après l'avoir attesté ;
qu'ils

qu'ils appréhenderoient trop le sort de quelques-uns de leurs pères, que le Soleil avoit puni avec une extrême rigueur pour avoir violé leurs sermens. Ils me racontèrent ensuite diverses histoires, pleines d'absurdités & de contradictions, telles que l'imposture les invente & que la superstition les fait croire dans toutes les fausses Religions. Il n'étoit pas question de les détromper. Au contraire, je crus pouvoir tirer d'abord des avantages considérables de leur simplicité & de leur erreur, remettant à leur faire prendre dans la suite des idées plus justes de ce qu'ils devoient craindre & adorer.

Une précaution que je pris encore, fut de leur demander s'ils avoient parmi leurs voisins quelque peuple aussi docile & aussi humain qu'eux, qu'on eût pu inviter à s'unir sous mon gouvernement à la nation des Abaquis, pour composer ainsi un Etat plus nombreux, & plus propre par conséquent à recevoir une forme solide

de & durable. J'étois déjà informé que le nombre des Abaquis ne passoit pas six mille, en y comptant même plusieurs petites habitations qui étoient liées d'amitié avec eux, & qui n'étoient pas situées à une longue distance du bourg principal où nous étions. Ils me répondirent, qu'ils n'avoient point d'autres voisins que les *Rouintons*; que loin de pouvoir s'unir ou lier quelque commerce avec eux, c'étoit un Peuple si féroce & si cruel, qu'il ne faisoit en attendre que des hostilités & des insultes; qu'ils étoient de tout tems ennemis déclarés des Abaquis, par cette seule raison, que l'humanité & la barbarie ne peuvent s'accorder; qu'il se passoit peu d'années sans quelque combat sanglant, qui affoiblissoit l'une ou l'autre nation; que les derniers avantages ayant été remportés par les Abaquis, leurs cruels ennemis avoient essuyé des pertes si considérables, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent se remettre de longtems; mais que ceux qui

étoient échappés au carnage ne respirant que la vengeance, attendoient sans doute impatiemment que leurs forces fussent rétablies pour recommencer la guerre.

Cette réponse me donna occasion de demander à mes Abaquis, comment il se pouvoit faire que leur nation fût si peu nombreuse, aussi-bien que la plupart de celles qui habitent cette vaste partie du Continent de l'Amérique. C'étoit une remarque que j'avois déjà faite plusieurs fois avec étonnement; car j'avois peine à concevoir qu'un peuple sain & vigoureux, qui habitoit depuis longtems une vallée dont l'air & les fruits étoient excellens, se fût si peu multipliée qu'on y pût compter à peine cinq ou six mille personnes. Ils me satisfirent par deux raisons. L'une étoit la guerre presque continuelle qu'ils entretenoient avec leurs voisins, & qui ne finissoit ordinairement que par l'extinction presque entière de l'une des deux nations. Il falloit quelquefois plus d'un demi-siècle aux vaincus, pour réparer

rer leurs pertes. J'ai appris dans la suite, qu'il en est de même à peu près de tous les autres Peuples de l'Amérique. Les Abaquis me répondirent en second lieu, que c'étoit une espèce de loi parmi eux, de ne pas s'étendre au-delà des bornes de leur vallée, parce que tous les environs étoient sablonneux & stériles; desorte que s'il arrivoit que leur Jeunesse devînt trop nombreuse, & que la nation se multipliât excessivement, ils se déchargeroient de tous ceux qui leur étoient incommodes, en les envoyant chercher au loin quelque nouvelle contrée, propre à former une autre habitation.

J'employai ainsi une partie du jour à tirer de ces bons Sauvages tous les éclaircissemens qui pouvoient être utiles à l'emploi que j'avois accepté. Je les intéressai même particulièrement au soutien de mes entreprises, en leur promettant de les consulter souvent comme j'avois fait ce jour-là, & de leur marquer dans toutes

tes les occasions mon estime & ma confiance. Je distinguai surtout Moou & le vieux Iglou. Ce fut à eux que je donnai le soin de régler la cérémonie du lendemain. Iglou avoit le sens fort droit, & j'avois remarqué plusieurs fois qu'il étoit capable de réflexion, ce qui n'est pas ordinaire parmi les Sauvages. D'ailleurs, l'attachement que son fils avoit pour moi, & la prière qu'il lui avoit faite en partant de veiller à mes intérêts, le rendoit extrêmement zélé pour mon service. Je résolus de le tenir sans cesse auprès de moi, & de lui laisser, comme à une espèce de Premier-Ministre, le soin de quantité de choses que je ne pourrois pas exécuter moi-même. Pour Moou, qui étoit d'un caractère moins paisible & moins judicieux, je me proposai de l'employer d'une autre manière, qui seroit conforme à ses inclinations. Je lui devois quelque distinction, non seulement pour le bon office qu'il m'avoit rendu, mais encore parce qu'il étoit

étoit assez considéré & assez entreprenant pour se faire craindre si je l'eusse négligé , & pour me rendre des services considérables , si je pouvois lui faire prendre un certain attachement pour ma personne.

Ayant passé le reste du tems à méditer seul sur l'ordre que je voulois établir dans la nation , je me rendis le lendemain au lieu de l'assemblée , qui étoit une vaste prairie à quelque distance de l'habitation. J'étois accompagné des principaux Sauvages. J'admirai en allant , l'inclination qu'ont tous les hommes à flater ce qu'ils regardent comme supérieur à eux. Ce n'étoit pas à des vues d'intérêt ou d'ambition que je devois attribuer l'empressement des Sauvages à s'approcher de moi , & les efforts qu'ils faisoient pour me plaire. Ne connoissant pas les honneurs & les richesses, ils n'en avoient ni l'espérance ni le desir. C'étoit donc dans ces Barbares un mouvement naturel , causé par cette seule idée , qu'ils alloient me voir élevé au-dessus d'eux , & dans un

degré de grandeur qu'ils commençoient à craindre & à respecter, quoiqu'il fût leur ouvrage. Je m'attache avec complaisance à cette réflexion, parce que je trouve dans ce panchant des hommes à la soumission & à la dépendance, un caractère marqué de la puissance d'un Souverain-Etre, qui les a fait tels qu'ils sont, & qui les avertit par-là, non seulement qu'ils ont un Auteur & un Maître; mais encore, que c'est vers lui qu'ils doivent diriger leurs premiers respects & leurs principales adorations.

L'assemblée des Sauvages, qui m'attendoit avec impatience, éleva des cris jusqu'au Ciel en me voyant paroître. Moou & le vieux Iglou avoient mis de l'ordre dans les rangs. Ils m'avoient préparé une place, où je pouvois être aperçu de tout le monde. J'avois consenti en partant de chez moi, à me laisser couvrir la tête de plumes. Je portois l'arc sur l'épaule, & le carquois au côté; & comme je devois être vu pour la première

mière fois d'un grand nombre d'Abakis, & d'autres petits Peuples qui ne faisoient, comme j'ai dit, qu'un même corps avec eux, & qui étoient venus aussi de leurs habitations pour la cérémonie du serment, je m'efforçai de prendre un air propre à leur inspirer l'opinion que je voulois qu'ils eussent de moi. Les cris cessèrent aussitôt que j'eus fait entendre par quelques signes que j'avois dessein de parler. Ma harangue étoit méditée, & dans le goût qu'il falloit pour leur plaisir. J'exposai la proposition qu'on m'avoit faite de me charger du soin de les gouverner. Je fis valoir la difficulté que j'avois eue à y consentir, & les instances pressantes par lesquelles on m'y avoit déterminé. Ce n'étoit point répugnance, leur dis-je, qui m'avoit rendu si difficile à vaincre; je souhaitois sincèrement leur bien; je voulois les rendre heureux, paisibles, les faire craindre & respecter des Rouintons leurs ennemis : mais j'appréhendois qu'étant accoutumés à ne dépendre de per-

sonne , ils ne se portassent pas volontiers à l'obéissance : je ne pouvois me résoudre à accepter l'autorité qu'ils m'offroient , s'ils ne juroient par le Soleil d'exécuter mes volontés ; & je craignois de les exposer à des punitions cruelles , s'ils devenoient parjures. Je rapportai là-dessus tous les exemples fabuleux qu'on m'avoit appris des terribles effets de la colère du Soleil. J'en ajoutai d'autres , avec des circonstances capables de les effrayer ; & je donnai toute la force qu'il me fut possible au ton de ma voix , à mes gestes , & à mes regards. Mon principal dessein étoit de leur faire regarder le serment qu'ils alloient faire , comme une cérémonie redoutable. Je n'avois point d'autre lieu pour m'assurer d'eux , & j'étois persuadé par ce qu'on m'avoit dit la veille , que c'étoit le seul moyen de les rendre capables de discipline. Je conclus donc en leur demandant s'ils étoient disposés à jurer de m'obéir , c'est-à-dire à s'exposer aux plus affreux châtimens s'il leur ar-
rivoit

rivoit de manquer de respect pour mes ordres.

Je m'étois exprimé avec tant de force sur l'article des punitions qu'ils avoient à craindre , que j'appréhendai en finissant mon discours, que l'impression n'en fût trop vive, & qu'elle ne refroidît un peu leur ardeur. Toute l'assemblée demeura quelque tems en silence, comme si elle eût été suspendue entre le desir & la frayeur. Cependant, ayant renouvelé ma demande d'un ton beaucoup plus doux, ils reprirent courage, & ils me témoignèrent par leurs cris, qu'ils bruloient d'envie de me voir leur Chef & leur Gouverneur.

Je fis signe alors à Iglou & aux principaux de commencer la cérémonie. Je m'attendois de leur voir dresser quelque autel, & accompagner leurs sermens de quelques pratiques idolâtres & superstitieuses : mais je remarquai avec joie , que rien n'étoit plus simple que le culte qu'ils rendoient au Soleil. Ils n'avoient ni Prêtres , ni appareil de Religion. Tout con-

étoit à le reconnoître pour leur Divinité, & chacun étoit libre de l'honorer à sa manière, sans s'assujettir à aucune méthode, & sans s'assembler même jamais pour cela. Je compris qu'ils n'auroient par conséquent nulle formule particulière de serment; & pour mettre quelque uniformité dans ce qu'ils alloient faire, je dictai en peu de mots à Iglou ce que je souhaitois de leur entendre prononcer l'un après l'autre. Les principaux s'approchèrent de moi, & répétoient docilement les mêmes paroles après Iglou. Tous les autres vinrent tour à tour sans bruit & sans confusion. J'admirai leur modestie, & je ne pus l'expliquer que comme une marque de leur respect & de leur vénération pour le Soleil. La cérémonie dura pendant la plus grande partie du jour, avec le même ordre & le même silence. Je jugeai plus avantageusement que jamais du caractère d'un Peuple si religieux, & je ne doutai point que je ne pusse réussir à le civiliser & à le gouverner heureusement.

Ce

Ce qui me persuada encore plus, que leur retenue pendant la cérémonie venoit d'un fond réel de Religion, fut le bruit qui succéda à leur silence aussi-tôt qu'elle fut achevée. Il me seroit difficile d'exprimer leurs transports & les marques de leur joie. Je ne pus trouver un moment pour recommencer à leur parler, comme je me l'étois proposé. Je fus reconduit à l'habitation avec tant de tumulte & des témoignages si extraordinaires d'affection, que le premier usage que je fus obligé de faire de mon autorité fut pour les faire finir. Je me renfermai dans ma cabane avec ma famille, à qui la longueur de mon absence avoit causé de l'inquiétude, & j'exigeai de mes nouveaux sujets qu'ils me laissassent prendre un peu de repos.

Youngster me conseilla, pour achever d'établir mon pouvoir, de choisir avec la direction d'Iglou un certain nombre de Sauvages surs & fidèles, qui me servissent comme de gardes, & qui fussent em-

ployés à faire exécuter mes volontés. Je n'approuvai point ce conseil. Je n'ai eu que deux buts , lui dis-je , en acceptant le Gouvernement. Le premier est de me rendre utile à Mylord, & , s'il est possible , aux affaires du Roi. Je ne vois point que des gardes pussent me rendre ce premier but plus facile. L'autre est de m'employer , autant que le premier me le permettra , à civiliser ces pauvres Sauvages , à les tirer des ténèbres de l'Idolâtrie , & à leur faire goûter quelques idées de Morale & de Discipline ; je n'apperçois point encore comment des gardes pourroient servir à ce projet. En un mot , dis-je à Youngster , je ne prétens point ici à l'Empire , & bien moins encore à la Tyrannie. Si le Ciel me condamne à demeurer plus longtems que je ne le souhaite avec les Abaquis , ce ne sera pas par ma fierté & ma rigueur que je leur ferai sentir mon autorité. Je m'efforcerai au contraire de contribuer à leur bonheur & à leur repos. Mais si j'ai besoin de

votre conseil sur quelque chose, ajoutai-je, c'est sur les moyens de rendre incessamment service à Mylord, & de nous assurer en premier lieu de ce qu'il est devenu. Prenons là-dessus de justes mesures, avant que de rien exiger des Sauvages.

Nous raisonnâmes longtems sur cette importante matière. Madame Riding & mon épouse, qui étoient de notre entretien, me communiquèrent aussi leurs pensées. Youngster s'offroit à entreprendre le voyage de la Caroline, mais il ignoroit absolument le chemin. Il n'y avoit point d'apparence qu'il le pût trouver sans guide. Je m'étois déjà informé avec soin, s'il y avoit quelqu'un dans l'habitation qui en fût mieux instruit. Les Abaquis ne s'éloignoit guères de leur vallée, & les longs voyages de mon esclave Iglou étoient regardés comme une chose sans exemple parmi eux. Il sembloit donc qu'il n'y eût qu'un miracle du Ciel qui pût nous faire sortir d'embarras. J'avois quelque connoissance de l'Astronomie,

& j'en pouvois tirer quelque secours pour reconnoître notre situation à l'égard de la Caroline ; mais la pratique de ces règles est toujours difficile & incertaine. Les proportions d'éloignement entre les corps célestes & les cercles & les lignes qui y répondent sur la Terre, ne peuvent être connues que d'une manière fort générale ; & dans des lieux aussi vastes & aussi déserts que les campagnes de l'Amérique, la moindre erreur ne pouvoit manquer de causer un égarement considérable. Cependant, ne voyant point de voie plus sûre , je résolus enfin de prendre cinq ou six Sauvages des plus hardis, de les flatter par toutes les espérances qui pouvoient les animer, & de les envoyer vers la mer, au risque de tout ce qui pouvoit leur arriver. Voici quel étoit mon raisonnement. Quoiqu'il ne fût pas naturel d'espérer qu'ils allassent directement à la Caroline , il pouvoit arriver qu'un heureux hasard les y conduisît. Mais en supposant qu'ils s'écartassent autant que je le pou

pouvois craindre, je ne concevois pas qu'en avançant toujours vers la mer suivant les directions que je voulois leur donner, ils pussent manquer du moins d'arriver, ou dans la Virginie s'ils s'écartoient trop à gauche, ou dans la Presqu'Isle de Tégeste s'ils prenoient trop sur la droite. Or dans l'une ou l'autre de ces deux contrées, ils devoient trouver infailliblement quelque Colonie d'Europe. J'avois dessein de leur confier une lettre, écrite en trois langues différentes, c'est-à-dire en Anglois, en François & en Espagnol, ces trois nations étant les seules qui ayent des Etablissements sur cette côte d'immense étendue. Ma lettre devoit contenir une prière honnête, par laquelle j'intéresserois ceux à qui elle seroit présentée, à traiter favorablement mes Envoyés, & à m'instruire par un mot de réponse de ce qu'ils pourroient avoir appris touchant la personne de Mylord, & le succès de son entreprise. Ce plan me parut d'autant plus possible, qu'il ne me sembloit pas que depuis la vallée
des

des Abaquis jusqu'à la mer il dût y avoir beaucoup plus de cent lieues. J'en jugeois par l'espace que j'avois traversé depuis Riswey jusqu'à Powhatan, & depuis cette dernière ville jusqu'au lieu où nous étions.

Youngster, qui avoit un extrême attachement pour Mylord, insistoit à vouloir accompagner les six Sauvages. Mais ne voyant pas qu'il pût servir à faire réussir plus heureusement leur commission, & pressentant qu'il n'auroit des occasions où son secours seroit nécessaire à Fanny, j'exigeai absolument qu'il demeurât auprès d'elle. Aussi-tôt que je fus fixé à cette résolution, je fis appeller Iglou, à qui j'ordonnai de me choisir six de ses plus braves & de ses plus intelligens Abaquis. Il ne tarda point à me les amener. J'employai toute mon adresse pour échauffer leur zèle & leur courage. Ils s'estimèrent si honorés de ma confiance, qu'ils me parurent disposés à tout entreprendre. Je

com.

commençai dès ce jour-là à leur donner les instructions nécessaires pour leur route ; & comme je me défiois de leur pénétration, je les retins encore deux ou trois jours pour leur renouveler plusieurs fois mes leçons. Ils partirent enfin avec ma lettre, & tout ce qu'ils purent porter de provisions. Leur départ soulagea notre inquiétude, & nous tâchâmes par nos ardentés prières d'intéresser le Ciel à bénir leur voyage.

La vie que nous menâmes ensuite chez les Abaquis n'auroit pas été sans agrémens, si nous eussions été en état de les goûter. Mais mon épouse, toujours livrée à une tristesse secrète, ne paroissoit sensible à rien de tout ce qui pouvoit servir à la diminuer. Je ne pouvois être tranquile, en la voyant si abattue. Je l'ai déjà dit, je ne me défiois pas de son amour. Son cœur étoit plein de moi. Il n'y a point d'artifice qui puisse tromper un époux tendre & passionné. J'étois sans cesse auprès d'elle, & la moindre froideur auroit-telle pu échap-

échapper à un amour aussi vigilant que le mien ? Non , elle m'adoroit ; & c'étoit le sujet de mon desespoir , qu'avec tant de tendresse elle parût encore desirer quelque chose , dont la privation l'affligoit mortellement. L'inutilité de tant d'efforts que j'avois faits pour tirer d'elle l'aveu de ses peines , me portoit bien à croire qu'il y entroit un peu de tempérament , ou peut-être un peu trop de sensibilité pour notre malheureuse fortune : mais je ne pouvois néanmoins m'empêcher d'appercevoir fort souvent des marques qui me faisoient entendre autre chose. Si je lui faisois un reproche tendre de sa mélancolie , si je m'efforçois de la dissiper par des protestations d'amour & par un redoublement de caresses , j'avois presque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paroissoit d'abord s'attendrir en me regardant , & ses yeux demeuroient ensuite attachés sur moi avec un air de curiosité & d'inquiétude ; comme si elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque chose

chose qu'elle fournisoit & qu'elle n'appercevoit point. La crainte de lui déplaire m'empêchoit de l'interroger d'une manière trop pressante; mais la peine n'en passoit pas moins jusqu'au fond de mon cœur; & j'étois d'autant plus à plaindre, que n'en connoissant point la cause ni même la nature, je ne pouvois donner ni explication ni bornes à la mienne.

J'espérai que les soins que j'allois prendre pour le gouvernement des Sauvages, & auxquels je la priai de joindre les siens, pourroient contribuer à la mettre dans une situation plus tranquille. Je me charge, lui dis-je, de régler tout ce qui a rapport aux hommes; & votre occupation avec Madame Riding, sera de mettre l'ordre qui vous paroîtra le plus convenable parmi leurs femmes. Elle consentit à s'occuper de cet emploi. Je lui en laissai effectivement la disposition absolue, & je fis avertir toute la nation par un cri public, que c'étoit à elle que toutes les femmes devoient obéir.

com-

comme à leur Maîtresse & à leur Gouvernante.

Pour moi, je crus devoir commencer l'exécution du plan que j'avois formé, par l'établissement de la sûreté publique. Cet article n'étoit pas moins important pour nous, que pour les Abaquis. J'avois une terrible idée des Rouillons, sur le récit qu'on me faisoit tous les jours de leur cruauté. Ces Sauvages inhumains n'étoient éloignés de nous que de dix lieues. L'envie de nous attaquer pouvoit les prendre à tous momens. Je pensai d'abord à nous mettre du moins en état de ne pas appréhender leurs surprises. Je fis creuser autour de l'habitation un fossé de quinze pieds de profondeur. J'obligeai tous les Sauvages d'y travailler, sans en excepter les femmes, & je mis la main moi-même au travail pour les exciter. Cet ouvrage, auquel environ six mille personnes s'employoient continuellement, fut achevé en moins de quinze jours. Nous nous trouvâmes ainsi envi-

ron-

ronnés d'eau de toutes parts. Je ne laissai pas même de chemin de communication ; mais je fis placer d'espace en espace des ponts mobiles, & je chargeai quelques Sauvages du soin de les retirer tous les jours à l'entrée de la nuit. Toute la nation parut extrêmement satisfaite de cette invention. Rien ne marque mieux la stupidité des Sauvages de l'Amérique, que de voir qu'ils manquent d'industrie, même pour leur conservation, quoique la nature seule dût suffire pour leur en inspirer. Ils ne l'emportent guères en cela sur les Bêtes : c'est-à-dire que toute leur méthode dans la guerre, consiste à se jeter impétueusement les uns sur les autres, & à se battre avec furie, jusqu'à ce que le plus maltraité ou le plus fatigué soit contraint de céder & de prendre la fuite.

Avant que de rien entreprendre pour le bien des Abaquis, j'avois médité longtems sur les changemens extérieurs qu'il me sembloit d'abord à propos de mettre dans
leur

leur forme de vie , & dans leur manière de se vêtir. C'est quelque chose de si choquant pour un Européen , que de les voir nus , hommes & femmes , presque sans aucun égard pour la pudeur , que j'avois résolu sans délibérer , de les obliger à se couvrir le corps ; & j'y voyois peu de difficulté , non seulement parce qu'ils étoient pourvus d'une multitude incroyable de peaux de tigres , de léopards , & d'autres animaux qu'ils tuoient à la chasse ; mais parce qu'ils étoient accoutumés à s'en revêtir pendant l'hiver , & qu'il n'étoit question que de leur faire conserver cet usage pendant l'été. Cependant , lorsque je vins à réfléchir plus particulièrement sur ce dessein , je fus porté par d'autres raisons à changer de sentiment. Le motif de la pudeur , qui étoit le seul que j'eusse de souhaiter qu'ils fussent couverts , ne me parut pas aussi fort , que les inconvéniens inévitables qui suivroient bientôt de l'établissement des habits. A le bien prendre , la honte d'être nud
n'est

n'est pas un sentiment naturel. C'est un préjugé de l'éducation, & un simple effet de l'habitude. J'en avois une preuve certaine & présente dans mes Sauvages mêmes, qui ne rougissoient pas de leur nudité, & qui regardoient cet usage comme une chose indifférente. Pourquoi leur faire perdre cette innocente simplicité, dans laquelle ils étoient accoutumés de vivre? Au contraire, il me parut qu'ils suivoient bien plutôt en cela l'inspiration droite de la Nature. Elle les avertissoit par la rigueur du froid, qu'il étoit nécessaire qu'ils se couvrissent en hiver; & la chaleur leur faisoit regarder leurs vêtemens en été, comme des choses superflues & incommodes. Si je les oblige, disois-je, à se vêtir dans toutes les saisons, ils sentiront bientôt que c'est par une autre vue que celle de satisfaire aux besoins naturels; ils regarderont leurs habits comme des ornemens; ils se piqueront peu-à-peu de propreté & de goût dans leur parure; ils en viendront aux
re-

recherches curieuses, aux affectations, aux modes, & à tous les effets ridicules de la vanité & de l'amour-propre, dont on voit tant de misérables exemples en Europe. Je veux qu'ils ne reçoivent de moi que ce qui peut leur être utile ; & je croirois leur rendre un fort mauvais office, en les faisant sortir d'une grossièreté innocente, pour leur ouvrir le chemin qui conduit au luxe & à la mollesse.

Je fis à peu près le même raisonnement sur ce qui concernoit leur façon de se loger & de se nourrir. Leurs viandes étoient grossières & mal apprêtées. C'étoit la chair insipide de tous les animaux qu'ils tuoient dans leurs forêts. Ils n'y mettoient nulle distinction. Leurs campagnes ne manquoient pourtant pas d'oiseaux de toute espèce, ni leur rivière & leurs étangs de poissons délicats : mais il leur étoit bien plus facile de tuer, avec leurs flèches, un buffle ou une chèvre sauvage, qu'une perdrix ou un fai-

faisan; & la Nature leur apprenoit à prendre toujours les voies les plus simples & les plus faciles. Ils étoient d'ailleurs d'une constitution robuste, & rien n'étoit si rare parmi eux que les maladies de foiblesse & de langueur. Ainsi je crus encore que ce seroit les traiter en ennemis, que d'introduire parmi eux le pernicieux usage de nos sauces & de nos ragoûts. Si c'est un malheur pour les hommes que leurs organes s'altèrent, & qu'il ayent besoin du secours continuel des alimens pour les réparer, les plus heureux sans doute sont ceux qui se le procurent à moins de frais & d'embarras.

Pour les maisons, elles étoient commodes sans être belles ni régulières. On y étoit à l'abri des injures de l'air, & le corps trouvoit à s'y reposer librement dans toutes les postures que demandent ses besoins. Que faut-il de plus à des hommes qui ne s'attendent pas à faire un séjour éternel sur la Terre? Quelle

nécessité de construire des maisons qui durent plus longtems que nous ? N'est-ce pas un mal , que notre infirmité nous oblige à vivre cachés presque continuellement sous un toit , & qu'elle nous prive ainsi de la vue du Ciel , qui est le plus beau spectacle de la Nature ? Cependant nous ne saurions nous dispenser de nous faire à nous-mêmes ces espèces de prisons. Mais la raison ne demande pas que nous y mettions des ornemens capables de nous y attacher.

Le seul changement que je résolus donc de faire parmi les Sauvages , regardoit la Religion & le fond des mœurs. Le premier de ces deux articles n'étoit pas une entreprise à tenter tout d'un coup. On sait avec quelle force les hommes sont entraînés par les préjugés de la Religion qu'ils ont reçue en naissant. Je voulois ménager les occasions , & faire naître quelques évènements qui pussent rendre les Abaquis capables de recevoir des impressions fortes &

& durables. Ma pensée se développera mieux dans la suite par les effets. En attendant ces heureuses conjonctures , je m'appliquai tout à la fois à régler la police extérieure, & à établir dans l'intérieur des familles ces principes d'ordre & de subordination, qui font le plus ferme lien de la Société.

Quoique les Abaquis ne fussent pas dans le même degré de grossièreté & d'ignorance que plusieurs autres Peuples de l'Amérique, & qu'il leur restât du moins quelques sentimens d'humanité & quelque connoissance de la Loi naturelle, j'avois remarqué dans un grand nombre de leurs usages des singularités si barbares, qu'elles m'avoient inspiré autant d'horreur que de compassion. Ils avoient coutume, par exemple, lorsqu'il leur naissoit un enfant, d'examiner avec soin s'il apportoit quelque signe d'une mauvaise constitution, ou s'il avoit quelque membre contrefait & mal disposé. Ceux qui avoient ainsi quelque défaut

naturel, étoient sacrifiés sans miséricorde. Outre cette abominable pratique qui faisoit périr un nombre infini d'innocens, ils avoient encore celle d'observer, cinq ou six jours après la naissance, s'il ne paroïssoit pas sur le visage de ceux-mêmes qui étoient assez sains pour avoir échappé à la rigueur de la première loi, quelques marques qui fussent d'un mauvais présage pour l'avenir. Ils en distinguoient d'heureuses & de malheureuses, & ils ôtoient encore la vie impitoyablement à ceux qui ne les avoient pas telles qu'ils souhaitoient. Il n'étoit pas étonnant, qu'avec cette coutume & les deux raisons que j'ai déjà rapportées, la Nation fût si peu nombreuse. Je n'épargnai rien pour leur faire concevoir l'inhumanité de cette conduite, & lorsque je crus avoir fait quelque impression sur eux par mes discours, j'ordonnai par un cri public que tous les enfans fussent élevés désormais sans distinction.

Les

Les familles étoient séparées , & à la réserve d'un fort petit nombre qui se joignoient quelquefois ensemble par des raisons particulières , chacune avoit son logement à part , & se procuroit par son propre travail les choses nécessaires à la vie. Mais malgré cette union , ils connoissoient peu les relations de sang , & les devoirs mutuels de la parenté. Le fils n'étoit obligé à aucun respect pour son père , & le père n'en exigeoit point de ses enfans. A peine un jeune Abaqui avoit-il atteint l'âge où l'on commence à pouvoir se passer du secours d'autrui , qu'il ne dépendoit plus de personne , & qu'il se trouvoit en égalité non seulement avec les vieillards , mais avec ceux mêmes de qui il tenoit la naissance. Ils n'avoient même aucun nom particulier pour exprimer la qualité de père. La plupart suivoient cet usage dans toute son étendue , & ne marquoient pas plus d'attention pour leurs parens que pour les autres. Il s'en trouvoit néanmoins quel-

ques-uns, dans lesquels la Nature étoit assez forte pour conserver ses droits. Tel étoit Iglou & toute sa famille. Je n'ai jamais vu d'exemple de tant d'amitié & d'une si parfaite union entre des proches. Il ne me fut pas difficile de reconnoître peu à peu ceux qui leur ressembloient, & je me fis une étude de me les attacher particulièrement ; étant persuadé qu'il n'y en avoit point dont j'eusse plus de zèle & de fidélité à espérer, que de ceux qui étoient capables de ces sentimens naturels. Mais ce qui me parut surprenant, fut de voir régner dans les familles une concorde admirable, malgré l'indépendance où ils étoient les uns à l'égard des autres. Les querelles & les divisions étoient presque inouïes parmi eux. J'attribuai cette tranquillité à deux causes ; au caractère naturel de la Nation, qui étoit doux & ennemi de la violence ; & à la crainte commune qu'ils avoient des Rouintons, qui les tenoit sans cesse en alarme, & auxquels il leur eût été

été difficile de résister s'ils se fussent divisés.

Cependant, pour établir leur paix & leur union sur des fondemens plus solides, je leur expliquai les devoirs de la Nature, qui assujettit jusqu'à un certain point les enfans à l'Autorité Paternelle. Je leur fis comprendre, que s'ils étoient obligés de s'aimer les uns les autres, parce qu'ils étoient citoyens d'un même lieu, & unis par les mêmes intérêts, ils devoient quelque chose de plus particulier à ceux qui les touchoient encore de plus près par le bienfait de la naissance & de l'éducation : qu'en changeant de demeure, ils pouvoient perdre les relations de la Société, mais que rien n'étoit capable de rompre les liens du sang : qu'en croissant même & en avançant en âge, ils n'acquéroient point de droits qui pussent diminuer ceux de leurs pères, puisque la force & la santé portoient toujours sur la vie qu'ils avoient reçue d'eux, comme sur leur principe : qu'ils ne devoient rien trouver de gênant dans un

devoir dont l'exécution ne s'exigeoit jamais avec dureté & avec rigueur : que le tems viendrait d'ailleurs où les enfans auroient leur tour, & qu'après avoir respecté leurs pères, & leur avoir rendu leur obéissance, ils auroient aussi des enfans dont ils se feroient obéir & respecter.

D'un autre côté, j'instruisis les pères des bornes raisonnables que devoit avoir leur autorité, & de la manière tendre & compatissante dont ils devoient l'exercer : que quelque droit que la Nature, & les Règlemens que j'allois établir, leur accordassent sur leurs enfans, ce n'étoit pas pour leur propre satisfaction qu'ils devoient en user ; que c'étoit pour le bien de ces mêmes enfans, & pour l'avantage général de la Nation : que leur qualité de pères leur imposoit à eux-mêmes des obligations, que je tiendrois la main à leur faire observer : qu'une attention continuelle, des soins sans ménagement, de la sagesse, de la bonté & de la patience, du respect, de l'attachement & de la soumission étoient

étoient ceux des enfans. Je ne me contentai point de leur expliquer ces maximes en public, je visitai chaque famille pour les leur répéter en particulier dans leurs maisons, & je ne commençai à les faire exécuter qu'après leur avoir fait confesser que leur vie en seroit plus douce, leur union plus assurée, & la forme extérieure de leur Société plus riant & plus agréable.

Lorsqu'ils furent ainsi disposés à ce grand changement, que je regardois comme la partie la plus essentielle de mon dessein, j'établis l'ordre qui me parut le plus facile à observer, & le plus propre à subsister longtems. Dans chaque famille, je réglai que le plus âgé seroit considéré comme le chef, à moins qu'il ne fût incapable de tenir ce rang pour quelque raison considérable, dont le jugement appartiendroit à un tribunal supérieur. L'ordre de la naissance devoit régler de même tous les autres rangs. Je ne jugeai pas à propos d'exclure les femmes des droits que j'accordoïs aux hommes. La Nature leur y

donne les mêmes prétentions qu'à nous ; & si le principal fondement de l'autorité des pères sur leurs enfans est le bienfait de la naissance & de l'éducation, il semble qu'une mère y devrait avoir la meilleure part, elle à qui ces deux faveurs coutent si cher. J'ordonnai donc par une Loi irrévocable, que le pouvoir & l'autorité suivroient l'âge, sans distinction de sexe.

Mais cet ordre ne regardant que l'intérieur des familles, je formai aussi-tôt un Corps, ou un Conseil, dont je bornai les membres au nombre de vingt, & je le composai de ceux qui m'avoient paru les plus raisonnables & les plus modérés dans toute la Nation. Quoique je n'en exclusse point les femmes, j'y mis néanmoins certaines exceptions qui me semblerent nécessaires. Comme le but de cet Etablissement étoit d'en faire un souverain Tribunal auquel je voulois laisser toute mon autorité lorsque je quitterois la Nation, je m'attachai extrêmement à

à prendre toutes les mesures qui pouvoient le rendre respectable. La première règle que j'établis pour le choix des membres, fut celle de l'âge. Les hommes n'y devoient pas être admis s'ils n'avoient atteint quarante ans, & les femmes si elles n'étoient au-dessus de cinquante. Cette inégalité que je mettois entre les femmes & les hommes n'étoit pas injurieuse pour leur sexe. Elle étoit fondée sur la même raison qui a porté la plupart des Législateurs à réserver au nôtre la connoissance & le maniment des affaires publiques, c'est-à-dire sur les incommodités de la grossesse auxquelles la Nature assujettit les femmes jusqu'à un certain âge, & sur les soins qu'elles sont obligées de prendre pour la nourriture & l'éducation des enfans. Mais comme elles sont délivrées de ces embarras à cinquante ans, & que je ne voyois point d'autre raison qui les rendit moins capables que nous à cet âge des soins du Gouvernement, je voulus qu'elles y prissent

autant de part que les hommes. Je fai que les mauvals-plaisans & les ennemis de cet aimable sexe rejettent sur d'autres causes l'usage presque généralement établi d'éloigner les femmes des affaires : ils l'attribuent à leur foiblesse & à leur ignorance. Mais j'avois un exemple chez les Abaquis, qui détruit cette injuste accusation. Les femmes y vivant sans contrainte, & n'y recevant point une autre éducation que celle des hommes, y étoient aussi vigoureuses & aussi prudentes que leurs maris : preuve assez forte, que si elles le sont moins dans la plupart des autres Pays du Monde, c'est par un effet de l'injustice & de la tyrannie des hommes, qui les attachent contre l'ordre de la Nature à des occupations qui les amollissent, & qui usurpent ainsi sur elles une autorité qu'elles devroient partager avec eux.

Outre l'âge, il falloit pour être admis dans le Conseil, avoir mené une vie sage & exemte de reproche. Quoique les Abaquis euf-

cussent été jusqu'alors sans Loix, & à parler proprement sans Religion, ils savoient fort bien faire un juste discernement entre les Vertus & les Vices. La douceur, la fidélité dans les promesses, la tempérance même, étoient en estime parmi eux, & ne le cédoient qu'à la hardiesse & à la valeur, qui étoit le souverain degré de distinction. C'étoit par les premières de ces qualités que le vieil Igloos s'étoit fait considérer, & Moou par les secondes. Je réglai qu'un membre du Conseil devoit posséder du moins les premières. Lorsqu'une place viendrait à vaquer dans le conseil, chaque famille devoit choisir dans son sein une personne de l'un ou l'autre sexe qu'elle jugeoit propre à la remplir, & c'étoit au Conseil même que je laissois à décider ensuite qui mériteroit la préférence.

Au reste, cet Etablissement avoit deux objets. Le premier étoit la connoissance & le gouvernement général des affaires & des intérêts

de la Nation. Les Conseillers devoient s'assembler à des jours réglés, & traiter ensemble de tout ce qui concernoit le Bien-public. C'étoit une peine que j'étois disposé sans doute à leur épargner pendant tout le tems que j'avois à vivre avec eux; mais je voulois les mettre peu à peu dans une habitude d'ordre & de police, qui pût se foutenir lorsqu'ils m'auroient perdu. Il faloit à ce Peuple, bon mais grossier, quelque chose de simple, & en même tems de si visiblement utile, qu'il sentît lui-même la différence avantageuse de l'état où je le voulois mettre, d'avec celui où je l'avois trouvé.

Le second emploi des Conseillers devoit être l'inspection particulière des familles. Je divisai toute la Nation en vingt parties, qui répondoient au nombre des membres du Conseil. Chaque Conseiller devoit avoir sa demeure dans le quartier qui lui seroit assigné, s'informer exactement de tout ce qui pouvoit arriver de contraire.

traire à l'ordre, & faire son rapport au Conseil, à qui il appartiendroit d'en juger après une délibération commune. On s'imaginera peut-être, que c'étoit donner trop d'occupation à un seul tribunal, composé seulement de vingt personnes, que de lui attribuer ainsi l'administration de toutes les affaires publiques & particulières : mais on doit faire attention que des Sauvages, nuds, sans ambition & sans avarice, n'avoient pas des intérêts bien difficiles à démêler, & qu'à la réserve de quelques querelles que le hazard pouvoit faire naître, il ne devoit guères arriver d'occasion où la sagesse & la pénétration du Conseil eussent beaucoup à s'exercer. Pour ce qui regardoit les Loix, je ne crus pas devoir en établir un grand nombre. Celles de la Nature suffisoient, & leur plus importante partie se trouvoit déjà comprise dans l'ordre que je mettois dans les familles. Vivez dans l'union ; ayez les uns pour les autres les mêmes égards de douceur

ceur & de patience, que chacun fouhaite qu'on ait pour lui-même. Telle fut la seule Loi politique que je tâchai de faire goûter aux Abaquis, & dont je m'efforçai de leur faire comprendre la nécessité. Je ne laissai pas d'établir des punitions pour certains crimes, des récompenses & des distinctions pour les actions extraordinaires de vertu, d'abolir quelques coutumes superstitieuses de leurs Assemblées; & sur-tout de faire quelques réglemens utiles touchant la proie qu'ils rapportoient de leurs chasses, & qui étoit presque la seule chose qui donnât quelquefois lieu parmi eux aux querelles & aux divisions.

Trois jours m'ayant suffi pour ces divers Etablissmens, & la docilité des Sauvages semblant me répondre désormais du succès de toutes mes entreprises, je formai un autre dessein, dont l'exécution auroit peut-être été d'abord plus difficile. Je compris que si la subordination que j'avois établie dans les familles me coutoit quelque peine.

ae.

ne à soutenir & à confirmer, l'obstacle viendrait bien moins des Anciens qui trouveroient leur compte dans l'obéissance de leurs enfans, que de la Jeunesse qui est naturellement ennemie de la dépendance, sur-tout dans une Nation barbare & accoutumée à une excessive liberté. Je résolus donc d'employer les jeunes Abaquis à quelque exercice qui pût servir tout à la fois à les tenir occupés, & à leur faire prendre insensiblement l'habitude du joug. J'avois un prétexte fort naturel, dans la crainte qu'ils avoient des Rouintons leurs ennemis. Je leur fis entendre que ces terribles voisins n'épouvantoient peu, & qu'il me seroit facile d'arrêter leur furie, & de les détruire même entièrement, mais qu'il falloit qu'ils apprissent de moi auparavant l'art d'attaquer & de se défendre : qu'avec les instructions que je leur donneroie sur cette matière, ils alloient devenir invincibles : que c'étoit le plus important secret que j'eusse apporté de l'Europe : enfin, qu'il étoit nécessaire que leur

Jeu-

Jeunesse renonçât pour quelque tems à la chasse, & qu'elle s'occupât entièrement de la pratique de mes leçons. J'avois besoin de toutes ces précautions pour retenir douze ou quinze cens jeunes & fiers Abaquis dans l'habitation, & pour les préparer à la contrainte des exercices militaires.

Ils acceptèrent néanmoins ma proposition de bonne grace. Je les divisai aussi-tôt en plusieurs bandes, à l'imitation de nos Compagnies & de nos Régimens. Je nommai des chefs généraux & subalternes, dont Moou fut le principal. C'étoit la récompense que je lui destinois pour le service important qu'il m'avoit rendu. Ce Sauvage étoit brave & résolu, mais vif & turbulent. J'eus regret dans la suite de me trouver forcé par sa mauvaise conduite, à le traiter autrement que mon inclination ne me l'eût fait désirer.

L'entreprise de former les Abaquis à la guerre, surpassoit sans dou-

doute mes forces ; car je n'avois jamais fait mon étude du métier des armes. Mais outre qu'il n'y a point de Science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion, je comptois sur Youngster qui avoit servi en Angleterre avec honneur , & sur lequel j'avois dessein de me reposer de cette partie de mon Gouvernement. Il s'y prit d'une manière admirable , & qui réussit au-delà de mon attente. Son air étoit imposant , & son humeur sévère. En peu de mois il établit une discipline si exacte parmi les jeunes Abaquis , que je fus surpris de leur trouver tout à la fois tant d'adresse & d'obéissance. Je ne remarquai qu'une chose à condamner dans sa méthode : il maltraitoit quelquefois trop sévèrement ceux qui manquoient au devoir. Je lui en fis des reproches , & je le fis convenir que c'est une pratique absolument mauvaise dans un Officier , que de traiter ses soldats avec une hauteur qui éteint leur fierté & leur courage.

ge. Il faut les former à l'obéissance, sans les accoutumer à l'esclavage. Au reste il y a peu d'exercices dans la guerre, dont il ne les eût rendus capables. Il avoit même inventé diverses sortes d'armes, dont les coups étoient bien plus redoutables que ceux de leurs flèches & de leurs massues. Au défaut de fer, il avoit trouvé le moyen de leur composer des sabres d'un bois pesant qu'il faisoit durcir au feu, & qu'il rendoit si affilés par le moyen de quelques pierres tranchantes, qu'il n'y avoit point d'acier plus propre à faire de larges & profondes blessures, sur-tout parmi des Sauvages qui ont le corps nud & sans défense. Il leur avoit formé des piques armées d'os, des poignards qu'ils portoient à côté de leurs carquois, & d'autres instrumens meurtriers qui étoient peut-être autant de présens pernicioeux qu'il faisoit aux Sauvages, mais dont l'invention étoit justifiée par une fin aussi juste que celle de se défendre de la cruauté des Rouintons.

Avec

Avec cela , la Garde se faisoit exactement auprès de ma demeure , & dans plusieurs autres endroits de l'habitation. Youngster se donnoit lui-même chaque nuit la peine de visiter tous les postes , pour accoutumer ses élèves à la vigilance : il ne laissoit pas de petite faute sans punition : de sorte que non seulement nous étions en assurance contre les surprises de nos ennemis , mais en état même de les braver , si je n'eusse cru qu'il étoit de la justice de les laisser en paix tant qu'ils voudroient eux-mêmes y demeurer.

Il s'étoit passé deux mois entiers depuis le départ de mes six Envoyés. Je ne savois qu'augurer de leur lenteur ; & nos inquiétudes pour Mylord croissoient au point , de ne pas nous laisser un moment de repos. Un jour que nous étions à nous entretenir tristement , le vieil Iglou vint m'annoncer avec un transport de joie qui lui venoit de l'espérance de m'en causer beaucoup , que les

les six Abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation , & qu'ils avoient avec eux un étranger , vêtu à l'Européenne. Mon impatience ne me permit pas de les attendre. J'allai au-devant d'eux. Effectivement ils étoient accompagnés d'un Anglois ; mais son visage m'étant inconnu , je craignis de m'être trop flaté en me promettant d'heureuses nouvelles. Il falut écouter d'abord les Abaquis , qui me racontèrent tumultueusement les embarras & les fatigues qu'ils avoient effuyés dans leur voyage , & avec combien de peines ils étoient enfin arrivés dans la Virginie. Ils avoient erré long-tems fans être assurés de leur route ; & tirant sur la gauche , au lieu d'aller droit à la Caroline , ils avoient suivi le pied des Monts Apalaches , par cette seule raison que le chemin leur avoit paru commode ; desorte qu'en s'éclaircissant peu à peu par la rencontre de quelques autres Sauvages , ils avoient découvert heureusement les environs de Powhatan qui
font

sont fort cultivés, d'où il leur avoit été facile de gagner cette ville. Ils n'avoient rien de plus intéressant à me dire , n'ayant pu rien comprendre au langage qu'ils y avoient entendu ; mais ils ajoutèrent , que l'étranger qu'ils avoient avec eux pourroit m'instruire davantage.

Cet Anglois me fit comprendre en effet , qu'il avoit des choses d'importance à me communiquer , & qu'il étoit venu exprès de Powhatan dans ce dessein. Je me hâtai de le conduire chez moi ; & là , en présence de mon épouse & de Madame Riding qui attendoient aussi impatientement que moi qu'il ouvrît la bouche , il tira d'abord une lettre , qu'il me pria de lire avant que de s'expliquer davantage. J'en reconnus aussi-tôt le caractère. Elle étoit de Madame Lallin. La rougeur me monta sur le champ au visage. J'aurois souhaité de pouvoir cacher cette lettre aux yeux de mon épouse , & je demurai un moment incertain si je l'ouvrerois en sa présence.

Pour développer ce mystère , je
dois

dois avertir ici, que j'avois gardé jusqu'alors le silence sur le voyage & sur le malheur de Madame Lallin. Avec quelque innocence que je me fusse conduit à l'égard de cette Dame, j'avois cru que puisque son mauvais sort nous avoit séparés, & qu'il y avoit peu d'apparence que nous pussons jamais nous rejoindre, il étoit inutile que je fisse connoître à Mylord & à sa fille la résolution qu'elle avoit prise de m'accompagner. On peut se souvenir qu'avant notre départ même de Rouen, j'avois eu quelque inquiétude sur l'effet que sa présence pourroit produire dans l'esprit de Fanny. La reconnoissance & la pitié m'avoient fait passer néanmoins sur cette considération ; mais la suite des choses ayant tourné si malheureusement pour elle, je ne m'étois pas cru obligé de faire à mon épouse un récit dont je n'avois rien d'avantageux à attendre, quoique je fusse assez assuré de son cœur pour ne me pas défier qu'elle pût jamais s'imaginer quelque chose de plus que la vérité. Cependant je concevois bien que venant non seulement à décou-

vrir

vrir indirectement, & en quelque sorte malgré moi, le voyage de cette Dame & les relations que j'avois eues avec elle, mais à trouver peut-être dans sa lettre quelques expressions tendres qui marqueroient la douleur que lui avoit causé notre séparation, elle auroit un juste sujet, sinon de s'allarmer jusqu'à me soupçonner de perfidie, du moins de trouver étrange que j'eusse manqué de confiance pour elle, & que je lui eusse déguisé avec tant de soin une aventure si extraordinaire. Cette pensée, qui se présenta à mon esprit dans toute sa force, me jetta dans le dernier embarras. Il m'étoit impossible néanmoins de prendre un autre parti que celui d'ouvrir ma lettre. Il falut m'y déterminer; & le seul secours que je tirai d'un moment de réflexion, fut de réunir toutes mes forces pour conserver du moins un air libre & une contenance tranquile.

Mais toute mon adresse & mes efforts étoient bien inutiles. Le coup de ma ruine étoit porté.

Tom. III. 1. Part. I Pour

Pourquoi tenir plus longtems mon lecteur suspendu? Ma triste épouse étoit déjà trop malheureusement instruite de l'arrivée de Madame Lallin en Amérique, & cette mélancolie profonde dont elle s'obstinoit à me cacher la cause, n'en avoit point d'autre que les soupçons de la jalousie. Fatale passion! Mon esclave Igloo l'avoit fait naître, par un zèle inconsidéré à raconter tout ce qu'il avoit appris de mes aventures, soit de moi-même qui m'étois quelquefois trop ouvert dans les plaintes qui m'étoient échappées en sa présence, soit par d'autres informations qui ne sont jamais venues à ma connoissance. La curiosité avoit porté mon épouse à l'interroger. Moins elle avoit trouvé de clarté dans ses réponses, plus elle croyoit avoir de justes sujets de s'alarmer. Mon silence sur tout ce qui concernoit Madame Lallin avoit achevé de confirmer ses doutes, c'est-à-dire de lui percer le cœur. Elle se croyoit trahie; ou du moins, si elle pouvoit se persuader

suader que les marques présentes de mon amour étoient sincères, elle ne les regardoit que comme le retour d'un homme qui l'avoit abandonnée pendant quelque tems, & qui revenoit à elle, parce qu'il n'avoit pu conserver ce qu'il lui avoit préféré. Cependant sa douceur, son respect pour la volonté de son père, & son inclination même plus forte que son ressentiment, l'avoient fait consentir à recevoir ma main; mais elle portoit le trait au fond du cœur, & mes plus tendres caresses ne pouvoient l'en arracher. Madame Riding, à qui elle s'étoit ouverte en confidence, tâchoit en-vain de la guérir par ses consolations, & de lui rendre le repos. C'étoit par son conseil qu'elle me déguisoit le sujet de ses peines, car Fanny n'étoit pas capable d'elle-même de soutenir longtems une si violente dissimulation; son cœur ne forma jamais de sentiment qui ne fût droit & sincère. D'ailleurs, l'intention de Madame Riding ne sauroit être condam-

née. Elle craignoit que des explications de cette nature ne mis-
sent du refroidissement entre nous,
& que le remède par conséquent
ne fût beaucoup plus dangereux
que le mal. Voilà le triste nœud
des infortunes de ma malheureuse
épouse, & des miennes. On la
verra, obstinée à se taire pendant
une longue suite d'années, m'ai-
mer avec une passion sans bornes,
& dévorer continuellement ses plus
mortelles peines ; & moi , tou-
jours sûr de mon innocence & de
ma fidélité , agir inconsidérément
dans cette supposition , & me
rendre coupable non seulement de
mes propres malheurs, mais enco-
re du crime des autres, en don-
nant lieu sans le vouloir aux évè-
nemens les plus tragiques & les
plus sanglans. Justice éternelle !
qui entreprendra d'expliquer tes
desseins ? Tu m'as accoutumé à en
ressentir les plus tristes effets, sans
oser les approfondir & sans en mur-
murer.

J'ai peut-être satisfait trop-tôt
la curiosité de mes lecteurs. Pour
rendre

rendre mon histoire plus intéressante , & lui donner les graces d'un Roman, j'aurois dû remettre à la fin de mon Ouvrage, l'éclaircissement que je me suis hâté de donner en cet endroit. Mais suis-je capable de chercher à plaître, & ai-je promis autre chose dans ces Mémoires que de la sincérité & de la douleur ? Il m'en eût trop coûté de laisser l'innocence de ma chère épouse & ma propre confiance exposées un moment au doute & aux soupçons. Qu'on se souvienne seulement , que dans les évènements que j'ai à raconter, mon sort m'étoit plus obscur qu'il ne l'est maintenant à mes lecteurs , & que la source principale de mes peines est de n'avoir pas eu plutôt les mêmes lumières.

J'affectai donc toute la liberté d'esprit dont j'étois capable, en ouvrant la lettre de Madame Lallin ; & pour prévenir plus parfaitement les soupçons de mon épouse, je lui dis avant que de commencer à la lire, que j'en connoissois l'écriture,

& que pour en faciliter l'intelligence , je voulois lui apprendre que cette Dame étoit partie de Rouen avec moi pour faire le voyage de l'Amérique. Nous avons été jusqu'à présent , ajoutai-je , si occupés de nos propres peines & de nos aventures , que ce n'étoit pas le tems de vous amuser par le récit des infortunes d'autrui. Mais c'est une relation que je vous promets , quand vous jugerez à propos de l'entendre. Je lus alors du ton ordinaire la lettre de Madame Lallia. Elle me marquoit une joie extrême d'avoir appris si heureusement que j'étois en Amérique , & que j'avois échappé à la malignité du Capitaine Will. Elle s'étoit sauvée elle-même de ses mains par adresse ; & dans l'espérance de trouver Mylord à Powhatan ou dans quelque autre endroit de la Virginie , elle s'y étoit rendue de la Jamaïque , où elle avoit abandonné son ravisseur. Le hazard ayant conduit mes six Sauvages à Powhatan , ils y avoient présenté ma
let-

Lettre au premier Anglois qu'ils
 avoient rencontré. Le nom de
 Mylord, avoit excité la curiosité de
 tous les habitans, de sorte que ma
 lettre ayant couru par toute la
 ville, elle étoit tombée à la fin
 dans ses mains. C'étoit elle qui
 avoit engagé par une grosse ré-
 compense, un Anglois de Powha-
 tan à suivre mes Sauvages à leur
 retour. Elle m'assuroit que si elle
 n'eût consulté que ses desirs, elle
 les eût accompagné elle-même;
 mais que cette entreprise lui étant
 impossible, elle me conjuroit de
 lui faire savoir promptement de
 mes nouvelles, & par quel moyen
 nous pourrions nous rejoindre.
 Pour ce qui regardoit Mylord,
 elle me marquoit le desespoir que
 lui causoit comme à moi l'incerti-
 tude de son sort. On n'en avoit
 rien appris à Powhatan depuis sa
 fuite. Mais elle croyoit pouvoir
 m'assurer, disoit-elle, qu'il n'a-
 voit désormais rien à craindre du
 Capitaine Will, qui s'étoit rebuté
 de ses inutiles recherches, &
 qui se disposoit à faire voile

vers l'Europe. Enfin elle me demandoit des nouvelles de Fanny & de Madame Riding, & elle paroissoit s'intéresser fort sincèrement à leur fortune.

Tel étoit le sens de cette lettre, dont la vue m'avoit causé tant de frayeur. Toutes les expressions y étant sages & mesurées, je me remis mieux que jamais de mon inquiétude, & je ne fis pas difficulté de raconter en peu de mots aux deux Dames le motif & les principales circonstances du voyage de Madame Lallin. Elles m'écouterent assez tranquillement. Madame Riding rompit cet entretien, pour le faire tomber sur les affaires de Mylord. Je n'insistai pas davantage, & n'appercevant nulle émotion sur le visage & dans les yeux de Fanny, je demurai fort tranquille sur ce qui venoit d'arriver. Je fus très satisfait aussi de l'article de la lettre qui concernoit Mylord. Le départ de John Will diminua beaucoup ma crainte. Je crus pouvoir me flater avec raison, que ce Seigneur étoit à la
Caro.

Caroline , qu'il y avoit été reçu sans opposition , & qu'il attendoit pour nous donner de ses nouvelles , qu'il eût mis de l'ordre & de la tranquillité dans cette grande province. Il est vrai qu'il s'étoit écoulé déjà bien du tems depuis son départ ; mais quelque ingénieuse que la tendresse soit à se tourmenter , je ne voyois rien qui pût m'allarmer avec fondement. L'escorte nombreuse dont il étoit accompagné , me rassuroit contre la crainte des autres Nations Sauvages qu'il pouvoit avoir rencontrées ; & en supposant même que ce malheur lui fût arrivé en chemin , j'avois lieu de me persuader qu'il s'en étoit délivré heureusement , parce qu'il ne me sembloit pas possible que tous ses compagnons eussent péri , & qu'il n'en fût pas revenu quelqu'un pour nous annoncer cette nouvelle. J'obtins sur moi par ces faux raisonnemens de ne pas me livrer trop à l'inquiétude , & je me fis ainsi une cruelle illusion sur les deux coups les plus funestes qui m'aient jamais été

portés par la Fortune. Il falloit répondre à Madame Lallin. Je le fis sans mystère & sans difficulté. Mon épouse me vit écrire ma lettre. Je marquai simplement à cette Dame, que j'étois ravi du bonheur qu'elle avoit eu de se mettre en liberté. Je lui conseillai de demeurer à Powhatan, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de nous rejoindre. Je lui appris mon mariage ; & je la priai pour notre intérêt commun, de ne rien épargner pour découvrir ce que Mylord étoit devenu. Les six Sauvages ayant consenti à retourner à la Virginie avec l'Anglois qu'ils avoient amené, je leur fis promettre de revenir par la Caroline, & je demandai en grace à Madame Lallin de leur donner des guides, & toutes les commodités nécessaires pour le succès de leur voyage.

Je goûtai plus de repos après leur départ, que je n'avois fait depuis longtems. Je ne pouvois manquer d'être bientôt informé avec certitude de ce qui étoit arrivé à

à Mylord ; & Fanny faisant plus d'effort que jamais sur elle-même , parvint à me déguiser entièrement le trouble continuel de sa jalousie. Elle suivoit apparemment le conseil de Madame Riding. Il y avoit déjà quelque tems que sa grossesse s'étoit déclarée. Les Abaquis en témoignèrent une joie extrême. Ils avoient dans ces occasions certaines cérémonies superstitieuses qu'ils pratiquoient à l'égard de leurs femmes , & qu'ils me proposèrent par rapport à la mienne. Je rejettai leurs offres , & je profitai de cette circonstance , comme j'avois déjà fait de plusieurs autres , pour dissiper peu à peu leur aveuglement. Ils m'écoutoient avec admiration , lorsque je leur parlois d'une autre Divinité que le Soleil , plus ancienne & plus puissante que lui , dont il étoit lui-même l'ouvrage , & dont il recevoit continuellement sa chaleur & sa lumière. Mais comme ils n'étoient pas capables d'être convaincus par la force d'un raisonnement , je ne m'étois jamais

aperçu que mes discours eussent fait sur eux l'impression que je desirois; & j'attendois toujours pour entreprendre de changer leur Religion, qu'il survînt quelque événement extraordinaire que je pusse faire tourner adroitement au succès de ce dessein. Il s'en présenta un, dont je tirai tout le fruit que j'espérois. Peut-être trouvera-t-on quelque chose d'irrégulier, ou du moins de trop humain dans les moyens que j'employai: mais je crois ma conduite justifiée par mes intentions, sur-tout à l'égard d'un Peuple grossier qui ne pouvoit être ébranlé d'une autre manière.

Mouou avoit, comme je l'ai dit, d'excellentes qualités. Il avoit le corps bien fait & vigoureux: il étoit sobre, adroit, entreprenant, généreux, & d'une intrépidité qui le faisoit regarder avec raison comme le plus brave de tous les Abaquis. Mais son humeur vive & brusque le rendoit difficile à ménager, & je m'étois étonné plusieurs fois que Youngster, qui étoit
un

un autre caractère impérieux & violent, eût vécu si longtems en bonne intelligence avec lui. Ils eurent enfin un gros différend sur quelque point de la discipline militaire, & étant tous deux trop emportés pour s'arrêter à certaines bornes, ils se ménagèrent si peu qu'ils devinrent ennemis irréconciliables. Je fus instruit aussi-tôt de ce démêlé. Youngster m'en expliqua naturellement la cause; & quoiqu'il eût manqué peut-être un peu de prudence, il étoit clair par son récit que Moou étoit le seul coupable. Il le sentit sans doute lui-même; car lui ayant fait donner ordre de me venir rendre compte de sa conduite, il refusa de se rendre chez moi, & il demeura renfermé pendant quelques jours dans sa cabane, sans se laisser voir même de ses meilleurs amis. Son obstination me causa de l'embarras. Je ne pouvois fermer les yeux sans danger sur un refus qui bleissoit mon autorité; & j'appréhendois d'un autre côté, en le prenant sur un ton trop absolu,

de révolter contre moi la plus grande partie de la Jeunesse, qui lui étoit entièrement dévouée. Je me servis d'abord d'Iglou & de quelques autres Sauvages des plus modérés, pour le porter doucement à rentrer dans le devoir. Leurs efforts furent inutiles. Cet esprit violent & vindicatif ne pouvoit digérer l'insulte que Youngster lui avoit faite en le maltraitant de plusieurs coups. Il s'emportoit ouvertement en menaces & en projets de vengeance, non seulement contre lui, mais contre moi-même & contre toute ma famille. Le mal commença à me paroître si fâcheux, que je me crus obligé d'y apporter un prompt remède. Je m'y déterminai bien plus encore, lorsque j'appris du vieil Iglou que toutes les nuits Moou recevoit la visite de quantité de jeunes gens qui étoient dans ses intérêts, & que suivant les apparences ils concertoient ensemble les moyens de satisfaire leur ressentiment. Le soir du même jour qu'il m'annonça cette nouvelle

velle, un jeune Abaqui s'introduisit chez moi dans l'obscurité, & m'ayant pris en particulier, il me fit un récit qui m'effraya. Il avoit su d'un autre le dessein de Moou. C'étoit de s'attrouper la nuit avec ceux qu'il avoit engagés dans sa querelle, de fondre sur ma maison, de se débarrasser de moi & de tous mes gens, en épargnant seulement Fanny, dont il vouloit faire son épouse; & de prendre ensuite sur la Nation l'autorité qui ne m'avoit été accordée, disoit-il, qu'à sa sollicitation.

Je remerciai vivement le jeune Sauvage. Un danger si pressant demandant toute ma diligence & tous mes soins, je fis avertir secrètement tout ce qu'il y avoit d'Abaquis sur lesquels je pouvois faire un fonds assuré; je leur recommandai de passer la nuit autour de ma demeure, & de ne laisser approcher personne sans mes ordres. Ensuite, réfléchissant sur les moyens de prévenir Moou, & ne voyant point de sûreté à le faire-

ar.

arrêter dans sa maison, je résolus de me délivrer de lui par la voie la plus sûre, qui étoit de le faire tuer en secret. Mon emploi me donnoit ce droit sur la vie d'un sujet rebelle & parjure. Ce fut cette dernière réflexion qui m'en fit naître une plus étendue, & propre à faciliter le dessein que j'avois d'amener les Abaquis à la connoissance du vrai Dieu. Je m'applaudis aussi-tôt de cette pensée, & je pris pour l'exécuter, des mesures qui me réussirent parfaitement.

J'assemb lai tous les Sauvages qui se trouvèrent autour de ma maison, & n'étant pas fâché d'en avoir un plus grand nombre encore pour témoins, je fis appeler tous ceux qui habitoient les cabanes voisines. Les voyant disposés à m'écouter, je les fis souvenir du serment par lequel ils s'étoient engagés à m'obéir, & de la punition à laquelle devoient s'attendre ceux qui auroient la témérité de le violer. Moou, leur dis-je, s'est rendu coupable du plus criminel
par-

parjure : si le Soleil que vous adorez étoit un Dieu aussi puissant que vous vous l'êtes figuré jusqu'aujourd'hui , il n'auroit pas tardé si longtems à lui faire sentir sa vengeance. J'ai laissé passer exprès quelques jours , pour vous faire appercevoir que vous vous trompez malheureusement dans l'objet de votre culte , & que c'est le Dieu que j'adore qui est seul capable de se venger & de punir. Je vous annonce donc de sa part , que ceux d'entre vous qui manqueront à l'obéissance, recevront de lui un horrible châtiment, & que Moou en sera le premier exemple. Allez lui faire à lui-même cette déclaration , ajoutai-je en me tournant vers Iglou, & exhortez-le à se reconnoître, s'il veut éviter le terrible supplice qui le menace.

Je ne congédiai les Sauvages, qu'après les avoir prié pour leur propre intérêt, de profiter du malheur de Moou , & d'ouvrir les yeux sur ce qui arriveroit bientôt. Etant rentré ensuite chez moi

moi avec Youngster, je lui communiquai mon dessein, & je le chargeai lui-même de l'exécution, Mais comme j'aurois souhaité d'accompagner la mort de Moou de quelque circonstance extraordinaire, capable de causer de l'effroi aux Abaquis, nous cherchâmes par quel stratagème nous pourrions en imposer à ce Peuple crédule & grossier. Si j'eusse eu de la poudre en abondance, j'aurois trouvé mille moyens de les épouvanter, soit par le bruit, soit par d'autres effets qui leur étoient inconnus; mais j'en avois apporté si peu de Powhatan, qu'en ayant donné une partie à Mylord avec les deux pistolets de mon esclave Iglou, il ne m'en restoit guères plus d'une demi-livre. Cependant Youngster crut que cela pourroit suffire pour le projet qu'il forma; & tout puérile qu'il étoit, il lui réussit heureusement. Il prit la boîte même où je tenois ma poudre renfermée, qui étoit une corne épaisse, & fortifiée par trois ou quatre cercles de cuivre.

vre. Il la ferma avec beaucoup de soin, en pressant la poudre pour lui donner plus de force ; & il y laissa seulement une petite ouverture, à laquelle il fit tenir une fusée. Il attachâ ensuite à la boîte une petite corde, qui devoit servir à la soutenir. Ayant pris avec cela mes deux pistolets qu'il avoit chargés, il se fit suivre de nos deux autres Anglois, dont le secours lui étoit nécessaire. Son dessein étoit de monter sur le toit de la cabane de Moou, avec l'aide des deux Anglois. L'obscurité de la nuit l'empêchoit de craindre d'être apperçu. Il devoit s'approcher de la cheminée, qui n'étoit qu'un large trou pratiqué dans le toit, suivant l'usage de la plupart des Nations de l'Amérique ; mettre le feu à la fusée, laisser pendre la boîte dans la cabane à une certaine hauteur ; & comptant que l'étonnement de voir les étincelles de la fusée attireroit aussitôt Moou & ses compagnons au-dessous du trou qui servoit de cheminée, il espéroit de pouvoir
l'ajus-

l'ajuster & le tuer d'un coup de pistolet. Le bruit du coup, la mort du rebelle, le fracas que feroit aussi-tôt la boîte qui ne pouvoit manquer de se briser en mille pièces, étoient des circonstances qui devoient sans doute effrayer les Sauvages ; mais j'appréhendois qu'il ne prît envie à quelqu'un d'entre eux de sortir trop promptement de la cabane, & que Younster ne fût apperçu sur le toit, qui n'étoit pas fort élevé. Il s'obstina à vouloir en courir tous les risques. Ses deux compagnons devoient se retirer aussi-tôt qu'il y seroit monté ; & il comptoit que dans l'épaisseur de la nuit, il ne lui seroit pas difficile de se dérober lui-même avec adresse. Si je l'en eusse voulu croire, il eût mis le feu à la cabane en se retirant, pour achever de rendre la scène terrible. Mais je m'y opposai absolument, par la crainte d'un incendie général, qu'il nous auroit peut-être été impossible d'arrêter.

Au

Au moment qu'il alloit partir le vieil Iglou vint me faire le rapport de sa commission. Sa présence me fit naître une nouvelle idée, qui servit encore au succès de mes vues. Lorsqu'il m'eut raconté que Moou avoit ri de mes menaces, & qu'il paroissoit craindre aussi peu les châtimens du Ciel que les miens, je lui ordonnai de retourner sur le champ pour renouveler ses exhortations au rebelle, & je lui dis de se faire accompagner de quelques membres des plus âgés & des plus considérés du Conseil. C'étoit dans le dessein qu'ils fussent présens à la mort de Moou, & qu'ils pussent en recueillir eux-mêmes fruit. Je les fis partir sans perdre de tems, & Youngster n'en perdit pas non plus pour se rendre au même lieu par un chemin différent. Je ne pus résister à la curiosité qui me porta à le suivre moi-même à quelque distance; & l'obscurité m'étant favorable, je demeurai à cinquante pas de la cabane de Moou. Je n'y

n'y fus pas longtems sans voir paroître quelques étincelles de la fusée, qui sortoient par le trou du toit. La boîte creva presqu'aussitôt, avec un fracas plus grand que je ne m'y étois attendu. Ce n'étoit pas l'intention de Youngster, qui s'étoit proposé de tuer auparavant Moou; & je fus quelques momens à craindre qu'il ne lui fût impossible d'ajuster son coup par la cheminée, ce qui auroit ruiné entièrement notre entreprise. Mais le bruit du coup de pistolet qui se fit bientôt entendre, me fit juger que tout s'étoit exécuté heureusement. Les deux Anglois passèrent près de moi dans le même instant sans m'appercevoir; & Youngster n'ayant point tardé à les suivre, j'appris de lui qu'il avoit réussi avec tant d'adresse & de bonheur, que le Ciel sembloit avoir conduit sa main. A peine avoit-il laissé descendre la boîte, que les Sauvages, frappés de l'éclat des étincelles, s'en étoient approchés avec admiration. Ils étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. La
fu-

fusée s'étant consumée un peu trop promptement, il n'avoit pu reconnoître assez-tôt Moon, pour tirer d'abord sur lui. La boîte avoit crevé avec beaucoup de violence. Ce contre-temps n'avoit servi qu'à le favoriser, en répandant l'effroi dans la troupe. Quelques-uns avoient été blessés dangereusement par les éclats de la boîte, & tous s'étoient jetés à terre en poussant un horrible cri, excepté Moon, que rien n'étoit capable d'épouvanter. Ce fier Sauvage avoit levé les yeux vers l'ouverture du trou, pour chercher la cause d'un si étrange événement; de sorte que rien n'avoit été plus facile à Youngster, que de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Nous nous retirâmes aussi-tôt à ma maison, pour attendre l'effet de cette scène. Nous entendîmes un bruit épouvantable qui paroissoit venir de tous les quartiers de l'habitation. Ceux d'entre les partisans de Moon qui avoient pu fuir, étoient rendus
chacun

chacun dans leurs cabanes, où leur effroi & leur consternation avoient rendu témoignage, autant que leurs discours, au prodige qui venoit d'arriver. Tout le monde s'empressoit de courir pour voir le cadavre de Moou, & cinq ou six jeunes Abaquis qui étoient encore à terre auprès de lui, retenus par leur frayeur autant que par leurs blessures. On ne manqua pas d'être bientôt informé des avertissemens que j'avois fait donner aux rebelles une heure auparavant. Il étoit si clair que leur punition ne pouvoit être qu'un effet de mes menaces, qu'il ne se trouva personne qui en eût le moindre doute. Cette opinion étant devenue générale, & se trouvant confirmée par le rapport de ceux qui avoient entendu ma harangue & mes prédictions, on commença à ne craindre que le Dieu dont j'avois annoncé les marques; & l'effet de cette crainte fut si étonnant, que tous les Abaquis de l'habitation vinrent en un moment environner ma cabane, en jet-

jettant des hurlemens affreux, & en me conjurant de paroître & de leur accorder mon secours.

Je sortis pour les rassurer par ma présence. Quoique la nuit ne fût pas fort avancée, je me trouvai presque aussi éclairé qu'en plein jour. Ils avoient allumé un nombre infini de flambeaux, tels qu'ils en ont l'usage : ce sont de longs bâtons de bois sec, enduits d'une espèce de raisiné. Leurs cris cessèrent à ma vue ; & les voyant disposés à m'écouter, je fis apporter un banc sur lequel je montai pour me faire entendre plus facilement. Je leur parlai avec force du crime de Moou, & de la justice de son châtiment. Quelque sévère qu'il eût été, je les assurai que mon Dieu étoit un bon Maître, qui n'exerçoit la vengeance qu'à regret, & qui eût pardonné même au parjure Moou, s'il ne se fût pas obstiné à mériter d'être puni ; mais que le voyant endurci dans sa révolte, & le Soleil, qu'ils

Tom. III. 1. Part. K avoient

avoient cru jusqu'alors redoutable , n'ayant pas assez de puissance pour le ramener au devoir, j'avois sollicité moi-même la punition terrible dont plusieurs d'entre eux venoient d'être témoins , & que ceux qui suivroient l'exemple de Moou , devoient s'attendre au même malheur. J'ajoutai que j'avois ordre de ce même Dieu qui favoit si bien punir , de leur offrir des faveurs & des bienfaits s'ils vouloient l'adorer ; qu'ils connoissoient maintenant sa puissance ; qu'elle s'emploieroit pour leur bonheur , & pour la destruction des Rouintons leurs ennemis ; qu'aimant sincèrement leur Nation , comme ils en devoient juger par le zèle que j'avois marqué jusqu'alors pour leurs intérêts , je n'étois point capable de leur rien proposer qui ne fût pour eux d'un solide avantage ; que je devois néanmoins les avertir , qu'après l'offre que je leur avois faite de la protection & de l'amitié de ce grand Dieu , ils devoient s'attendre à sa haine s'ils ne la rece-

recevoient pas avec reconnoissance ; & qu'en refusant de le préférer au Soleil , ils s'attireroient infailliblement le même sort que Moou.

J'avois parlé d'une voix si haute & si distincte , qu'il ne leur étoit rien échappé du sens de mon discours. Ils me firent connoître par leurs cris & leurs applaudissemens , qu'ils étoient prêts à suivre toutes mes volontés. Je leur ordonnai de se rendre après midi dans la prairie des Assemblées , où je leur expliquerois ce que le tems de la nuit ne me permettoit pas d'achever.

Ils marquèrent beaucoup de joie en se retirant. La mienne étoit aussi très-vive , de me voir si heureusement délivré de toutes mes craintes , & à la veille de réussir dans un projet que j'avois toujours eu extrêmement à cœur. Je méditai sur la forme que je devois faire prendre à leur Religion. Mon incertitude ne dura pas longtems. Ils n'avoient que les lumières les plus simples de la Nature , & je

ne les croyois pas capables d'en recevoir d'autres. J'examinai sur ce principe ce que l'Être infiniment juste pouvoit exiger d'eux. Il me parut que le point essentiel de leurs obligations étoit de reconnoître un Dieu tout-puissant, leur Créateur & leur Maître absolu; de l'adorer sans partage, & d'espérer ses récompenses. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur foi. Pour le culte, je résolus de bannir les cérémonies mystérieuses, parce qu'elles dégénèrent tôt ou tard en superstition; & que n'ayant pas à vivre toujours avec eux, je voulois éviter tout ce qui pouvoit les faire retourner à l'Idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des Temples. Quel usage en eussent-ils fait ? Ils les eussent orné. Leurs idées se fussent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, & ne se fussent point élevées plus haut que la voute. Insensiblement ils y eussent placé des Idoles, avec un redoublement d'ignorance & de ténèbres. Au lieu qu'en leur faisant

envisa-

envisager tout l'Univers comme un Temple magnifique que Dieu s'est fabriqué de ses propres mains, & Dieu lui-même assis au-dessus des nues comme sur un trône, où il est prêt sans cesse à écouter nos vœux & à recevoir nos adorations, il me sembla qu'une noble & si respectable idée seroit capable de fixer leur attention, & de s'imprimer dans leurs cerveaux grossiers d'une manière ineffaçable. Je m'arrêtai absolument à cette dernière méthode, & j'y ajoutai seulement deux choses, que je regardai comme deux secours nécessaires à la foiblesse d'esprit des Abaquis : l'une fut d'établir que tous les trois jours il se feroit dans la prairie une Assemblée de Religion, à laquelle toute la Nation seroit obligée d'assister : l'autre, de composer une Prière courte, mais d'un sens clair & expressif, que tout le monde apprendroit sans exception. Et de peur qu'il n'arrivât à quelqu'un de l'oublier ou de manquer à la réciter, mon dessein étoit d'ordonner que cha-

que chef de famille la prononçât tour à tour à haute voix dans les assemblées générales de la prairie, c'est-à-dire deux fois la semaine, & que les mêmes chefs la fissent répéter tous les jours, chacun dans sa famille, à toutes les personnes de l'un & l'autre sexe que j'avois soumises à leur autorité. Quelque simple que cet ordre de Religion puisse paroître à mes lecteurs, la connoissance que j'avois du caractère des Abaquis me rendit presque sûr qu'il étoit le seul propre à subsister longtems : surtout lorsque j'eus résolu d'engager les membres du Conseil, par un serment solennel qu'ils feroient à leur reception, à y tenir la main dans leurs quartiers respectifs, & à ne laisser jamais interrompre ni affoiblir l'usage de la Prière.

Le matin du grand jour où se devoit faire cet heureux changement, j'appris qu'un grand nombre des principaux Abaquis s'étoient assemblés dans une maison particulière, & qu'ils y étoient depuis
quel-

quelque tems à conférer ensemble , avec un air de secret qui sembloit renfermer du mystère. Comme il pouvoit rester encore quelques semences de la révolte de Moou , j'en fus allarmé. J'allois m'y transporter moi-même , lorsqu'on m'avertit qu'ils s'étoient séparés , & que quelques-uns d'entre eux venoient droit à mon logis. Je pris la précaution de me tenir sur mes gardes. C'étoient trois des principaux Vieillards , tous trois membres du Conseil , qui m'étoient députés de la part des autres. Etant entrés chez moi , l'un d'eux m'apprit fort respectueusement le sujet de sa visite. Tous les Abaquis sentoient fort bien , me dit-il , que le Dieu que je voulois leur faire adorer étoit plus puissant que le Soleil ; mais ils souhaitoient beaucoup de savoir où étoit ce Dieu qui ne s'étoit jamais fait voir à eux comme le Soleil , & dans quel endroit du Monde il faisoit sa demeure. C'étoit sur quoi ils me prioient de les instruire , avant que de les

obliger d'abandonner leur ancienne Divinité. Cette question, & les réflexions qui devoient sans doute l'avoir fait naître, me parurent extrêmement profondes pour des Abaquis. Je leur répondis avec douceur, que j'étois charmé de leur sagesse, & que je satisferois si pleinement à leurs difficultés, qu'il ne leur resteroit pas le moindre scrupule. Et comme je les connoissois effectivement pour les plus raisonnables de toute la Nation, je leur expliquai le Systême de Religion que je voulois leur faire embrasser. Ils approuvèrent tout ce qu'ils avoient entendu ; mais je fus étonné de leur voir renouveler à la fin leur première objection. Ce Dieu, me dirent-ils, ne se montre donc jamais ? J'avoue que cette nouvelle interrogation m'embarrassa ; non par la difficulté d'y répondre, mais par celle que je craignois à leur persuader que ce qu'ils ne voyoient pas pût exister réellement. Le Ciel m'inspira néanmoins le tour qu'il falloit pour faire sur eux une forte impression.

Non,

Non, leur répondis-je, il ne se montre pas, mais il se fait connaître par d'autres marques. N'entendez-vous pas souvent le tonnerre? Ils me dirent qu'ils l'entendoient, & qu'ils le craignoient beaucoup. Hé bien, repris-je, c'est le grand Dieu qui remue ainsi le Ciel, & qui fait trembler la Terre. Vous avez vu la pluie, la grêle, la neige; vous avez senti l'ardeur du feu, la rigueur du froid; vous voyez croître vos arbres, vos fruits, tout ce qui sert à votre nourriture, c'est lui

ce qui se passe

vos yeux; &

z, ingrats Aba-

ne s'est jamais

vous! La vérité

à ton peut-être

dont je la prononçai, ou plutôt la bonté infinie de Dieu qui vouloit tirer ces pauvres Sauvages de leur aveuglement, leur défilâ entièrement les yeux, qu'ils me parurent transportés de joie de se trouver tout d'un coup au milieu de la lumière. Ils me protestèrent

qu'ils n'adoreroient jamais d'autre Dieu que le mien ; & m'ayant quitte dans ces sentimens ; ils les répandirent plus que jamais dans l'habitation, en apprenant à tous ceux qui se trouvoient à leur rencontre, que rien n'étoit égal au Dieu que je leur avois annoncé , puisque c'étoit lui qui produisoit les arbres, les fruits, le feu, le tonnerre, & ce qu'il y avoit de plus admirable dans la Nature.

Ils étoient
ligieuse d
rendirent
blée. J'y
jusqu'à ve
Fanny &
voulurent
spectacle,
dries que n
discours a
tention. Je leur proposai le plan
que j'avois formé, je réglai le
tems & l'ordre des Assemblées ;
je leur découvris avec les plus vi
ves expressions, & sous les plus
fortes

fortes images , la grandeur du Maître qu'ils alloient servir , ce qu'ils devoient attendre de sa bonté s'ils le servoient fidèlement , & de sa colère s'ils oublioient jamais les engagements qu'ils alloient prendre. Malgré leur grossièreté , je leur fis comprendre , qu'indépendamment des plaisirs & des récompenses que je promettois après la vie à leur fidélité , la Religion qu'ils embrassoient seroit d'un extrême avantage pour le bien de la Nation , & pour le soutien des Loix que j'y avois établies ; qu'après l'obligation d'honorer le Dieu tout-puissant , elle ne leur en imposoit point d'autre que celles que je leur avois déjà prescrites ; c'est-à-dire , de s'aimer les uns les autres , & de contribuer de tout leur pouvoir au bien public & particulier. Je les exhortai sur-tout à la reconnoissance pour les faveurs continuelles qu'ils recevoient du Souverain Etre. C'est lui , leur dis-je , qui vous a donné la naissance , qui vous conserve ; qui vous fournit libé-

ralement tout ce qui vous plaît & qui vous est utile. Ne sentez-vous pas qu'il faut aimer celui qui vous comble ainsi de ses bienfaits ? O bons Abaquis ! la Nature vous a donné un cœur, apprenez à en faire usage ; & si vous êtes sensibles à quelque chose, foyez-le à ses faveurs que vous éprouvez continuellement.

Ce bon Peuple étoit dans un silence qui exprimoit son contentement & son admiration. Je remarquai que la plupart tournoient les yeux vers le Ciel, lorsqu'ils m'entendoient prononcer le nom de Dieu, comme s'ils eussent cherché à le voir dans le lieu où je leur avois dit qu'il faisoit son séjour, & qu'il étoit sur son trône à les observer & à juger de la sincérité de leur hommage. Enfin je renouvelai leur attention, en leur parlant de la Prière que j'avois composée pour eux, & les ayant exhortés à me suivre de cœur, je la prononçai à haute voix, les yeux & les bras le-

levés. Ils imitèrent tous ma posture. Je dois le confesser, un sentiment de joie délicieuse se répandit dans mon ame, en finissant le dernier acte de cette auguste cérémonie. Peut-être le Ciel ne reçut-il jamais d'hommage plus sincère & plus naturel, que celui qui lui étoit rendu dans ce moment par des cœurs simples où régnoit la droiture & l'innocence; & j'ai toujours regardé comme une des plus glorieuses & des plus fortunées circonstances de ma vie, la part que je puis m'attribuer à ce grand changement.

Je m'occupai pendant quelques jours du soin de faire apprendre ma Prière à tous les chefs de famille, afin qu'ils pussent l'apprendre eux-mêmes à leurs enfans. Fanny & Madame Riding ne s'épargnèrent pas non plus pour rendre le même service aux Femmes Sauvages. Elles s'étoient déjà employées heureusement à leur inspirer des sentimens de pudeur & de modestie, de l'attachement & de la fidélité pour leurs époux,

de la tendresse & de l'attention pour leurs enfans; & à leur faire perdre quelque chose de leur rudesse & de leur barbarie, sans y rien substituer néanmoins qui pût les conduire un jour à la corruption des mœurs & à la mollesse. Nous prenions toutes nos mesures de concert & avec délibération, & le but commun de nos soins étoit de délivrer les Abaquis de tout ce qui les avoit ravallés jusqu'alors au-dessous de la qualité d'Hommes. Cette réflexion étoit de Fanny. A le bien prendre, me disoit-elle, tout ce qui est opposé à la Raison, ou qui s'en écarte par quelque excès, n'appartient point à l'Humanité; & dans ce sens, on trouveroit peut-être autant de Sauvages & de Barbares en Europe, qu'en Amérique. La plupart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la Raison, par leurs excès de mollesse, de luxe, d'ambition, d'avarice; celles de l'Amérique, par leur grossièreté & leur abrutissement. Mais dans les unes & dans les

les

les autres, je ne reconnois point des Hommes. Les unes sont en quelque sorte au-delà de leur condition naturelle, les autres sont au-dessous ; & les Européens & les Américains sont ainsi de vrais Barbares, par rapport au point dans lequel ils devroient se ressembler pour être véritablement Hommes. C'est à ce point, ajoutoit-elle, qu'il faut élever, s'il est possible, nos pauvres Abaquis ; & notre étude doit être de le faire par des moyens qui puissent les y fixer.

Pendant que nous rendions ces importans services à nos Sauvages, & que l'emploi que j'avois accepté me les faisoit regarder comme un devoir, nous ne perdions point de vue nos propres intérêts. Nos vœux les plus ardens étoient toujours pour la conservation de Mylord Axminster, pour le succès de ses entreprises, & pour le bonheur de le rejoindre. Notre inquiétude sur son sort ramenoit-là tous nos entretiens. La grosse é

épouse

épouse étoit si avancée, que de quelque manière que les évènements pussent tourner, il ne falloit pas penser à quitter les Abaquis avant qu'elle fût délivrée. Quelques semaines se passèrent encore. Enfin le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une fille, qui ressembloit, me dit-on, à son malheureux père. Triste objet de la plus cruelle sentence du Sort ! Hélas ! sous quels affreux auspices étois-tu née ! Je la pris dans mes bras ; & le cœur plein de tous les sentimens paternels, le premier souhait que je fis pour elle, fut d'être plus heureuse que son père & que sa mère. Mes vœux ne furent point écoutés.

Mon épouse se rétablit promptement de ses douleurs. Tous ses soins se tournèrent sur sa fille. On fait ce que c'est que la tendresse d'une jeune mère. Je remarquai qu'il en rejaillissoit quelque chose jusques sur son humeur. Elle en devint moins mélancolique.

que. Ses yeux me parurent moins rêveurs ; & soit que ce cher gage de notre amour eût redoublé son affection pour moi & dissipé ses soupçons , soit que la seule joie d'être mère produisit ce changement , je m'aperçus que ses caresses étoient plus vives & plus ouvertes qu'elles n'avoient jamais été. Les miennes ne pouvoient guères redoubler , car je n'étois point capable d'inégalité dans mes attentions pour Fanny : cependant , sa tranquillité mit dans mon cœur quelque chose que je n'y avois pas encore senti. J'en marquai secrètement ma joie à Madame Riding , qui y prit part sans s'expliquer davantage.

Je continuai pendant quelque tems à gouverner paisiblement les Abaquis. Quelques-uns de leurs chasseurs ayant rencontré un jour un gros de Rouintons au milieu d'une forêt , l'antipathie des deux Nations ne leur permit pas de se séparer sans en venir aux mains. Les Abaquis furent maltraités. Ils ne s'échappèrent qu'avec perte d'une
par-

partie de leurs gens; & parmi le reste, il y en eut peu qui revinrent sans blessures. Ce malheur ranima toute la haine de la Nation contre ces cruels voisins. La Jeunesse sur-tout, que les leçons continues de Youngster entretenoient dans une humeur guerrière, & qui souhaitoit passionnément de faire l'essai de ses nouvelles armes, me sollicita vivement de lui laisser tirer vengeance de l'insulte que les Abaquis venoient de recevoir. Je balançai si je devois leur accorder cette permission. La guerre m'a toujours fait horreur. C'est la honte de la Raison & de l'Humanité. Excepté le cas d'une juste défense, qui doit faire gémir même après la victoire, une bataille est le dernier attentat où l'extravagance & la fureur puissent se porter; & dans les principes de ma Morale, un Héros guerrier n'est qu'un Monstre infame. Avec ces sentimens, je ne devois pas me rendre facilement aux instances de mes Sauvages. Cependant, la même raison qui m'avoit porté à leur faire prendre

dre

dre une teinture de discipline militaire sous la direction de Youngster, me fit penser que ce seroit un extrême avantage pour eux, d'humilier les Rouintons avant mon départ, & d'ôter une fois pour toujours à cette barbare Nation l'envie & le pouvoir même de les inquiéter. Je résolus de prendre moi-même la conduite de cette guerre, pour contenir les Abaquis dans la modération. Je me flatai aussi que si les Rouintons n'étoient pas absolument intraitables, il ne me seroit pas impossible de les gagner peu à peu, & de les engager peut-être à se réconcilier si bien avec les Abaquis, qu'ils renonçassent de part & d'autre à leur haine, & qu'ils s'unissent pour ne composer qu'une même Nation.

M'étant donc expliqué avec Youngster sur les mesures qui venoient à ce dessein, je déclarai publiquement que je croyois la guerre juste & nécessaire; & que pour donner aux Abaquis un nouveau témoignage de mon affection, je

je leur promettois de me mettre à leur tête. Les cris de joie retentirent jusqu'au Ciel. On ne pensa plus qu'aux préparatifs. J'en laissai le soin à Youngster, & je m'occupai pendant quelques jours à rassurer Fanny & Madame Ridding, à qui cette résolution caufoit de mortelles allarmes. Leur crainte eût été juste, s'il y eût eu pour moi beaucoup de risques à courir. Il est certain que je n'eusse pu, sans une extrême folie, les exposer à tout ce qu'elles pouvoient appréhender de fâcheux, si ma mort, ou quelque autre accident, les eût privés de ma présence & de mon secours. Mais j'étois sûr que les Rouintons ne tiendroient pas un moment devant moi. Leur petit nombre, qui ne pouvoit s'être réparé depuis les pertes récentes qu'ils avoient essuyées, & l'opinion qu'ils avoient de moi sur les bruits qui s'en étoient répandus certainement jusqu'à eux, me faisoient regarder cette expédition comme une partie de
chasse.

chasse de quatre jours. D'ailleurs , je me propoisois bien moins de les réduire par les armes , que de les gagner par la douceur & par l'offre de mes bienfaits. Je fis donc comprendre aux deux Dames , qu'elles ne devoient pas s'allarmer le moins du monde , & qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi , non plus que pour elles , qui étoient aussi sûrement dans l'habitation , que dans la meilleure ville de l'Europe.

En effet , étant parti deux jours après , à la tête d'un corps d'Abaquis composé de leur plus belle jeunesse , je me rendis en moins de douze heures auprès de la principale habitation des Rouintons. Quoiqu'ils s'attendissent bien que leurs voisins marqueroient quelque ressentiment de leur dernière perte , je ne m'aperçus point qu'ils fussent sur leurs gardes avec cette vigilance que la crainte inspire. Mais tel est , comme je l'ai déjà fait observer , le génie de la plupart de ces misérables

bles Peuples. Ils ne connoissent ni règles de défense, ni précautions de sagesse. Ils en viennent aux mains, & s'égorgent brutalement sur les moindres démêlés; le plus foible fuit, & le vainqueur se retire, jusqu'à ce l'occasion se présente de renouveler le combat. Il m'eût été facile de foudre sur l'habitation, & d'exterminer les Rouintons jusqu'au dernier. Mon dessein étoit tout différent. Ayant fait arrêter mes compagnons, je députai Youngster, qui s'offrit hardiment pour ce dangereux message, avec trois Abaquis qui connoissoient les lieux; & je leur donnai ordre de proposer la paix à nos ennemis, à trois conditions.

La 1. qu'ils se hâtassent de ramasser leurs armes, & de les apporter hors de l'habitation, pour les bruler en notre présence.

La 2. qu'ils abandonnassent aussitôt leur canton, pour venir former un nouvel établissement dans

dans la vallée des Abaquis, où je leur promettois qu'on leur fourniroit toutes sortes de secours & de commodités.

La 3. qu'ils y fussent soumis à mon Gouvernement.

S'ils refusoient d'accepter mon amitié à ces trois conditions, je ne leur laissois que le choix de fuir du canton pour n'y revenir jamais, ou d'être tous massacrés sans exception & sans quartier.

Je chargeai Youngster de leur faire cette déclaration d'un air fier; mais de prendre ensuite des manières douces & humaines pour les exciter à la confiance, & d'exhorter même quelques-uns des principaux d'entre eux à me venir trouver sans armes, pour recevoir des marques de la bonté que je leur promettois.

On voit que pour agir avec cette confiance & cet air d'empire, je devois être tout-à-fait sûr du succès de ma conduite. J'avois du moins cette espèce de sûreté, qui porte sur la parfaite connoissance

ce du caractère de ceux avec lesquels on doit traiter. J'avois avec moi quinze cens hommes bien armés ; j'étois certain , par des informations assurées , que le nombre des Rouintons réunis ne passoit pas huit cens , en y comprenant leurs enfans & leurs femmes ; & je savois que la coutume générale des Sauvages est de fuir sans combat , lorsqu'ils se sentent inférieurs en nombre. Je n'appréhendois qu'une chose ; c'étoit que les Rouintons ne conçussent trop de frayeur lorsqu'ils me sauroient si proche d'eux , & que se défiant de mes propositions , ils ne prissent aussi-tôt le parti de se sauver , avec la facilité que des Sauvages nuds ont toujours à le faire. Mes Députés se présentèrent hardiment à l'entrée de l'habitation ; & pour prévenir toute insulte , leur premier soin fut de faire connoître qu'ils étoient soutenus par un corps de quinze cens hommes. Cette nouvelle , & la déclaration qu'ils firent aussi-tôt du sujet de leur arrivée ,
se

se répandirent en un instant parmi les Barbares, & produisirent une partie de l'effet que j'avois prévu; c'est-à-dire, que la plupart ne consultant que leur crainte, se sauvèrent promptement dans les forêts voisines. Cependant, plusieurs de ceux qui s'étoient amassés d'abord autour de Youngster, & auxquels il s'étoit adressé, ne voyant rien qui dût les effrayer, demeurèrent tranquilles à l'écouter. Il les flata par ses discours & ses promesses, & il n'épargna rien pour leur faire sentir l'avantage de ses offres. Il crut les avoir ébranlés; mais comme ils étoient en petit nombre, & qu'il étoit à souhaiter que les fuyards pussent être engagés à revenir dans l'habitation, il s'imagina que le seul moyen étoit de quitter ceux qui l'avoient écouté, en les priant de faire comprendre aux autres qu'ils devoient être sans crainte; & que rien n'étoit plus avantageux pour leur nation, que de s'unir par une bonne paix avec les Abaquis. Il leur laissa le reste du jour & la nuit suivante pour délibérer, & il leur promit de retourner à eux le lendemain.

main avec la même douceur & les mêmes intentions. Ce fut inutilement qu'il s'efforça de m'en amener quelques-uns , personne n'eut la hardiesse de le suivre.

Je fus ravi de voir Youngster qui venoit tranquillement , & j'en augurai bien de sa négociation. Son rapport augmenta mes espérances. Je louai sa conduite , & je pris le parti d'attendre jusqu'au lendemain. Nous n'étions pas éloignés de l'habitation ; mais une petite colline , au pied de laquelle j'avois assis mon camp , nous en cachoit la vue. J'avois choisi cette situation , pour ne pas trop effrayer nos ennemis par une approche brusque & précipitée. Youngster mit un ordre admirable dans notre petite armée , avec toutes les précautions qui pouvoient nous empêcher de craindre la surprise. Le reste du jour s'écoula sans le moindre mouvement de la part des Rouintons.

La nuit étant devenue fort sombre , on vint m'avertir lorsque je commençois à prendre un peu de repos , qu'on voyoit des tourbillons de fumée épaisse s'élever au sommet

met de la colline, avec un éclat de lumière qui ne pouvoit signifier qu'un grand incendie. J'allai m'éclaircir par mes propres yeux. Il me fut aisé de juger que c'étoit l'habitation des Rouintons qui étoit en feu, & je ne doutai pas un moment que cette cruelle nation ne l'y eût mis volontairement. Je donnai ordre que personne ne s'écartât jusqu'au jour, appréhendant quelque autre effet du desespoir de ces misérables. J'envoyai le matin Youngster à la découverte, avec une partie de mes gens. Son rapport fut tel, à peu près, que je me l'étois imaginé. Les Rouintons, soit par défiance de mes promesses, soit par un pur effet d'inhumanité & de barbarie, avoient mieux aimé abandonner le pays, que de se soumettre. Ils avoient mis le feu, en partant, non seulement à leur grande habitation, mais à plusieurs petits-hameaux répandus aux environs. Leurs cabanes, qui étoient de bois sec, étoient déjà entièrement consumées; & ce qui marquoit mieux leur caractère féroce

& cruel, ils avoient égorgé leurs vieillards & leurs malades. Youngster trouva encore leurs cadavres, qui avoient échappé aux flammes.

Je m'affligeai de cette nouvelle, par un sentiment d'humanité. Mais un trait de cette barbarie me faisant assez connoître que je m'étois flaté vainement de pouvoir civiliser un peuple si brutal, je regardai comme un bonheur pour les Abaquis, d'être entièrement délivré de ces dangereux voisins. Tel fut le succès de cette expédition, qui ne devoit pas alarmer beaucoup, comme on le voit, Madame Riding & mon épouse, puisque mes Sauvages n'eurent pas même l'occasion d'y tirer un coup de flèche. Je ne me serois pas tant étendu sur un événement si léger, s'il n'eût produit peu de tems après des effets si terribles, que mon sang se glacé encore de l'engagement où je me suis mis de les raconter.

*Fin de la Première Partie du
Tome Troisième.*

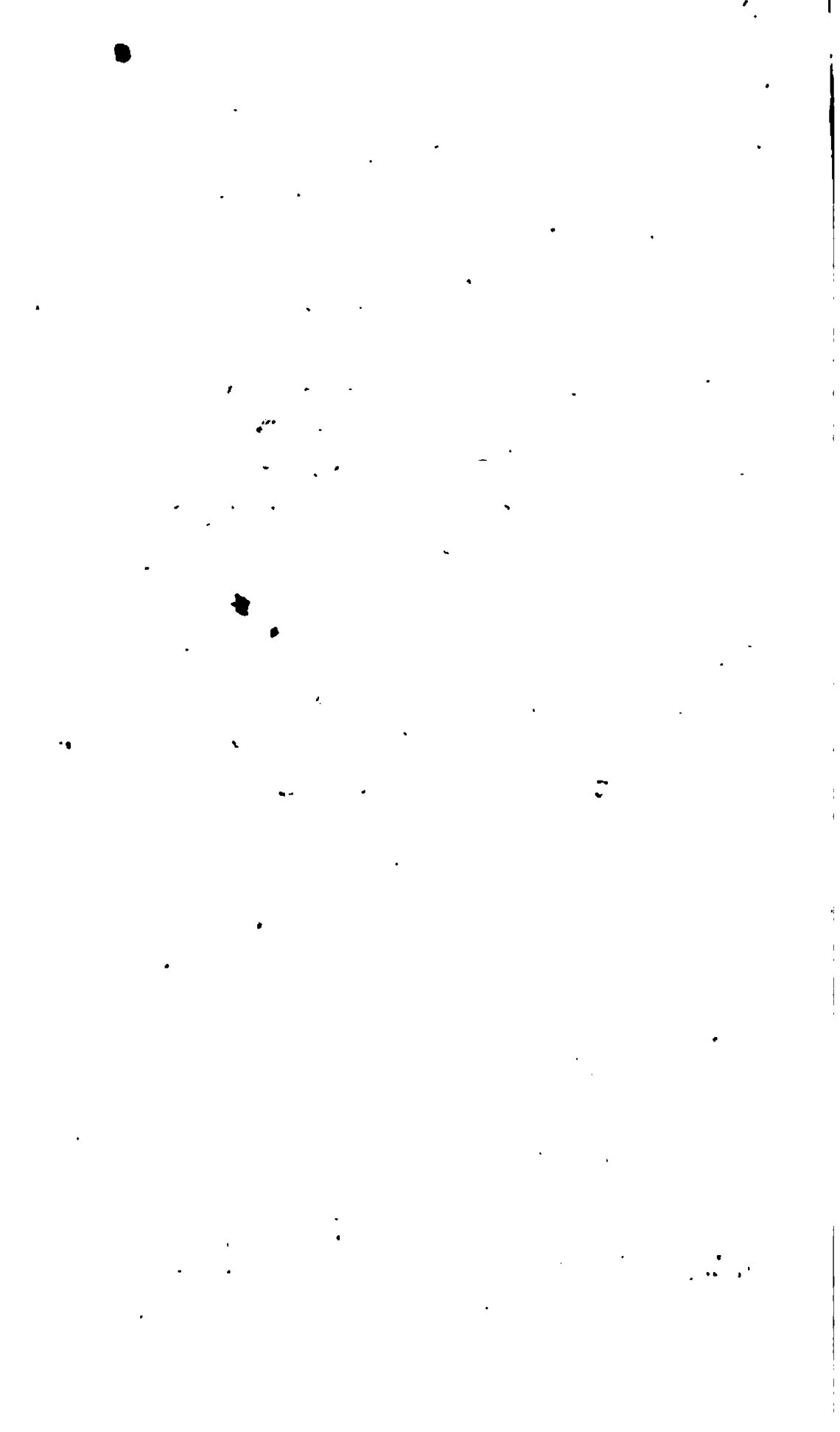


LE
PHILOSOPHE
ANGLAIS,
OU
HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWELL,
ECRITE PAR LUI-MEME
TRADUITE DE L'ANGLAIS,
Et enrichie de Figures en Tailles-douces.


NOUVELLE EDITION.
TOME TROISIEME,
SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
Chez ARKSTEE & MERKUS.
MDCCLIV.



LE PHILOSOPHE
ANGLAIS,
OU
HISTOIRE
DE MR.
CLEVELAND,
FILS NATUREL DE CROMWELL.

~~~~~  
LIVRE CINQUIEME.

 A tranquillité & le bon ordre me parurent si bien établis parmi les Abaquis, que sans penser à multiplier leurs loix & leurs obligations, je me bornai à les contenir dans l'observation exacte de  
*Tom. III. 2. Part. A cel-*

celles qu'ils avoient déjà. C'étoit le seul moyen d'assurer le fruit de mes travaux, qui eût été fort incertain après mon départ, si je n'eusse pris soin de lier ainsi ces bons Sauvages par les chaînes de l'habitude. Quelques mois se passèrent donc encore à répéter nos exercices ordinaires, & à attendre le retour des Sauvages que j'avois fait partir pour la Virginie avec l'Envoyé de Madame Lallin. Je remettois après leur retour, à prendre une résolution qui pût nous conduire à quelque chose de raisonnable & d'assuré, espérant toujours de tirer de leur rapport quelques lumières capables de me déterminer. Je ne pouvois juger exactement de la longueur de leur voyage, ni du tems qu'ils avoient besoin d'y employer. C'étoit le principal sujet de mon embarras. Il m'étoit venu plus d'une fois à l'esprit, sur-tout depuis les couches de mon épouse, de partir avec elle & le reste de ma famille, pour tenter moi-même de trouver le chemin de la Caroline. Ce n'est pas que je ne m'attendisse

à de grandes difficultés de la part des Abaquis, qui nous étoient trop affectionnés pour consentir volontiers à notre départ: mais j'eusse réussi peut-être à les tromper, en leur faisant entendre que nous ne les abandonnions point sans retour. Nous eussions pris une escorte, ce qui eût encore aidé à leur persuader que notre dessein n'étoit pas de les quitter absolument; & nous n'eussions point eu de peine à nous en défaire, si le Ciel eût béni notre route, & nous eût fait tomber dans quelque Habitation Angloise ou Espagnole.

Quelque dangereux que fût ce plan, il n'y en avoit point d'autre à choisir, en supposant que nous ne reçussions point de nouvelles de Mylord. Je m'y arrêtai à la fin, comme un malade fait à un remède amer & douloureux qu'il craint presque autant que ses maux. Je le communiquai même à mon épouse & à Madame Riding, qui ne balancèrent point à l'approuver, & qui se disposèrent hardiment à en courir tous les risques. Nous n'étions plus

## 4 HISTOIRE

retentis que par la foible espérance que nos Sauvages pourroient arriver au moment que nous y penserions le moins. Elle ne fut pas trompée. On nous les annonça un jour. Mon émotion fut si grande à cette nouvelle, que j'eus peine à me soutenir. Ce fut bien pis, lorsque je vis mon épouse tomber évanouie de surprise & de saisissement.

Si l'on se figure en effet quelle devoit être notre inquiétude & notre ennui après quinze mois de séjour dans une habitation de Sauvages, & plus d'un an qui s'étoit écoulé sans que nous eussions entendu parler de Mylord, on concevra que le plus léger espoir ne pouvoit manquer de nous causer une agitation extraordinaire. Mais si ce n'étoit pas la joie, c'étoit du moins une incertitude de sentimens, qui nous avoit mis d'abord dans cette violente situation. Il falut bientôt éprouver d'autres mouvemens, dont la nature étoit moins équivoque ; ce fut ceux de la plus mortelle crainte,

## DE MR. CLEVELAND. 5

te, & par conséquent de la tristesse la plus profonde & la plus accablante.

Les Sauvages s'étoient rendus d'abord à Powhatan. Ils y avoient vu Madame Lallin, qui leur avoit facilité autant qu'elle avoit pu les moyens de gagner la Caroline. Avec le secours d'un Virginien qui favoit la Langue Angloise, ils avoient suivi les côtes de la mer, en s'informant dans tous les lieux habités si l'on avoit vu Mylord Axminster, ou si l'on avoit quelque connoissance de son sort. Ils n'avoient rien appris de ce qu'ils cherchoient. Desespérant de réussir mieux par de plus longues recherches, ils avoient repris leur route vers notre vallée, au travers de mille périls, & dans une incertitude continuelle du chemin. Enfin le hazard, ou plutôt la providence, qui ne vouloit plus nous laisser ignorer nos malheurs, & qui nous en préparoit encore de plus terribles, avoit permis qu'ils eussent rencontré dans de vastes déserts un de leurs compatriotes, un de

ces braves Abaquis qui avoient servi d'escorte à Mylord. Ils le ramenoient avec eux , & ce fut par lui-même que nous nous fîmes raconter aussi-tôt la funeste aventure de Mylord & de ses compagnons.

Ce malheureux Seigneur n'avoit pas été éloigné de cinq ou six journées de la vallée des Abaquis , qu'il avoit été attaqué par un nombre de Sauvages à peu près égal au sien. Il les avoit mis en fuite avec peu de perte. Ces Barbares, qui étoient des habitans vagabonds du grand Désert de *Draxara*, & qui passent pour les plus cruels de l'Amérique, n'avoient pas été découragés par leur défaite. La vue de Mylord, qui étoit à cheval & vêtu, aussi bien que les Anglois de sa suite, les avoit animés à retourner à la charge, dans l'espoir du butin. Ils s'étoient attroupés seulement en beaucoup plus grand nombre; & coupant le chemin aux Abaquis à quelque distance du lieu du premier combat, ils avoient fondu sur eux avec tant d'impétuosité & une grâ  
le

Le si terrible de flèches, qu'ils en avoient couché par terre une grande partie. Le reste, effrayé de se voir enveloppé de toutes parts en un moment, & se trouvant même hors d'état de recourir à la fuite, avoit rendu les armes pour se conserver la vie. Ils étoient demeurés prisonniers avec Mylord & ses Anglois. Les vainqueurs avoient partagé cette riche proie, & s'étoient divisés eux-mêmes pour prendre différentes routes. La plupart des Sauvages du Désert de Drexara sont Antrophophages, du moins à l'égard de leurs prisonniers. Ils n'habitent proprement aucun lieu. Ils sont sans cesse errans, à la chasse des bêtes, & des hommes qu'ils regardent comme leur plus friand gibier. La seule raison qui leur fait donner le nom de Sauvages de Drexara, est que cherchant les montagnes & les bois comme les lieux les plus propres à la chasse, ils aiment ce grand Désert, qui est rempli de bêtes féroces, parce qu'il est couvert de forêts d'une immense étendue.

## 8 HISTOIRE

J'étois tremblant & consterné en écoutant cette première partie de la relation du Sauvage, & je n'osois le presser de m'apprendre ce que j'avois le plus d'envie de savoir. Un début si terrible me faisoit attendre le sort le plus affreux pour l'infortuné Vicomte. Fanny étoit de son côté dans une agitation capable d'inspirer la pitié. Nous continuâmes de prêter notre attention, sans oser ouvrir la bouche pour proférer un seul mot. Heureusement, nous dit le Sauvage, je suis tombé en partage, avec Mylord & vingt de nos compagnons, à une bande des moins cruelles & des moins avides de chair humaine. Ce n'est pas qu'ils n'aient mangé d'abord six d'entre nous, pour rassasier leur première ardeur ; mais ils sont accoutumés d'aller chaque année sur le bord d'une grande rivière, où ils trouvent des hommes blancs, & vêtus d'habits, auxquels ils donnent leurs prisonniers, pour recevoir d'eux quelque chose qu'ils aiment beaucoup. Nous avons été conservés pour cela au nombre de  
sei-



## DE MR. CLEVELAND. 5

seize, & l'on nous a fait faire un long voyage pour arriver à la rivière; mais les hommes blancs n'y sont pas venus cette année. Nous avons été reconduits vers le Désert de Drexara, pour attendre l'année prochaine. Cependant, ajouta le Sauvage, je suis sûr que tous mes compagnons ne verront point ce tems-là; car de seize que nous étions, il y en a déjà quatre qui ont été mangés depuis notre retour de la rivière. Il nous raconta ensuite de quelle manière il s'étoit sauvé, & par quel bonheur il avoit rencontré ses trois compatriotes, après avoir erré deux mois dans des pays qui lui étoient inconnus.

J'ai su depuis que ces hommes blancs avec lesquels les Sauvages faisoient une espèce de commerce de leurs prisonniers, étoient les Espagnols de *Penfacole*, qui remontent en certains tems la grande rivière du St. Esprit, & qui achètent des esclaves pour quelques verres d'eau-de-vie, ou pour quelques denrées de nulle valeur.

A J

J'or-

J'ordonnai à l'Abaqui de se retirer après son récit ; & l'état où j'étois ne m'empêchant pas de faire réflexion sur celui où je voyois mon épouse , je fis en un instant ce que non seulement je n'avois jamais fait, mais ce dont je ne m'étois point encore cru capable. Je renfermai dans mon cœur la plus vive & la plus pressante de toutes les douleurs ; & moi, qui me sentois prêt à succomber sous ma peine, & à tomber sans force, j'en trouvai assez pour affecter de la constance, pour prendre une contenance tranquille, & pour entreprendre en un mot de consoler ma chère épouse. C'est ici que j'apprends de n'être plaint désormais de personne. Un personnage tel que j'ai été capable de le soutenir, & que je vai le représenter, paroîtra si étrange, & peut-être si contraire aux idées communes, que si l'on me fait la grace de le croire possible, on s'imaginera sans doute qu'il mérite moins de pitié que d'admiration. Il faut avoir éprouvé les douleurs qu'un autre sent, ou sentir

tir du moins qu'on peut les éprouver, pour être capable de s'y intéresser par la compassion; & non seulement il ne se trouvera personne qui ait senti des maux tels que les miens, mais à peine se trouvera-t-il quelqu'un qui les puisse comprendre.

La résolution que je pris donc en ce moment, de me rendre maître de tous les témoignages extérieurs de ma peine, devint une règle que j'ai suivie depuis avec une constance incroyable. Je ne prévoyois pas à quoi je m'engageois. La considération de mon épouse, dont je voulois soutenir le courage par mon exemple, m'engagea à former intérieurement cette espèce de vœu, qui renfermoit peut-être trop de témérité. J'ai eu néanmoins la force de l'exécuter : mais qu'il m'en a coûté ! & que le souvenir même que j'en conserve, est encore rempli d'amertume ! Chère Fanny, dis-je à mon épouse, il faut bénir le Ciel de ce qu'il permet du moins que nous soyons informés du malheur de Mylord. Le secours de la

providence ne sauroit manquer à l'innocence & à la vertu. Vous voyez qu'il l'a déjà éprouvé, en tombant heureusement dans la bande la plus humaine des Sauvages. Il recevra la même protection jusqu'à la fin. Peut-être a-t-il déjà été livré aux hommes blancs dont l'Abaqui nous a parlé. Ce ne peut être que des Anglois, ou des François, ou des Espagnols ; & quelque nation que ce soit de l'Europe, il est sans danger s'il est hors des mains des Sauvages. Oui, me répondit-elle en ne raisonnant que trop juste sur le sujet de nos craintes, oui, s'il est hors des mains des Sauvages : mais quelle apparence qu'il soit délivré de ces bêtes cruelles ? Il n'y a que deux mois, suivant le rapport de l'Abaqui, qu'ils sont revenus de leur grande rivière ; ils n'y doivent retourner que l'année prochaine ; & qui fait s'ils épargneront si longtems la vie de mon cher père ? Elle fondeoit en larmes en parlant ainsi ; & sa tendresse lui représentant vivement tout ce qu'elle avoit à craindre, elle pa-

paroissoit aussi effrayée que si elle eût vu Mylord prêt d'être dévoré par les Sauvages. Je lui dis pour la rassurer, que ces Barbares étant accoutumés à faire commerce de leurs prisonniers, il n'y avoit nulle raison de craindre qu'ils ne suivissent point leur usage ordinaire ; que je préviendrois d'ailleurs tous les effets de leur cruauté, mon dessein étant de me mettre incessamment à la tête de deux mille Abaquis, & de me servir des lumières que je pourrois tirer de celui qui avoit été compagnon de Mylord, pour prendre le chemin du Désert de Drexara ; que le Ciel seroit mon guide dans une entreprise où sa bonté & sa justice étoient intéressées ; enfin, que j'espérois de trouver Mylord, ce qui étoit le seul point difficile, & que rien ne me seroit si aisé que de le délivrer.

Fanny avoit trop de solidité d'esprit, pour se laisser flater par de fausses espérances. Elle sentit aussi parfaitement que moi toutes les difficultés de mon dessein, & voici le parti qu'elle prit sur le champ. Je suis

persuadée, me dit-elle, que vous n'abandonnerez point mon père, & que vous exécuterez ce que vous venez de me promettre. Mais je vois les pénis & l'incertitude d'une telle entreprise. Vous ne pouvez point me laisser ici derrière vous, au risque de tout ce qui peut m'arriver pendant votre absence, & presque certaine en vous quittant de ne nous revoir jamais. Il n'y a donc pour moi nul autre parti à prendre, que celui de partir avec vous. Nous retrouverons mon père, ou nous périrons tous ensemble en le cherchant. Quelque étrange que fût cette proposition, je ne pouvois la combattre raisonnablement. Cependant, je lui fis appercevoir plusieurs raisons qui la rendoient presque impossible. Nous n'avions point de voitures pour elle, sa fille, Madame Riding, & pour leurs deux femmes. Cette seule difficulté étoit insurmontable. Elle me répondit qu'elle la sentoît, & qu'elle n'en étoit point effrayée; qu'elles iroient à pied comme moi, aussi souvent que leur foiblesse le pourroit permettre

que

que si elles se trouvoient trop fati-  
gées, il feroit aisé de leur compo-  
ser des brancards que je ferois porter  
par nos Abaquis; que si j'en prenois  
deux mille avec nous, ils pourroient  
se succéder tour à tour, & nous  
rendre ce service sans beaucoup de  
peine & d'embarras. Pour les pro-  
visions de vivres, qui formoient une  
autre difficulté, elle ne put être ar-  
rêtée par la crainte d'en manquer,  
& elle se résolut à faire comme moi  
son principal fond sur la prodigieuse  
quantité de bêtes fauves qu'on  
trouve de tous côtés en Améri-  
que, & que nos Sauvages ne man-  
queroient pas de tuer continuelle-  
ment.

Nous partirons, lui dis-je en  
l'embrassant, chère Fanny, nous  
partirons. J'admire votre courage,  
& je veux me persuader que c'est  
pour lui donner un heureux succès,  
que le Ciel vous l'inspire. Je ne  
tardai point à communiquer notre  
résolution aux Abaquis. Je ne leur  
en parlai que comme d'une expédi-  
tion que je voulois entreprendre pour  
venger leurs compagnons, & pour déli-

délivrer Mylord. Toute la nation s'offrit avec ardeur; mais faisant beaucoup moins de cas du nombre, que du courage & du bon ordre, je déclarai que je ne voulois être accompagné que de ceux qui avoient été disciplinés par Youngster. C'étoit un corps d'environ deux mille hommes, qui paroissoient tous résolus & vigoureux. Ceux que nous laissâmes dans l'habitation, marquèrent du chagrin de voir partir avec moi mon épouse & toute ma famille; mais ils n'eurent pas néanmoins le moindre soupçon qu'ils alloient nous perdre pour toujours. Dans toute autre circonstance, nous n'eussions peut-être pas quitté sans quelque regret ce bon peuple, dans lequel nous n'avions trouvé pendant un si long séjour, que de la docilité, de la soumission, & tous les témoignages d'un sincère attachement. Le souvenir de leurs bienfaits n'est jamais sorti de ma mémoire; & j'ai prié le Ciel pendant toute ma vie d'affermir parmi eux, la connoissance & l'amour du bien, que je me suis efforcé de leur inspirer.

Quoi-



Quoique j'eusse borné le nombre de ceux qui doivent être de notre expédition, je ne pus refuser la satisfaction de me suivre, à quelques particuliers qui m'avoient été le plus affectionnés. J'eus regret de ne pouvoir l'accorder au vieil Iglou, qui, consultant moins son âge & ses forces, que son zèle, auroit entrepris de me suivre au bout du monde. Mais je consentis que Rem, sa fille, accompagnât mon épouse : sans parler de son attachement qui méritoit cette récompense, je crus qu'il y auroit mille occasions où ses services pourroient être utiles à Fanny & à ma fille. Enfin nous partîmes, après nous être mis sous la protection du Ciel, & l'avoir sollicité mille fois par les plus ardentes effusions de notre cœur.

Ciel ! quel départ, & quelle entreprise ! Je savois à peine de quel côté tourner nos premiers pas. Je concevois seulement qu'étant dans la Floride au-delà des Monts Apalaches, j'avois au midi le golfe du Mexique, & à l'orient les côtes  
de

de la mer du Nord. Il me paroissoit assez vraisemblable que les hommes blancs dont le Sauvage m'avoit parlé, n'étoient autres que les Espagnols, qui devoient remonter quelque grande rivière depuis le golfe du Mexique; car je n'en connoissois point vers la mer du nord jusqu'à la pointe de Tégeste, qui fût de la grandeur de celle que le Sauvage m'avoit représentée. Pour le *Désert de Drexara*, que j'appelle de ce nom en traduisant littéralement celui que le prisonnier Abaqui lui donnoit, je n'en avois jamais entendu parler: l'unique connoissance que je pusse en avoir, je la tirois de la comparaison que je faisois de son récit, avec l'opinion où j'étois que les hommes blancs étoient des Espagnols; & j'en conclus, que ce Désert devoit être par rapport à nous, au midi, ou un peu plus sur la droite en tirant à l'occident. A la vérité cela s'accordoit mal avec la route des trois Sauvages que j'avois envoyés à la Caroline, & avec la rencontre qu'ils avoient faite du  
pri-

prisonnier ; mais je savois de leur propre aveu , qu'ils n'avoient point tenu de route certaine , & je jugeois par la longueur de leur marche , qu'ils s'étoient prodigieusement égarés. Telles étoient les lumières , ou plutôt les profondes obscurités qui servoient de guides à notre malheureux voyage. Il faut néanmoins que je le confesse , pour ne pas donner une idée trop affreuse de mon embarras , j'avois un autre espoir , sans lequel il y auroit eu une extrême folie à me précipiter ainsi dans un labyrinthe inexplicable. Je comptois sur les éclaircissmens que je pourrois tirer des diverses nations qui se trouveroient sur notre route , & je n'appréhendois point leur rencontre , parce que j'étois assez bien escorté pour ne rien craindre de leur barbarie.

Nous marchâmes les huit premiers jours avec beaucoup de facilité. Quoique la chaleur fût assez grande , le zèle de mes Abaquis se foutenoit merveilleusement. Ils portoient sans répugnance les quatre brancards des femmes ; & comme ils se

se succédoient au moindre signe de lassitude, il ne me parut point qu'ils fussent fatigués de cet exercice. Je les animois d'ailleurs en marchant à leur tête ; & sentant le besoin que j'avois de leur secours, je prenois un air de confiance & de résolution, capable de leur en inspirer. Cependant, soit qu'ils ne fussent point aussi endurcis à la fatigue que les Sauvages vagabonds qui sont accoutumés à marcher continuellement, soit que la chaleur & le changement d'air pussent contribuer à les affoiblir, il y en eut un grand nombre qui se trouvèrent attaqués tout d'un coup d'une maladie dangereuse. Ce fâcheux accident nous contraignit d'arrêter. Je choisiss pour prendre quelques jours de repos, une prairie agréable ; le long d'une rivière, dont les bords étoient couverts d'arbres assez touffus pour nous défendre de l'ardeur du Soleil. Cette précaution n'empêcha point qu'il ne me mourût en deux jours trente de mes plus braves Sauvages. Je ne tardai point à m'appercevoir par les progrès du mal, qu'il étoit con-

tagieux. Je perdis quinze hommes le jour d'après, & l'on venoit m'avertir à tous momens qu'il y en avoit quantité d'autres qui étoient menacés du même sort. En moins de sept jours il s'en trouva huit cents de malades, & environ deux cents emportés par la force du mal. Plein d'une mortelle inquiétude pour le danger de mon épouse, je la fis séparer avec ses femmes du gros de la troupe, & je défendis sous peine de mort aux Sauvages, de s'approcher du lieu où elle étoit. Je chargeai Youngster du soin de veiller auprès d'elle, tandis que je m'occuperois à chercher quelque remède au mal de mes pauvres Abaquis. Mais le brave & fidèle Youngster fut atteint lui-même de cette funeste maladie, & je le vis expirer tristement deux jours après.

Le courroux du Ciel me poursuivoit. De tant de malheureux qui expiroient à mes yeux, j'étois sans doute le plus à plaindre, quoique la bonté de mon tempérament me feroit contre l'air infecté que je respirois à tous momens. J'étois  
sans

sans cesse au milieu de mes Abaquis, à les exhorter, à les consoler, à les interroger sur la nature & sur les symptômes de leur mal. Je séparaïs les malades d'avec ceux qui ne l'étoient point encore ; je faisois transporter les morts, de peur que le danger n'augmentât par l'infection des cadavres ; j'étois par-tout, je prêtois la main moi-même à l'ouvrage le plus pénible, je me menageois moins que le plus misérable de mes Sauvages. Cependant il me venoit souvent à l'esprit, qu'un zèle si inconfidéré pouvoit devenir pernicieux à mon épouse. Je craignois, en retournant le soir auprès d'elle, de lui communiquer quelque chose de l'air contagieux que j'avois respiré. Je pris le parti de me laver chaque jour dans la rivière avant que de la revoir, & de me couvrir de peaux différentes de celles que je portois en visitant les malades. Qu'auroit-ce été, si le mal m'eût attaqué moi-même ! Affreuse crainte ! J'en détournois mon attention, comme un criminel tâche d'éviter la pensée de son supplice.

ce. Je composois mon visage en m'approchant de Fanny; & loin de lui apprendre les progrès continuels de la maladie qui m'enlevoit tous les jours douze, quinze, & quelquefois vingt Abaquis, je la flatois par l'espoir d'un heureux changement. Elle feignoit de me croire, & dans le tems que je lui déguisois ainsi nos maux pour lui épargner le chagrin de les connoître, elle dissimuloit de même en affectant de les ignorer, de peur que ce n'en fût un nouveau pour moi que de l'y croire trop sensible.

Dans ce terrible desastre, ce fut un bonheur extrême, qu'elle, la fille, & ses femmes se conservassent dans une santé parfaite. Nous passâmes trois semaines entières dans le même lieu, sans la moindre apparence que nos misères pussent diminuer. Il m'étoit mort environ quatre cens Sauvages, & le mal continuant à se répandre, j'étois menacé de les perdre tous avec le même malheur. Je résolus de changer d'air, en plaçant mon camp sur une é-

mi-

minence qui ne paroïssoit éloignée que d'une journée des vastes prairies où nous étions. Je donnai ordre aux Sauvages de se préparer au départ. Mais je crus m'appercevoir qu'ils ne recevoient pas volontiers cette nouvelle. Quoique le lieu où je voulois les conduire fût assez proche, il s'avançoit sur notre route, & quelques-uns d'entre eux me firent connoître qu'ils s'attendoient moins à la continuer, qu'à retourner promptement vers leur habitation. Nouveau sujet d'une extrême inquiétude. Je cessai de les presser, pour me donner le tems d'approfondir leurs dispositions. Je reconnus bientôt que leur refus n'étoit point un mouvement qui fût né tout d'un coup. Ils s'étoient assemblés plusieurs fois pendant la nuit, pour délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre ; & la discipline s'étant beaucoup relâchée parmi eux depuis la mort d'Youngster, ils avoient murmuré contre moi, comme s'ils eussent dû m'accuser du malheur qui leur étoit arrivé. Je les trouvai donc si aigris & si mal disposés



à l'obéissance, que j'appréhendai de ne pouvoir les contenir longtems dans le respect qu'ils avoient eu pour moi jusqu'alors. Les conséquences n'en pouvoient être que très funestes. La moindre, & celle à laquelle je devois m'attendre naturellement, étoit de me voir abandonner tout d'un coup, & de demeurer avec ma famille à la merci des bêtes, ou d'autres Sauvages aussi cruels qu'elles. J'employai pendant quelques jours les sollicitations & les instances auprès de ceux dont la fidélité m'étoit moins suspecte, & je les engageai à faire eux-mêmes leurs efforts pour ramener l'esprit de leurs compagnons. Ils y travaillèrent inutilement. La vue même de cinq ou six cens de leurs semblables qui étoient encore atteints de la malaëie, & qu'ils devoient par conséquent se résoudre à laisser après eux, ne fit nulle impression sur les rebelles, & n'eut pas le pouvoir de les faire consentir du moins à attendre leur rétablissement. Il sembloit qu'après avoir déclaré le desir qu'ils avoient de retourner sur leurs pas, ils eussent quelque chose à crain-

dre s'ils différoient à partir. Ils étoient sourds à toutes mes raisons, ils refusoient de les entendre; semblable à un troupeau de bêtes qui se portent impétueusement toutes ensemble vers le même lieu, lorsqu'elles y sont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voient pas même la cause. Enfin, je ne reconnus plus dans mes bons Abaquis, qu'une troupe de Sauvages capricieux & inflexibles.

Le mal me parut sans remède. Le seul qui me restoit, & que je me déterminai à tenter, acheva de me perdre, en donnant occasion à ces misérables d'exécuter tout-à-fait leur résolution. Je les fis assembler autour de moi, & leur ayant reproché d'un air fêr leur inconstance & leur perfidie, j'ajoutai que j'étois assez bien instruit néanmoins que le nombre des perfides étoit petit, & qu'il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient disposés à me demeurer fidèles; que je voulois les connoître, & faire d'eux la distinction qu'ils méritoient, prêt à consentir que les autres s'éloignas-

sent

sent pour jamais de ma présence, & qu'ils retournassent sur le champ à l'habitation. Mon espérance étoit, que la honte de passer publiquement pour perfides, les retiendroit peut-être malgré eux dans le devoir. J'ordonnai en même tems, que ceux qui vouloient m'abandonner passassent à ma gauche, & que les autres se tinssent à ma droite. J'observois leur contenance. Il se passa quelques momens, sans que personne osât quitter sa place. Ils se regardoient les uns les autres avec un air d'étonnement & d'incertitude. Enfin, quelques-uns des plus mutins s'étant placés brusquement à ma gauche, ils furent suivis aussitôt du plus grand nombre. A peine eurent-ils pris un moment pour se reconnoître, & s'affirmer les uns des autres, qu'ils me tournèrent le dos avec un grand cri, & qu'ils prirent la fuite tous ensemble en tirant vers l'habitation. Il en restoit à ma droite plus de trois cens, dont j'avois lieu du moins de croire la fidélité assurée; mais ceux-ci mêmes, voyant fuir leurs

compagnons , & ayant demeuré quelque tems comme incertains à les regarder , me quittèrent tout d'un coup pour les suivre , sans que mes prières ni mes reproches fussent capables de les arrêter.

Quelle idée pourrois-je donner ici de ma douleur & de ma consternation ! ce sont-là de ces excès qui ne peuvent se représenter. Je demeurai absolument seul au milieu de la prairie. Les deux Anglois qui me restoient ne quittant point mon épouse , & le quartier des malades étant à cinq cens pas dans un endroit couvert d'arbres , je ne me trouvai pas même accompagné d'un seul Sauvage , de qui je pusse espérer le foible soulagement qu'on trouve à avoir quelqu'un pour témoin de ses peines. Ce n'étoit pas à mon épouse que je voulois les confier : elle les eût partagées , & les siennes n'étoient propres qu'à augmenter mon desespoir. Il falut les dévorer dans le fond de mon cœur. Je m'assis sur l'herbe dans le lieu même où j'étois. Avec quelque rigueur que le Ciel parût s'obstiner à ma perte , j'y

j'y levai les yeux pour intéresser sa bonté & pour attester sa justice. Je lui demandai, sinon les consolations qui pouvoient diminuer mes douleurs, du moins un secours de lumières qui pût diriger ma conduite, & me faire voir quelque jour à l'espérance, dans un état où je ne pouvois me persuader qu'il eût réduit personne avant moi. O Dieu, m'écriai-je mille fois, est-ce le desespoir qui vous honore? Si c'est par bonté que vous formez vos ouvrages, comment prenez-vous plaisir à les détruire? Que voulez-vous que je devienne? Que ferez-vous de Mylord, de ma malheureuse épouse, & de ma fille? Qu'ai-je donc gagné à vous invoquer, si vous n'écoutez jamais mes prières? O Dieu, écoutez-moi, & prenez pitié de vos malheureuses créatures!

Cependant après avoir passé quelque tems dans ces agitations, je recueillis tous mes esprits, pour tirer des circonstances de notre misère les foibles ressources que je pourrois y appercevoir. Il me parut d'abord qu'il n'y avoit point à dé-

libérer sur le lieu vers lequel nous devions penser à prendre notre chemin. Toute apparence d'espoir eût été vaine, excepté du côté des Abaquis. Lorsque j'eus reconnu entièrement la nécessité de prendre ce parti, je me repentis amèrement de n'avoir pas cédé à l'impatience des fugitifs. Mais ce regret étant inutile, j'examinai s'il y auroit désormais de la sûreté pour nous, même parmi ces Sauvages, après le tour de perfidie dont leur jeunesse avoit été capable. Je m'imaginois qu'ils pourroient craindre que je ne les punisse ; & la honte du crime, ou la crainte du châtimement achève quelquefois de faire violer tous les devoirs à ceux qui ne sont encore coupables qu'à demi. Cependant je me flatai que ma douceur pourroit me les réconcilier, & faire renaître en eux la confiance. Il y avoit deux difficultés qui me causeroient beaucoup plus de crainte & d'embarras. L'une regardoit les périls de la route. Nous allions nous trouver exposés à la rencontre & aux insultes de tous ceux qu'il plai-  
roit

roit au Ciel demander sur notre chemin; mais le danger étoit égal, de quelque côté que nous pussions tourner, & nous n'eussions pas été plus sûrs de l'éviter en nous déterminant même à ne pas changer de lieu. Il falloit donc s'en remettre à la Providence, & continuer d'implorer son secours. Le second obstacle étoit la fatigue d'une marche de dix jours, que les deux Dames & leurs femmes ne pouvoient avoir la force de supporter. Je n'avois que Rem & mes deux Anglois; du grand nombre de Sauvages qui étoient malades, il n'y en avoit pas un de qui je pusse espérer la moindre assistance. C'étoit une nécessité que les deux femmes de chambre marchassent à pié, quelque peine qu'il leur en pût coûter; & je me résolus à me charger moi-même de l'emploi de porter mon épouse avec Rem, tandis que les deux Anglois rendroient le même service à Madame Riding.

Je pensai ensuite à ce qu'alloient devenir les misérables Sauvages que nous ferions obligés de laisser der-

rière nous. La fâcheuse espèce de maladie dont ils étoient atteints, les rendoit si foibles & si languissans, qu'ils n'avoient pas la force de se soutenir sur leurs piés. Il en périssoit tous les jours à peu près le même nombre, & ma présence ne leur étoit assurément d'aucun secours. Cependant en mettant mon cœur à l'épreuve, je ne me sentis pas capable d'abandonner tant de malheureux à l'horreur d'un tel sort. Je ne leur étois d'aucune utilité pour la guérison de leurs maux; mais je remarquois qu'ils recevoient de la consolation de mes visites, & qu'ils en avoient de la reconnoissance en expirant. C'en fut assez pour me faire prendre la résolution d'attendre à partir jusqu'à ce que la maladie les eût emporté tous, & de continuer à leur rendre tous les bons offices qui étoient en mon pouvoir. Je considérois d'ailleurs qu'ils n'avoient entrepris le voyage, que par zèle pour mon service & par obéissance à mes ordres. Je crus leur devoir par reconnoissance, ce que je me sentoais porté à leur accorder.

par



par tendresse de cœur & par humanité. La faim n'étoit pas un mal que nous dussions appréhender. Nos perfides déserteurs, qui n'avoient point eu d'autre occupation que la chasse pendant plus de trois semaines, nous avoient laissé une quantité immense de gibier qu'ils avoient fait secher au soleil, suivant leur usage ; & nous trouvions à chaque pas dans la prairie des œufs de diverses sortes d'oiseaux, dont nous faisions notre mets le plus délicat.

Ce plan étoit le plus raisonnable que la prudence pût m'inspirer dans une conjoncture si difficile. C'étoit même le seul auquel je pusse m'arrêter. Mais l'ascendant de ma mauvaise fortune devoit l'emporter sur tous mes projets, pour les détruire, ou pour les faire tourner à ma perte.

Je ne me hâtai point de retourner auprès de mon épouse plus promptement qu'à l'ordinaire, un air de trouble & d'empressement l'auroit trop alarmée. Je ne la vis que le soir, après avoir visité mes malades

& les avoir informé de la perfidie de leurs compagnons, qu'ils apprirent avec une indignation furieuse. Ils furent si vivement touchés de la promesse que je leur fis de demeurer avec eux, que leur reconnaissance éclata par mille témoignages. Je me crus payé dès ce moment de tout ce que j'avois fait pour eux. La nuit étant venue, je me rendis auprès de Fanny, qui ignoroit encore le départ de nos infidèles, parce que le lieu de sa demeure étoit extrêmement à l'écart. Il étoit couvert d'une petite colline qui le séparoit de la prairie, & qui étant ombragée d'arbres épais, arrêtoit jusqu'à une certaine hauteur la communication du mauvais air. Je lui avois construit une cabane de branches & de feuillages, où elle pouvoit être commodément avec ses femmes ; de sorte que sans être fort à son aise, elle n'avoit du moins rien à souffrir des injures de l'air, ni rien à craindre de la contagion. J'observois exactement la coutume que j'avois prise, de me mettre nud dans la rivière à quelque distance de sa  
caba-

cabane, & de changer d'habits avant que de m'en approcher. Quoique je me fusse replongé dans mes tristes méditations en quittant le quartier des malades, & que je n'eusse point cessé de m'affliger jusqu'au moment que je la vis, je pris une contenance paisible en entrant dans sa cabane. Elle me demanda de mes nouvelles, & de celles de mes compagnons. Ils sont partis, lui répondis-je tranquillement, il n'en seroit point échappé un, s'ils étoient demeurés ici plus longtems. Nous ferons obligés nous-mêmes de retourner à l'habitation, aussi-tôt que nos malades seront morts ou guéris.

L'air calme de mon récit n'empêcha point que sa surprise ne fût extrême. Elle me regarda fixement, pour démêler ma disposition dans mes yeux, comme si elle se fût doutée qu'un événement si subit & si peu attendu avoit une cause extraordinaire. Madame Riding ne marqua pas moins d'étonnement, & elles s'efforcèrent toutes deux de me faire expliquer davantage. Je de-

meurai ferme à leur cacher la vérité : je convins même qu'il y avoit de la justice dans le reproche qu'elles me firent, d'avoir manqué de prudence en ne retenant pas du moins un certain nombre d'Abaquis pour nous servir d'escorte. Ce fut ainsi que tout le poids de cette terrible aventure tomba sur moi seul, & que je m'accoutumai plus que jamais à prendre un front de Philosophe au milieu de mes plus cruelles douleurs.

Avant que la maladie des Sauvages parût se relâcher, il se passa cinq semaines, qui furent pour moi cinq années d'un cruel martyre. Les réflexions continuelles que je faisois sur mon sort, mes alarmes qui ne pouvoient diminuer tant que je ne verrois point de ressource assurée contre les périls de notre retour, la violence que je me faisois pour les cacher, me firent sentir dans ce court espace plus de tourmens réunis que je n'en avois éprouvé dans toute ma vie. Enfin la contagion cessa tout-à-fait; & de plus de cinq cens Abaquis qui étoient demeurés mala-  
des

des au départ de leurs compagnons, à peine nous en resta-t-il soixante. Je pensai néanmoins à partir avec ces tristes restes qui étoient échappés au courroux du Ciel. J'en fis la proposition à mon épouse. Elle versa des larmes en la recevant. Je crus comme elle, que sa douleur ne venoit que de la nécessité où nous nous trouvions d'abandonner l'entreprise que nous avions formée pour le salut de Mylord. Cette raison sans doute justifioit assez sa tristesse & la mienne. Mais elle m'a confessé depuis, qu'il se passoit alors dans son cœur des mouvemens plus vifs encore que ceux qui devoient y être excités par nos malheurs présens; soit que ce fût l'obscurité de notre sort qui lui causât des agitations qu'elle ne pouvoit démêler, soit que ce fût en effet un pressentiment de l'horrible catastrophe où le Ciel vouloit nous conduire avant que de nous faire quitter l'Amérique.

C'est un récit simple que je promets ici. L'événement tragique que je suis au moment de raconter, n'a

besoin ni de préparations ni d'ornemens pour émouvoir un lecteur qui n'est pas né barbare, & qui n'a pas honte d'être homme, c'est-à-dire sensible aux mouvemens d'une juste compassion. Qu'on ne s'attende pas même qu'en rapportant ce qui m'est arrivé, j'entreprenne d'exprimer ce que j'ai senti. L'expression de la parole n'est qu'une invention de l'art; image infidèle, qui répondroit trop mal aux sentimens les plus vifs & les plus intimes de la Nature.

Nous partîmes, mon épouse trembloit en se mettant sur le brancard, elle portoit sa fille dans ses bras. J'embrassai tendrement ces deux chers objets de mon affection, & je les recommandai intérieurement aux Puissances supérieures qui sont chargées du loin de l'innocence. Quelque foible que fût encore la santé de mes Abaquis, ils ne souffrirent point que je misse la main au brancard. Ils partagèrent entre eux cette fatigue, & se relevèrent successivement. Madame Kiding fut portée de même. Je marchois près de mon épouse

épouse, occupé de tout ce que j'avois à espérer & à craindre, mais surtout de la réception à laquelle je devois m'attendre dans l'habitation des Abaquis. Notre marche duroit depuis deux jours, & nous suivions sans difficulté la route par où nous étions venus. Quelques-uns de mes Sauvages, à qui j'avois fait prendre les devans par précaution, avec ordre d'avoir sans cesse les yeux ouverts pour observer les environs, s'arrêtèrent au sommet d'une colline. Après quelques momens d'une considération fort attentive, ils retournèrent brusquement vers nous en courant avec une vitesse extraordinaire. Comme ils étoient à plus de mille pas de distance, je m'arrêtai pour les attendre, dans l'espérance que s'ils nous apporteroient quelque nouvelle fâcheuse, j'aurois le tems de m'écarter à droite ou à gauche avec toute ma suite. J'avois les yeux tournés continuellement vers eux. A peine furent-ils au bas de la colline, que je vis paroître au sommet qu'ils venoient de quitter, vingt ou trente per-

personnes qui sembloient les poursuivre, & qui cessèrent néanmoins tout d'un coup d'avancer, lorsqu'ils eurent apperçu sans doute le gros de mes gens qui s'étoient réunis autour de moi. Vingt ou trente ennemis n'étant pas un nombre que je pusse craindre, je ne crus pas devoir donner le moindre signe de frayeur; d'autant plus qu'ils nous avoient découvert, & que notre fuite ne pouvoit être assez prompte pour leur ôter le moyen de nous joindre si c'étoit leur dessein. Je résolus même, après un moment de délibération, de faire marcher une partie de mes Sauvages au-devant d'eux, sous la conduite des deux Anglois, pour prévenir leur attaque s'ils venoient avec de mauvaises intentions; & de demeurer auprès de mon épouse avec quinze Abaquis, que je retins comme un corps de réserve. Pendant que je faisois cette distribution, je découvris de nouveaux-venus qui arrivoient comme à la file. Le nombre s'en accrut tellement, que je ne doutai point qu'ils ne fussent déjà plus de cinq ou six cens. Je sentis  
aussi-



aussi-tôt que j'avois besoin du secours du Ciel, & que ni la valeur ni la prudence ne pouvoient me tirer heureusement d'un pas si dangereux.

O Dieu ! vous savez avec quelle ardeur je vous invoquai. Autant de soupirs qui sortirent du fond de mon cœur, autant de prières enflammées qui sollicitèrent votre puissante assistance. Je conjurai mon épouse de demeurer sur son brancard ; & je lui confessai en deux mots que nous étions à l'extrémité du péril. Cependant, lui dis-je, rendez-vous maîtresse de votre crainte, ne faisons rien avec imprudence : c'est quelquefois dans le dernier danger, que le Ciel fait éclater son secours, & peut-être est-ce à ce moment qu'il nous le réserve. J'avois le cœur si ferré en lui tenant ce discours, qu'il n'étoit pas capable de s'ouvrir à l'espérance. Je l'embrassai. Elle me pria de ménager ma vie, & de penser que je me devois à elle & à ma fille. Je ne lui répondis point, de peur d'augmenter son trouble en lui laissant voir le mien ; & me contentant de lui serrer la main, je la quitai, résolu d'al-

d'aller en personne au-devant de nos ennemis.

J'avois deux raisons qui me portoitent à prendre ce parti ; l'une étoit la crainte que le combat se livrant trop près des femmes, elles ne fussent exposées à l'atteinte des flèches ; l'autre, une envie pressante de tenter le caractère des Sauvages, avant que d'en venir aux mains, & de leur laisser le tems de s'approcher davantage. Mes avant-coureurs n'avoient point d'autre éclaircissement à me donner, que celui que je pouvois prendre par mes propres yeux. Ils s'étoient mis à fuir, comme je l'ai dit, aussi tôt qu'ils s'étoient vu poursuivis. N'ayant donc plus un moment à perdre, je laissai les deux Anglois avec mon épouse, & me faisant suivre de mes soixante Abaquis, je marchai assez fièrement vers nos ennemis, qui s'avançoient avec plus d'ordre que je n'en eusse attendu d'une troupe de Sauvages. Surpris peut-être de nous voir une contenance si résolue malgré notre petit nombre, ils s'arrêtèrent à cent pas de nous. Je continuois

mauois d'aller vers eux, & mon dessein étoit de me détacher seul pour les aborder avec des signes de paix & de soumission. Mais lorsque nous eûmes fait quelques pas davantage, un Abaqui me dit que nous étions perdus, & qu'il reconnoissoit les Rouintons. Ce nom me pénétra d'horreur jusqu'au fond de l'ame. O Dieu! les Rouintons! J'e demeurai comme immobile, sans favoir à quoi me déterminer. Eux, qui reconnurent presque aussi-tôt mes compagnons pour des Abaquis, ne tardèrent pas un moment à décocher sur nous une grêle de flèches. Les Abaquis avoient été soutenus jusqu'alors par la confiance qu'ils avoient en moi; mais ils me tournèrent le dos, lorsqu'ils virent quels ennemis ils avoient à combattre. Si leur petit nombre rendoit leur fuite excusable, elle ne leur en fut pas moins inutile; car leurs cruels ennemis les poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut pas un seul de ces misérables assez heureux pour leur échapper.

At moment qu'ils commencèrent à

à fuir, j'étois encore à trente pas du moins des Rouintons. Peut-être aurois-je pris aussi le parti de la fuite, si je n'eusse eu que ma vie à conserver ; mais j'étois résolu au contraire de la sacrifier mille fois, pour un intérêt qui m'étoit bien plus cher qu'elle ; & si je ne pouvois la rendre utile à mon épouse & à ma fille, le seul bonheur que j'eusse à souhaiter étoit de la perdre. Un instant de réflexion me fit comprendre que je ne devois rien espérer de la résistance. Je jettai mes armes à terre, pour ôter aux Rouintons la pensée que j'eusse dessein de m'en servir. Quelques-uns se saisirent de moi, pendant que leurs compagnons étoient à la poursuite des Abaquis. Ils reconnurent aisément que je n'étois point de la nation qu'ils haïssoient, & ils demeurèrent quelque tems à examiner la manière dont j'étois vêtu, sans faire paroître qu'ils eussent dessein de me maltraiter.

Quoique leur langage ne fût pas tout-à-fait le même que celui des Abaquis, j'y trouvai assez de ressemblance

blanche pour espérer qu'ils pour-  
 roient m'entendre. Braves Améri-  
 cains, leur dis-je d'un ton humble  
 & suppliant, je ne suis pas votre  
 ennemi. Je suis un malheureux é-  
 tranger, que le hazard a conduit  
 dans ce désert, & qui ne venois à  
 vous avec les Abaquis, que pour  
 vous demander de la protection & de  
 l'amitié. J'implore votre pitié pour  
 ma vie, & pour celle de ma famil-  
 le qui va tomber aussi entre vos  
 mains. Laissez-vous toucher par la  
 misère d'un homme qui ne vous a  
 jamais offensé. Ces impitoyables  
 Sauvages se regardèrent les uns les  
 autres en riant, ou plutôt en grin-  
 çant les dents d'une manière effro-  
 yable. Leurs regards étoient vifs &  
 brillans, mais de cet air cruel & ma-  
 lin qu'on représente ordinairement  
 dans les yeux d'un tigre. Leur taille  
 étoit courte & ramassée, & presque  
 tous avoient la bouche d'une gran-  
 deur démesurée. Je jugeai qu'ils n'a-  
 voient point encore apperçu mon  
 épouse ; car ayant tourné les yeux  
 de son côté lorsque je leur eus par-  
 lé d'elle, ils prirent leur course vers  
 le

le lieu où elle étoit. Les plus prompts la joignirent dans un instant, tandis qu'un petit nombre me conduisoit après eux en me tenant les deux bras. Je me sentoisois défaillir de crainte, & je me croyois au mortel moment d'éprouver tout ce qu'un père & un époux ont à redouter de plus funeste.

J'arrivai néanmoins auprès du brancard. J'y trouvai Fanny sans connoissance, & ma fille dans ses bras, en danger de se tuer en tombant. Peut-être les Sauvages crurent-ils mon épouse morte, car ils la laissoient seule sans le moindre secours, & ils s'occupoient à considérer Madame Riding & les deux femmes, qui, sans être tombées évanouies, avoient perdu la parole de frayeur & de saisissement. N'ayant rien à ménager dans une si terrible circonstance, je me dégageai assez violemment des mains de ceux qui me retenoient, & je me jettai sur le visage de mon épouse, avec des mouvemens trop confus pour être représentés. Je soutins ma fille d'une main, tandis que je m'efforçois de

de ranimer sa malheureuse mère, en serrant mes lèvres contre les siennes, pour lui communiquer une partie du peu de forces qui me restoient. Elle ouvrit à la fin les yeux. Où est ma fille ? dit-elle dans son premier mouvement ; & voyant que je la tenois entre mes bras, Oh ! Cleveland, s'écria-t-elle avec un soupir qu'elle avoit à peine la force de pousser, donnez-moi mon enfant, ne me quittez pas ; je sens que je n'en puis plus ; nous sommes perdus n'est-ce pas, & il n'y a plus rien à espérer ? Je n'eus le tems de lui dire que deux mots de consolation. Je la conjurai de prendre un peu de courage. Le Ciel, lui dis-je, ne peut nous abandonner sans cruauté. Soutenez-vous un moment. Ils ne m'ont point encore maltraité, & peut-être se laisseront-ils fléchir.

Pendant ce tems-là, ceux qui  
 s'abaissoient à  
 leur couper le  
 nez, revenoient  
 à propos, & s'ap-  
 prochoient des  
 autres.

cris qui me glaçoient d'horreur. Ils furent à nous dans un instant. La foule de ceux qui eurent la curiosité de voir mon épouse, m'écarta d'elle en me pressant de tous côtés. Ils ne lui firent point d'insulte ; mais elle eut à essuyer les regards d'une multitude d'hommes affreux, qui augmentoient sa frayeur en prenant ses mains pour les considérer, ou en fixant leurs yeux féroces sur les siens. Je continuois de tenir ma fille dans mes bras. Il n'y avoit pas moyen d'employer les prières, ni même de les faire entendre, dans l'agitation où je voyois cette troupe furieuse, & parmi le bruit confus des cris continuels de leur joie. A qui d'entre eux me serois-je adressé ? Il sembloit qu'ils me méprisassent & qu'ils me comptassent pour rien, en me voyant porter ma fille d'un air abattu. Ils ne faisoient plus d'attention à moi. Je vins à bout de me rapprocher de mon épouse, & la foule diminuant autour d'elle, je m'assis à terre près de son brancard. Je ne sai point encore, lui dis-je, à quoi nous devons nous attendre. Espérons que le Ciel fera  
quel-



quelque chose en notre faveur. C'est déjà beaucoup, qu'ils nous aient épargné dans le mouvement de leur première furie. La malheureuse Fanny étoit dans un abattement qui ne lui permettoit guères de répondre. Elle me demanda sa fille. Ses larmes, que la frayeur avoit comme étouffées jusqu'alors, commencèrent à couler lorsqu'elle eut son enfant entre ses bras. Elle l'embrassa mille fois. O Dieu ! s'écria-t-elle, je serois trop heureuse d'être morte ; mais sauvez mon époux & ma pauvre fille. Elle eut quelque consolation en voyant auprès d'elle Madame Riding & ses femmes, à qui l'on n'ôta point la liberté de s'approcher.

J'étois tremblant d'inquiétude, en attendant à quoi tous les mouvemens des Sauvages pourroient aboutir. Ils s'étoient assemblés en cercle à quinze pas de nous avec les Abaquis au milieu, & ils paroissoient délibérer sur le sort de ces misérables prisonniers. Enfin la foule s'ouvrit, & se partagea en six bandes. Les soixante Abaquis furent divisés

dans le même nombre, & chaque bande en eut ainsi une part égale. Aussi-tôt on ramassa du bois de toutes parts, & l'on fit d'autres préparatifs, qui devoient être vraisemblablement les préludes d'un funeste sacrifice. Je ne doutai point que les Rouintons n'eussent pris le dessein de faire périr leurs ennemis par le feu. Je plains amèrement ces malheureuses victimes, & je m'affligeai de la nécessité où j'étois d'être témoin de leur supplice.

Mais ce qui me surprit au dernier point, fut de les voir non seulement fermes & tranquilles, mais gais même jusqu'à chanter & à donner des témoignages de joie; eux qui m'avoient paru consternés de crainte un moment auparavant, & qui ne pouvoient ignorer le sort cruel auquel ils étoient destinés. Il sembloit qu'ils voulussent insulter à leurs ennemis, & qu'ayant perdu toute espérance de se sauver de leurs mains, ils eussent pris, comme de concert, la résolution de braver leur cruauté, & de ne pas marquer la moindre faiblesse. Je les entendis qui se van-

toient

## DE MR. CLEVELAND. 51

toient hautement d'avoir fait à plusieurs Rouintons le même traitement qu'ils alloient essuyer, & d'en avoir massacré ou brulé un grand nombre dans leurs dernières guerres. Enfin les feux étant allumés, les Rouintons de chaque bande prirent seulement trois de leurs captifs; & au-lieu de les jeter au milieu des flammes, comme je me l'étois imaginé, ils les lièrent à des pieux qui en étoient extrêmement proche; desorte que ces pauvres Abaquis sentoient les plus vives ardeurs du feu, qui fit changer en un moment leur peau de forme & de couleur. Ils furent ainsi rôtis peu à peu, sans rien perdre de leur constance. Leurs compagnons, qui s'attendoient au même sort, ne laissoient pas de les exhorter à la patience & au courage; tandis que leurs cruels ennemis pouissoient des cris de joie & sautoient autour d'eux, en leur faisant toutes sortes d'insultes.

Ce n'étoit que le commencement d'une scène, dont la fin devoit être infiniment plus affreuse. Lorsque

les trois Abaquis dans chaque bande eurent enfin perdu la connoissance & ensuite la vie, les Rouintons les détachèrent de leurs pieux, & ayant achevé de les rôtir, ils s'assirent en rond pour faire la distribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupés en morceaux. Chacun en reçut sa part, & ils commencèrent le plus effroyable de tous les festins avec mille marques de joie. Nous avions eu jusqu'alors la force de les regarder, & nous nous étions livrés à la compassion, en voyant bruler les malheureux Abaquis; mais l'horreur de ce dernier spectacle nous fit baisser la tête, & fermer les yeux. Nous demeurâmes dans cette situation pendant tout le reste de cet abominable repas, sans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer notre consternation.

Je ne sai quelles étoient les pensées de mon épouse. Les miennes étoient si confuses, qu'il me seroit difficile d'en rendre compte. Un lecteur pénétrant s'imagine bien que mon trouble ne venoit pas uniquement

ment de la vue d'une scène si barbare, & que le tems que le simple mouvement de l'humanité me faisoit prendre tant d'intérêt au sort des Abaquis, j'étois en proie à des alarmes d'une autre sorte. Quoique la manière dont les Rouintons avoient commencé à nous traiter ne nous menaçât de rien de funeste, & que je fusse certainement que n'étant point Antropophages d'habitude, mais seulement dans les occasions où la plupart des Sauvages d'Amérique le font comme eux, c'est-à-dire à l'égard des prisonniers ennemis qu'ils font à la guerre, je ne devois rien conclure d'effrayant pour nous de la barbarie avec laquelle ils traitoient les Abaquis: cependant, je ne me sentois pas aussi rassuré par ce raisonnement, que j'étois tourmenté par mes craintes. L'esprit a beau s'armer de force; ce n'est pas toujours sur la grandeur du péril que se mesure l'épouvante, c'est sur l'importance des choses qu'on peut perdre. Ne devois-je pas trembler pour tout ce que j'aimois? N'étions-nous pas au pouvoir d'une troupe cruel-

le de Sauvages? Pouvions-nous nous défendre contre eux, si l'envie leur prenoit de nous insulter? Elle ne leur prendra point. Ah! raison trop foible pour calmer une terrible & si juste inquiétude. En supposant d'ailleurs, avec l'assurance même la plus parfaite, que l'exemple des Abaquis ne nous annonçât rien de trop affreux, voyois-je clair de moment en moment dans celui où j'étois prêt d'entrer? Entre mille choses que je pouvois craindre, s'en offroit-il une qui pût m'inspirer un favorable sentiment d'espérance? Le plus heureux tour de notre fortune pouvoit-il être autre chose qu'une extrême misère? Je considérois ainsi mes maux sous toutes leurs formes. Loin de chercher à me flater, je me représentois successivement tout ce qui pouvoit m'arriver de plus redoutable; & après m'être si peu ménagé dans ce triste examen, il se trouva que le coup dont j'étois menacé fut plus affreux que tous mes pressentimens, & plus horrible que toutes mes craintes.

Les six bandes de Rouintons s'étoient

toient postées de telle sorte, que nous en étions comme environnés. La plupart se livrèrent au sommeil après leur exécution inhumaine. Il me parut néanmoins qu'ils n'étoient pas si dépourvus de raison & de bon-sens, qu'ils ne fussent se conduire avec quelque ordre & prendre certaines précautions. Je remarquai qu'ils avoient nommé des gardes pour veiller sur les prisonniers. Quelques-uns s'approchèrent de moi. Je pris ce moment pour les prier avec douceur de s'expliquer sur la manière dont ils se proposoient d'en user avec nous. Mais, soit qu'ils n'entendissent pas assez bien mon langage, soit que notre tranquillité leur inspirât du mépris pour notre petite troupe, ils ne daignèrent pas me répondre autrement que par des grimaces & des éclats de rire. Je sentai inutilement de les toucher par mes prières & mes instances. La nuit étant venue, nous fûmes gardés avec autant de soin que les prisonniers Abaquis. Le lendemain, nous vîmes avec le même effroi recommencer la fête cruelle, qui de-

voit durer autant qu'il y auroit d'Abakis à dévorer. Elle fut terminée le quatrième jour. Nous avions, heureusement, les provisions dont nous nous étions munis pour notre route. On nous les laissa. J'eus beaucoup de peine à persuader à mon épouse de prendre quelque nourriture pour se soutenir.

Enfin, nos ennemis n'ayant plus rien qui dût les retenir dans le lieu où nous étions, j'attendois avec une frayeur inexprimable quel parti ils prendroient par rapport à nous. J'observois tous leurs mouvemens. Ils se disposèrent à partir, & vingt-cinq ou trente d'entre eux s'étant approchés de moi, me firent entendre qu'il falloit nous lever pour les suivre. Nous obéîmes sans difficulté. Mon dessein étoit de faire porter le brancard de Madame Riding par mes deux Anglois, & de me charger avec Rem de celui de mon épouse : mais les Barbares, voyant que nous nous y disposions, nous ôtèrent les brancards, les mirent en pièces, & nous contraignirent de marcher. Je pris ma fille sur un de mes bras, &



& je prêtai l'autre à mon épouse pour lui servir d'appui. J'ordonnai aux Anglois de rendre le même service à Madame Riding, qui étoit d'un âge & d'une grosseur à ne pouvoir faire cent pas sans secours. Nous marchâmes environ une demie heure dans ce triste état. Il fut impossible à Madame Riding d'avancer davantage. Elle se laissa tomber en poussant un profond soupir, & elle me dit que ne pouvant aller plus loin, elle étoit résolue à mourir dans ce lieu. Un mouvement secret sembla m'annoncer tout d'un coup ce qu'elle avoit à craindre. Je l'exhortai en-vain à prendre courage, & à rappeler toutes ses forces. Rien ne pouvant l'engager à se lever, ou plutôt ses forces ne suffisant plus pour cela, les Sauvages s'approchèrent d'elle. Ils s'arrêtèrent quelque tems à la considérer. Ensuite s'étant mis à délibérer ensemble, ils poussèrent un grand cri lorsqu'ils eurent pris leur résolution, & la plupart s'assirent autour de nous. Je m'étois senti, malheureusement, le bras si fatigué d'avoir porté ma fil-

le, que ne pouvant plus la soutenir, j'avois pris ce moment pour me soulager, en la remettant à une des femmes de mon épouse. Les Rouintons s'en apperçurent, & ce fut apparemment ce qui leur fit envelopper cette malheureuse petite créature dans la sentence portée contre Madame Riding. L'envie qu'ils avoient de marcher promptement, leur fit naître celle de se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder notre route.

Je cherche des raisons pour justifier leur barbarie. Hélas ! j'en cherche ; car qui croiroit sans cela que sous une figure semblable à la nôtre, il y ait des monstres capables de se porter volontairement au dernier excès d'inhumanité ? Madame Riding fut d'abord saisie brutalement par une douzaine de ces cruels. Elle jeta des cris, que le bruit de ceux qui l'environnoient ne me permit pas d'entendre longtems. Je la perdis même de vue dans la foule. Un instant après, quelques Sauvages arrachèrent ma fille des bras de la suivante. Ah ! trop certain de  
leurs

leurs intentions, je me précipitai sur eux avec transport; j'en abattis plusieurs qui s'opposoient à mon passage; j'allai, je parvins jusqu'à ma fille. Mais quel fruit pouvois-je attendre de mes efforts? Elle fut enlevée à mes yeux. Je fus retenu & terrassé. On arrêta de-même mon épouse, qui s'étoit élancée sur nos barbares ennemis avec autant de furie que moi. On arrêta mes Anglois, les deux femmes; & ma résistance ne diminuant point contre ceux qui me tenoient à terre, ils prirent le parti de me lier les piés & les mains, & de faire ensuite la même chose à tous ceux qui m'appartenoient.

Je demeurai hors d'état de faire la moindre mouvement. Ma raison, comme obscurcie par l'émotion de tous mes sens, m'abandonna à un tel point, que je mordis la terre dans ce premier transport; & que ne songeant pas plus à ce que je devois à mon épouse, qu'à ce que je me devois à moi-même, je ne fus capable pendant quelques momens ni de penser ni de réfléchir.

Une violente palpitation de cœur m'ôta même le pouvoir de pousser des cris & des plaintes. Il m'échappoit à peine quelques mots faibles & entrecoupés : O ma fille ! O mon enfant ! O barbares qui me la ravissez ! Mon visage, que je ferrois contre la poussière, étoit couvert de pleurs, & je sentoís dans le fond de mes entrailles des déchiremens, plus cruels mille fois qu'on ne se représente les douleurs de la mort.

Cependant mon épouse étoit à quatre pas de moi, dans une posture à peu près pareille à la mienne. Plus heureuse que moi dans ce premier moment de saisissement & d'horreur, elle avoit perdu toute connoissance, & la mort ne l'auroit pas rendue plus immobile. Je ne tardai point à tourner ma triste attention sur elle, & à penser au besoin qu'elle pouvoit avoir de mon secours. J'ouvris les yeux, je la vis dans l'état que je viens de décrire. Qu'on s'imagine, s'il se peut, quel fut le mien, partagé comme j'étois presque également entre les mouvemens de la tendresse paternelle, & de l'a-

mour

mour conjugal. Je rampai jusqu'à elle. Je retrouvai la voix pour lui adresser mille choses tendres & touchantes. Elle étoit pâle & sans chaleur. Son évanouissement fut très longtems à finir. Les Rouintons qui étoient autour de nous regardoient sans paroître émus, & sans nous offrir le moindre secours. Ne lui voyant nulle apparence de sentiment & de vie, je la crus morte en effet, & je formai aussitôt la résolution de ne pas lui survivre. Je m'étendis auprès d'elle le plus décemment qu'il me fut possible, je conjurai le Ciel d'abrégér mes peines par une prompte mort, & je fermai les yeux dans le dessein obstiné de ne les rouvrir jamais.

En priant le Ciel de m'ôter la vie, c'étoit une faveur que je lui demandois, & il n'avoit pas dessein de m'en accorder. Il eût été trop heureux pour Fanny & pour moi, que la terre se fût ouverte pour nous recevoir ensemble, & nous cacher éternellement dans un même tombeau. Nous étions condamnés à vivre longtems, & à souffrir tou-

jours. Je demeurai plus d'un quart-d'heure dans la situation où je m'étois mis à son côté. A force de souhaiter la mort, je m'étois persuadé vivement qu'elle ne pouvoit être éloignée, & la pensée que mes tourmens alloient finir, contribua peut-être un peu à les diminuer. Cependant, un léger mouvement de mon épouse m'ayant fait connoître qu'elle respiroit encore, je sortois de cette douloureuse létargie, pour lui être de quelque secours. Je l'appellai par son nom. Elle me répondit par le mien; & un instant après, elle me demanda tristement ce que je croyois que sa fille fût devenue. L'amour, plus fort que tous les maux, me fit comprendre aussi-tôt qu'elle ne se figuroit point notre malheur aussi terrible qu'il l'étoit. Je résolus d'aider à son erreur, en détournant sa crainte du côté sur lequel elle devoit tomber; & m'applaudissant de ce dessein, qui pouvoit lui épargner un renouvellement de mortelles douleurs, j'en tirai assez de force pour affermir le ton de ma voix, & pour imaginer un réponse conforme à  
sa

sa pensée. Vous le savez , lui dis-je , le Ciel a permis que les barbares Rouintons nous l'aient enlevée. Quelque part qu'ils la conduisent , espérons qu'il ne lui refusera point son secours. C'est un malheur qui est maintenant sans remède. Ils ont emmené avec elle Madame Riding. Apparemment que voulant nous conduire plus loin , ils ont jugé à propos de les envoyer toutes deux dans quelque habitation voisine , parce qu'ils appréhendent qu'elles ne nous causent de l'incommodité sur la route. Ah ! s'écria-t-elle , qu'ont-ils fait de ma fille ? Je ne veux point vivre un moment , s'ils ne me la rendent. Je l'interrompis pour la confirmer de plus en plus dans l'opinion où je continuois d'appercevoir qu'elle étoit. Je lui fis un reproche tendre , de ce qu'elle parloit de mourir si on ne lui rendoit sa fille. Vous la préférez donc à moi , lui dis-je , & vous ne voulez pas regarder mon amour & ma présence comme deux fortes raisons qui vous obligent de vivre ? Nous retrouverons notre enfant : un heureux hazard , tel que nous

nous en avons éprouvé mille fois , peut nous la rendre au moment que nous y penserons le moins. Mais que deviendrois-je , si vous alliez vous obstiner à haïr la vie ? & que dois-je penser de votre amour , s'il ne vous fait pas préférer à la mort le plaisir de vivre avec moi ? J'ajoutai quantité de raisons aussi pressantes , sans lui laisser le tems de répondre ; & je lui fis confesser enfin , que de quelque manière qu'il plût au Ciel de disposer de notre fille & de tout ce qui nous appartenoit , nous devions chercher notre consolation dans l'assurance d'être aimés l'un de l'autre , & dans la faveur que les Barbares nous faisoient de ne nous pas séparer.

Il n'y avoit qu'un secours extraordinaire du Ciel , qui pût m'inspirer la fermeté dont j'avois besoin pour arrêter ainsi le desespoir de mon épouse ; car ayant tourné la tête dans le tems même que je lui parlois , j'apperçus à cinquante pas de nous la flamme qui s'élevoit au dessus du cercle des Sauvages ; & je ne pus douter que ma fille & Madame  
Riding.



Riding ne servissent alors de proie aux flammes, pour servir ensuite de pâture à nos cruels ennemis. Qu'un père, s'il en est d'aussi tendre que moi, se transporte un moment dans ma situation, qu'il pèse mes tourmens, qu'il en juge; & s'il sent que la seule compassion l'émeut assez vivement pour l'intéresser à cette funeste aventure, qu'il conçoive ce que j'ai dû ressentir en l'éprouvant; & qu'il m'accorde le triste avantage auquel je prétens, d'avoir été pendant toute ma vie le plus malheureux de tous les hommes.

Je me fis donc assez de violence, non seulement pour déguiser à Fanny l'excès de ma douleur, mais pour prendre soin encore de ne lui pas laisser appercevoir ces terribles flammes, qui lui eussent peut-être fait naître quelque soupçon. Je m'assis de manière que couchée à terre comme elle étoit, il lui fut impossible de les découvrir. Je lui fis même entendre, que les Sauvages ne s'étoient assemblés à quelque distance de nous, que pour choisir entre eux ceux qu'ils destinoient

à conduire Madame Riding & ma fille jusqu'à l'habitation la plus voisine. Ces liens dont elle voyoit ses mains chargées, aussi-bien que les miennes, & qu'on lui avoit mis dans son évanouissement, je lui confessai que c'étoit une précaution que les Sauvages avoient prise pour nous ôter la pensée de suivre notre enfant, & pour m'empêcher de rien entreprendre pour sa délivrance. Enfin, je donnai un tour si aisé à mes discours, & à toutes les réponses que je fis à ses objections, que si je ne diminuai point la douleur, je prévins du moins les transports où notre infortune l'auroit jetée, si elle en eût connu toute la tragique étendue.

Nos gens étoient auprès de nous. Ils voyoient comme moi le feu du bûcher, & ce spectacle parloit si clairement, qu'ils ne pouvoient en ignorer le sens funeste: mais ils eurent assez de pénétration pour entrer dans le dessein de la tromperie innocente que je faisois à mon épouse. Ce ne fut que deux mois après, qu'elle fut informée ouvertement

ment de la mort de Madame Riding & de sa fille ; encore eus-je le soin de lui en cacher les horribles circonstances.

Je fis durer l'entretien que j'avois avec elle , & la situation où nous étions elle & moi , jusqu'à ce que le retour des Sauvages me fit connoître que leur barbarie s'étoit entièrement satisfaite. Je leur tendis alors les bras , pour obtenir que nos liens nous fussent ôtés. Ils nous accordèrent cette grace. Je fis prendre aussi-tôt à mon épouse quelques rafraîchissemens , qu'elle consentit à peine à accepter. Je craignois que la foiblesse qui ne pouvoit manquer de lui demeurer après tant d'émotion , ne l'empêchât de marcher ; & cette crainte n'étoit que trop capable de m'en inspirer une bien plus forte : mais il arriva heureusement , que les Sauvages prirent la résolution de passer la nuit dans le même lieu. J'en employai une partie à lui remettre le cœur , & je ne l'exhortai à prendre un peu de sommeil , qu'après qu'elle m'eut promis de faire elle-même les efforts pour contribuer

tribuer à sa consolation. Il paroît-  
tra incroyable, qu'avec une santé  
foible & un corps des plus délicats,  
elle ait pu résister à tant de douleurs  
& de fatigues, sur-tout pendant plus  
de six semaines que nous passâmes  
ainsi avec les Rouintons, obligés  
de faire presque tous les jours une  
marche pénible, & exposés pendant  
la nuit aux injures de l'air. Mais  
de quoi n'est-on pas capable avec les  
deux motifs qui l'animoient, son  
affection pour son père, & son a-  
mour pour son époux ? Fanny m'ai-  
moit. Hélas ! cette chère épouse  
avoit pour moi toute la tendresse de  
mille cœurs réunis. Un seul mot,  
une légère expression de la mienne,  
eût suffi pour la rassurer & la ren-  
dre intrépide dans l'extrémité du  
danger. Elle n'aimoit guères moins  
Mylord, son cher père. L'incer-  
titude de son sort ; les périls où el-  
le trembloit qu'il ne fût exposé con-  
tinuellement ; l'espérance, quoique  
foible & éloignée de le rejoindre par  
quelque heureux coup de la fortune,  
la soutenoient tous les jours au mi-  
lieu de ses fatigues & de ses peines.

C'é-

C'étoit notre unique entretien, jusqu'au malheureux jour où elle perdit sa fille ; & la douleur même qu'elle ressentit de cette perte, ne put affoiblir ces deux premiers sentimens. D'ailleurs, tout barbares qu'étoient les Rouintons, ils ne m'empêchèrent pas d'employer tous mes soins, sur-tout pendant la nuit, à lui procurer les douceurs & les commodités que notre misérable condition nous permettoit. Nous avons apporté quelques peaux de l'habitation des Abaquis : elles nous servoient à lui composer un lit ; & le secours de ses femmes, & des deux Anglois qui étoient à veiller sans cesse auprès d'elle, la garantissoit du moins de ce qui pouvoit blesser extraordinairement sa santé. Si je le puis dire sans diminuer le prix de ce qu'une si chère épouse a souffert & entrepris pour moi, j'étois incomparablement le plus à plaindre dans cette continuité de malheurs qui nous étoient communs. Je ne parle point des peines & des fatigues qui touchent le corps, le mien sembloit s'y être en-

endurci. Mais quelle idée n'aura-t-on pas des tourmens de mon ame, si l'on pense que j'étois dévoré par mes peines, que je portois celles d'autrui ; & que j'étois contraint non seulement de les cacher toutes, mais de trouver encore assez de ressources dans ma raison pour soutenir & consoler les autres, moi qui avois besoin à tous momens de faire les derniers efforts pour ma propre consolation ?

Les Sauvages ne s'expliquant point sur les motifs de leurs courses, nous marchâmes longtems au gré de leurs caprices, sans savoir quels étoient leurs desseins sur nous, & sans la moindre apparence d'un meilleur sort qui pût nous conduire à la fin de nos miseres. Je passe sur mille difficultés que notre courage nous fit surmonter. La Providence, qui m'avoit traité jusqu'alors avec tant de rigueur, me ménagea du moins par l'endroit le plus sensible, en conservant la santé de ma chère épouse. Elle me préparoit aussi quelques momens de repos, comme une espèce de dé-

las.

lassement au bout de cette voie douloureuse où j'avois marché sans cesse depuis mon départ de France. Il falut néanmoins le payer encore bien chèrement, & subir ainsi, pendant toute ma vie, l'arrêt par lequel elle m'avoit condamné à ne jamais goûter de plaisir qui ne fût empoisonné presque aussi-tôt par la douleur.

Après six semaines de marche, pendant lesquelles il me fut aisé d'appercevoir que les Rouintons ne tenoient point de route fixe, & qu'ils erroient de côté & d'autre en cherchant à faire des prisonniers, ils commencèrent à suivre plus directement la même ligne. Les voyant ainsi pendant plusieurs jours, je ne doutai point qu'ils ne se proposassent de se rendre. J'observai qu'ils avançoient vers le midi. Je le fis remarquer à Fanny, qui en eut de la joie, parce que nous étions persuadés l'un & l'autre que s'il y avoit quelque espérance de revoir jamais Mylord, c'étoit de ce côté-là qu'il le falloit chercher. Les captifs que les Rouintons avoient  
faits

faits étoient en assez grand nombre, & leur dessein étoit effectivement de hâter leur retraite, pour l'usage auquel ils les destinoient. Ils pressèrent donc notre marche avec tant de diligence, que nous arrivâmes bientôt dans leur nouvelle habitation. Ils furent reçus avec joie de leurs femmes & de leurs enfans. Notre troupe fut gardée avec soin, pendant quelques jours qu'ils employèrent à se délasser de leur voyage. Aussi-tôt qu'ils furent en état d'en entreprendre un autre, ils nous obligèrent à le recommencer avec eux, sans qu'aucun de nos misérables compagnons fût instruit de leur dessein. Cette nouvelle expédition dura peu. Nous gagnâmes en moins de deux jours une vaste forêt, où ils nous firent pénétrer fort avant, & nous fûmes surpris de nous y trouver tout d'un coup au milieu d'une infinité d'autres Sauvages, qui nous reçurent avec de grandes acclamations. J'ai toujours ignoré quel étoit le nom de leur nation, & quelle espèce



pèce de commerce les Rouintons entretenoient avec eux : mais en réfléchissant sur la manière dont nous fûmes reçus , je jugeai alors que ceux-ci, après avoir quitté le voisinage des Abaquis , avoient choisi leur retraite dans la contrée où nous étions ; & que leur petit nombre les obligeant à ménager leurs nouveaux voisins , ils s'étoient engagés , ou par quelque traité , ou par un mouvement volontaire , à leur fournir des esclaves. Ils demeurèrent peu de tems avec nous , après nous avoir livrés. Quel que pût être notre sort dans ce changement de condition , je remerciai le Ciel de nous avoir sauvé des mains de ces cruels Maîtres. En rappelant les frayeurs horribles qu'ils m'avoient causé , je fis pour la première fois une réflexion qui les eût augmentées , si je l'eusse fait plutôt. A quel funeste traitement aurois-je dû m'attendre de la part de cette affreuse nation , si quelqu'un d'entre eux m'eût soupçonné d'avoir été l'instrument de leur ruine , & le chef qui leur avoit fait proposer des conditions de paix si dures par

*Tom. III. 2. Part. D Young.*

Youngster & les Abaquis ? Le Ciel, qui ne vouloit point ma perte absolue, leur ôta sans doute cette pensée. Ils m'avoient trouvé d'ailleurs avec un trop petit nombre d'Abaquis, & trop éloigné de l'habitation, pour me croire ce Gouverneur terrible dont la réputation les avoit fait trembler; sans compter que ne voyant point Youngster, leur grossièreté leur avoit peut-être fait perdre des idées que sa présence auroit pu leur rappeler.

Quoi qu'il en soit, cet heureux changement fut une grace signalée du Ciel. Nous trouvâmes de la douceur dans nos nouveaux Maîtres. Ils nous enfermèrent avec cinquante-trois autres prisonniers dans un lieu environné de pieux hauts & épais, & couverts de branches qui nous mettoient du moins à l'abri des injures de l'air. La nourriture nous fut fournie avec abondance. Il est vrai qu'un traitement si doux me fut suspect pendant les premiers jours, & qu'il me vint à l'esprit, que c'étoit peut-être dans quelque vue funeste qu'on vouloit nous faire

re

re prendre des forces & de l'embon-point. Mais la figure des Sauvages qui n'avoit absolument rien de féroce, & la tranquillité avec laquelle ils paroissoient devant nous, me rassurèrent entièrement. Je commençai même à me flater dès lors d'une espérance, qui fut à la fin remplie heureusement. Je me souvins du rapport qu'on m'avoit fait, parmi les Abaquis, de certains Sauvages qui entretenoient un commerce d'esclaves avec les colonies de l'Europe; & ne pouvant point donner d'autre explication aux soins avec lesquels on nous traitoit, je m'imaginai que notre sort seroit d'être vendus avec tous ceux qui étoient captifs comme nous. Je fis part de cette pensée à mon épouse. Elle n'eut point de peine à se le persuader; mais je ne sai si je dois donner le nom de joie aux mouvemens que mon discours parut lui causer. Le souvenir de son père & celui de sa fille l'occupant toute entière, elle me témoigna qu'elle ne pouvoit regarder comme un bonheur, ni souhaiter par conséquent,

ce qui ne pouvoit manquer de l'éloigner de plus en plus de sa fille, & de lui faire perdre, peut-être sans ressource, l'espoir de retrouver son cher père & son cher enfant. Je n'avois rien à opposer à des sentimens si justes. J'étois obligé de me réduire à des motifs généraux de consolation, que je tirois de la volonté du Ciel, & de la nécessité où nous étions de suivre le malheureux cours d'une fortune qu'il n'étoit point en notre pouvoir de changer.

Enfin, le repos que nous prîmes pendant quelques semaines ayant paru suffisant aux Sauvages pour nous rétablir, ils ouvrirent notre prison, & ils nous firent connoître qu'il falloit nous disposer à les suivre. Notre route ne dura que quatre jours. Nous arrivâmes au commencement du cinquième sur le bord d'une rivière médiocre, où nos conducteurs nous firent arrêter. Quantité de branches & de troncs d'arbres, qui étoient répandus de côté & d'autre, nous apprirent que ce lieu étoit visité quelquefois par  
des

des hommes. Nous y passâmes encore quelques jours, sans y recevoir de lumière sur notre sort. Je me confirmois seulement dans l'opinion que nous devions être vendus à d'autres Maîtres, soit Barbares, soit Européens. Environ huit jours après notre arrivée, j'entendis les Sauvages qui nous conduisoient, jeter des cris de joie; & tournant la tête pour en chercher la cause, je vis cinq ou six grandes barques qui s'avançoient vers nous sur la rivière. Je ne tardai point à distinguer les matelots, & à débûvler à leurs habits qu'ils étoient Européens. Je l'avoue, un mouvement de véritable joie se fit sentir à mon cœur, je levai les mains au Ciel, j'embrassai mon épouse, & je crus du moins une partie de mes vœux exaucés. Les barques furent à nous dans un instant. Je reconnus les matelots pour des Espagnols. De quelque nation qu'ils pussent être, c'étoit des hommes; ce n'étoit plus de stupides & impitoyables Sauvages; & dans le moment où nous étions, notre plus

grande satisfaction devoit être sans doute de nous revoir avec des créatures capables comme nous, de raisonner, & d'entendre notre langage.

Cependant mon épouse prit ces apparences du changement de notre fortune, dans un sens tout différent. Etant fille d'une mère Espagnole, elle favoit la langue de ce pays; desorte que ne pouvant plus douter, après quelques discours qu'elle entendit tenir aux matelots, que nous ne fussions au moment de quitter les Sauvages, & de nous éloigner par conséquent plus que jamais des Rouintons, elle versa un ruisseau de larmes, sans que rien parût capable de la consoler. Nous étions assis à terre, & elle avoit la tête appuyée sur mes genoux. Je n'ignorois point ce qui l'affligoit si vivement. D'ailleurs le nom de sa fille qui lui échappoit mille fois, me faisoit entendre ce qu'elle craignoit de perdre sans retour en s'éloignant des Sauvages. Ce fut alors que je crus à propos de lui apprendre que cette chère fille ne vivoit plus ;

plus ; persuadé, non seulement qu'elle se réjouiroit après cela de quitter les Sauvages , mais qu'elle regarderoit la mort de son enfant comme un malheur beaucoup plus supportable , que celui de la laisser après nous , parmi les Rouintons. Je lui dis donc , sans prendre même la chose de trop loin , qu'elle étoit moins à plaindre qu'elle ne pensoit , qu'elle n'avoit plus rien à appréhender pour sa fille ; que cette petite créature étoit dans le sein de Dieu ; que si je ne lui avois pas annoncé plutôt cette nouvelle , j'avois été retenu par la crainte de lui causer trop d'affliction ; mais que la voyant dans un état où elle devoit sans doute m'entendre volontiers , je ne faisois plus difficulté de lui apprendre que notre fille étoit plus heureuse que nous , puisqu'elle jouissoit du bonheur qui ne se perd jamais.

Mon discours fit une impression étonnante sur l'esprit de Fanny. Elle me regarda fixement , & je vis que sa surprise avoit seché ses larmes tout d'un coup. Mais, cher Clé-

veland, me dit-elle, ne me trompez-vous pas ? Est-il vrai que ma pauvre enfant soit morte ? Je l'en assurai avec toutes les protestations qui pouvoient guérir ses doutes. Pour les circonstances, je les lui déguisai avec soin, & j'en inventai quelques-unes, autant par rapport à Madame Riding qu'à sa fille, que je crus propres encore à adoucir sa peine. Elle m'écoutoit avec une attention extrême. Lorsque j'eus cessé de parler, j'apperçus ses pleurs qui recommencèrent à couler. Elle joignit les mains, & les serrant l'une contre l'autre : O Dieu ! s'écria-t-elle tendrement, gardez mon enfant dans vos bras. Tenez-lui lieu de mère. Ne la laissez manquer de rien pour être heureuse. Vi, ma chère fille, vi dans le sein de Dieu ; tu y feras plus tranquille que ta malheureuse mère. Et puis se tournant vers moi d'un visage à demi consolé : Ah ! voilà une mort, me dit-elle, qui me rend la vie. En quelque lieu du monde que ce puisse être, je ne m'affligerai jamais de voir ce que j'aime aller au Ciel avant moi.



moi. Je ne suis plus inquiète à présent pour ma fille. C'est-là que je suis bien assurée de la retrouver un jour. Je la confirmai autant que je pus dans ces sentimens, quoiqu'il me fût aisé de juger qu'une consolation si prompte venoit moins de l'état heureux où elle croyoit sa fille, que de l'état misérable, si je puis m'exprimer ainsi, où elle commençoit à s'afflurer qu'elle n'étoit plus. L'image de cette enfant, qui ne pouvoit se présenter à elle sans être accompagnée de l'horrible idée des Rouintons, & du souvenir de leurs cruautés, étoit un martyre continuel dont je venois de la délivrer; & en tournant, comme j'avois fait, ses pensées vers le Ciel, où son imagination ne lui représentoit rien que d'heureux & d'agréable, je l'avois mise dans une situation délicate, du moins en comparaison de celle d'où elle étoit sortie. Je n'avois rien de si consolant à lui proposer par rapport à son père; mais je n'eus pas de peine néanmoins à lui faire comprendre, que de quelque manière que les Espa-

gnols pussent en user avec nous, nous aurions toujours plus de liberté parmi eux que parmi les Sauvages, & qu'il nous seroit plus facile par conséquent d'y prendre des mesures pour le salut de Mylord.

Pendant que j'étois avec elle dans cet entretien, les Marchands Espagnols traitoient avec les Sauvages du prix de leurs esclaves. Ce marché se faisoit entre eux par signes. La marchandise de part & d'autre étant présente, ils pouvoient s'entendre & s'accorder sans beaucoup d'explication. Tous les esclaves étoient prêts à être comptés & examinés; & les richesses des Espagnols, qui consistoient dans un grand nombre de petits barils d'eau-de-vie, en miroirs, en sifflets, & en petits couteaux, étoient étendues sur l'herbe, comme pour exciter les desirs des Sauvages par une si belle montre. Lorsqu'ils furent convenus du prix, & que les marchandises furent livrées, les Sauvages se retirèrent avec de grands cris. Les Espagnols nous firent alors avancer vers le rivage, pour

## DE MR. CLEVELAND. 13

pour nous faire entrer dans leurs barques. Quoique je fusse couvert de peaux avec toute ma famille, ils étoient bien éloignés de s'imaginer qu'il y eût six Européens parmi leurs esclaves. S'ils nous eussent connu, peut-être leur avarice leur eût-elle fait refuser de nous acheter, parce qu'il n'y avoit nul profit à attendre de nous. Cette pensée, qui m'étoit venue d'abord, m'avoit fait ordonner à tous mes gens de se contenir dans un silence exact, jusqu'à ce que le marché fût entièrement conclu. Il y a des Sauvages de toute sorte de stature & de couleur en Amérique; & la fatigue d'ailleurs nous avoit tellement changés, qu'à la réserve d'un peu plus de blancheur, nous n'étions guères différens de nos compagnons d'esclavage.

Ce fut donc au moment qu'on alloit nous faire entrer dans la barque, que j'adressai honnêtement quelques mots aux Marchands Espagnols. Je parlois assez leur langue pour me faire entendre. Mon épouse que je pris par la main, ses deux

femmes, Rein & mes deux Anglois, composant un petit cercle autour de moi, attirèrent d'abord leur attention. Mais ce fut tout autre chose lorsqu'ils m'eurent entendu. Leur surprise se déclara par leurs regards curieux, qu'ils jetterent longtems sur nous sans rompre le silence. Mon épouse craignant qu'ils n'eussent point compris mon discours, parce que je ne m'exprimois pas exactement, reprit la parole, & leur expliqua en peu de mots que nous étions Anglois, & que nous avions une reconnoissance infinie du service qu'ils venoient de nous rendre. Enfin, ils ouvrirent la bouche pour nous demander par quel hazard nous nous étions trouvés dans une si misérable condition. Je leur répondis que nous leur donnerions la satisfaction d'en être instruits, lorsqu'ils auroient eu la générosité de nous procurer un lieu de sureté & de repos.

Quoiqu'il ne parût nulle trace de contentement sur leur visage, ils ne purent se dispenser de nous faire quelques civilités, & de nous séparer

rer de la troupe des esclaves. La première chose dont je les priai de nous informer, fut, en quel lieu, & dans quelle partie de l'Amérique nous nous trouvions avec eux. Ils m'apprirent que nous étions sur la rivière des Conchaques, qui va se jeter dans la grande rivière de la Mobile, & qui se décharge avec elle dans la partie la plus septentrionale du golfe du Mexique; qu'ils étoient habitans d'une bourgade nommée St. Joseph, qui est située sur la côte du golfe; à l'orient de l'embouchure de cette rivière; qu'ils avoient accoutumé de remonter ainsi dans les terres plusieurs fois chaque année, pour entretenir différentes sortes de commerce avec les Sauvages; avec les uns, commerce d'esclaves, commerce de pelleteries avec d'autres; & qu'ils en tiroient un avantage considérable. Je me contentai de cette explication, qui convenoit assez à nos intérêts & à nos desseins. Ces Marchands ne paroissant ni riches ni polis, je comptai aussi peu sur leurs honnêtetés que sur leur secours, & je réso-

plus de ne m'ouvrir à eux qu'autant que j'y serois déterminé par les occasions. Ils ne furent pas longtems néanmoins , sans s'appercevoir que notre condition naturelle ne répondoit point à l'état où ils nous avoient trouvés. Cette découverte piqua extrêmement leur curiosité , mais je ne jugeai point à propos de la satisfaire.

Nous fîmes douze jours à gagner l'habitation de St. Joseph. Il y avoit peu d'Espagnols dans ce bourg , qui valussent mieux que ceux qui nous y avoient amenés. On ne put nous y refuser la liberté ; mais on ne l'accompagna de nulle offre de service , & de nulles marques de générosité qui pussent nous faire estimer ceux de qui nous la recevions. A peine obtinmes-nous parmi eux de quoi satisfaire aux nécessités les plus communes de la vie. Nous fîmes contraints néanmoins d'y passer plus de six semaines, en attendant pour les quitter une occasion qui ne devoit pas se présenter plutôt. Ce tems ne pouvoit nous sembler que bien long, dans l'ardente impatience

## DE MR. CLEVELAND. 87

tience où nous étions d'entreprendre quelque chose pour l'éclaircissement de la destinée de Mylord. Après mille réflexions sur tout ce qui pouvoit servir de fondement à mes conjectures & de motif à mes résolutions, je m'étois déterminé à prendre un parti qui m'avoit paru le plus solide auquel je pusse m'arrêter. J'étois destitué de toutes sortes de secours; il m'en falloit néanmoins de plus d'une espèce, pour me rendre capable de servir Mylord. J'avois résolu de gagner l'Ile de Cuba, qui n'est point à une distance extrême de St. Joseph, & d'aller implorer l'assistance du Gouverneur, qui étoit mon grand-père depuis que j'étois l'époux de Fanny. Quoiqu'il eût refusé autrefois son secours à Mylord pour faire la guerre à l'Angleterre, j'étois sûr qu'il se hâteroit de me l'accorder dans une circonstance si différente. Je comptois avec cela de laisser mon épouse auprès de lui, tandis que je retournerois au continent avec tout ce qui me seroit nécessaire pour servir efficacement Mylord. Mais cette résolution,

tion, qui étoit aussi du goût de mon épouse, je ne pouvois l'exécuter, faute de commodités pour la route, avant un certain tems auquel les barques de St. Joseph se rendoient à Carlos pour le commerce des esclaves. Cette dernière ville étant située vers la pointe de la Presqu'île de Tégeste, je ne doutois point qu'il ne s'offrit-là tous les jours des occasions pour passer à la Havane.

Nous attendions donc ce tems avec une impatience & un ennui qui croissoient tous les jours. Le tendre cœur de Fanny, qui avoit été soulagé d'une partie de ses peines lorsque son inquiétude avoit cessé pour sa fille, n'en étoit pas devenu pourtant plus tranquille & plus heureux : les mortelles allarmes où elle étoit continuellement pour Mylord, ne lui permettoient pas de s'occuper un moment d'autre chose. De mon côté, je n'avois point d'autre occupation que de m'affliger de mes propres douleurs, & de la consoler dans les siennes. Nous passions ainsi des jours & des nuits.

dont



dont la longueur nous paroïssoit éternelle. Un jour, quelques-uns des Espagnols qui avoient marqué le moins de dureté pour nos peines, vinrent nous avertir qu'il étoit entré dans la rade une barque de Pensacola, & que celui qui paroïssoit y commander ayant déclaré qu'il alloit à la Havana, il y avoit apparence qu'il ne nous refuseroit pas le passage, si nous étions toujours dans le dessein de suivre la même route. Je me hâtai de l'aller trouver. La pauvreté de mes habits n'empêcha pas qu'il ne me reçût honnêtement, lorsqu'il eut reconnu que j'étois étranger. Il parloit notre langue. Je lui dis naturellement, qu'étant appelé à la Havana par des affaires d'importance, & cherchant depuis longtemps l'occasion d'y passer, je lui demandois pour moi & pour six personnes qui m'accompagnoient, la faveur de nous recevoir dans sa barque. Il me fit voir aussi-tôt, mais avec beaucoup de civilité, que si nous étions sept, sa barque étoit trop foible pour supporter un si grand nombre. Je suis porté en général,

néral, me dit-il, à rendre service à toutes les personnes malheureuses, mais particulièrement à des étrangers. Le voyage même que j'ai entrepris, n'est qu'un effet de ce sentiment. Mais, quoique j'aye dessein de suivre les côtes comme j'ai fait depuis Pensacola, & que vous pussiez m'accompagner peut-être sans péril jusqu'à la pointe de Tégeste, je n'oserois risquer de passer avec vous la mer de Bahama. Je le quitai sans le presser davantage. J'aurois pu accepter du moins l'offre qu'il sembloit me faire, de nous prendre avec lui pendant une partie de la route; mais les barques de St. Joseph devant partir peu de jours après pour Carlos, je ne voulus point lui causer la moindre incommodité.

Etant retourné dans la petite cabane qu'on nous avoit donnée pour demeure, je racontai à Fanny ce qui venoit de m'arriver, & j'ajoutai que la physionomie du Commandant Espagnol m'ayant plu beaucoup, j'étois fâché qu'il n'eût pu nous recevoir dans sa barque. Comme nous continuions à nous entretenir, je le

vis

## DE MR. CLEVELAND. 21

vis à quelques pas de notre cabane, qui se la faisoit montrer par quelques habitans de nos voisins. Il fut à la porte en un instant, & il entra d'un air honnête. Après avoir jetté les yeux pendant quelques momens sur notre logement & sur nous, il me reconnut pour le même qui lui avoit parlé un quart-d'heure auparavant. Vous êtes surpris de me voir ici, me dit-il ; mais je vous avoue que dans le chagrin que j'ai eu de ne pouvoir vous accorder le passage, je me suis informé un peu plus particulièrement de ce qui vous regarde, & ce que j'ai appris de votre misère, m'inspire une compassion dont je souhaiterois de pouvoir vous donner des marques. Je vais à la Havana. Avez-vous-là quelqu'un qui s'intéresse pour vous ? Puis-je vous en apporter des nouvelles, ou leur en apprendre de vous ? Puis-je d'ailleurs vous être utile en quelque chose ? Il me fit ce compliment & toutes ces questions avec tant de naturel & un air si prévenant de générosité & de bonté d'ame, que ne pouvant m'ex-

m'exprimer assez facilement en Espagnol pour le remercier d'une manière qui répondit à la faveur qu'il nous faisoit, je priai mon épouse de prendre ce soin pour moi. Elle le fit avec grace, & comme elle parloit parfaitement l'Espagnol, il eut peine à la prendre pour une Angloise. Ce doute lui ayant fait naître l'occasion de la considérer de plus près, il apperçut bientôt, malgré la difformité de ses habits & l'altération que la tristesse & la fatigue avoient causées sur son visage, qu'il ne parloit point à une femme ordinaire. C'étoit un jeune homme de fort bonne famille, qui ayant reçu de la Nature un caractère tendre & généreux, & s'étant rempli la tête d'aventures extraordinaires, comme font la plupart des Espagnols, en lisant les Romans, rappelloit tout à ses idées, & ne respiroit que les occasions d'exercer en héros, son courage, sa tendresse, & sa générosité. Charmé donc de ce qu'il crut avoir découvert, il fit connoître à Fanny que ses yeux ne pouvoient être trompés

pès en la voyant , & que la fortune n'avoit pu la maltraiter si fort, qu'il ne fût aisé de découvrir qu'elle n'étoit point dans sa situation naturelle. Il ajouta à ce discours de nouvelles offres de service. Mon épouse lui répondit, que le seul qu'elle eût à desirer, étoit d'être transportée promptement dans l'Île de Cuba.

Ce jeune Espagnol nous ayant marqué qu'il sentoit redoubler son chagrin , de ne pouvoir nous donner ce témoignage d'estime & de bonne volonté, en prit occasion de nous raconter la cause de son voyage. Je suis , nous dit-il, le fils du Corrégidor de Pensacola. Quelques-uns de nos habitans qui font un commerce d'esclaves avec les Sauvages, nous en amenèrent plusieurs il y a quinze jours, & parmi eux un Européen dont je suis encore à savoir le Pays particulier. Il fait plusieurs langues, & les parle toutes en perfection. J'étois à le voir arriver avec les compagnons de sa misère: je fus frappé de son air; & la curiosité me l'ayant fait abor-

aborder, je démêlai aisément qu'il méritoit une meilleure fortune. Je lui offris une retraite chez mon père. Il n'y eut point été deux jours, que ce passage subit de la misère dont il sortoit, à la vie douce que je pris soin de lui faire mener, lui causa une maladie dangereuse. Elle dure encore; mais n'en ayant pas eu moins d'affiduité à le voir & à l'entretenir, je lui ai trouvé tant de politesse, d'esprit, & d'élevation d'ame, que je me suis accoutumé à le regarder comme un des premiers hommes du monde. Je l'ai sondé plusieurs fois sur sa naissance & sur les aventures de sa vie; il est impénétrable là-dessus; seulement il souhaitoit une occasion pour l'Ile de Cuba. Je me suis imaginé qu'il vouloit y passer lui-même, & je me suis offert pour l'y conduire; mais il m'a témoigné qu'il n'avoit qu'une Lettre à faire tenir au Gouverneur, qui est de ses amis. Le zèle que j'ai pour son service, m'a fait prendre cette commission moi-même. Sur quelque mots, ajouta l'Espagnol, qui lui  
sont

sont échappés dans nos entretiens, je crois qu'il a été séparé, par la fortune, de quelques personnes qui lui sont fort chères; & que c'est la raison qui l'empêche de penser à quitter le continent, où il craint de les laisser après lui.

Nous ne pûmes entendre la fin de ce discours, sans être saisis d'une émotion extraordinaire. Il fut impossible sur-tout à mon épouse d'arrêter l'impétuosité des mouvemens de son cœur. Ses larmes, ses sanglots se firent un passage malgré elle. Ah ! c'est mon père, répéta-t-elle vingt fois, quoiqu'elle eût à peine la force de le prononcer. C'est mon père, c'est lui, je n'en puis douter ! Elle vouloit partir sur le champ pour se rendre à Pensacola ; & lorsque je la retins pour l'empêcher de sortir, elle s'assit en me tenant par le bras, & en continuant de me dire avec un renouvellement de pleurs : c'est mon père, n'est-il pas vrai, Cléveland, que c'est mon père ? Ah ! courons, & ne perdons pas un moment. J'étois persuadé, comme elle, que ce ne pouvoit être un

un autre que Mylord. Tout s'accor-  
doit à me confirmer heureusement  
dans cette opinion. Je m'expliquai  
néanmoins avec l'Espagnol, & lui  
ayant appris en deux mots ce que  
nous cherchions, & ce peu de lu-  
mière que nous avions reçues en di-  
vers tems sur le sort de notre cher  
père, il ne douta pas plus que nous  
que ce ne fût lui-même qu'il avoit  
dans sa maison.

Un événement si heureux parut  
le pénétrer de joie & d'admiration.  
Il leva les mains au Ciel. Il protesta  
qu'il se croyoit le plus fortuné de  
tous les hommes, de pouvoir con-  
tribuer au changement de notre for-  
tune. Il nous pria de disposer de  
son bien, de ses forces & de sa  
vie. Jamais la générosité Espagno-  
le ne s'exprima avec un tour plus  
noble & plus éloquent. Je le re-  
merciai avec un vif sentiment de  
reconnoissance. Il est clair, lui dis-  
je, que c'est le père de mon épou-  
se que vous nous faites retrouver.  
C'est un présent plus cher que la vie,  
que vous allez faire à tous trois.  
Votre cœur généreux a la plus bel-  
le



le occasion qui fut jamais de se satisfaire. Mais , s'il est possible , hâtez-vous de nous conduire à Pensacola. Comptez que la commission dont vous vous êtes chargé est inutile à présent, & que vous n'avez point de plus précieux service à rendre à votre hôte , que de nous mettre promptement entre ses bras. Il vouloit se donner le tems du moins de nous faire faire des habits ; nous le priâmes de remettre ce soin à Pensacola , où nous accepterions volontiers de lui toutes sortes de bons offices , assez surs désormais de pouvoir lui en marquer par mille moyens notre juste gratitude.

Pensacola est une assez bonne Habitation des Espagnols , située à l'Occident de St. Joseph , sur la côte de la même mer. Sans savoir au juste l'éloignement de ces deux places , je juge qu'il n'est pas considérable , puisque nous fîmes le trajet par mer en moins de deux jours. En arrivant dans le port , l'Espagnol , qui apperçut quelques habitans de sa connoissance , leur demanda s'il n'étoit rien arrivé de nouveau depuis

son départ. Rien, lui répondit-on, excepté que l'étranger que vous avez retiné chez vous, est à l'extrémité de sa vie. Mon épouse & moi n'entendîmes que trop cette fatale réponse. Elle changea notre joie dans la plus mortelle frayeur. Nous nous hâtâmes, en tremblant, de gagner la maison du Corréridor. Son fils entra d'abord seul dans la chambre de Mylord. Cette précaution étoit nécessaire, pour le prévenir par degrés sur notre arrivée. Nous attendions à la porte; & dans la confusion des mouvemens de joie, de crainte & de tristesse qui nous agitérent, nous nous tenions embrassés, en versant un torrent de larmes que nous ne sentions pas couler. Mylord fut instruit en un moment que nous étions proche de lui. Dieu ! que les sentimens de la nature sont tendres ! Sa foiblesse ne l'empêcha pas de faire tous ses efforts pour se jeter hors de son lit. Nous entendîmes le bruit de ses mouvemens, & le nom de Fanny qu'il prononçoit d'une voix comme étouffée par ses pleurs & par ses soupirs.

Nous

Nous entrâmes dans le moment que l'Espagnol l'arrêtoit. Il se retint lui-même en nous voyant paroître, & demeurant assis sur son lit, il ouvrit les bras, qu'il tendit vers nous d'une manière toute passionnée. Ah ma fille ! Ah Cleveland ! Il étoit si ému, qu'il ne trouva point de voix pour s'exprimer davantage.

Nous nous jettâmes à genoux auprès de lui ; je lui baisois une main ; Fanny tenoit ses lèvres serrées sur l'autre, & l'arrosait de ses larmes. Nous faisons entendre quelque chose ; mais c'étoit moins des mots articulés, qu'un murmure tendre & plaintif qui marquoit à quel point nous étions touchés & attendris. Nous demeurâmes quelque tems dans cette situation, & Mylord tenoit la tête panchée sur nous, sans être capable, non plus que nous, de prononcer une parole. Enfin, je fus le premier qui rompit ce tendre & passionné silence. Nous vous revoyons donc, lui dis-je. Ah, Mylord, nous avons le bonheur de vous recevoir ! Votre

absence, & l'incertitude de votre fort, ont toujours été le plus insupportable de mes malheurs. Je les oublie tous. Je les pardonne à la Fortune. Elle vous rend donc à nous ! Qu'avons-nous de plus cher à lui demander ? Mais nous vous retrouvons malade, & dans le dernier danger ! Quoi ! le Ciel n'achèvera-t-il pas le miracle qu'il a commencé en notre faveur ? Ne nous aura-t-il amenés si heureusement auprès de vous, que pour nous ravir peut-être aussi-tôt la satisfaction qu'il nous accorde ? Qu'il prenne du moins notre vie avec la vôtre ; qu'il ne nous sépare plus, si c'est par bonté & par compassion qu'il nous a réunis. J'ajoutai mille autres choses, tandis que ce cher Seigneur & mon épouse se remettoient un peu de leur agitation. Il prit la parole à son tour, & quoiqu'il fût en effet dans un état très dangereux, il tira assez de forces de sa tendresse pour nous exprimer sa joie dans les termes les plus touchans. Mais ce qu'il ajouta à la fin, étoit trop capable de nous empêcher d'en sentir. Je

vois,

vois, nous dit-il, qu'il me reste peu de tems à vivre. Il y a un quart d'heure que la mort me sembloit affreuse, je ne pouvois l'envisager sans horreur; mais je ne vois plus rien à présent qui doive me la faire craindre. Vous êtes ici tous deux en sureté. Il vous sera facile de gagner l'Ile de Cuba, où vous trouverez votre grand-père, qui vous verra arriver avec plaisir. Vous y ferez transporter mon corps, si vous le pouvez commodément, & vous prendrez soin de ma sépulture. O Ciel! reprit-il avec une nouvelle ardeur, vous m'avez donc rendu mes chers enfans, ma chère Fanny, mon cher Cléveland! Ils fermeront mes yeux, ils recevront mes derniers sours, je mourrai dans leurs bras! Il recommença ensuite à nous embrasser avec de nouveaux transports de joie & de tendresse.

Je ne pus répondre que par mes pleurs, à un discours dont chaque mot me pénétoit l'ame. Mon épouse continuoît aussi à pleurer, sans pouvoir s'exprimer autrement que

par quelques mots entrecoupés. Le jeune Espagnol, qui paroïssoit attendri jusqu'au fond du cœur d'une scène si touchante, & qui savoit mieux que nous l'extrémité du péril où étoit Mylord, nous exhortoit à nous retirer pendant quelques momens, pour lui laisser rappeler un peu de tranquillité. C'étoit mon dessein ; je fis même un effort pour lui dire que nous espérions plus que lui-même pour sa vie, & que nous allions le quitter un instant, de peur qu'une émotion si excessive n'augmentât son mal. Mais il s'y opposa absolument. Ne m'ôtez pas, nous dit-il, la seule douceur qui me reste à prétendre dans la vie. Ne voyez-vous pas que votre présence m'a ranimé ? Il n'y a qu'un moment que j'étois dans les langueurs du trépas ; c'est vous qui retenez mon âme dans ce corps foible & épuisé ; & si je ne sentoïis que ma guérison est impossible, je l'attendrois de votre vue, bien plus sûrement que des remèdes. Il falut demeurer auprès de lui. Il nous raconta, autant que sa foiblesse put le

le permettre, les malheurs qui lui étoient arrivés depuis notre séparation. Il y avoit peu de circonstances, qui ne s'accordassent avec le récit que nous avoit fait le prisonnier Abaqui. Iglou, & les Anglois qui l'avoient accompagné, avoient péri en le défendant. Il avoit été longtems captif, obligé de suivre les Sauvages dans toutes leurs courses, & exposé continuellement à une misère & à des fatigues si excessives, qu'elles avoient achevé de ruiner son tempérament, qui étoit déjà affoibli depuis longtems, par les chagrins qu'il avoit essuyés pendant une grande partie de sa vie. C'étoit depuis quinze jours seulement, qu'il avoit été amené par les Sauvages sur la même rivière où l'on nous avoit conduits, & où qu'il y avoit été vendu avec un grand nombre d'autres Esclaves aux Espagnols de Pensacola.

Après nous avoir fait ce récit, il voulut entendre à son tour celui de nos aventures. Je le fis en peu de mots, & j'omis à dessein tout ce qui eût été capable de lui causer

une nouvelle émotion. Il ne fut point que le Ciel nous avoit accordé une chère fille. Mon épouse me regardoit tendrement, lorsque je fus à cet endroit de ma narration. Je lisois dans ses yeux, qu'elle eût souhaité de pouvoir lui apprendre cette intéressante circonstance, qui eût eu sans doute quelque douceur pour lui, s'il eût été possible de la détacher de ses funestes suites. J'affectai aussi de ne pas prononcer le nom de Madame Riding. Mais quoique le trouble où il avoit été jusqu'alors l'eût peut-être empêché d'y penser, il ne fut pas longtems à me demander où nous l'avions laissée, & pour quelle raison il ne la voyoit point avec nous. Le déguisement m'auroit trop coûté, dans ce tendre moment de communication & d'ouverture de cœur. Je lui déclarai naturellement, qu'il avoit plu au Ciel de la retirer à lui, & qu'elle étoit morte en chemin. Nous donnâmes tous ensemble des larmes à sa mémoire. Mylord arrêta néanmoins les siennes. Pourquoi la pleurer ? nous dit-il ; je ne tar-



## DE MR. CLEVELAND. 105

Je n'attendrai pas deux jours à la rejoindre. Hélas ! ajouta-t-il , vous serez plus à plaindre qu'elle & moi. Je vous laisse peut-être pour héritage la haine du Ciel , qui ne s'est point lassée de me poursuivre , & qui va sans doute s'attacher désormais sur vous. O Dieu ! comment puis-je espérer d'être tranquille après ma mort , s'il faut que j'emporte cette triste pensée en expirant ? Mais , reprit-il en s'interrompant lui-même , pourquoi me tourmenter ainsi volontairement ? N'est-il pas naturel au contraire que j'explique favorablement notre rencontre inespérée , & la satisfaction de vous embrasser qui m'est accordée aux derniers momens de ma vie ? Le Ciel n'est point trompeur. Il commence à me traiter en ami. J'en veux tirer un augure favorable pour vous mes chers enfans , & pour moi-même.

Je m'efforçai , pendant le peu de tems qui lui restoit à vivre , de le confirmer dans cette idée consolante , & je remarquai qu'elle contribua beaucoup à lui procurer une

mort patible. Il ne se trompoit pas, en espérant pour lui-même les plus libérales faveurs du Ciel. Sa vertu, si longtems éprouvée, touchoit au moment de la récompense ; & cet heureux pressentiment, qui rendit ses derniers soupirs tranquiles, en étoit déjà une. Mais ses malheureux enfans n'étoient point compris dans la sentence qui finissoit ses peines, & qui l'appelloit au bonheur.

Nous le perdîmes le troisieme jour après notre arrivée. Il avoit employé une partie du jour précédent, non seulement à nous donner des conseils sur notre retour en Europe, & sur la conduite que nous devions tenir en y arrivant ; mais encore à nous expliquer toutes les ressources que nous pouvions y trouver pour l'établissement de notre fortune, soit dans la faveur du Roi, soit dans les biens considérables qu'il avoit laissés entre les mains de Mylord Terwill, & qu'il comptoit que ce généreux ami nous remettroit fidèlement. Il s'affoiblit beaucoup vers la nuit. Cependant,

comme

comme il conservoit toute sa raison, il ne laissoit pas de trouver de tems en tems assez de force pour nous adresser quelques mots tendres & touchans. Il baisoit les mains de sa fille, il serroit les miennes, il nous prioit instamment de retenir nos larmes, & de conserver l'un pour l'autre une immortelle affection; enfin, il nous avertit lui-même qu'il se sentoit prêt d'expirer, & il expira en effet un moment après, comme il l'avoit désiré, c'est-à-dire, entre les bras de sa fille & les miens.

Dans l'excès inexprimable de tristesse & d'abattement que je ressentis à cette vue, j'aurois souhaité de pouvoir me dérober aux yeux des hommes, & renoncer à tout autre sentiment que celui de la douleur. J'aurois souhaité d'être seul dans la plus déserte Contrée de l'Amérique, occupé en silence à méditer sur mes malheurs, à me contempler moi-même dans ce triste état, à demander raison au Ciel de sa rigueur, à solliciter sa justice ou sa bonté par mes gémissemens, sup-

posé qu'il m'eût donné assez de patience pour ne pas l'irriter encore plus par mes murmures & par mes plaintes. Je me mis pendant quelques momens dans cet état par la force de mon imagination, & je trouvais de la douceur à m'entretenir d'une si funeste image. Mais les soupirs & les pleurs de mon épouse m'ayant ramené de cette espèce d'égarement, j'éprouvai en la voyant, qu'on peut être remué tout à la fois par diverses passions, dans un degré presque égal de violence. Elle embrassoit le corps pâle & froid de son père. Sa douleur s'exprimoit d'une manière si touchante, que le Corrégidor, son fils & toute sa maison, qui étoient présens, fondoient en larmes auprès d'elle. Je ne pus la voir si émue, sans l'être moi-même jusqu'au fond de l'ame. Cette bonté de naturel, qui me répondoit si bien de sa sincère affection pour moi; son air de douceur qui ne l'abandonnoit pas, même dans un desordre qui tenoit quelque chose du desespoir; ce torrent de pleurs aimables, qui couloient avec tant de

de

de grace le long de ses joues ; & plus que tout cela le sentiment de ma tendresse, toujours vive & dominante, m'emportèrent à un tel point, que je me livrai sans réflexion au mouvement de mon cœur. Je la pris brusquement entre mes bras. Je m'assis en la tenant ainsi embrassée. Vien, lui dis-je d'un ton tout de feu & d'amour, vien, mon aimable Fanny, mêle tes larmes aux miennes, n'en verse pas une qui ne tombe dans mon sein, fai passer toutes tes peines dans mon cœur. Je veux être seul à les supporter toutes, & mourir mille fois pour t'en épargner une. Quelque remprie qu'elle fût du sujet de sa douleur, elle fut sensible à ce transport de tendresse. Je n'ai plus que vous, me répondit-elle languissamment : père, mère, fille, j'ai vu mourir tout ce que je devois aimer. Hélas ! si je ne vous avois, que ferois-je de la vie, & voudrois-je la conserver un moment ? Nous continuâmes ainsi un entretien, tel que pouvoit nous l'inspirer l'amour & la tristesse. Le Corréjidor &

son fils prirent ce tems, avec beaucoup d'adresse, pour transporter le corps de Mylord dans une chambre voisine; & nous le redemandâmes en vain, lorsque nous nous fûmes apperçus de ce qu'ils avoient fait.

Ce n'est pas sans raison, que je mêle au récit d'une de mes plus grandes infortunes, celui d'un mouvement d'amour, & de quelques expressions de la tendresse de Fanny & de la mienne. Cette observation ne paroîtra pas indifférente à ceux d'entre leurs lecteurs qui auront assez de lumières pour juger de la nature d'une passion que deux ans de mariage, & une chaîne continue de malheurs, avoient été si peu capables d'affoiblir, qu'elle avoit la force de se faire écouter avec cet empire parmi les transports même de la plus vive de toutes les douleurs. Sera-t-on surpris de lui voir produire après cela les effets terribles qu'on doit s'attendre à lire, & que je me suis engagé à raconter? Fanny m'aimoit plus qu'elle-même. Je lui devins encore plus cher après la

la perte de son cher père. Hélas ! moi qui rends ce témoignage à son amour, de quels termes me servirai-je pour exprimer le mien ? En aurai-je jamais dit assez, si je ne confesse naturellement qu'elle étoit mon idole ? Je l'adorois donc, j'en étois tendrement aimé. Par quel charme s'est-il pu faire que la défiance & les noirs soupçons aient succédé à une si douce certitude ? C'est le seul point sur lequel on doit se préparer à l'étonnement ; car on fait assez que, la confiance une fois éteinte, l'amour le plus ardent est le plus prompt à se changer en fureur, & à causer tous les effets de la haine.

Je ne sai quel triste plaisir je trouve, à mesure que j'avance dans cette histoire, à m'interrompre ainsi moi-même, & à prévenir, comme je fais, mes lecteurs sur ce qui me reste à leur raconter. Chaque événement de ma vie n'a-t-il pas de quoi les attacher par des singularités touchantes, & l'un a-t-il besoin du secours de l'autre pour se faire lire avec quelque attention ? Non ; mais c'est le

le goût de ma tristesse que je consulte, bien plus que les règles de la narration & que les devoirs de l'historien. En quelque nombre que soient mes infortunes, & quelle que soit leur diversité, elles agissent aujourd'hui tout à la fois sur mon cœur; le sentiment qui m'en reste, n'a point la variété de sa cause; ce n'est plus, si j'ose parler ainsi, qu'une masse uniforme de douleur, dont le poids me presse & m'accable incessamment. Je voudrois donc, si cela étoit possible à ma plume, réunir dans un seul trait toutes mes tristes aventures, comme leur effet se réunit dans le fond de mon ame. On jugeroit bien mieux de ce qui s'y passe. L'ordre me gêne; & ne pouvant représenter tous mes malheurs à la fois, les plus grands sont ceux qui s'offrent le plus vivement à ma mémoire, & que je ferois du moins de pouvoir exposer les premiers.

Je continuerai néanmoins de suivre le cours des évènements. Après quelques jours passés dans l'excès de la douleur, & employés pour-  
tant



tant à la déguiser pour rendre mon épouse plus capable de consolation par mon exemple, je pensai à quitter Pensacola, & à faire mettre le corps de Mylord en état d'être transporté avec nous. Le Corrégi-dor & son fils ne relâchoient rien de leurs civilités & de leurs attentions. J'avois cru pouvoir leur découvrir quelque chose de la naissance & du rang de Mylord, pour animer leur zèle pendant les derniers jours de sa maladie. Quoiqu'ils fussent généreux par inclination, cette connoissance ne fut pas inutile pour les disposer encore plus en notre faveur. Le père & le fils n'épargnèrent plus ni soin ni dépenses. Nous consentîmes à accepter d'eux des habits pour nous & pour nos domestiques, qui étoient toujours au nombre de cinq; & lorsque le jour que nous avions marqué pour notre départ fut arrivé, non seulement nous trouvâmes une barque bien ornée & prête à nous recevoir; mais nous fîmes surpris de voir nos bienfaiteurs disposés à nous accompagner, pour nous servir

rir eux-mêmes de conducteurs. Je  
 ne m'y opposai point, étant bien  
 aise au contraire de les voir avec  
 nous à la Havana, où je me pro-  
 mettois que Dom Pedro d'Arpez  
 ne nous refuseroit pas les moyens  
 de leur marquer notre reconnais-  
 sance. L'unique chose qui me causa  
 de l'inquiétude en partant, fut la  
 petitesse de notre barque, qui pou-  
 voit à peine nous contenir au nom-  
 bre de neuf, avec quelques matee-  
 lors. Il n'y en avoit point de plus  
 grande, ni de plus commode, dans  
 la rade de Pensacola. Rien n'au-  
 roit pu me faire consentir à expo-  
 ser mon épouse au moindre péril ;  
 ainsi je pris la résolution de nous  
 rendre à Carlos en côtoyant la  
 terre, & de faire partir de-là un  
 de mes Anglois pour aller donner  
 avis de notre approche au Gouver-  
 neur de Cuba, qui ne manqueroit  
 pas de nous envoyer prendre dans  
 un bon vaisseau. Nous arrivâmes  
 heureusement à Carlos. Je fis par-  
 tir *Drink*, un de mes Anglois. Il  
 fut de retour en moins de huit jours,  
 avec un vaisseau du Gouverneur  
sur

## DE MR. CLEVELAND. 115

sur lequel nous montâmes aussi-tôt. Le vent nous mit en vingt heures dans le port de la Havana.

Dom Pédro d'Arpez nous reçut avec toute la tendresse d'un grand-père qui n'avoit point d'autre enfant que Fanny sa petite-fille. Il ne se laissoit point de nous embrasser, & de nous dire que nous al lions être la consolation de sa vieillesse. Le corps de Mylord, que nous apportions dans un cercueil, étoit un triste présent à lui offrir. Il versa des larmes, en se souvenant des efforts qu'il avoit faits pour arrêter cet infortuné Seigneur lorsqu'il avoit passé à Cuba. Il vivroit encore, nous dit-il, il auroit été le maître ici plus que moi, & rien ne lui auroit manqué pour rendre sa vie douce & agréable. Ses regrets furent bien plus vifs, lorsqu'il eut appris dans quelle extrémité de misère nous avions vécu depuis deux ans, & par combien d'infortunes le Ciel avoit conduit Mylord à sa dernière heure. Ce bon vieillard ne pouvoit revenir de son étonnement. Tantôt il se repro-

choit

choit nos malheurs, comme s'il en eût été la cause; tantôt il prenoit le Ciel à témoin, que loin d'y avoir contribué, il n'avoit rien épargné pour les prévenir. N'ai-je pas fait, nous répétoit-il à tout moment, tout ce qui a dépendu de moi pour le retenir? Ne lui ai-je pas prédit même une partie des funestes accidens qui lui sont arrivés? Pouvois-je lui accorder le secours d'armes & de troupes qu'il me demandoit, lorsque la paix venoit de se conclure entre l'Espagne & l'Angleterre? N'étoit-ce pas ses vrais intérêts, que je lui remettois devant les yeux? Pourquoi ne me laissoit-il pas du moins sa fille? Ne devoit-il pas avoir plus de confiance en moi, qui étois son père, que dans tout le reste du monde? Que ne revenoit-il du moins à Cuba, lorsqu'il eut manqué son entreprise dans la Virginie? Quelque inutiles que fussent ces plaintes, elles fervirent à me faire connoître que nous pouvions tout attendre de la bonté & de l'affection de notre grand-père. Il nous en donna peu de

de jours après des marques éclatantes, par la magnificence avec laquelle il rendit les derniers devoirs à Mylord. Cette triste cérémonie renouvela toutes nos peines. Le seul motif qui eut quelque force pour me consoler, fut qu'étant désormais sans périls & sans crainte à la Havana, j'aurois la liberté de me rendre à l'étude de la Sagesse, que je n'avois pu cultiver depuis plusieurs années que par mes réflexions. J'ai Fanny, disois-je, & je retrouve des livres. Voilà deux puissans remèdes, qui pourront rendre peu à peu mon esprit tranquille, & fermer toutes les plaies de mon cœur.

Dom Pédro commença dès le jour de notre arrivée à nous traiter comme ses chers enfans, & jamais il ne se relâcha de cette disposition dans la suite. Sa reconnaissance se signala d'abord pour les services que nous avions reçus du Corrégidor de Pensacola. Il fit au père un présent des plus considérables, & il retint le fils auprès de lui dans un des premiers Emplois de l'île. Comme je n'avois point

point encore avec mon épouse d'autre lien que celui de la bonne-foi & du consentement paternel, Dom Pédre me pressa beaucoup d'y ajouter les cérémonies de l'Eglise. Cela fit naître un embarras. Nous n'étions pas Catholiques-Romains ; ce n'étoit point parmi des Espagnols qu'il falloit chercher un Ministre Protestant ; de sorte que le desir de Dom Pédre, aussi-bien que le nôtre, n'eût point été satisfait de long-tems, si nous eussions absolument refusé de recevoir la bénédiction nuptiale d'un Prêtre de l'Eglise Romaine. Mais quoiqu'à parler proprement, je ne fusse attaché à aucune Religion particulière, je ne crus point qu'il y en eût une seule, de toutes celles qui font profession de reconnoître & de servir un seul Dieu, dont les Ministres ne fussent respectables, par l'honneur qu'ils ont de le représenter. Ainsi j'exhortai Fanny à ne pas se faire un scrupule de prononcer ses promesses en présence de l'Aumônier de Dom Pédre. C'eût été un sujet de joie extrême, non seulement pour lui,

mais

mais pour tous les habitans même de la Havana, de nous voir entrer dans la Communion de leur Eglise : mais le Culte est si bizarre & si superstitieux parmi les Espagnols, qu'un homme de bon-sens, qui n'y est point attaché par les préjugés de l'éducation, n'y sauroit prendre une idée favorable de l'Eglise Romaine. Je priai donc le Gouverneur de me laisser libre sur cet article. Je lui promis seulement, d'accorder de ma part la même liberté à Fanny, quelque parti qu'elle jugeât à propos d'embrasser.

Cette chère épouse, malgré toutes les fatigues de nos voyages, & les douleurs de nos pertes, ne laissoit pas d'être dans une grossesse fort avancée. J'avois tremblé mille fois parmi tant d'agitations, pour ce qu'elle portoit dans son sein. Mais le repos de la Havana ayant bientôt rétabli sa santé, elle fit, trois mois après notre arrivée, une double couche des plus heureuses. Elle mit d'abord au monde un garçon. Cette première délivrance ne l'ayant pas entièrement soula-

gée,

gée, j'avois quelque inquiétude sur les fâcheuses suites qui naissent quelquefois de ces accidens. Elle dura six semaines entières, au bout desquelles Fanny me fit père d'un second fils, qui naquit aussi heureusement que l'autre. Je remerciai le Ciel de ce présent, mais sans pouvoir néanmoins me livrer à la joie, trop pénétré encore du terrible souvenir de la mort de ma fille. O Dieu ! m'écriai-je dans l'amertume de cette pensée, vous me donnez plus que vous ne m'avez ôté ; mais quelque satisfaction que je reçoive jamais de la naissance de mes deux fils, égalera-t-elle les excès de douleur que le sort cruel de ma fille m'a fait sentir ? Dom Pedro & mon épouse ne virent dans l'augmentation de notre famille, qu'un sujet de joie & de consolation.

Mes occupations à la Hayana furent pendant quelque tems fort simples & fort unies. Je me repandois peu au dehors. Tout le tems que je ne passois pas auprès de mon épouse ou avec Dom Pédro,



dro, je l'employois à l'étude. Quoique je n'eusse guères que des Livres Espagnols, & que je ne goûtasse point le plus souvent la manière de penser ni le stile des Ecrivains de cette nation, je ne laissois pas de trouver quelquefois dans leurs Ouvrages d'excellens traits, qui me servoient comme d'ouvertures pour entrer dans des méditations plus profondes & plus utiles. Lectures & réflexions, je rapportois tout au règlement de mes mœurs, & à l'établissement du repos & de la fermeté de mon ame. Mes anciens principes, ce précieux héritage que j'avois reçu de ma mère, n'étoient pas sortis tellement de ma mémoire, qu'il ne me fût encore aisé d'y en découvrir les traces. Si mon esprit s'en étoit moins occupé depuis quelques années, parce qu'il avoit été rempli presque continuellement d'une infinité d'autres objets qui avoient partagé mon attention, j'en avois conservé la racine dans le cœur; & l'on a vu jusqu'à présent, qu'il s'en étoit toujours répandu quelque chose sur ma conduite. Je me les rappelai

tous dans le même ordre que je les avois appris. Je me remis en même tems dans toutes les situations où je m'étois trouvé, depuis que j'avois abandonné la caverne de Rumney-hole & le tombeau de ma mère. Je comparai toutes mes actions, mes vertus & mes foiblesses, mes peines & mes plaisirs, mes bonnes & mes mauvaises fortunes, l'usage que j'en avois fait, avec ces règles de Morale dont j'avois autrefois reconnu si clairement la sagesse. J'examinai dans quelles occasions, & par quel motif il m'étoit arrivé de m'en écarter. Etoit-ce ma faute, ou la leur ? foiblesse d'ame, emportement de passion de ma part, ou de leur côté, défaut de vérité pour me conduire, & de force pour me soutenir ? Je démêlai mieux que jamais la source de tous mes mouvemens, & les ressorts les plus secrets de mes passions. Enfin, je ne me contentai point d'avoir porté le flambeau au fond de mon cœur, pour le connoître ; je n'y découvris rien que je ne m'efforçasse d'en bannir si c'étoit un mal, ou d'y établir d'une  
ma-

manière encore plus ferme si je trouvois que ce fût quelque chose qui appartenât à la vertu. Tâchant même d'étendre mes soins jusques dans l'avenir, je me fis comme un magasin d'armes morales & philosophiques, propres à me servir dans des occasions inconnues, & dans mille circonstances que le tems pouvoit faire naître, & que je ne prévoyois point.

Il faut que je le reconnoisse, à la gloire de la Philosophie & de la Raison, ces deux guides de ma conduite se trouvèrent encore plus puissans que tous mes maux. Après tant de troubles & de douleurs, ils eurent le pouvoir de rétablir un certain calme dans mon ame, & de la mettre dans une situation d'où je recommençai du moins à envisager le bonheur, comme un état auquel il m'étoit encore permis d'aspirer. Il me resta bien un fond de mélancolie, que je n'espérai pas que le tems ni mes efforts fussent jamais capables de surmonter; mais je m'accoutumai à le regarder moins comme une maladie de mon ame, que com-

me un de ces changemens climactériques qui viennent quelquefois de la différence des âges, & dont il y a peu de personnes qui n'éprouvent quelque chose, à mesure que les années se multiplient. Ajoutez que la seule fatigue de mes voyages, jointe aux agitations continuelles de l'inquiétude & de la douleur, avoit pu produire cette altération dans mes humeurs. Je parvins donc, si non à oublier mes infortunes, du moins à les supporter avec ce degré de patience & de résignation qui fait qu'on s'afflige sans trouble, & qu'on se plaint, si j'ose parler ainsi, sans douleur & sans murmure. Tels furent assez longtems mes dispositions & mes sentimens à la Havanna.

Pendant ce tems-là j'avois été informé de toutes les révolutions qui étoient arrivées dans ma patrie, depuis mon départ de France. J'avois appris le renversement de la République, celui de la famille du Protecteur, le rétablissement de la Maison Royale, toutes les circonstances du rappel de Charles II, & le bon-

bonheur qui l'avoit accompagné dans ses premières entreprises. Ces heureuses nouvelles nous eussent fait naître l'envie de retourner en Europe, si nous eussions pu quitter l'Ile de Cuba avec bienséance; mais nous devions de la reconnoissance & de l'attachement à Dom Pédro d'Arpez, qui ne cessoit pas de nous combler de bienfaits. Mon épouse étoit portée à demeurer auprès de lui jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de l'appeller à une meilleure vie, pour lui donner la consolation d'avoir quelque personne chère qui lui fermât les yeux. Je ne me fis pas presser pour y consentir. Pour lui, il comptoit tellement que nous étions avec lui pour toujours, qu'il ne lui vint pas même le moindre doute là-dessus. Il étoit en effet ce que mon épouse avoit de plus proche, & il la regardoit, elle & ses enfans, comme le seul rejetton direct qui restât de son sang. Cependant malgré la tendre affection que nous portions à ce bon vieillard, la différence des nations faisoit toujours que nous nous regardions chez lui

comme des étrangers ; desorte que nous étions bien éloignés de nous attendre qu'il dût nous instituer, comme il fit dans la suite, les seuls & universels héritiers.

Il m'arriva , avant la fin de cette année, de prendre part à une aventure si extraordinaire, qu'elle mérite bien que j'interrompe un moment le récit des miennes , pour la faire servir d'ornement à mon histoire. C'est un délasement qui sera agréable à mes lecteurs.

Le Capitaine d'un Vaisseau Espagnol arrivé de Porto Rico , étant venu rendre ses devoirs à Dom Pédro d'Arpez , lui raconta en ma présence, qu'il avoit essuyé une tempête des plus violentes entre la Jamaïque & la Côte de Nicaragua ; & qu'il avoit été jetté par le vent sur le rivage d'une petite Ile déserte, qu'on nomme *Serrane*. Il y avoit passé deux jours, nous dit-il, pour attendre la fin de l'orage, pendant lesquels ses gens étoient descendus à terre, & s'étoient répandus dans l'Ile , qui n'a guères plus de trois lieues de circuit. Quoiqu'elle leur parût

parût inhabitée, ils avoient apperçu dans plusieurs endroits les traces du pied d'un homme ; & ne doutant point qu'avec plus de recherches ils ne découvriſſent celui qui les avoit formées, ils n'avoient pas laiffé un ſeul coin de l'Ile à parcourir & à viſiter. Enfin, continua le Capitaine, ils virent ſortir d'un trou dans l'enfoncement d'une petite vallée, un homme de haute taille, couvert d'habits aſſez riches, mais ſales & déchirés, qui prit promptement la fuite vers un petit bois, auſſi-tôt qu'il les eut apperçu. Ils n'eurent point de peine à le joindre, & s'en étant ſaiſis ils me l'amenerent. Je lui demandai en Eſpagnol qui il étoit. Il me répondit dans ſa langue naturelle, qu'il étoit Anglois, & qu'il étoit ſurpris que n'ayant offenſé perſonne de mon équipage, on l'eût arrêté avec violence. Je lui fis des excuſes honnêtes, & des offres de ſervice. Il parut rêver un moment, & reprenant la parole, il me dit qu'il avoit beſoin de deux choſes, & qu'il m'auroit obligation ſ'il pouvoit les obtenir de moi. La

première étoit une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour écrire, c'est-à-dire d'encre, de plumes, & de papier ; la seconde, quelques livres , si j'en avois sur mon vaisseau , pour lui servir quelquefois d'amusement dans sa solitude. Je lui promis sans difficulté deux faveurs si légères ; mais étant bien aise de le connoître davantage, je lui demandai ce qui pouvoit l'attacher à cette demeure déserte ; & pourquoi il ne vouloit pas profiter de l'occasion qu'il avoit d'en sortir avec nous. Si je croyois , me répondit-il brusquement , qu'il y eût un honnête-homme au monde , je ne tarderois pas un moment à y retourner. Mais après les trahisons que j'y ai esluées, je me cacherois volontiers dans le sein de la Terre, pour être plus éloigné de ceux qui en habitent la surface. Il refusa absolument de s'expliquer davantage , & m'ayant pressé de lui donner ce qu'il m'avoit demandé , il me quita en me suppliant de ne pas permettre que mes gens le troublassent par leurs visites. Je le plains , ajouta le Capitaine Es-

pa-



pagnol, parce que sa physionomie & ses manières me parurent celles d'un honnête-homme & d'une personne de distinction. Mais ne pouvant l'arracher de-là malgré lui, je profitai le lendemain du vent favorable, qui ne m'a point abandonné jusqu'ici.

Ce récit, qui n'avoit rien dont je dusse être touché plus particulièrement que tous ceux qui l'avoient entendu avec moi, ne laissa pas de me frapper assez pour me faire remarquer que j'y prenois un extrême intérêt. Il ne sortit point de ma mémoire pendant plusieurs jours. Je méditois sans cesse sur cette force de raison & de courage, dont je supposois qu'un homme devoit être rempli pour avoir pu prendre volontairement un parti aussi extraordinaire que celui de vivre seul dans une Ile déserte. J'y joignois la cause qui l'avoit déterminé; c'étoit une haine de l'injustice & de la trahison. Je me formai sur ces deux réflexions une idée admirable du caractère de l'inconnu. Voilà, disois-je, un homme que j'aimerois infailliblement, si

j'étois assez heureux pour le connoître. Il m'aimeroit aussi, car il me trouveroit cette droiture qu'il croit absolument bannie d'entre les hommes. Je n'ai plus d'ami. Qui m'empêche de chercher à m'en faire un, d'une personne dont l'humeur & les principes me paroissent s'accorder entièrement avec les miens ? C'est d'ailleurs un office de charité naturelle & de générosité, que je rendrai à un malheureux qui semble ne pas mériter de l'être, que de contribuer à le consoler de ses peines, & à lui faire goûter peut-être plus de douceurs qu'il ne s'en promet à présent dans la vie. Je me sentis ainsi fort porté à entreprendre exprès dans ce dessein le voyage de Serrane. Je m'informai de sa situation & de son éloignement. Tout ce que j'appris étoit plutôt un nouvel engagement, qu'un obstacle. Cette Ile est au sud de la Jamaïque ; de sorte qu'ayant dessein depuis quelque tems d'aller à Port-Royal pour y être éclairci certainement de l'état de l'Angleterre, je pouvois sans détour passer en chemin par cette ville. C'é-

toit

toit un voyage à finir en fort peu de tems ; & toutes les Nations qui ont des Etabliffemens dans cette partie de l'Amérique , étant dans une profonde paix , il n'y avoit pas le moindre danger à craindre. Mon épouse ne laiffa pas de s'allarmer de mon départ , mais je vins à bout de lui faire goûter mon entreprise. Vous ne vous opposeriez pas , lui dis-je , à un voyage que j'entreprendrois pour m'aller mettre en poffeffion de quelque tréfor , & vous en condamnez un qui m'est inspiré par la compaffion & par la vertu. Laissez-moi chercher les richesses que j'estime. Si vous m'aimez affez pour fouhaiter de me voir heureux , que vous importez par quels biens je le devienne , pourvu que je le fois effectivement ? Et puis , bonne & généreuse comme vous êtes , pouvez-vous penser autrement que moi fur ce qui est capable de faire la félicité d'un bon cœur ? Quand je vous dis qu'il me manque un ami , & que c'est l'efpérance d'en acquérir un qui me fait mettre en chemin , ne fentez-vous pas que ce que je defire vaut bien la

peine d'être cherché. Elle ne fit à cela qu'une objection. Ne suis-je donc que votre épouse, me dit-elle ? Ne suis-je pas encore votre tendre & fidèle amie ? Espérez-vous trouver dans un autre, quelque chose que vous n'appercevez point en moi ? Je lui répondis, que ce que j'appellois le bonheur de l'amitié, devoit être pris dans un autre sens. Par rapport à moi, lui dis-je, il suppose si peu que je ne trouve point en vous tout ce qui m'est nécessaire pour être heureux, que c'est au contraire parce que je le suis infiniment, que j'ai besoin aujourd'hui de cette autre félicité, que je cherche dans l'amitié. Ecoute-moi, chère Fanny, ajoutai-je, & comprend si tu peux cette énigme-là : Tu me rends heureux, ma chère ame ; mais pour sentir tout le bonheur que je goûte avec toi, il faut que j'aye quelqu'un qui ne soit pas toi, non seulement à qui je puisse le dire, mais en qui j'aye encore assez de confiance pour le dire avec goût, & qui m'aime assez pour trouver du plaisir à l'entendre.

Je

Je partis de la Havana dans un bon vaisseau, & bien accompagné. Le vent me fut si favorable, que je fus le jour d'après à la Jamaïque. J'y trouvai un Vaisseau Anglois, nouvellement arrivé de Londres, dont le Capitaine me confirma tout ce que j'avois appris de Dom Pédro d'Arpez, concernant l'heureux rétablissement de la Maison Royale. Ce n'étoit pas un évènement nouveau, puisqu'il y avoit déjà plus de deux ans que le Roi Charles étoit remonté sur le trône ; mais j'en ignorois un grand nombre de circonstances, que je me fis raconter avec plaisir. Je m'informai ensuite si l'on avoit quelque connoissance à Port Royal, d'un Anglois retiré dans l'Île de Serrane, & obstiné à y vivre seul, par haine contre les hommes. Personne n'en avoit entendu parler : mais on m'apprit quelques particularités de cette Île, qui augmentèrent l'empressement que j'avois d'y arriver. On m'assura qu'elle tiroit son nom d'un Gentilhomme Espagnol nommé *Serrano*, qui y avoit passé un grand nombre d'années dans la même

me solitude que l'Anglois dont j'avois parlé : que l'approche en étoit non seulement difficile, à cause des rochers dont elle est environnée ; mais terrible même, sur-tout pendant la nuit, parce que du côté de Nicaragua elle paroît vomir des tourbillons de flammes : que cela n'avoit point empêché que la curiosité n'eût porté plusieurs personnes à la visiter, & qu'il y étoit arrivé quelques aventures qui marquoient assez que ces flammes apparentes avoient une cause fort extraordinaire.

Là-dessus on me raconta, que Sir *George Aiskew*, après s'être rendu maître, au nom du Parlement, de l'île des Barbades, dont Mylord *Willoughby* étoit Gouverneur pour le Roi, avoit entrepris, sur le rapport qu'on lui avoit fait de l'île de Serrane, d'en faire le voyage pour satisfaire sa curiosité. Il y arriva heureusement à l'entrée de la nuit, quoiqu'un peu effrayé par les flammes qui paroissoient s'élever de tous les endroits de l'île. L'étonnement succéda à sa frayeur, lorsqu'en approchant du rivage il crut remarquer  
que

que les flammes se retiroient devant lui, à mesure que son vaisseau s'avançoit. Il mit pied à terre avec sa suite, qui étoit composée de gens aussi entreprenans que lui; & ne voulant point remettre au lendemain à approfondir la cause de ce phénomène, il pénétra sur le champ dans l'île, en remarquant toujours que les flammes continuoient à fuir en quelque sorte devant lui. Enfin, lorsqu'il commençoit à croire que ce n'étoit qu'un jeu de son imagination, elles s'arrêtèrent si bien, qu'il lui fut impossible d'avancer. Surpris au dernier point, il tourna longtems autour de l'endroit enflammé. Le feu sembloit sortir de la terre même, & n'avoir point d'autre aliment. Il en approcha ses mains, qui ne purent en soutenir la chaleur. La nuit s'étant passée sans autre accident, il vit la flamme disparaître avec l'obscurité. Mais comme il appercevoit toujours une épaisse vapeur qui s'élevoit du même endroit, il ordonna à quelques-uns de ses gens de retourner au vaisseau, & d'en apporter des instrumens propres

pres à creuser: Il y en eut quatre qui entreprirent d'ouvrir la terre. A peine eurent-ils levé une couche de pierres chaudes & presque brulantes, qui couvroient la superficie, que le fond s'ouvrant sous leurs pieds, ils furent engloutis tout vivans, sans que leurs compagnons osassent s'approcher pour leur donner du secours: Sir George, consterné de ce malheur, & peut-être fort effrayé, voulut reprendre aussi-tôt le chemin de son vaisseau; mais & lui-même, & ses gens, se trouvèrent comme étourdis & enivrés, soit que ce fût un effet de la vapeur, ou de quelque autre cause, desorte qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils souffrirent même des douleurs très aigues dans tous leurs membres, en s'éloignant de l'île; & ce ne fut qu'après quelques jours de repos, qu'ils furent entièrement rétablis.

Sans chercher à approfondir la vérité de cette aventure, qu'il me sembloit d'ailleurs qu'on pouvoit expliquer d'une manière fort naturelle, je ne pensai qu'à partir promptement



tement pour Serrane. Le vent continuant à me favoriser, j'y arrivai en peu de tems, & je n'apperçus point de flammes en m'approchant du rivage. Il est vrai que nous étions au milieu du jour, & que nous venions du côté du Nord. Je trouvai une Ile des plus nues, sablonneuse, & stérile sur les bords. Il y avoit un si grand nombre de tortues sur le sable, que je jugeai avec raison, que ceux qui y avoient vécu dans la solitude, n'avoient jamais eu d'embarras pour leur nourriture. L'Ile n'avoit guères plus de trois lieues de circuit : je comptai qu'il ne me feroit pas difficile de la parcourir avant la fin du jour, & de rencontrer quelque part le principal objet de mon voyage. Cependant, lorsque je me fus un peu écarté du rivage, je remarquai tant de petits bois & un terrain si inégal, que je craignis d'y trouver plus de peine que je ne me l'étois imaginé. Je marchai de côté & d'autre avec quelques-uns de mes gens, pendant une partie de l'après-midi. Le soir s'approchant, je pris le parti de monter sur le sommet.

met d'une colline, d'où je découvris non seulement la mer qui environnoit l'île, mais plusieurs petites vallées que je n'avois point encore apperçues. Je n'y avois pas été dix minutes, que je vis, environ à un demi-mille de distance, un homme qui marchoit d'un pas lent vers le fond d'une vallée. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût celui que je cherchois. J'ordonnai à mes gens de m'attendre, & n'en prenant qu'un pour m'accompagner, je me hâtai d'avancer pour joindre l'inconnu avant la nuit.

J'arrivai auprès de lui, sans qu'il se fût apperçu de mon approche. Il n'étoit plus qu'à deux pas de son logement. Je m'arrêtai pour lui laisser le tems d'y entrer. C'étoit moins un trou, comme nous l'avoit représenté le Capitaine Espagnol, qu'une cabane assez commode, quoiqu'elle ne fût composée que de bâtons de bois & de gazons. Je me présentai aussi-tôt à l'entrée. Sa surprise me parut grande. Cependant, sans donner la moindre marque de crainte, il me demanda en Anglois ce  
qui

qui m'amenoit-là , & si je desirois quelque chose de lui. Comme mon dessein étoit de le connoître avant que de lui parler avec ouverture , je me contentai de lui faire une réponse assez honnête , pour l'empêcher de s'allarmer. Il reprit aussi-tôt la parole , & me fit tout à la fois plusieurs questions : Si j'étois Anglois ? où j'allois ? d'où j'étois parti ? L'ayant satisfait, il parut apprendre avec plaisir que je devois repasser à la Jamaïque, & il me proposa de l'y transporter avec moi dans mon vaisseau. Cette demande m'étonna beaucoup. Apparemment , lui dis-je , que vous vous lassez de la solitude , & que vous voulez quitter tout-à-fait cette Ile. Oui, me répondit-il d'un air chagrin. J'y étois venu dans le dessein d'y passer le reste de ma vie ; mais les justes sujets que j'ai de haïr les hommes, ne peuvent l'emporter sur le fond de tristesse & d'ennui qui ne m'abandonne point ici nuit & jour. Je veux quitter l'Ile , & retourner en Europe. Le Monde n'est plein que de perfides ; mais puisque c'est un mal nécessaire , il faut prendre

patien-

patience, & vivre comme on peut parmi eux.

Je le considérois avec attention, pendant qu'il tenoit ce discours. Sa physionomie étoit assez heureuse; mais je lui trouvois quelque chose de rude dans le regard, & je ne sentoïis point cette douce satisfaction que je m'étois promise à le voir. Il étoit pâle, & son habillement paroïssoit en fort mauvais ordre. J'ai peine à concevoir, lui dis-je, comment des raisons qui ne sont pas assez fortes pour vous retenir ici, ont pu l'être assez pour vous y conduire. Sont-elles si secrètes, ajoutai-je, que vous ne puissiez m'en rien apprendre? Il me pria de m'asseoir auprès de lui, & ayant paru rêver un moment, il me dit qu'il n'avoit point d'intérêt à me cacher qui il étoit; que je lui paroïssois d'ailleurs honnête-homme; & que le service que j'allois lui rendre en lui donnant le moyen de retourner en Europe, méritoit bien qu'il s'ouvrit à moi avec quelque confiance.

Mon nom est célèbre, me dit-il.  
Je

Je suis le Général *Lambert*. Cromwell, qui me devoit toute sa fortune, & pour qui j'avois tout sacrifié, m'abandonna si perfidement, qu'il n'eut pas honte à la fin de m'ôter jusqu'à mes emplois, le prix de mon sang & de mes services. *Fleetwood* & *Desboroughs*, qui n'ont jamais été capables de rien entreprendre sans mes conseils, & qui ne se seroient pas soutenus un moment sans mon appui, m'ont trahi encore plus cruellement, & cela dans le tems même que j'exposois pour eux ma vie & ma fortune. *Ingoldsby*, le plus perfide de tous les scélérats, & celui néanmoins de tous les hommes qui me devoit le plus de reconnoissance & d'attachement, a porté l'ingratitude & la perfidie, non seulement jusqu'à abandonner mes intérêts, mais jusqu'à m'attaquer armes en mains, se saisir de ma personne, vendre ma tête à *Monk* pour une somme d'argent, & me charger de fers dans un des plus noirs cachots de Londres. Vous raconterai-je toutes les trahisons particulières que j'ai essuyées,

de

de la part de mes amis , de mes créatures , de mes domestiques ? J'occuperois aujourd'hui la place de Cromwell , si j'eusse pu mettre en ceux que j'ai comblés de bienfaits, je ne dis pas un vif sentiment de gratitude, mais ces premiers traits d'humanité, qui doivent du moins empêcher de trahir & de perdre ceux à qui l'on doit tout. Misérable que je suis ! je n'ai trouvé de fidélité dans personne, ni pour la vertu, ni pour le crime. J'ai été abandonné ; trahi, livré, condamné à mort par une sentence cruelle ; pardonné ensuite, mais avec des marques si insupportables de mépris & de dédain, que je n'ai pu regarder la vie comme une faveur. Le Roi m'a relegué pour le reste de mes jours dans l'Ile de Guernesey. J'ai balancé si je ne ferois pas mieux de les finir tout d'un coup par la mort, que d'aller m'ensevelir dans cette triste retraite. J'étois dans cette incertitude, lorsque j'ai été replongé dans de nouveaux malheurs, par une rencontre qui me cause à présent autant de honte, qu'elle m'a  
causé

causé successivement de plaisir & de douleur.

Etant prisonnier à la Tour, continua Lambert, j'avois lié une intime connoissance avec *Vénables*, qui y avoit été renfermé à son retour de la Jamaïque. Quoique que cette expédition eût réussi heureusement, & qu'il eût soumis cette Ile à l'Angleterre, le Protecteur eût moins de joie de cet avantage, que de ressentiment de ce que *Vénables* avoit manqué une entreprise plus considérable sur l'Ile d'Hispaniola. Les mesures que Cromwell avoit prises lui-même à Londres pour la conquête de cette Ile, lui avoient paru si infaillibles, que ne pouvant en attribuer le mauvais succès qu'à l'imprudence de *Vénables* qu'il avoit choisi pour les exécuter, il le fit mettre à son retour dans une étroite prison, où il demeura jusqu'au rétablissement du Roi. Ayant eu le même sort quelque tems après, & la liberté de nous voir ne nous étant point refusée, j'appris de lui-même les causes secrettes qui avoient fait échouer son dessein. Il étoit  
parti

parti d'Angleterre avec cinq mille hommes ; & quoiqu'il eût reçu les ordres du Protecteur, il les ignorait encore, parce qu'ils étoient renfermés dans un papier cacheté qu'il ne devoit ouvrir qu'à une certaine hauteur. La Flotte Angloise rencontra, peu de jours après son départ, un Vaisseau Espagnol qui faisoit la même route, & s'en étant emparée, *Vénables* y trouva une jeune Espagnole toute charmante, qui retournoit à St. Domingue où elle étoit née. Il la vit, il l'aima. Sa passion devoit être vive en naissant, puisqu'ayant ouvert à peu près dans le même tems le papier cacheté du Protecteur, & y ayant trouvé l'ordre de se rendre maître d'Hispaniola, en commençant par St. Domingue qui en est la capitale, il n'eut pas la force de cacher à sa maîtresse le dessein de cette expédition. Cette fille étoit adroite, elle sut profiter de la foiblesse de *Vénables* pour lui faire trahir son devoir. Il est vrai qu'elle en fut le prix ; & que, soit par reconnoissance pour un tel sacrifice, soit par zèle pour  
sa



sa patrie, dont elle se crut obligée d'empêcher la ruine, même aux dépens de son honneur, elle se livra entièrement à son amant lorsqu'il eut exécuté sa promesse. *Vénables* négligea donc, sous divers prétextes, de suivre le plan tracé dans le papier de Cromwell. Il fit sa descente si loin de St. Domingue, qu'avant qu'il pût se mettre en état de l'attaquer, les Espagnols eurent le tems de se fortifier assez pour rendre tous ses efforts inutiles. Il n'en fit même que de très foibles, & seulement pour déguiser le motif de sa conduite. La conquête de la Jamaïque lui couta d'autant moins, qu'il y porta toute son ardeur, comme s'il eût espéré de justifier par-là ce qui venoit de lui arriver à St. Domingue. Mais il avoit à faire à un Maître dont le foible n'étoit pas de se laisser tromper facilement, & qui, sans connoître le fond du mystère, lui fit payer sa faute par la perte de sa liberté. Cependant son Espagnole, qu'il avoit amenée en Angleterre, le consolait de cette disgrâce. Il

la mit pendant sa captivité entre les mains de quelques personnes de confiance, qui la lui restituèrent fidèlement. Etant sorti de prison, il se retira avec elle dans une maison de campagne, où elle n'étoit vue que de lui. Je ne sai si cette dangereuse créature se lassa de la contrainte, ou si elle pensoit dès-lors à se procurer les moyens de retourner dans sa patrie; mais je n'eus pas de peine à reconnoître, lorsque je la vis pour la première fois, que son attachement pour *Vénables* étoit fort refroidi. Ce fut après que j'eus obtenu grace du Roi, qui changea ma sentence de mort en un bannissement perpétuel. J'étois encore sous la garde d'un Messager d'Etat, mais j'avois la liberté de visiter mes connoissances. J'allai voir *Vénables* à sa campagne. Je fus charmé de sa maîtresse. Elle s'aperçut de mes sentimens, & me jugeant propre, apparemment sur la connoissance qu'elle avoit de l'état de ma fortune, à la servir dans le dessein de quitter l'Angleterre, elle ménagea si adroitement la disposition

rien où je ne lui cachai point que j'étois pour elle, qu'elle fit de moi une dupe des plus aveugles & des plus crédules. Je dois confesser à ma honte, que j'y allois de la meilleure foi du monde. Elle m'avoit paru infiniment aimable. Moins accoutumé aux plaisirs de l'amour, qu'aux intrigues de l'ambition & aux exercices de la guerre, je fus flatté de la trouver si facile à m'écouter. Je devins amoureux jusqu'au transport, & je remerciai la Fortune, qui me préparoit une consolation si douce, après m'avoir si cruellement maltraité. Mon premier dessein fut de lui proposer de me suivre à Guernesey. Mais elle eut l'adresse de me persuader, que nous serions plus agréablement & avec plus de sûreté à St. Domingue. Je ne m'opposai que foiblement à ce projet. J'étois enivré d'amour. Elle me donna la commission de chercher un vaisseau pour l'Espagne. J'en trouvai un qui étoit prêt à faire voile pour Cadix. Nous nous dérobâmes tous deux si heureusement, que nous étions en mer

avant qu'on pût avoir le moindre soupçon de notre départ & du côté vers lequel nous devions tourner. Mon artificieuse compagne fut complaisante pour tous mes desirs. Nous trouvâmes aisément à Cadix une occasion favorable pour Hispaniola. Nous y arrivâmes ; & dans l'espace d'enchantement où j'étois, il ne me vint pas même une fois à l'esprit que j'eusse la moindre défiance à concevoir. Ses parens la reçurent avec beaucoup de joie. Elle leur apprit publiquement, & en ma présence, qu'ayant été prise par les Anglois & menée prisonnière en Angleterre, elle m'avoit l'obligation de sa liberté. Elle n'ajouta rien, quoique nous fussions convenus qu'elle me feroit passer pour son époux, & que je continuerois de vivre avec elle sous ce titre. Il est vrai que son silence sur cet article me causa quelque chagrin, & que j'attendois le moment de me trouver seul avec elle pour lui en faire un reproche ; mais étant encore sans défiance, je m'imaginai qu'elle vouloit s'expliquer en particulier avec sa famille, & je m'écartai exprès pour lui en donner

ner l'occasion. Elle en profita effectivement ; mais ce fut pour me tromper avec la dernière perfidie. Elle confessa toute son histoire à son père & à ses frères. Ils prirent ensemble la résolution de se défaire de moi , de quelque manière que ce fût , pour enterrer avec moi les aventures de leur sœur & le deshonneur de leur famille. Je ne parle point de leur dessein par conjecture , c'est d'eux-mêmes que je l'ai appris ; & je dois regarder comme un miracle , le bonheur que j'ai eu d'échapper de leurs mains. Le coup se feroit sans doute exécuté la nuit suivante ; mais l'un d'entre eux ayant su heureusement qu'il devoit partir le lendemain un vaisseau pour Carthagène , cette nouvelle leur fit changer de résolution. Ils prirent le parti de m'y faire embarquer , & de m'accompagner eux-mêmes jusqu'à ce port , où il se trouve continuellement des vaisseaux pour l'Europe. Leur dessein , en m'accompagnant , étoit d'être sans cesse auprès de moi , pour me forcer au silence jusqu'à ce que j'eusse quitté

les côtes de l'Amérique. Ils étoient trois, qui devoient ainsi me servir de gardes. N'ayant pu me ménager jusqu'au soir un moment pour entretenir ni même pour voir ma maîtresse, je commençai à former quelques soupçons sur cette absence affectée. La cause m'en fut expliquée à l'entrée de la nuit par les trois frères; & de peur apparemment qu'il ne me prît envie de leur donner quelque embarras par ma résistance, ils me déclarèrent que la grace qu'ils me faisoient de m'accorder la vie, étoit contraire à leurs premières résolutions, & qu'il falloit m'en rendre digne par ma promettre à me rendre au vaisseau, & ma facilité à me laisser conduire. Je compris aussi-tôt que j'avois été la dupe de la sœur, & que j'allois être le jouët des frères. Cependant je fus gardé de si près, que je ne pus rien entreprendre pour ma liberté. On me fit sortir de la ville & gagner le port avant le jour, & l'on mit presque aussi-tôt à la voile. Vous pouvez concevoir quelle étoit ma rage. Je priai mille fois le Ciel de

nous

nous abîmer en sortant du port. Les trois frères m'observoient avec tant de soin , qu'il me fut impossible de prendre un moment pour me précipiter dans la mer. Ce n'étoit plus l'amour qui me tourmentoit avec cette violence, c'étoit la honte & le desespoir d'avoir été trompé si indignement. Pour comble de malheur , j'entendois à peine quelques mots d'Espagnol. Mes guides , à la vérité , savoient parfaitement l'Anglois ; mais j'eusse souhaité de pouvoir m'exprimer dans toutes les langues , pour me donner la consolation , lorsqu'ils jugeroient à propos de me laisser libre, de publier la vérité de mon aventure , & de deshonorer à jamais l'infame créature qui s'étoit jouée de moi avec tant de perfidie. Pendant que j'étois dans ces agitations , un vent d'est assez violent écarta notre vaisseau de la route. Les trois frères , qui affectoient de me traiter avec une grande apparence d'honnêteté , me firent remarquer quantité de petites Îles dont cette mer est parsemée. En me montrant celle-ci , ils me racon-

tèrent l'histoire d'un certain Serrano qui y a vécu longtems dans la solitude, & ils ajoutèrent à leur récit des particularités si intéressantes de la bonté de l'air & du terroir, qu'ils me firent naître tout d'un coup l'envie de m'y retirer comme dans un asyle. Je ne balançai point à leur en faire la proposition. Ils n'avoient pas d'intérêt qui pût les empêcher d'y consentir. Par leur moyen, j'obtins du Capitaine la permission d'y passer dans la chaloupe. Jamais résolution ne fut prise avec tant d'ardeur, & exécutée avec tant de courage. A peine consentis-je à recevoir quelques provisions, qui m'étoient néanmoins nécessaires jusqu'à ce que je pusse acquérir un peu de connoissance des lieux, & me mettre en état de ne devoir plus mes alimens qu'à la Nature. Je vis partir ceux qui m'avoient amené dans la chaloupe, sans daigner les regarder & leur dire adieu. Périssent toute la race perfide des hommes, m'écriai-je vingt fois, dans le transport de haine dont j'étois animé contre le Genre-humain ! périssent toutes les parties



parties habitées de la Terre, puisqu'elles ne contiennent que des traîtres & des ingrats ! Je vivrai seul ici, je n'y serai trahi de personne. Dans quel autre lieu irai-je chercher plus de repos & de consolation ? L'entrée de ma patrie m'est fermée pour toujours. L'Île de Gœrnesey, dont on me permet le séjour, vaut-elle le chemin qu'il faudroit faire pour m'y rendre ? Je pourrois peut-être me faire valoir dans quelque Cour étrangère, & m'y procurer honorablement de l'emploi dans les Armes. Mais que de contraintes & de grimaces pour m'y concilier des amis & des protecteurs ? Et puis ne trouverai-je point de tous côtés des hommes, c'est-à-dire des perfides & des scélérats, dont le commerce m'est odieux, & avec lesquels je n'ai jamais goûté de satisfaction sincère, même en marchant sur leurs traces, & en m'efforçant de leur ressembler ?

Ces réflexions, ajouta Lambert, ont été assez fortes pour me soutenir ici pendant quelques mois, contre l'ennui de la solitude & les mis-

sières de l'état où vous me voyez. Mais je confesse que ma patience n'est plus égale dans tous les momens du jour. Je ne trouve point assez de ressources en moi-même, pour remplir continuellement le vuide de mon imagination, & pour fixer cette inquiète activité qui me fait sentir sans cesse que mon cœur a quelque chose à désirer. Un heureux hazard m'a procuré des livres; mais si vous songez que la Guerre & les Affaires politiques ont toujours fait ma principale occupation, vous ne serez pas surpris que j'aie peu de goût pour les Sciences; & que je lise peut-être les meilleures choses du monde, sans les connoître, ou du moins sans les sentir de cette manière qui attache l'esprit & qui satisfait le cœur. Ainsi vous me ferez une extrême faveur, si vous consentez à me recevoir avec vous pour passer à la Jamaïque. J'ai dessein de me rendre de-là au lieu de mon exil. Je sais que j'y trouverai des hommes. Ils me persécuteront, ils me trahiront encore. Mais après les effets que j'ai ressentis de leur fureur,

il

il me semble que je dois moins les appréhender. Je les connois, leur malignité ne surpassera point mon attente.

Quoique Lambert ne m'eût point fait ce récit sans émotion, il s'en falloit beaucoup qu'elle approchât de celle que je sentoís en l'écoutant. Son nom seul m'avoit d'abord glacé le sang. Je ne savois que trop, qu'il avoit été un des principaux ministres des injustices de mon père; & s'il n'étoit pas du nombre de ces parricides qui prononcèrent la sentence de notre malheureux Roi, personne n'ignore qu'il avoit eu beaucoup de part à ce crime, par ses insinuations & ses conseils. Loin donc de sentir croître le premier panchant qui m'avoit fait prendre intérêt à sa mauvaise fortune, j'eus besoin de plus d'un effort pour modérer d'abord mon indignation & retenir les mouvemens de ma haine. Cependant le récit de ses malheurs & de ses peines causa ensuite dans mon cœur un combat de quelques momens. Ce que je ne me sentoís pas porté à faire par inclination; la pitié

tié l'auroit peut-être produit, si j'eusse pu m'assurer que son horreur pour l'ingratitude & la perfidie lui fût venue d'un sentiment de vertu, & de quelque goût pour le bien. Il est homme, disois-je, il est dans l'infortune; deux titres qui lui donnent droit à ma compassion & à mon secours. S'il s'est écarté longtems de son devoir, il peut arriver qu'un heureux repentir l'y ramène, & c'est un effet que les disgrâces qu'il a essuyées doivent produire naturellement. Etant occupé en partie par ces réflexions, dans le tems même que j'étois attentif à son discours, je ne pouvois avoir qu'un air extrêmement rêveur & appliqué. Il s'en apperçut en finissant, & il me demanda avec inquiétude ce que je pensois de son sort & de son récit.

Je le regardai fixement, & je ne pris la parole qu'après avoir cherché mes expressions pendant quelques momens de silence. Lambert, lui dis-je d'un ton ferme, vous avez manqué de prudence. Votre intérêt demande que vous cachiez soigneusement votre nom, qui n'est propre

propre qu'à inspirer de l'horreur à tous ceux qui vous connoîtront. Croyez-moi, il est de mauvaise grace de se plaindre des hommes & de les traiter de perfides, lorsqu'on a vos crimes à se reprocher. Ecoutez, ajoutai-je, vous ne savez pas à qui vous vous êtes ouvert. Tout autre que moi, avec autant de détestation que j'en ai pour vos attentats & ceux de vos semblables, ne balanceroit peut-être pas à se servir de l'occasion & du pouvoir que j'ai ici, de délivrer la terre d'un homme aussi méchant que vous. Mais le Roi vous a pardonné, c'est au Ciel maintenant à vous punir. Je souhaite qu'un prompt repentir vous fasse éviter les châtimens. Retournez en Europe, & vivez-y, s'il se peut, en honnête-homme. Je vous accorde volontiers le passage jusqu'à la Jamaïque.

Il étoit d'un caractère brusque & violent. Cette réponse le mit presque en fureur, ses yeux étinceloient. Qui que tu sois, me dit-il avec une extrême fierté, tu es un lâche, de m'insulter dans l'état où je suis. Je

seul & sans, armes tu es armé & bien accompagné. Prie le Ciel de ne me rencontrer jamais dans un autre lieu. Il me pressa ensuite de sortir de sa cabane, en ajoutant qu'il périroit plutôt que de m'avoir obligation, & que je pouvois quitter l'île sans le troubler davantage. Lambert, repris-je d'un ton paisible, je n'ai pas eu dessein de vous insulter. Je vous ai dit naturellement ce que je pense de votre conduite passée; & je ne m'exprimerois pas avec moins de liberté, quand vous seriez encore en Angleterre avec la même puissance, & à la tête d'une Armée. Vous devriez regarder ma sincérité comme une faveur, puisqu'après le reproche que je vous ai fait de vos crimes, elle m'a porté à faire aussi des vœux pour votre changement. Ne vous emportez point mal à propos; & si vous vous ennuyez du séjour de cette île, profitez de l'occasion d'en sortir, comme vous l'avez souhaité. Son orgueil se trouva si blessé de me voir continuer à lui parler sur ce ton, qu'il paroïtoit prêt à crever de rage. Il  
sortit

fortit brusquement de la cabane, en jurant qu'il sauroit quelque jour me rencontrer dans un autre état, & me faire payer cher mes injures. Je ne fis point d'efforts pour le rappeler. Je quitai moi-même sa demeure, & je rejoignis mes compagnons. Il me sembla que j'avois assez fait pour un homme de cette sorte, en consentant à le prendre dans mon vaisseau, & à le conduire à la Jamaïque.

Cependant, pour remporter du moins quelque fruit de mon voyage, je continuai de visiter l'île, surtout du côté du midi, où j'étois bien aise de vérifier par mes propres yeux une partie de ce qu'on m'avoit rapporté à l'occasion de Sir George Aiskew. La nuit n'étoit pas assez obscure, pour m'empêcher d'appercevoir tout ce qui pouvoit s'offrir d'extraordinaire. Je côtoyai long-tems le rivage qui répond à la côte de Nicaragua. Je n'y apperçus point de flammes, ni rien qui ressemblât à l'effrayante description qu'on m'avoit faite de cette partie de l'île. Seulement je vis sur le revers d'une colline,

line, un mélange de blancheur & d'obscurité, qui a peut-être une apparence de flammes & de fumée pour ceux qui passent pendant la nuit dans ces mers, sans s'approcher de l'Île. Quoique ce spectacle n'eût rien de fort extraordinaire, nous marchâmes droit à la colline, pour en découvrir la cause. La blancheur nous paroissoit augmenter à mesure que nous avancions. Il se trouva à la fin, que ce n'étoit qu'un fond de terroir gras & bitumineux, qui n'étoit couvert d'herbe en nul endroit, & qui étoit comme divisé d'espace en espace par des fosses fort profondes. Quelque claire que fût la nuit, nous ne pûmes connoître parfaitement ce que c'étoit que ces fosses, & nous résolûmes d'attendre le jour pour nous en éclaircir. Nous passâmes le reste du tems à nous reposer dans une prairie. Le jour étant arrivé, nous remarquâmes distinctement qu'il sortoit de la fumée de plusieurs de ces ouvertures, & que le fond en étoit noir & sec, comme l'est un lieu où le feu a passé. Elles avoient trop de profondeur,

pour



pour être examinées davantage ; mais je conjecturai que , soit que le feu du Ciel fût tombé sur cette terre grasse & l'eût enflammée , soit que la chaleur fût venue de quelque cause intérieure , il y avoit en dans cet endroit une violente inflammation ; ce qui servoit à expliquer , du moins en partie , l'aventure de Sir George Aiskew.

Etant retourné au vaisseau , la première chose que j'appris de mes gens , fut qu'il venoit de leur arriver un étranger , qui avoit demandé d'abord où j'étois , & qui , ne me trouvant point de retour , les avoit prié de le recevoir à bord pour passer à la Jamaïque. C'étoit le Général Lambert. On me dit qu'il s'étoit retiré dans un coin du vaisseau , où il étoit à rêver seul d'un air chagrin ; & qu'il n'y avoit parlé à personne , excepté pour s'informer en peu de mots qui j'étois , & quel dessein m'avoit amené à Serane. Mais les Espagnols auxquels il s'étoit adressé n'étant point dans le secret de mes affaires , n'avoient pu l'éclaircir qu'en général sur ma

patrie & sur mes liaisons avec le Gouverneur de l'île de Cuba. Je jugeai que malgré tout son ressentiment, il avoit fait des réflexions qui avoient refroidi son humeur bouillante ; & qu'il aimoit mieux m'avoir l'obligation de son passage, que de manquer cette occasion de quitter la solitude. Je résolus non seulement de ne m'y pas opposer, & de le faire traiter avec honnêteté ; mais de lui épargner même la confusion de reparoitre devant moi, en évitant de le voir jusqu'à Port-Royal. Je donnai ordre à quelques-uns de mes gens de prendre soin de lui, & de lui offrir toutes sortes de secours & de rafraîchissemens. Il n'accepta que le nécessaire, & il continua de garder un profond silence. Après avoir employé une partie du jour à visiter toutes les parties de l'île, nous nous retirâmes en mer. Le vent nous reconduisit heureusement à la Jamaïque. Comme nous touchions à terre, & que l'équipage commençoit à débarquer, Lambert me fit demander un moment d'entretien particulier dans

## DE MR. CLEVELAND. 103

dans ma chambre. J'y consentis volontiers. Il se présenta d'un air honnête. Le service, me dit-il, que vous venez de me rendre en m'accordant le passage, me fait oublier la manière dure & offensante dont vous m'avez traité. Je ne fais que le raison vous avez eu de le prendre sur ce ton avec moi qui ne vous connois point, & qui ne vous découvris mon nom & mes malheurs, que pour m'attirer votre secours & votre compassion. Cependant je vous quite sans ressentiment, & je serois même ravi de pouvoir vous marquer de la reconnaissance. Ce discours, qu'il me fit avec beaucoup de douceur, me rendit incertain pendant quelques momens de la manière dont je devois lui répondre; mais enfin je conclus après un peu de réflexion, qu'il y avoit trop peu de fonds à faire sur un homme de son caractère, pour en attendre des sentimens constants de vertu, & par conséquent pour prendre un intérêt particulier à ce qui le touchoit. Ainsi, sans entrer dans la moindre explication, je me contentai de l'af-

su.

sûrer que je ne lui souhaitois point de mal, & que j'étois même disposé à lui continuer mes services. Le seul que je vous demande, reprit-il, est de ne révéler ici mon nom à personne, & d'ordonner la même chose à ceux de vos gens qui peuvent le savoir. Je le lui promis, & nous nous séparâmes. Je ne l'ai pas vu depuis ; mais j'apprens dans le tems même que j'écris ces Mémoires, qu'il est à Guernesey depuis longtems, & qu'il y mène une vie douce & tranquille.

Quoique je n'eusse point de motif particulier qui m'obligeât à repasser par la Jamaïque, je revis avec plaisir Port-Royal, par cette seule inclination qui fait trouver de la douceur à se voir avec ses compatriotes, & à s'entretenir du pays où l'on est né. Je n'y avois nulle habitude ; mais plusieurs personnes, auxquelles j'avois eu occasion de parler en y passant la première fois, me reçurent encore avec honnêteté. Je ne leur avois appris ni mes desseins, ni ma fortune. Ils me connoissoient seulement sur le rapport

port de mes gens , pour un Anglois qui avoit épousé la fille du Gouverneur de Cuba. En s'entretenant avec moi , ils me demandèrent si je n'avois pas entendu parler de Mylord Axminster. L'émotion que je sentis à ce cher nom , faillit d'abord à me faire répondre avec une franchise que je m'étois proposé de ne point avoir. Cependant , m'étant remis avec un peu d'effort , je jugeai à propos , avant que de m'expliquer , de savoir de celui qui m'interrogeoit , dans quelle vue il me faisoit cette question. Il me répondit naturellement , qu'il n'avoit point d'autre vue que d'apprendre des nouvelles de ce Seigneur , qui avoit fait du bruit en Amérique quelques années auparavant , & qui avoit disparu ensuite , sans qu'on eût pu savoir ce qu'il étoit devenu ; qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit péri malheureusement par les mains des Sauvages ; que le Roi , depuis son rétablissement , avoit donné ordre plusieurs fois qu'on le cherchât avec soin ; qu'on s'y étoit employé inutilement ; que depuis fort peu de tems , c'est-à-dire depuis que j'étois venu à la Jamaïque en allant

à

à l'Île de Serrane, il avoit passé à Port-Royal un vaisseau, dont le Capitaine, qui étoit Anglois, quoique son équipage fût composé de diverses nations, s'étoit informé extraordinairement de tout ce qui regardoit ce malheureux Seigneur & quelques Anglois de sa suite; & que n'en ayant pu rien apprendre de certain, il avoit remis aussi-tôt à la voile, sans s'expliquer autrement sur le dessein de son voyage.

Je ne crus pas pouvoir douter, après avoir entendu ce récit, que ce ne fût Madame Lallin qui faisoit chercher Mylord, moi, & toute notre malheureuse famille. Je m'imaginai même qu'elle étoit dans le vaisseau dont on me parloit, & que ne nous trouvant point à la Jamaïque, elle auroit tourné apparemment vers l'Île de Cuba, pour tirer quelque information du Gouverneur, dont elle n'ignoroit pas que Mylord Axminster avoit épousé la fille. Je me hâtai, dans cette pensée, de quitter Port-Royal pour regagner promptement la Havana. Ce devoit être pour moi un sujet de joie  
in.

## DE MR. CLEVELAND. ~~107~~

infinie, de revoir une Dame que j'avois de véritables raisons d'estimer. Le tems me parut long dans cette espérance. Enfin nous arrivâmes, & je trouvai que j'étois attendu sur le rivage. Mais par qui ? le devinera-t-on ? Par mon frère Bridge & son ami Gelin. Leur vue me causa une vive satisfaction. Je ne me souvins nullement de nos démêlés passés, & je fus encore plus éloigné de prévoir les maux qu'ils devoient me causer à l'avenir. Je me livrai au plaisir de les voir & de les embrasser.

Ils étoient arrivés huit jours avant moi, & s'étant fait connoître à mon épouse & au Gouverneur, ils en avoient été traités avec beaucoup d'amitié. Ils eurent le tems, en marchant vers la ville, de me raconter la conclusion de leurs aventures. C'étoit un mélange de peines & de plaisirs, comme il arrive dans tous les évènements qui dépendent de la Fortune. Ils avoient découvert leur Ile, cet objet de tant de recherches & de desirs; mais ils n'avoient dû ce bonheur qu'à un accident

dent des plus funestes. Après avoir continué leurs courses pendant plusieurs mois depuis notre séparation, ils étoient retournés à Ste. Hélène, autant par le desespoir de voir toutes leurs peines inutiles, que par la nécessité de renouveler leurs provisions, qu'ils avoient eu le tems de consumer. Ils y avoient passé l'hiver, dans le dessein de se remettre en mer au printems. Lorsqu'ils commençoient à s'y préparer, ils virent un jour arriver dans le port une barque de la Colonie, avec un petit nombre d'habitans qui la conduisoient. Leur joie étant égale à leur surprise, ils s'empressèrent de leur parler & de leur faire toutes sortes de caresses, bien résolus en même tems de les observer avec tant de soin, qu'il leur seroit impossible de se dérober, & de cacher leur départ & leur route. Mais ils n'eurent besoin pour cela d'adresse ni de précautions. Ces malheureux habitans venoient volontairement découvrir leur demeure, leurs infortunes, & le besoin qu'ils avoient de la charité & du secours du Gouver

ver



verneur. Une maladie contagieuse. qui s'étoit répandue l'été d'auparavant dans la Colonie , en avoit emporté la plus grande partie. A peine étoit-il échappé cent personnes. Ce triste reste n'avoit pas laissé de se roidir contre la crainte & le danger; ils avoient rendu les derniers devoirs à leurs compagnons , & la force du mal s'étant rallentie au commencement de l'hiver , ils avoient espéré de pouvoir se rétablir peu à peu & réparer leurs pertes. Cependant le mauvais état de leurs terres qui étoient demeurées sans culture , l'air de tristesse & de solitude qui régnoit continuellement parmi eux , mille difficultés présentes , & des craintes encore plus fâcheuses pour l'avenir , les avoient enfin porté unanimement à chercher du secours au dehors , & à souhaiter même d'abandonner tout-à-fait l'habitation. Ce desir s'étoit fort augmenté par la connoissance qu'ils avoient acquise de la situation de leur Ile. Ceux qui étoient les dépositaires de ce secret , avoient été obligés de le communiquer en mourant;

& dans le trouble continuel que la présence de la mort ne pouvoit manquer de causer à tout le monde , on n'avoit pas gardé les mesures ordinaires pour l'empêcher de se répandre. Tout ce qui restoit d'habitans en fut donc bientôt informé , & l'on vit arriver à la fin , ce que la prudence des Anciens leur avoit fait appréhender dès l'origine de l'Etablissement ; c'est-à-dire , que la connoissance du lieu fit naître l'envie de le quitter.

Pour éclaircir tout ce qu'on a pu trouver d'extraordinaire dans la description que j'ai faite de cette mystérieuse Colonie , je dois rapporter ici ce que j'en ai vu moi-même en retournant en Europe. La partie méridionale de l'Ile de Ste. Hélène est environnée de rochers , dont les uns sont d'une hauteur extraordinaire & bordent ce côté de l'Ile , comme autant de remparts ; les autres , ne paroissant qu'à fleur d'eau , en défendent l'approche aux grands vaisseaux , & ne la permettent pas même aux plus petites barques , si ceux qui les conduisent ne connois-

sent

sent parfaitement les détours & les passages. C'est ce qui a fait que cette côte, qui d'ailleurs n'a rien d'agréable en apparence, a été négligée longtems par les habitans de l'Ile. C'étoit d'abord des Portugais. Ils étoient en petit nombre, & ils n'avoient qu'un très médiocre Etablissement dans la partie qui regarde le nord. Mais ce qui est singulier, c'est que ces roches escarpées, qui bordent l'Ile au midi, renferment dans leur sein une plaine qui n'a pas moins de cinq ou six lieues de longueur ; & qui l'environnant aussi bien du côté de la terre que de la mer, la dérobent aux regards non seulement de ceux qui s'approchent par mer en venant du midi, mais de ceux mêmes qui habitent le corps de l'Ile, & auxquels il peut prendre envie d'en faire le tour. Ceux-ci, qui apperçoivent les rochers qui sont entre eux & la plaine, s'imaginent qu'ils sont au bout de l'Ile, & que c'est la mer qui se trouve de l'autre côté. Les autres, au contraire, croient que les rochers qu'ils apperçoivent du côté

de la mer, bornent la partie de l'île qui est connue & habitée. Ainsi, de l'un & de l'autre côté, ce sont des rochers différens qu'on apperçoit, au milieu desquels est située la plaine dont je parle, & que leur hauteur escarpée fait prendre pour une même masse, quoique le terrain qu'ils contiennent intérieurement, ait plus de trois lieues de largeur.

Cet espace de terre, si bien caché, & défendu si heureusement par la Nature, est le lieu même où la Providence avoit conduit les Rochellois, & auquel Bridge donne dans sa Relation le nom d'*île de la Colonie*. On conçoit à présent comment les habitans de cette retraite paisible y avoient pu passer tant d'années sans être connus de leurs voisins, & sans savoir eux-mêmes que leur demeure faisoit partie de l'île de Ste. Hélène. Ce secret, après avoir été découvert par Drington, s'étoit conservé parmi un petit nombre d'Anciens qui l'avoient gardé religieusement, jusqu'à ce que le desordre causé par le  
mal

mal contagieux avoit servi insensiblement à le faire révéler. Les habitans que la peste avoit épargnés, ne purent savoir longtems qu'ils avoient d'autres hommes auprès d'eux, sans souhaiter de lier avec eux quelque commerce ; & dans l'embarras où ils se trouvoient par la mort de leurs compagnons, l'ennui ayant bientôt succédé à la satisfaction qu'ils avoient goûtée pendant tant d'années dans leur solitude, ils prirent enfin le parti de faire avertir le Gouverneur de Ste. Hélène par leurs députés, du besoin qu'ils avoient de son secours.

Si le premier mouvement de mon frère & de ses deux amis les avoit portés à se réjouir à la vue de ces députés, l'étrange nouvelle de la ruine de la Colonie leur inspira d'autres sentimens. A peine osèrent-ils s'informer si leurs épouses étoient du malheureux nombre de ceux qui avoient péri. Le tendre Bridge craignoit cet éclaircissement, comme l'arrêt de sa mort. Il se trouva néanmoins, par une favorable disposition du Ciel, que la plus

grande perte tomba sur celui qui étoit le plus capable de la supporter, je veux dire que Gelin fut le seul qui eût perdu son épouse. Monfrère se fit répéter cent fois, que sa chère Angélique étoit vivante, qu'il la reverroit, qu'il la posséderoit librement. Johnston se livra au même plaisir. Leur joie ne fut troublée qu'en apprenant la mort de Madame Eliot, de l'ainée de ses filles, & de quantité d'autres personnes qui leur étoient chères. Les trois jeunes Infidèles qui avoient trahi leurs épouses & leurs compagnons, étoient morts aussi. Gelin fut d'abord affligé jusqu'au transport : mais, graces à son caractère, qui le rendoit aussi peu capable d'une longue douleur que d'une douleur modérée, il se consola assez tôt pour empêcher ses amis d'appréhender les suites de son désespoir. L'impatience de Bridge lui permit à peine d'attendre que les députés eussent fait leurs propositions au Gouverneur. Il contribua beaucoup à les faire écouter favorablement. Tout ce qu'ils deman-

doient

doient leur fut accordé. Une partie des habitans de Ste. Hélène se mit dans des barques pour les accompagner à leur retour, & la curiosité porta le Gouverneur même à les suivre. Ils trouvèrent encore dans les misérables restes de la Colonie, assez d'ordre, & de traces de l'ancienne discipline, pour ne les voir qu'avec admiration. L'arrivée imprévue de mon frère & de Johnston combla de joie leurs épouses. Il n'y avoit plus de Ministre, ni de farouches Anciens, qui pussent s'opposer à leur bonheur. L'Amour, la Vertu, & même la Fortune s'unirent pour les récompenser, & leur faire oublier leurs peines. Heureux époux ! qui virent enfin leur tranquillité solidement établie, pour durer sans interruption jusqu'à la mort.

Le Gouverneur ayant offert à tous les habitans de la Colonie de les faire transporter avec tous leurs biens dans l'autre partie de l'Île, pour ne composer qu'un même corps avec ceux qui étoient sous son Gouvernement, ils y consenti-

ent , & l'on travailla aussitôt à  
l'échange. Ils partagèrent avec  
égalité l'argent qui étoit en dépôt  
dans le Magasin. Ce trésor étoit  
considérable, que chacun eut de-  
voir mener une vie douce & com-  
mode. Cependant ils firent réflexion,  
qu'étant Protestans, il leur  
seroit peut-être difficile de vivre  
longtems en paix avec les Portugais,  
qui sont, comme on fait, le Peuple  
le plus intolérant de la Communion  
Romaine. Une sage prévoyance de  
ce qu'ils avoient à craindre pour  
l'avenir, les porta à prier le Gouver-  
neur de leur accorder à quelque  
distance de son habitation, un en-  
droit commode, pour en former  
eux-mêmes une nouvelle. Ils s'en-  
gagèrent à le reconnoître pour leur  
chef, à condition qu'il les laissât  
libres dans l'exercice de leur Reli-  
gion, & qu'il leur accordât tous  
les privilèges des autres habitans de  
l'Ile. Cet accord fut conclu de  
part & d'autre avec un serment for-  
mnel. Quelques Anglois, qui  
étoient mêlés avec les Portugais,  
joindirent à leurs compatriotes pour  
jet-



jetter les fondemens d'une nouvelle ville. Elle prit en peu de tems une forme régulière, & elle s'est depuis augmentée considérablement par la jonction d'un grand nombre d'Anglois & de François réfugiés. Mon frère y fixa sa demeure avec ses deux amis. Ils y passèrent plus d'un an, pour se remettre de leurs fatigues, & s'accoutumer tranquillement à leur bonne fortune. Mais l'excellent naturel de mon cher frère ne lui permit pas d'oublier tout-à-fait que j'étois moins heureux que lui. L'état où il m'avoit laissé à la Havana revenoit sans cesse à sa mémoire, & troubloit son repos. Si l'intérêt de son épouse & celui de son propre bonheur lui avoit fait négliger le mien, dans un tems où il étoit en effet aussi à plaindre que moi, il revint naturellement à sentir que j'étois son frère, & que j'avois quelque droit à son secours. Ayant communiqué à Gelin la résolution où il étoit de me chercher, ou du moins d'aller jusqu'à l'Ile de Cuba pour s'informer de ce que j'étois devenu, il l'engagea à se faire

le compagnon de son voyage. Il pria Johnston de se charger pendant son absence du soin de son épouse & de sa fille , & montant sur le même vaisseau dont il s'étoit servi si longtems dans ses courses , il se rendit droit à la Jamaïque , & de là à la Havana.

Sa présence m'avoit pénétré de joie , son récit excita ma plus vive reconnoissance. Non seulement je retrouvois une personne de mon sang , moi qui étois accoutumé à me regarder comme une branche détachée & sans racine , qui ne tenoit à rien sur la terre , du moins par les liens de la nature : mais j'acquérois , sans m'y être attendu , ce que je desirois avec tant d'ardeur , & ce que je venois de chercher inutilement à Serrane , un ami , un compagnon de fortune , un témoin de ma conduite & de mes sentimens , un confident de mes plaisirs & de mes peines. Je lui marquai toute la satisfaction que ces deux pensées devoient m'inspirer. Vous ne me quitterez plus , lui dis-je en le serrant tendrement ; ou si quelque nécessité

cessité

cessité vous appelle ailleurs, vous  
 souffrirez que je vous y accompa-  
 gne. Vous êtes mon frère ; mais  
 je sens que vous m'allez être enco-  
 re quelque chose de plus précieux  
 & de plus tendre ; vous serez mon  
 cher & fidèle ami. La Fortune  
 me traitera comme il lui plaira ; mais  
 elle n'a rien que j'appréhende , si  
 elle me laisse à présent tout ce que  
 je possède. En effet, mon cœur  
 étoit si content & mon imagination  
 si agréablement remplie, que je dois  
 compter ce moment pour un des  
 plus tranquilles & des plus heureux  
 de ma vie. En un instant d'atten-  
 tion, je réunis dans le même point  
 de vue toutes les circonstances de  
 mon bonheur, & je m'attachai avec  
 complaisance à les considérer. J'a-  
 vois mon aimable frère dans mes  
 bras, j'allois me retrouver dans ceux  
 de mon épouse ; le souvenir le  
 plus affligeant du passé ne pouvoit  
 tenir contre l'émotion d'un plaisir si  
 vif & si présent. Il n'y manquoit  
 que d'avoir ma belle-sœur à la Ha-  
 vana ; non seulement pour la satis-  
 faction que j'attendois de sa pré-

sence, mais parce que je prévoyois que mon frère s'ennuyeroit bientôt de vivre sans elle, & qu'il se hâteroit de nous quitter pour retourner à Ste. Hélène. Cette réflexion me porta à lui proposer de faire partir sur le champ quelque personne de confiance, sur le vaisseau qui m'avoit apporté. Il n'eut pas de peine à se laisser persuader de changer de demeure, & de s'établir avec nous à la Havana; mais je ne pus l'engager à se reposer sur un autre du soin d'y amener son épouse. Il me témoigna qu'il étoit absolument résolu à se remettre en mer quelques jours après, & à aller chercher lui-même sa famille à Ste. Hélène.

Fanny avoit été charmée de le voir. Elle le fut encore plus de l'espérance d'avoir bientôt ma belle-sœur auprès d'elle. Cependant je formai un dessein qui l'affligea. Ce fut d'accompagner Bridge dans son voyage. L'habitude où j'étois de voyager & de traverser les mers, me faisoit compter la distance des lieux pour rien. Mon épouse étoit en-  
sûreté

sûreté à la Havana. Quelques mois d'absence ne pouvoient servir qu'à nous faire trouver de nouvelles douceurs à nous revoir. Faits comme nous sommes, nous avons besoin quelquefois de ce préservatif contre le refroidissement de l'amour. J'avois fait cette réflexion plusieurs fois. Le fond des sentimens ne s'éteint jamais dans un cœur naturellement tendre & constant; mais la familiarité avec ce qu'on aime, & l'habitude continuelle de se voir, fait perdre tôt ou tard à l'amour quelque chose de sa vivacité. Un peu d'art l'empêche de s'endormir; & ce secours, qu'un homme qui pense peut tirer de son esprit pour nourrir ses sentimens, le rend plus capable que le commun des hommes d'un peu d'expérience dans ce raisonnement. Elle ne m'étoit pas venue de la moindre diminution de ma tendresse pour Fanny; mais j'avois remarqué que ces petits ménagemens, que j'appelle art dans un Amant qui raisonne, avoient servi plus d'une fois à redoubler son ardeur & la mienne; & je conclus

que ce qui pouvoit causer quelque augmentation dans une passion telle que la nôtre, devoit être capable à plus forte raison de l'empêcher de s'affoiblir.

Il m'arrivoit souvent, par exemple, de passer la plus grande partie du jour au milieu de mes livres, & de n'admettre personne dans cette solitude. L'image de Fanny me revenoit alors cent fois. J'aurois souhaité d'être auprès d'elle. Il me manquoit quelque chose, pour être dans une situation tranquille. J'obtenois néanmoins sur moi de me faire cette violence. Mais lorsque j'avois rempli le tems que je m'étois proposé de passer à l'étude, je retournois à elle avec tous les empressemens de l'amour, & je trouvois un goût plus délicieux que jamais à la caresser & à l'entretenir. Elle ne me cachoit point qu'elle éprouvoit la même chose, j'appercevois moi-même ce renouvellement. Elle se plaignoit avec une grace charmante, de la dureté que j'avois dû m'éloigner d'elle, pour m'ensévelir dans mon cabinet. L'ennui qu'elle  
sen-

sentoit hors de ma présence, lui fit  
 desirer d'être avec moi dans le tems  
 même que j'étois résolu d'employer  
 toujours aux occupations de l'esprit.  
 Je serai dans votre chambre, me  
 dit-elle, je ne vous causerai pas le  
 moindre trouble, j'y serai tranquille,  
 occupée à lire un bon livre ou à fai-  
 re quelque petit ouvrage de main.  
 J'y consentis. Mais je m'aperçus  
 bientôt que sa présence n'étoit pas  
 compatible avec l'application que  
 demande l'étude. Au moindre mou-  
 vement qu'elle faisoit, mes yeux  
 se tournoient comme naturellement  
 vers elle. Elle demeuroid sans par-  
 ler; mais un regard, un sourire,  
 me causoit plus de dérangement &  
 de distraction, que n'auroit fait le  
 bruit d'une compagnie nombreuse.  
 Quelquefois je n'étois pas le maître  
 de demeurer assis sur ma chaise, &  
 d'arrêter le mouvement qui me por-  
 toit à m'aller placer auprès de la  
 sienne. Elle en paroïsoit péné-  
 trée de joie, & elle me reprochoit  
 en riant cet excès de foiblesse, qui  
 deshonoroit, disoit-elle, la Philo-  
 sophie. Le reste du tems se passoit  
 en-

ensuite en tendresses & en badinage.

Dans le fond, je ne pus réfléchir sérieusement sur ce mélange bizarre d'occupations graves & badines, sans en ressentir quelque honte. L'objet de mes études étoit si sérieux, qu'il méritoit d'être respecté, même par l'amour. Je priai instamment Fanny de demeurer désormais dans son appartement, & de me laisser suivre mon premier plan de conduite. Elle ne me l'accorda qu'avec peine. Son dédommagement fut de venir de tems en tems dans mon cabinet, où elle me promettoit en entrant de ne demeurer qu'un instant. Mais elle s'y oublioit des heures entières, ou s'amusoit autour de moi avec mes papiers & mes livres. Enfin, j'eus assez de force pour lui dire un jour, que je voulois absolument être tranquille, & qu'elle me chagrinoit de me troubler si souvent. Je ne sai si mon air fut assez sérieux pour lui faire croire que j'étois effectivement mal satisfait; mais ayant continué ma lecture sans lui parler davantage, elle sortit de ma chambre en silence, pour se retirer dans la sienne.



né. Je ne fis attention qu'un moment après, à la manière dont elle étoit sortie. J'en eus de l'inquiétude; & la connoissant extrêmement sensible, je me hâtai d'aller chez elle pour adoucir ce qu'il y avoit eu de trop dur dans mon expression. Je la trouvai assise, la tête appuyée sur sa main, & les yeux tout en larmes. Elle s'efforça de prendre une autre contenance en m'apercevant; mais lorsque je lui eus expliqué que c'étoit la crainte de l'avoir offensée qui m'amenoit, elle ne put arrêter ses larmes, qui recommencèrent à couler avec abondance. Je la pressai de m'apprendre ce qui pouvoit l'émouvoir à ce point. Ce ne fut qu'après de longues instances qu'elle ouvrit la bouche, en baissant les yeux, pour se plaindre de ce que j'étois tout-à-fait changé pour elle, & de ce que je l'aimois si peu, que je trouvois plus de plaisir dans un livre que dans sa présence & son entretien. Elle ajouta qu'elle ne reconnoissoit que trop, qu'en perdant son père, elle avoit perdu le principal lien qui m'attachoit à elle ;

&c

& que si je la traitois avec cette dureté, je la rendrois la plus malheureuse de toutes les femmes.

Quoique je ne me sentisse pas assez coupable pour mériter des reproches si amers, je n'examinai point s'ils étoient justes, & je m'efforçai de la consoler par les plus tendres assurances d'amour & de fidélité. Nous fîmes la paix. Loin de lui savoir mauvais gré de cette querelle, & d'en prendre sujet d'estimer moins son caractère, je l'expliquai comme l'effet d'une extrême délicatesse de sentimens, qui ne devoit servir qu'à me la rendre plus chère, & à me la faire trouver plus aimable. Je m'accusai même d'avoir mal conçu jusqu'alors un des principaux devoirs de la Vertu & de la Sagesse. Le but de mes études devoit être, non seulement de travailler à mon bonheur & à ma perfection, mais de me rendre utile, autant qu'il m'étoit possible, au bonheur des autres; car ces deux obligations touchent presque également un homme raisonnable & vertueux, qui sent qu'il est fait pour la Société, & qu'il se doit par consé-

féquent aux autres presque autant qu'à lui-même. Or quel étrange fruit me propofois-je dans mes études, si l'application même que j'y apportois, produisoit un effet tout opposé à celui que la raison devoit me faire désirer ? J'étudie, disois-je, pour me former à l'humanité, à la douceur, à la complaisance ; & le travail par lequel je crois tendre à ce but, m'en écarte lui-même, & me fait commettre ce qu'il doit servir à me faire éviter. Il choque mon épouse ; il me rend distrait, farouche, dur même & grossier, puisque j'ai été capable de la traiter si brusquement qu'elle en est touchée jusqu'aux larmes. Je ne suis donc pas dans la voie qui conduit à la Sagesse & à la Vertu ; ou plutôt, j'y suis, mais j'y marche mal. Je ressemble à un homme qui chercheroit à plaire, & qui, faute d'art & de ménagemens dans ses soins & dans ses services, ne réussiroit qu'à les rendre importuns : il parviendrait ainsi à se faire haïr par les moyens qui servent à faire aimer.

Mais, indépendamment de ce motif,

tif, qui n'étoit tiré que des idées de l'Ordre, & qui n'agissoit, si j'ose ainsi parler, que sur ma raison, je n'avois qu'à suivre le mouvement de mon cœur, pour me porter à tout ce qui pouvoit plaire à ma chère épouse. Je réglai mes études, & la durée de ma solitude, de concert avec elle : j'y mis les bornes qu'elle desira ; & une des principales conditions auxquelles il fallut consentir, fut qu'elle auroit la liberté d'entrer à toutes les heures dans mon cabinet, & de me faire mêler un peu d'amour dans mes occupations les plus sérieuses. Elle en abusa ; car telle étoit encore la force de sa passion, qu'elle ne pouvoit être contente un moment loin de moi. Je ne cacherais pas que ma faiblesse étoit égale pour elle, je ne l'avois jamais vue si charmante. On a dû comprendre, que les premières années de notre mariage elle étoit dans l'âge le plus proche de l'enfance, ses charmes étoient encore naissans. Mais elle étoit alors dans cette fleur de jeunesse, où il ne manque rien à la perfection de la beauté.

Ajoutez , que les fatigues qu'elle avoit essuyées en Amérique l'avoient extrêmement changée , & que le repos où elle vivoit à la Havana lui rendoit un air d'embonpoint qui relevoit toutes ses graces. Je l'aimois donc avec plus d'ardeur que jamais. Chère Fanny ! Hélas ! je l'aimois plus que moi-même. Pourquoi rougirois-je d'une passion si juste , & autorisée de toute façon par le devoir ? Et comment réusirois-je d'ailleurs à exprimer bientôt l'excès de mon infortune , si je ne confessois ici celui de mon amour ?

Cependant , comme je veillois toujours assez sur moi-même pour conserver de la modération dans mes desirs , je ne me livrois pas aux sentimens de ma tendresse présente avec si peu de mesures , que je ne portasse souvent mes réflexions sur l'avenir. Le cœur de Fanny étoit tel que je le desirois ; il falloit , pour le bonheur du mien , qu'il le fût toujours. C'étoit dans cette vue que je méditois souvent sur la nature de nos inclinations & de nos attachemens , & que mettant mon propre cœur à tou-

tes les épreuves, je tâchois de démêler ce qui étoit capable d'affoiblir ou d'augmenter ses sentimens. Je ne faisois point de découverte, que je ne vérifiâsse aussi-tôt par l'expérience. Sans avertir Fanny de mon dessein, j'essayois sur elle, en quelque sorte, l'efficacité de mes remèdes : semblable à un Médecin qui feroit son étude continuelle de la santé d'une personne qu'il aime, & qui, sans attendre le tems de la maladie, s'attacheroit à pénétrer le fond de son tempérament, à découvrir de quel côté il peut s'altérer, à lui préparer les potions les plus salutaires, & à lui en présenter quelquefois un léger essai, soit pour s'assurer seulement de l'effet qu'elles peuvent produire au besoin, soit dans l'espérance qu'elles préviendront la naissance du mal, ce qui est encore mieux que de les réserver pour le guérir. J'employois ainsi toute mon attention & mon adresse à chercher ce qui pouvoit fixer l'amour dans le cœur de Fanny. De petites absences, ménagées avec art, m'avoient déjà paru d'un secours admirable. J'en avois éprouvé

vé plus d'une fois l'effet, même avant mon voyage de Serrane & l'arrivée de mon frère. Quoiqu'il ne m'en coutât guères moins qu'à mon épouse pour me résoudre à ces séparations volontaires, j'étois déterminé par la raison, & soutenu par l'espoir d'un redoublement d'amour & de plaisir, sur lequel je comptois à mon retour.

Je persistai donc dans la résolution de partir avec Bridge & Gelin pour Ste. Hélène. Ils passèrent environ six semaines à la Havana, au bout desquelles nous montâmes sur le vaisseau qui leur appartenoit. J'avois eu soin de la faire mettre en si bon état, qu'il n'y en avoit pas dans le port qui valût mieux. Sur la route nous relâchâmes à la Jamaïque, uniquement pour apprendre quelque nouvelle d'Europe. Il y étoit arrivé tout récemment un vaisseau parti de Londres. Je parlai au Capitaine. S'il ne m'apprit rien de fort intéressant touchant l'Angleterre, il m'entretint du sujet de son voyage; & en m'apprenant qu'il devoit faire voile au premier jour

à la Virginie, il me fit naître un dessein que je dois regarder comme l'époque du plus horrible de tous mes malheurs. Je ne manquai pas de m'informer d'abord s'il iroit jusqu'à Powhatan. Il me dit que c'étoit le terme de sa route. Je le priai instamment de demander des nouvelles d'une Dame Françoise, nommée Madame Lallin; & s'il la trouvoit dans cette ville, de lui dire que je faisois ma demeure dans l'île de Cuba, chez le Gouverneur de la Havana, & que je l'invitois à profiter de la première occasion qui s'offrirait pour m'y venir joindre. Non seulement il se chargea volontiers de cette commission, mais il ajouta qu'il pourroit lui-même rendre service à cette Dame, en la transportant où je souhaitois de la voir. Son vaisseau étoit marchand. Il s'étoit défait à la Jamaïque d'une partie de sa cargaison, & les marchandises qu'il apportoit d'Europe n'étant que pour l'usage de notre nation, il se proposoit de vendre le reste dans nos Colonies du nord. De là son dessein étoit de revenir, chargé des den-



denrées du pays, dans le golfe du Mexique, pour les débiter aux Espagnols; & de prendre d'eux de nouvelles marchandises, qu'il devoit porter en Europe. Cet arrangement étoit si favorable pour Madame Lallin, que je ne doutai point qu'elle ne pût être à la Havana, même avant mon retour de Ste. Hélène. En réfléchissant sur les facilités de son voyage, il me vint à l'esprit d'accompagner moi-même le Capitaine jusqu'à Powhatan. Je devois assez de reconnoissance à Madame Lallin, pour lui faire cette civilité. Bridg & Gelin ne pouvoient s'offenser que je les abandonnasse pour remplir un devoir si juste. Ma compagnie ne leur étoit d'aucun secours, & notre séparation ne changeoit rien à la promesse qu'ils m'avoient faite de revenir à la Havana. Je leur proposai mon dessein. Ils le trouvèrent juste, & ils ne marquèrent point d'autre peine en me quittant, que celle qu'ils alloient sentir de mon absence. Enfin, que dirai-je pour justifier ce funeste voyage? Si tous les évènements sont conduits par la

Providence, desorte qu'il n'arrive rien que par sa direction & par son ordre, dois-je donner à mon entreprise une autre cause que sa volonté; & ne dois-je pas reconnoître, qu'il n'y avoit ni réflexions ni prudence, qui pussent me faire éviter ce qu'elle avoit résolu?

Je quitai mes amis, après être convenu avec eux du tems auquel ils tâcheroient de me rejoindre. Je comptois que mon retour seroit infailiblement plus prompt que le leur. Je me mis en mer avec joie, me faisant un plaisir extrême de l'agréable surprise que j'allois causer à Madame Lallin. Mes aveugles desirs tendoient ainsi à ma perte, car je ne faisois plus un pas qui ne m'approchât du précipice. J'allois moi-même allumer le feu qui devoit me consumer, & causer avec ma ruine celle de mon épouse, de mes amis, & de tout ce qui m'étoit cher. Que je devrois haïr Madame Lallin! Horrible furie, dont je devrois détester jusqu'au souvenir! c'est elle qui m'a perdu. Sans elle, ne serois-je pas heureux? Ma fortune n'avoit-elle

elle pas repris une face riante & tranquille ? Avois-je quelque autre raison de craindre qu'elle pût changer ? Hélas ! j'étois si satisfait de ma condition, que je commençois à perdre le souvenir de mes infortunes passées ; je ne les voyois déjà plus que dans l'éloignement, lorsqu'un tison fatal de haine & de discorde vint rallumer des flammes presque éteintes, rouvrir dans mon ame les sources de la douleur, & joindre à mes anciennes blessures des coups si terribles & si imprévus, qu'ils ont mis dans le même danger, mon honneur, ma vie, & ma raison. Cependant, en accusant cette Dame de tous mes maux, je dois confesser qu'elle n'en fut qu'innocemment la cause. En quelque endroit du Monde que son desespoir, & son mauvais sort l'ayent conduite, je lui dois cette justice. Elle étoit bonne, douce, obligeante, attachée à ma famille, amie de la paix, & incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu'elle m'a causés. Elle m'a perdu sans le vouloir. Mais son innocence ne met

point de changement dans ma misère.

Le vent n'ayant pas cessé de nous être favorable jusqu'à l'entrée de la rivière de Powhatan, nous arrivâmes heureusement dans cette ville. J'appris du premier venu, que Madame Lallin y étoit toujours, & qu'elle y avoit vécu jusqu'alors fort honorablement. Je me fis conduire sur le champ à sa maison. Mon arrivée lui causa une des plus grandes joies qu'elle eût jamais ressenties. Je ne lui en marquai pas moins de la revoir, & j'augmentai beaucoup sa satisfaction, en l'assurant que c'étoit uniquement pour l'amour d'elle que j'avois entrepris le voyage. Elle accepta avec empressement l'asyle que je lui offris dans l'île de Cuba auprès de mon épouse; & elle me pria de la regarder, après Fanny, comme la personne du monde qui auroit toujours le plus d'affection pour moi, & qui tâcheroit le plus sincèrement de se conserver la mienne. Elle me fit un long récit de ses aventures, qui étoient assez touchantes pour intéresser beaucoup

coup ma compassion. Le Capitaine Will avoit mis le comble à sa perfidie, en l'obligeant à l'épouser, ou plutôt en lui faisant recevoir malgré elle, du Ministre de son vaisseau, une bénédiction vaine & sans effet, puisqu'elle étoit forcée, & que ni caresses ni menaces n'avoient pu engager cette malheureuse Dame à y consentir. Lui-même n'avoit jamais eu dessein de regarder cet engagement comme un mariage légitime. Il avoit voulu ménager sa réputation, en donnant un voile honnête à son infamie, & prévenir non seulement la honte, mais le châtement même qu'il pouvoit craindre pour une action de cette violence, lorsqu'il seroit de retour en Angleterre. Etant le maître absolu dans son vaisseau, il avoit fait subir ensuite à Madame Lallin toutes les loix que sa passion l'avoit porté à lui imposer. Il l'avoit conduit à la Jamaïque & dans la Virginie; & s'il l'avoit toujours traitée honnêtement, ç'avoit été moins sur le pied d'une épouse, que d'une maîtresse, dont il croyoit s'être ac-

quis le pouvoir de disposer. Pour elle, qui gémissoit sans cesse de l'esclavage où elle étoit retenue, il ne s'étoit pas présenté d'occasion de fuir, dont elle n'eût tâché de profiter; mais ses efforts avoient été inutiles, tant que le Capitaine avoit eu assez d'amour pour veiller sur elle avec une continuelle attention. Enfin, lorsqu'il commença à se refroidir, & que pensant à retourner en Europe il souhaita peut-être d'être défait d'elle & de la laisser en Amérique, elle s'aperçut qu'elle étoit moins observée. Will étoit alors revenu à la Jamaïque, où il devoit laisser une partie de ses troupes. Il lui avoit accordé la liberté de sortir du vaisseau, pour prendre quelques jours de repos à Port-Royal. Elle fit la confidence de ses peines à un honnête homme, qui lui promit de faciliter sa fuite, & qui trouva en effet le moyen de la faire embarquer secrètement dans un vaisseau qui partoît pour *Lucayonègue*. Ce ne fut qu'après diverses aventures, & un nombre infini de peines, qu'elle gagna la

## DE MR. CLEVELAND. 109

la Virginie, où elle espéroit de trouver Mylord Axminster, & moi peut-être avec lui. Ayant conservé les sommes d'argent qu'elle avoit apportées de France, il ne lui manqua rien pour mener une vie douce à Powhatan, & elle s'y mit en si bonne réputation par son honnêteté & sa sagesse, qu'elle inspira assez d'estime pour elle à quelques Anglois des plus considérables de cette ville, pour leur faire naître l'envie de l'épouser.

Elle fut si satisfaite de ce que j'avois entrepris pour elle, & de l'espérance que je lui donnois de vivre tranquillement dans ma famille, où elle se promettoit beaucoup de douceur dans la compagnie de mon épouse, qu'elle marqua une impatience extrême de quitter Powhatan.

Les affaires du Capitaine ne nous arrêterent pas plus de quinze jours.

Nous partîmes avec un bon vent.

J'eus le plaisir, en quittant cette ville, de voir tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens marquer à ma compagne le regret qu'ils avoient

de son départ, & la combler des témoignages de leur estime.

Sur la route, je trouvai dans les entretiens continuels que j'eus avec elle, que son esprit & son cœur n'avoient rien perdu par l'infortune. Il me parut au contraire que ses chagrins avoient fortifié sa raison, & je l'en estimai davantage, d'avoir su tirer un si excellent fruit de l'adversité. Elle pensoit juste, elle s'exprimoit avec grace, & tout ce qu'elle disoit avoit quelque chose de réfléchi, qui flatoit extrêmement le panchant que j'avois moi-même à méditer. Je ne lui cachai pas la satisfaction que j'avois de la trouver dans un si bon goût. Je gagne bien plus que vous, lui dis-je, à vous avoir rencontré. Vous allez servir au bonheur de ma vie. Ce que j'ai cru vous devoir par reconnoissance, je vai le faire à présent par un motif d'intérêt & de propre utilité. Votre conversation sera pour moi une charmante espèce d'étude, dont je suis sûr de recueillir plus de fruit que de mes livres. Je lui appris là-dessus, que j'attendois à la Havana



vana mon frère Bridge, dont le caractère avoit beaucoup de ressemblance avec le nôtre. Quelle douceur, continuai-je, ne trouverons-nous pas dans la manière dont nous allons vivre ? Notre vie sera toute composée de raison. Nous en passerons une partie à lire, une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon épouse elle-même n'est pas incapable d'entrer dans ce projet. Il ne nous manquera rien pour être heureux ; car, ajoutai-je, il n'y a plus d'apparence que nous ayons rien à démêler désormais avec la Fortune. Notre condition est fixée. Je ne vois plus par quel endroit nous pourrions appréhender les coups. Tel étoit mon aveuglement sur le plus grand péril dont j'eusse jamais été menacé. J'y touchois sans le moindre pressentiment qui pût m'en avertir, & tout servit à me confirmer longtemps dans la plus malheureuse de toutes les erreurs.

Nous arrivâmes à la Havana. Quelques ordres que j'eus à donner pour le service du Capitaine qui

nous avoit amenés, m'ayant retenu longtems dans le port, le bruit de mon retour fut si prompt à se répandre, que mon épouse en fut assez tôt informée pour venir au-devant de moi avec Dom Pédre d'Arpez. Je fus surpris de voir paroître le carrosse du Gouverneur, & me doutant qu'il y étoit avec Fanny, j'offris la main à Madame Lallin pour nous avancer ensemble. Fanny la prit d'abord pour ma belle-sœur, avec laquelle elle s'imaginoit que j'arrivois de Ste. Hélène. Mais je m'expliquai aussi-tôt, & je lui appris que c'étoit cette même Dame qui m'avoit écrit chez les Abaquis, qui étoit partie de France avec moi, qui m'avoit donné dans mille occasions des marques d'amitié & de générosité ; enfin, que c'étoit Madame Lallin, & que je la lui offrois comme une amie & une compagne, dont elle goûteroit bientôt l'esprit & le mérite. Je continuai à lui raconter en peu de mots, par quel hazard j'avois eu occasion d'aller moi-même à Powhatan, pour offrir à cette Dame une retraite

au-

auprès de nous, suivant le projet qui l'avoit amené en Amérique. C'est une autre Madame Riding, ajoutai-je, que je vous présente, & que je vous prie de recevoir avec amitié.

Si l'on se rappelle tout ce que j'ai rapporté, dans plus d'une occasion, du caractère de Fanhy, & de cette délicatesse inquiète qu'il portoit naturellement à la jalousie, on entrera sans peine dans le sens de tout ce qui me reste à raconter. Qu'on se souviene de cette profonde tristesse dans laquelle elle s'étoit comme obstinée chez les Abaquis; de ces allarmes qu'elle n'avoit pu chasser, même dans les premiers jours de notre engagement; de ses distractions, de ses pleurs mêmes & de ses soupirs; & quiconque lira cette funeste partie de mon histoire, sera bien mieux instruit de la cause de mon malheur, que je ne l'étois moi-même dans le tems qu'il m'est arrivé. Qui le comprendroit sans cette clé? Mais après le soin que j'ai pris de préparer de si loin mes lecteurs à ce récit, ils ne trouveront

rien.

rien d'obscur dans les ténèbres où ils me verront marcher. Ils jouiront clairement du spectacle de mes peines. Hélas ! que n'avois-je alors pour les éviter , les lumières que je donne ici pour les faire entendre !

Eloigné comme j'étois de toute ombre de défiance , je n'observai pas même de quel air mon épouse écou-toit mon discours ; je n'étois occupé que du plaisir de la revoir , & de lui procurer une amie. Cependant , si j'y eusse fait réflexion , dès ce premier moment j'aurois pu découvrir , comme je l'ai su trop certainement dans la suite , quelque altération sur son visage , & beaucoup de contrainte dans ses manières. L'opinion qu'elle avoit prise de mes sentimens pour Madame Lallin , depuis qu'elle avoit su que cette Dame avoit quitté son pays pour m'accompagner jusqu'en Amérique , & la confirmation qu'elle croyoit en avoir eue dans le soin avec lequel je lui avois caché longtems cette circonstance de mon voyage , ces deux raisons , dis-je , eussent suffi seules pour lui rendre Madame Lal-

lin

in odieuse , & sa présence defagréable. Lorsqu'elle vit non seulement que c'étoit moi-même qui fouhaitois de l'avoir avec nous, mais que je m'étois donné la fatigue de faire exprès le voyage de Virginie pour l'amener à la Havana & pour lui offrir une retraite auprès de moi, elle se crut trop assurée qu'il entroit de la passion dans une civilité si excessive, & que je l'avois par conséquent trompée elle-même dès le commencement de notre mariage, ou abandonnée dans le cœur depuis que j'avois retrouvé sa rivale. Quels progrès cette pensée ne fit-elle pas tout d'un coup dans un caractère tel que celui de mon épouse ! tendre au-delà de mes expressions, timide & facile à s'allarmer, toujours pleine de la crainte de n'être pas assez aimée ; possédée avec cela d'une mélancolie douce qui lui faisoit chercher la solitude, pour s'y livrer à la rêverie dans tous les momens qu'elle ne passoit pas avec moi. Hélas ! l'instant de mon arrivée fut le dernier de son repos. Cette chère épouse n'eut plus que des joies feintes,

tes, qu'elle eut la confiance d'affec-  
 ter pour sauver les apparences; &  
 sa disposition habituelle fut la don-  
 leur, avec tous les tristes efforts  
 qui l'accompagnaient.

Je m'aperçus si peu de ce chan-  
 gement, que je me crus au contrai-  
 re dans une des plus agréables  
 circonstances de ma vie. Il ne me  
 manquoit que mon frère & son  
 Angélique, pour me persuader ab-  
 solument que je n'avois plus rien  
 à désirer. Je témoignai ces senti-  
 mens à mon épouse. Elle y ré-  
 pondit avec sa tendresse ordinaire.  
 Je l'excitai à marquer de l'amitié à  
 Madame Lallin; & cette Dame  
 m'ayant paru tout-à-fait revenue de  
 la foiblesse qu'elle avoit eue long-  
 tems pour moi, je ne fis pas diffi-  
 culté dans toutes les occasions de  
 lui prodiguer mille caresses innocen-  
 tes, qu'elle recevoit comme avant  
 de marques de la sincère affection  
 que j'avois pour elle. Fanny se fai-  
 soit assez de violence, pour lui don-  
 ner de tems en tems quelques dé-  
 monstrations extérieures de son esti-  
 me. Mais il est facile de juger qu'il  
 les

les n'étoient pas sincères. Elle souffroit mortellement, lorsqu'il lui arrivoit d'être témoin des miennes. C'étoit un supplice pour elle, que de me voir entretenir quelquefois son ennemie en particulier, ou faire avec elle un tour de promenade dans le jardin du Gouverneur. Elle venoit souvent nous interrompre; & quoiqu'elle tâchât de prendre alors un visage riant, j'ai fait réflexion dans la suite, qu'il m'eût été aisé d'y remarquer de l'agitation, si je n'eusse été accoutumé à regarder les petites inégalités comme un effet ordinaire de sa mélancolie.

Deux mois se passèrent, sans qu'il lui fût encore rien échappé qui pût me faire connoître son trouble & me causer de l'inquiétude. L'arrivée de mon frère, avec son épouse & Gelin, devint bientôt pour elle & pour moi une nouvelle source de maux irréparables. Dom Pedro, qui étoit attentif à prévenir tous nos desirs, jugea, par la satisfaction que nous eûmes de les voir arriver, qu'il ne pouvoit nous obliger davantage, qu'en leur offrant sa maison

pour

pour demeure. Je les fis consentir par mes instances à l'accepter. Bridge aimoit inséparablement Gelin ; ainsi c'étoit les retenir tous deux , que d'en engager un. Il y avoit d'autant moins de difficulté , que la maison , ou plutôt le palais du Gouverneur , étoit d'une si vaste étendue , que nous pouvions y occuper chacun notre appartement sans y causer le moindre trouble. Nous nous trouvâmes donc tous logés sous le même toit.

Lorsque nous fûmes un peu revenus du premier mouvement qu'inspire la joie de revoir des personnes qu'on aime , chacun pensa à se faire des occupations de son goût , pour remplir les momens que nous ne pouvions pas toujours passer ensemble. Mon choix étoit fait , c'étoit l'étude. Bridge , qui n'y étoit pas moins porté que moi par inclination , prit le même parti. Madame Lallin se déterminâ aussi à demeurer une partie du jour occupée de quelque lecture ; & comme j'avois formé dans mon cabinet

une



une bibliothèque, de tout ce que j'avois pu découvrir de bons livres à la Havana, elle s'accoutuma à venir souvent m'y trouver, soit pour choisir ceux qu'elle jugeoit les plus agréables, soit pour se procurer avec moi quelques momens de conversation. J'avois compté que mon épouse choisiroit aussi ce genre sérieux d'amusement, pour lequel elle avoit toujours eu du goût. Cependant elle déclara ouvertement, que son dessein étoit de tenir sans cesse compagnie à ma belle-sœur, pour s'occuper avec elle de quelque ouvrage de main. Ce fut son desespoir secret, & son aversion pour Madame Lallin, qui lui fit prendre cette résolution, sur-tout lorsqu'elle eut remarqué que cette Dame venoit souvent dans mon cabinet. Pour elle, il ne lui arriva plus d'y mettre le pied. Cette ancienne ardeur qu'elle marquoit pour me voir & pour m'entretenir, parut s'éteindre tout-à-fait. Si elle quitoit quelquefois ma belle-sœur, c'étoit pour se retirer seule dans une allée écartée du jardin, & pour s'y livrer à toutes

tes les agitations de son ame. Je ne pus manquer de faire quelque réflexion sur le changement de sa conduite. Mais quelle raison aurois-je eu de l'attribuer à une si cruelle cause, & comment l'aurois-je soupçonnée de se défier de mon cœur, lorsque je n'y sentoie pour elle que les mouvemens les plus tendres de l'amour, & le témoignage assuré d'une constance immortelle ?

Gelin, qui n'avoit pas autrement d'inclination pour l'étude, s'attacha à la compagnie de ma belle-sœur & de Fanny. Dans les idées de politesse & de galanterie qui sont communes à tous les François, il auroit cru blesser l'honneur de sa nation, s'il eût abandonné ces deux Dames lorsqu'il pouvoit les amuser par son entretien. Sa vivacité, soutenue de beaucoup de facilité à s'exprimer, ne laissoit guères de vuide dans la plus longue conversation; & je suis obligé, malgré le mal qu'il m'a fait, de confesser qu'il étoit d'un commerce agréable. Il passoit donc une partie du jour au-  
près

près de mon épouse & d'Angélique. Je veux croire qu'il n'eut pas d'abord d'autre vue que de satisfaire sa politesse, ou tout au plus de se procurer un plaisir plein d'innocence, dans la compagnie de deux Dames infiniment aimables. Si je ne me trompe pas dans cette opinion, je dois le plaindre : je connois la tyrannie des passions, & je puis me persuader encore, même en détestant sa mémoire, qu'il fut peut-être plus malheureux que coupable. Mais si c'est volontairement qu'il se jeta dans le crime, c'est de dessein formé qu'il conjura ma perte ; & sur ces principes trop ordinaires aux François, qui leur font regarder une intrigue d'amour comme un badinage, se trouvera-t-il quelqu'un qui ne le haïsse pas avec moi comme un monstre, qui viola les droits les plus saints, & qui se rendit coupable des plus noirs de tous les crimes ?

Il devint amoureux de mon épouse. Dans un caractère comme le sien, il n'y avoit pas de passion qui pût être foible & modérée. On

a vu dans la relation de son aventure de Ste. Hélène, qu'il étoit adroit & fertile en inventions. Toute son étude s'attacha d'abord à connoître le fond du naturel de Fanny, pour attaquer sa vertu par l'endroit le plus foible. Il n'eut pas de peine à remarquer qu'elle étoit mélancolique. Mais ses yeux perçans pénétrèrent beaucoup plus loin. Il ne put la voir & l'observer continuellement, sans découvrir qu'elle étoit agitée de quelque passion violente. Il la suivit de si près, & il examina toutes ses démarches avec tant d'adresse & de persévérance; qu'il saisit enfin le secret de son cœur. Ce fut sur cette connoissance, qu'il établit tout l'espoir de ses amoureux succès. J'entre ici dans un détail, dont on s'étonnera de me voir si parfaitement informé. Mais demanderai-je trop à mes lecteurs, si je les prie de suspendre leur jugement & leur attention?

Le cruel Gelin ne tarda guères, après cette découverte, à mettre en usage tous les secours qu'il put tirer de son esprit artificieux. Le  
pré-

premier dessein qu'il forma, fut de se servir de ses lumières pour s'insinuer dans la confiance de mon épouse. Il prit l'occasion d'une promenade qu'elle faisoit seule au jardin, pour avoir avec elle un entretien particulier. Là, après mille protestations de respect & de sincère estime, il lui fit entendre, non pas qu'il se fût apperçu de sa tristesse, mais qu'il avoit découvert quelque chose qui pourroit lui en causer beaucoup. Il lui fit même des excuses d'avoir différé peut-être trop longtems à lui faire cette ouverture; &, pressé qu'il en eût été, lui dit-il, par la reconnoissance dont il se croyoit redevable à notre famille, il avoit été retenu par la crainte d'y causer du trouble, ou du moins quelque refroidissement d'amitié. Mais le mal paroissant croître de jour en jour, & les conséquences n'en pouvant être que très fâcheuses, il se croyoit obligé de lui dire que Madame Lallin étoit passionnée pour moi, & qu'elle gardoit si peu de mesures, qu'elle en donnoit des marques scan-

scandaleuses; qu'elle étoit seule avec moi dans mon cabinet, à toutes les heures du jour; qu'il avoit entendu des choses qu'il ne jugeoit pas à propos de répéter; qu'à la vérité il ignoroit absolument si je répondois à cette passion, mais que c'étoit cette raison même qui l'obligeoit à rompre le silence, afin que mon épouse pût remédier au mal, s'il étoit encore tems de l'arrêter.

Un discours si adroit eut tout l'effet que Gelin s'en étoit promis. La bonne & crédule Fanny n'y apperçut que l'avis d'un ami fidèle & désintéressé, qui s'accordoit parfaitement avec ses propres idées, & qui confirmoit toutes les préventions de sa jalousie. Elle n'y répondit d'abord que par un ruissseau de larmes, & par des plaintes de sa mauvaise fortune. Gelin affecta de la vouloir consoler; mais ce fut d'une manière qui l'engagea à s'ouvrir davantage. Elle lui confia toutes ses peines. Elle lui confessa qu'elle n'avoit rien entendu de lui, dont elle ne fût bien instruite depuis longtems. Elle eut même l'imprudence

dence de lui avouer qu'elle croyoit que je la trahissois, & qu'elle étoit trop certaine que j'aimois Madame Lallin autant que j'en étois aimé. Rien ne pouvoit être plus favorable pour Gelin. Son but étoit de le rendre en quelque sorte nécessaire à mon épouse, sous prétexte de la servir ou de la consoler. Il avoit remarqué qu'elle m'aimoit encore avec trop d'ardeur, pour qu'il osât se flater que son cœur fût une conquête aisée; mais il espéra que dans la relation étroite qu'il se promettoit d'avoir avec elle, il trouveroit par degrés le moyen de l'attendrir. Les ouvertures de cœur, les communications de sentimens, l'air mystérieux de confiance, sont autant de symptômes qui appartiennent à l'amour, & qui ne manquent guères d'en être la cause, quand ils n'en sont pas l'effet. Gelin parvint effectivement à une partie de ce qu'il prétendoit auprès de Fanny; & s'il n'obtint pas sa tendresse, il eut du moins le premier rang dans son estime & dans son amitié.

Ce

Ce ne fut plus entre elle & lui que rendez-vous secrets, rapports, mystères, signes particuliers d'intelligence. Il n'échappoit plus à Madame Lallin de me dire un mot, ni de me jeter un regard, qui ne fût interprété dans le sens le plus malin. Gelin avoit l'œil sur nos moindres mouvemens. Il en tenoit un compte exact, qu'il ne manquoit pas de rendre tous les jours à mon épouse. S'il n'appercevoit rien qui fût susceptible d'un mauvais sens, sa malignité suppléoit au défaut de la matière. Il portoit l'impudence jusqu'à se glisser dans mon appartement, & prêter l'oreille à la porte de mon cabinet, pour recueillir quelque chose de mes entretiens avec Madame Lallin. Les expressions les plus innocentes de l'amitié & de la confiance, prenoient dans sa bouche un tour corrompu & empoisonné. Cet indigne confident achevoit ainsi de perdre de plus en plus ma malheureuse épouse. Il est vrai que les fruits qu'il en tiroit, n'étoient guères favorables à la passion. Il vouloit lui inspirer de l'amour, & il ne  
fai-



faisoit entrer dans son cœur que du trouble & de la tristesse. Trop certaine de son malheur, & comme accablée par les nouvelles confirmations qu'elle en recevoit de jour en jour, elle vivoit moins, qu'elle ne languissoit dans un continuel desespoir. Elle n'avoit plus que deux occupations, mais toutes deux funestes & violentes ; l'une, de se livrer à la douleur lorsqu'elle étoit seule & qu'elle pouvoit éviter d'être observée ; l'autre, de faire des efforts infinis pour la cacher, lorsqu'elle étoit obligée de paroître en compagnie. Aussi sa santé ne put-elle résister longtems contre des agitations de cette nature. Elle s'affoiblissoit à vue d'œil. Sa couleur & son embonpoint diminuoient tous les jours. Le poison, qu'elle avoit eu la force de tenir si longtems renfermé, gaignoit peu à peu les dehors, & commençoit à corrompre son sang & ses forces, après avoir infecté toutes les facultés de son ame.

Je vivois pendant ce tems-là dans une confiance & une sécurité, qui

rendoient mon malheur infiniment plus déplorable. Loin de former le moindre soupçon contraire à mon repos, s'il m'arrivoit de faire quelque réflexion sur le changement que j'appercevois dans la conduite de Fanny, c'étoit pour m'en réjouir, comme d'une chose que j'avois souhaitée, & que je croyois d'un extrême avantage pour elle. Je m'imaginai qu'elle trouvoit dans la compagnie de ma belle-sœur & de Gelin un amusement si agréable, qu'il triomphoit de sa mélancolie. Si ma tendresse y perdoit quelque chose, parce que je passois une partie du jour sans la voir, je trouvois de la douceur à penser qu'elle étoit tranquille & satisfaite. Je lui marquois même souvent la joie que j'en avois, & je remerciai plus d'une fois Gelin & Angélique d'avoir eu le secret de changer ainsi son humeur. C'étoit souffler sur les flammes, & attiser le feu qui la dévorait; car elle ne manquoit pas d'expliquer ces marques de satisfaction comme une preuve manifeste de mon infidélité. J'étois charmé qu'elle

le me laissât libre avec Madame Lallin. Sa présence m'étoit devenue odieuse & importune. Tels étoient les tristes raisonnemens de son cœur malade, & de son esprit troublé. Nous ne laissions pas de nous voir plusieurs fois le jour; mais c'étoit en public. Le soir, il arrivoit toujours que la nuit étoit fort avancée lorsqu'on se retiroit. J'attribuois sa pesanteur & son abattement au sommeil. Elle ne se refusoit pas à mes caresses, mais j'avois peine à tirer d'elle quelques paroles. Elle faisoit semblant de s'assoupir presque aussi-tôt. Je passois néanmoins la nuit délicieusement auprès d'elle: heureux de cette seule pensée, que je régnois dans son cœur, & qu'il étoit aussi tranquille que le mien.

Cependant, sa santé continuant à s'altérer tous les jours, il parut visiblement sur son visage qu'elle souffroit quelque douleur dont elle ne se plaignoit point. Je lui marquai de l'inquiétude. Elle manifesta qu'elle se trouvoit mal, & elle en prit occasion de se faire pré-

parer un lit différent du mien. Allarmé de ses moindres maux, j'interrompis l'ordre de mes études, pour demeurer plus régulièrement auprès d'elle. Je remarquai, en l'observant, qu'elle étoit agitée. Elle parloit peu. Ses yeux s'attachoient quelquefois languissamment sur moi, & malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, il lui échappoit souvent des soupirs. Ma belle-sœur me dit en confidence, qu'elle croyoit s'être aperçue que la source du mal étoit moins dans le corps que dans le cœur & l'esprit, & qu'elle ne doutoit pas que Fanny n'eût quelque sujet considérable de chagrin. Je me ménageai un moment de solitude avec elle. Je la conjurai de s'expliquer, & de m'ouvrir son cœur, à moi qui étois son cher époux, qui l'adorois, qui ne pouvois vivre un instant tranquille, s'il manquait quelque chose à son repos & à son bonheur. Elle me parut incertaine pendant quelques momens, comme si l'ardeur de mes expressions l'eût émue, & qu'elle eût été prête à me com-

muni-

maniquer le secret de ses peines. Hélas ! j'en fuis sûr, ce fatal secret vint jusqu'au bord de ses lèvres, & nous pouvions encore être heureux s'il en fût sorti tout-à-fait. Mais quelque réflexion funeste, qui étoit l'effet des malignes inspirations de Qelin, le fit rentrer dans des ténèbres que mes yeux ne purent pénétrer. Elle me répondit, en soupirant, qu'elle n'étoit pas toujours la maîtresse de son imagination ; que malgré elle, les tragiques aventures de son père & de sa mère lui revenoient souvent à l'esprit ; qu'elle ne pouvoit penser sans frémir aux cruels defastres qui avoient détruit sa famille ; que n'ayant nulle raison d'espérer que le courroux du Ciel la ménageât davantage, elle s'attendoit à quelque fin funeste, qui répondroit aux malheureux commencement de sa vie. Elle ne put retenir ses larmes en finissant ses paroles ; & son cœur, qui étoit ferré de tristesse, se soulagea en poussant une infinité de soupirs.

Je me sentis si attendri de la voir

dans cet état, que pour peu qu'elle eût conservé de liberté d'esprit & de raison, il eût été impossible que des marques si sincères de ma tendresse & de ma douleur ne lui eussent point fait ouvrir les yeux sur son injustice & sur mon innocence. Je pris une de ses mains, que je serrai contre mon visage. O chère Fanny ! lui dis-je avec un sentiment de cœur inexprimable ; ô charme tout-puissant de ma vie & de mes peines ! comment pouvez-vous vous affliger par des craintes si injustes , & par des souvenirs que vous devriez avoir effacés ? Le passé n'est point en notre pouvoir. Mais où voyez-vous de quoi trembler pour l'avenir ? Ne sommes-nous pas l'un à l'autre ? Tout le pouvoir de la Nature empêchera-t-il que je ne vous adore, que vous ne m'aimiez, que vous ne soyez à moi pour toujours ? Et si cela est aussi sûr qu'il doit vous le paroître, qu'y a-t-il à présent dans la vie qui puisse être un malheur pour vous & pour moi ? Non, non, ajoutai-je en l'embrassant, ce n'est pas

pas sentir le prix du bonheur dont on jouit, que d'être troublé continuellement par la crainte de la perdre. Votre cœur est trop inquiet. Je veux vous donner un moyen de le rassurer ; c'est que la place de la crainte y soit toujours occupée par l'amour.

Comme je n'avois nul sujet de me défier de sa sincérité, je pris la réponse qu'elle m'avoit faite pour l'aveu de ses véritables peines, & je ne pensai qu'à lui procurer des amusemens qui pussent écarter les pensées qui l'affligeoient. Je fis prier les principales Dames de la Havana de se rendre chez nous tous les jours après dîner, & de former dans sa chambre des parties de jeu & de plaisir. J'y assistois moi-même constamment. Soit par un effet de cette dissipation, soit que ma présence continuelle servît à la tranquilliser, elle se rétablit en peu de tems, & nous reprîmes nos exercices ordinaires. Je remarquai le zèle de Gelin à la servir pendant sa maladie ; mais il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y entrer

autre chose que de la générosité & de l'amitié.

Je fus obligé quelques mois après, pour faire plaisir au Gouverneur, de me charger de quelques affaires qu'il avoit à régler à la Vera-Cruz. Ce voyage fut plus long & plus ennuyeux, que pénible. Je trouvai à mon retour, ma famille & mes amis dans une santé parfaite. Gelin étoit mieux que jamais avec Fanny, c'est-à-dire, qu'il continuoit à l'empoisonner par ses insinuations & ses conseils. Il ne manqua pas de lui faire appercevoir, qu'une absence de plusieurs mois n'avoit rien diminué de ma passion prétendue pour Madame Lallin. Si je n'avois à donner, dans la suite, des preuves claires & sans repliche de la vertu inébranlable de mon épouse, il paroîtroit incroyable qu'avec la confiance & l'affection qu'elle avoit pour Gelin, elle eût pu se défendre si longtems contre ses séductions. Ce malheureux s'étoit rendu tellement maître de son esprit, qu'elle ne faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Il n'étoit plus à lui  
fai-



faire l'avou de sa passion; mais il s'y étoit pris avec tant d'adresse, qu'elle n'avoit pu s'en offenser. Cependant, la manière dont elle avoit reçu sa déclaration lui ayant ôté la hardiesse de la renouveler, & ce qu'il appercevoit tous les jours de son caractère ayant presque achevé de lui faire perdre l'espérance, il s'étoit réduit à son premier dessein, qui étoit d'allumer de plus en plus la jalousie; sûr que sa tendresse pour moi s'éteindroit tôt ou tard avec son estime, & qu'il lui deviendrait plus facile de s'insinuer dans son cœur après m'en avoir chassé. Il affectoit donc d'éviter ce qui sentoît l'amour, & de lui marquer en tout une envie défectuelle de la servir. Elle, qui étoit la douceur même, & qui n'avoit jamais eu cette sorte d'expérience qui apprend à son sexe à se défier du nôtre, ne croyoit rien risquer en accordant son estime & sa confiance à une personne qui lui témoignoit tant d'attachement. Elle avoit d'ailleurs entendu mon frère se louer mille fois de la générosité de son

son ami Gelin. Elle me voyoit moi-même le traiter avec amitié ; & pour lui rendre justice , il ne lui manquoit aucune des qualités qui forment ; dans l'opinion commune , l'homme de mérite & l'homme aimable. Ciel ! comment puis je parler avec cette modération , d'un cruel qui m'a précipité dans le dernier excès du desespoir & de la misère !

Le tems de ma ruïne approchoit. Dom Pédro d'Arpez , cassé de vieillesse , & se sentant proche de sa fin , fit un testament par lequel il me laissoit tout son bien. Il ne survécut pas longtems à cette dernière disposition. Une maladie précipitée le mit au tombeau. Aussitôt que notre reconnaissance se fut acquitée , en lui rendant magnifiquement les derniers devoirs , je ne pensai plus qu'à recueillir son héritage & à retourner en Europe. Mon dessein étoit d'équiper exprès un vaisseau , pour être absolument le maître de ma route. Les biens que Dom Pédro m'avoit laissés étoient si considérables , que cette dépense me paroissoit légère ; & dans la ré-

so-

solution où j'étois de me rendre  
 droit en Angleterre avec mes riches-  
 ses, ma famille & mes amis, je  
 n'étois pas d'avis de m'exposer à  
 la discrétion d'un Capitaine Espa-  
 gnol. Mon frère avoit renvoyé  
 à Ste. Hélène le vaisseau qui l'avoit  
 apporté avec son épouse & Gelin.  
 Je pris donc le parti d'en acheter un  
 qui avoit été construit peu de tems  
 avant la mort du Gouverneur, &  
 je donnai des ordres si pressans,  
 qu'il fut préparé avec beaucoup de  
 diligence. Mais comme nous nous  
 disposions à nous mettre en mer,  
 j'entendis un jour Bridge qui se plai-  
 gnoit avec Gelin de la nécessité où  
 ils étoient en retournant en Angle-  
 terre, de laisser après eux leur ami  
 Johnston à Ste. Hélène. J'aimois  
 Bridge comme moi-même. Je lui  
 fis un reproche de ne m'avoir pas  
 fait connoître plutôt qu'il prît assez  
 d'intérêt à Johnston, pour souhai-  
 ter de l'avoir avec lui. Vous de-  
 viez l'amener, lui dis-je, lorsque  
 vous vintes ici pour vous y établir  
 avec moi. Tout ce qui vous est cher,  
 ne sauroit manquer de me l'être

beaucoup. Mais j'y fai un remède, ajoutai-je ; c'est de prendre notre route par Ste. Hélène. Le détour n'est pas infini ; & avec le plaisir de rejoindre Johnston & son épouse, qui sera votre principal objet, vous aurez celui de nous faire voir cette belle campagne où votre Angélique est née, & dont vous nous avez raconté tant de merveilles. Cette proposition causa une joie extrême à mon frère. Nous ne tardâmes pas à partir, & ce fut pour Ste. Hélène que nous mêmes à la voile.

Notre route fut heureuse, mais nous ne l'achevâmes pas sans crainte. La guerre étoit alors déclarée entre l'Angleterre & la Hollande. *Holms*, à la tête d'une Escadre Angloise, s'étoit emparé des Iles du Cap-Verd, & de quelques Forts que les Hollandois ont sur les côtes de Guinée. J'avois été informé avant mon départ de la Havana, que les Etats de Hollande avoient envoyé tout récemment dans ces Mers leur Amiral *de Ruiter* avec une Flotte considérable ; & dans l'ardeur  
qui

qui lui faisoit chercher à tirer vengeance des Anglois, il ne pouvoit être que très dangereux pour moi de tomber entre les mains. Ce n'est pas que nous dussions appréhender naturellement sa rencontre ; mais on sait que sur mer un coup de vent rapproche quelquefois tout d'un coup des vaisseaux bien éloignés. Cette crainte m'avoit porté à prendre Pavillon Espagnol, & à prier tous les Anglois qui étoient dans mon vaisseau, de ne pas s'exprimer dans leur langue, s'il nous arrivoit malheureusement de tomber dans la Flotte de *de Ruiter*. Avec cette précaution, j'évitai un danger dont rien ne m'eût pu sauver autrement ; car nous rencontrâmes en effet *de Ruiter* dans la Mer d'Ethiopie, & nous ne dûmes notre salut qu'aux apparences & au nom d'Espagnols.

Après m'être échappé si heureusement d'un tel péril, ce n'étoit pas dans le sein de la paix & de la confiance, ni par la main d'un ami, que je m'attendois de périr. J'avois essuyé dans toute ma vie des infortunes

runes & des pertes, & je n'avois déjà que trop bien acquis la qualité de malheureux : mais j'avois toujours eu du moins quelque raison de m'attendre à mes peines, j'avois eu quelque pressentiment qui les avoit précédé. D'ailleurs, en perdant quelque chose de cher & de précieux, il m'étoit toujours resté quelque chose de plus cher encore, qui pouvoit servir à me consoler par cette seule pensée, que le Ciel, en m'ôtant le bien que je regrettois, m'en avoit du moins laissé d'autres, dont la perte m'eût rendu infiniment plus misérable. Ici, sans pressentiment, sans réflexion, & presque sans le moindre intervalle, la fortune en deux tours de roue me précipite au fond de l'abîme. Elle m'y fixe sans retour. Elle m'ôte l'espoir, le remède, les consolations ; enfin elle me rendit tel qu'on va le voir, & qu'on aura peine à le croire.

Nous arrivons à Ste. Hélène. Un Vaisseau François qui venoit des Indes, y entroit dans le port au moment de notre arrivée. Nous  
abor-

abordons ensemble. Les premières nouvelles dont mon frère est informé, sont la mort de Johnston & celle de son épouse. Cette perte lui causant beaucoup de chagrin, je m'emploie pendant quelques jours à le consoler. Rien ne pouvoit nous arrêter à Ste. Hélène, après que nous eûmes vu la campagne de la Colonie ; & il nous fut aisé de nous procurer cette satisfaction, parce que les Portugais ayant fait sauter à force de poudre quelque partie des rochers qui la séparoient du reste de l'île, la communication par terre étoit devenue libre & facile. Nous pensions donc à nous remettre en mer, & n'ayant plus d'autres ports à gagner que ceux d'Angleterre, je fais un compliment honnête à Madame Lallin & à Gelin qui étoient François, sur la satisfaction que je ressentais de pouvoir leur assurer une retraite tranquille dans ma patrie. Signal funeste de ma ruine. Fanny avoit juré de ne pas mettre le pied en Angleterre, si j'y menois avec moi Madame Lallin. Les artifices de  
Ge

Gelin l'avoient engagée à prendre cette téméraire résolution : & voyant qu'elle ne pouvoit l'exécuter qu'en fuyant avec lui, elle y consentit lorsqu'elle se vit assurée que je ne pensois pas à me séparer de sa rivale. La nuit suivante fut prise pour le départ ; & , ce qui est horrible à raconter, Fanny se leva pendant mon sommeil, du lit où elle étoit avec moi ; elle quitta mon côté , pour suivre un infame , qui rioit peut-être de sa foiblesse , au moment qu'il l'enlevoit comme sa proie , & qu'il se croyoit prêt à triompher de son honneur & de sa vertu.

On ne sut cette nouvelle que le lendemain , & il étoit même fort tard avant qu'on en fût assuré parfaitement. Le Vaisseau François étoit parti , Fanny & Gelin ne paroissent pas. On les chercha d'abord , on s'informa avec soin si personne ne les avoit vus ; & lorsque toutes les recherches eurent été inutiles , on ne balança point à s'imaginer la vérité. Peut-être étois-je le seul de tous les habitans de l'île , qui  
n'en



n'en étois pas encore instruit. Je demandai plusieurs fois où étoit mon épouse. Tant qu'on l'ignora, on me répondit d'une manière qui me causa de l'inquiétude; & lorsqu'on fut pleinement assuré de mon malheur, on eut l'adresse de me rendre tranquille en me le déguisant. Cependant, comme il étoit impossible de me le cacher que jusqu'à la fin du jour, Bridge prit le parti de me l'annoncer. Ce cher frère, qui m'aimoit avec la dernière tendresse, & qui étoit lui-même si consterné de mon malheur, qu'il avoit presque autant besoin que moi de consolation, se trouva dans un embarras extrême lorsqu'il lui falut ouvrir la bouche & trouver des expressions pour se faire entendre. Il savoit, par l'avou que je lui en avois fait mille fois, qu'il n'y avoit rien dans mon cœur au dessus de Fanny. Il connoissoit mes sentimens jusqu'au fond, par les tendres & sincères confidences que je lui en faisois tous les jours. Toutes mes passions se réduisoient en effet à celle-là. Sans cesse atten-

tif

tif à veiller sur les mouvemens de mon cœur, & à régler ses inclinations, je ne lui laissois que la liberté d'être tendre & de se livrer à l'amour. C'étoit toute la douceur de ma vie, le charme de mes peines, & le dédommagement de la contrainte perpétuelle où je tenois tous mes autres desirs. Raison, devoir, penchant naturel d'un cœur infiniment sensible, tout s'accordoit à rendre l'amour nécessaire à mon bonheur. Aussi m'en étois-je fait une si douce habitude, que de même qu'il faut respirer pour vivre, il me falloit aimer Fanny & être aimé d'elle, pour être heureux. Bridge le savoit ; il n'étoit que trop certain par conséquent qu'il alloit me donner le coup mortel, en m'apprenant ce que j'avois perdu.

J'étois seul dans une chambre, occupé à lire. Il y entra d'un air qui me fit frémir, en me faisant connoître tout d'un coup une partie de ses agitations. Mais quelle apparence d'en pouvoir deviner la cause ? Je le crus attaqué de quelque maladie subite ; ou si j'entrevis dans  
ses

ses yeux quelque chose de plus funeste, ce fut d'abord sur lui que tombèrent mes craintes & ma compassion. Il ne me laissa pas longtems dans cette erreur. Je me levois. Demeurez, demeurez, me dit-il en me faisant remettre sur ma chaise, ne quittez pas une posture dont vous aurcz besoin pour m'entendre. Il s'assit auprès de moi. Sa voix étoit tremblante, & son visage si changé, que ne pouvant rien comprendre à ce que je voyois, je demurai interdit, en tenant les yeux attachés sur lui. O pauvre Cléland ! reprit-il aussitôt, comment dois-je te préparer au coup que je te vai porter ? Ton cœur ne saigne-t-il pas déjà ? O mon malheureux frère ! n'entendez-vous pas du moins à demi, ce que je n'ai pas la force de vous raconter ? Ces quatre mots, prononcés du ton le plus passionné & le plus tragique, me pénétrèrent d'horreur & de faiblesse. Malgré la multitude d'idées affreuses qui se présentèrent sur le champ à mon esprit, je crus démêler aussitôt le plus cruel mal-

heur

• heur que j'eusse à redouter. Fanny est morte ! m'écriai-je d'une voix douloureuse, Fanny est morte ! Non, interrompit-il, ce que j'ai à vous apprendre est plus terrible que la mort de Fanny ! Ah ! Bridge, achevez donc, & ôtez-moi la vie tout d'un coup. Hélas ! c'est ce que je crains, reprit-il en s'attendrissant jusqu'aux larmes. Trop malheureux Cléveland ! je sens que je te vai percer le cœur, & je ne puis te cacher ton malheur, ni même te le déguiser. Mais mon cher frère, ajouta-t-il en m'embrassant, vous avez de la force d'esprit & de la constance ; recevez le coup que je vai vous porter, comme vous en avez déjà reçu quantité d'autres. Songez que nous ne sommes pas faits pour être heureux, ni vous ni moi ; & que le Ciel nous ayant fait naître pour être misérables, il faut que notre triste destinée se remplisse. Je fis quelques efforts pour me remettre. Hé bien, parlez cher Bridge, ne me ménagez pas, je suis prêt à tout entendre : si Fanny n'est pas morte, je me crois assez

de

de fermeté pour supporter toute autre perte.

Après m'avoir répondu qu'il le souhaitoit, mais que je cesserois bientôt de regarder la mort de Fantay comme le plus grand mal qui pût m'arriver, il m'apprit la nouvelle funeste de sa fuite avec Gelin, & toutes les circonstances qu'il avoit pu découvrir. Ils étoient sortis ensemble pendant la nuit, sans autre suite que le valet de Gelin & une femme-de-chambre. A peine avoient-ils emporté quelques habits, mais ils s'étoient pourvus d'une grosse somme d'argent. Gelin n'avoit eu sans doute nulle peine à obtenir du Capitaine François, d'être reçu à bord avec sa proie; & selon les apparences, il n'avoit pas attendu le dernier moment pour se ménager son amitié. Le vaisseau avoit mis à la voile avant le jour, ce qui marquoit clairement qu'ils étoient d'intelligence. Bridge, en finissant ce récit, accabla le perfide Gelin de malédictions; & soit pour flater ma douleur par le témoignage de la sienne, soit que  
l'ex-

l'excellence de son caractère lui fit prendre autant de part qu'il le témoignoit à ma peine, il me fit voir par mille marques qu'il en étoit inconsolable.

Pour moi, qui me crus alors arrivé au comble de l'infortune & de la douleur, je ne laissai pas de résister pendant quelques momens aux assauts du plus horrible desespoir. Je me fis même une violence incroyable, pour prendre cet air de constance & de fermeté dont je m'étois fait fort à mon frère. Il est clair, lui dis-je d'une voix basse, que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je le suis au-delà même de mes craintes & de mon imagination. Ce que j'entens est plus triste sans doute que la mort de Fanny, & mille fois plus terrible & plus insupportable que la mienne. Votre rapport, ajoutai-je en m'efforçant de le regarder d'un œil ferme, est apparemment certain, il ne me reste pas le moindre lieu à l'espérance. Il me répondit, que je devois bien juger que le mal étoit sans remède, puisqu'il  
avait

avoit cru impossible de me le cacher, & nécessaire de me l'apprendre. Il ajouta à cette confirmation, quelques raisonnemens sur le parti qu'il croyoit à propos que nous prissions; comme, de nous mettre promptement en mer, & de poursuivre le Vaisseau François, qu'il ne nous seroit peut-être pas impossible de rejoindre. J'eus la force de l'écouter, & celle de répondre juste à ses propositions. Mais si mon ame avoit encore assez d'empire sur elle-même pour se contraindre jusqu'à cet excès, elle n'en avoit pas assez sur mes sens pour en arrêter plus longtems le trouble & le désordre. Les mouvemens cruels qui me déchiroient le cœur, se communiquèrent en un moment au cerveau; je sentis que ma raison s'obscurcissoit tout d'un coup, j'étendis les bras vers Bridge, comme si la terre se fût dérobée sous mes pieds, & que j'eusse cherché à me tenir à quelque chose. O mon frère ! lui dis-je, je me meurs. En effet je tombai sur lui, sans le

moins

moindre reste de sentiment & de connoissance.

Il fit venir du secours, & l'on prit longuement des soins inutiles pour me les rappeler. Madame Lallin & ma belle-sœur s'y employèrent avec toute l'ardeur de leur amitié. Elles y réussirent à la fin. Mais il s'étoit fait un si étrange épuisement dans mes forces, que je demurai plus d'une heure sans en retrouver assez pour répondre à leurs questions, & pour leur faire connoître que j'étois revenu à moi-même. J'avois les yeux fermés, & la tête appuyée languissamment contre le dos de ma chaise. Ma respiration étoit haute & convulsive. J'entendois tout ce qui se disoit autour de moi, mais je ne me sentoís ni le pouvoir ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part. Qu'on se figure une victime étendue au pied de l'autel, après avoir reçu le coup du sacrifice : j'étois dans le même état, sans autre mouvement que celui d'une palpitation violente, qui se communiquoit du cœur à toutes les parties de mon



mon corps, & qui caufoit un tremblement, visible dans tous mes membres.

Cependant, étant revenu tout-à-fait à force de soins & de secours, j'embrassai ceux qui m'avoient rendu leurs services avec tant de zèle. Je leur dis: Hélas! votre amitié s'est trompée en me rappelant à la vie. Vous saviez quel fardeau je vais avoir à porter. Vous avez vu la nature se déclarer par mon évanouissement & ma longue défaillance. Pourquoi l'avez-vous ranimée? N'est-ce pas un signe qu'elle est trop foible pour soutenir longtemps des maux, dont elle n'a pu même supporter le premier sentiment? Ils me répondirent, qu'ils étoient certains que mon courage seroit plus fort qu'elle. Je pris cette occasion pour les prier de me laisser seul: Si vous le croyez, leur dis-je, je vous demande en grâce de m'abandonner pour quelque tems à moi-même, & de me laisser faire tous mes efforts pour le rappeler. Quoique je n'eusse réussi qu'imparfaitement à leur cacher

mon defefpoir, ils connoiffoient fi bien mon caractère, qu'ils fe reposèrent fur la parole que je leur donnai de ne me porter à rien de funefte. J'obtins d'être feul, comme je le fouhaitois. Mon frère me demanda fi je n'approuvois point la propofition qu'il m'avoit faite, de nous mettre promptement à la poursuite du Vailfeau François. Je me reposai de tout fur fon affection & fur fa prudence. Il fit faire les préparatifs de notre départ avec tant de diligence, que nous fûmes en état de mettre à la voile le lendemain à midi.

On s' imagine bien fans doute, que ce n'étoit point par indifférence que je m'abandonnois ainfi à fa conduite. Tout étoit au contraire agité & tumultueux dans mes idées & dans mes fentimens; & c'étoit cette raifon même qui me portoit à me remettre de mes foins les plus importans, fur un frère dont je connoiffois la fageffe, & le zèle pour mes intérêts. Je dois confefser que je n'étois point capable alors  
de

de prendre par choix la moindre résolution. Dans le trouble d'esprit & de cœur où j'étois, je ne pouvois même démêler quels étoient les mouvemens qui dominoient dans mon ame. Il me fut impossible, après deux heures de solitude & de méditation, de me répondre nettement à moi-même, lorsque je me demandai si je détestois mon épouse, ou si je l'adorois encore ; si je souhaitois de pouvoir l'enlever à son perfide Amant, ou s'il n'étoit pas mieux pour mon honneur, & même pour mon repos, de les abandonner tous deux à la justice du Ciel & à leur mauvais sort. Je n'avois pas la force de m'arrêter deux instans de suite à cet examen, J'avois encore moins celle de me représenter Fanny disposée à fuir avec Gelin, résolue volontairement à abandonner son époux & ses enfans, quittant mon lit pour suivre une Adultère, occupée peut-être à recevoir ses caresses. Dieux ! tous mes esprits se confondoient à la seule approche de cette idée ; & ne me sentant point capable d'en soutenir

un moment la présence, j'en détournais mon attention, pour me réduire à plaindre mon sort, sans oser presque penser à cette foible & malheureuse créature.

Cette disposition, que je retrace ici en peu de mots, fut pendant longtems mon état habituel. Le poids de mes maux étoit comme renfermé au fond de mon cœur. Mon courage s'employoit moins à le diminuer par mes réflexions, qu'à me faire une illusion continuelle pour m'en dérober la vue. Mon ame reculoit de frayeur à cet objet, comme ma main se feroit retirée d'un fer brulant auquel elle auroit touché sans réflexion. Cependant, tout servoit à m'y rappeler: mes enfans, qui étoient sans cesse devant mes yeux lorsque nous nous fûmes remis en mer; ma belle-sœur, qui pleuroit continuellement la honte de son amie, & qui prononçoit le nom de Gelin mille fois le jour avec détestation; Madame Lallin même, qui augmentoit mes peines, & qui les renouvelloit à chaque instant, en me disant mille choses qu'el-

qu'elle croyoit propres à me consoler. Pour Bridge, qui fut le seul à qui je ne craignis point de me laisser voir à découvert, il eût contribué sans doute plus que personne à ma guérison, si j'eusse été capable de goûter quelque remède. C'eût été dans la sagesse de ce cher frère, dans sa douceur, dans sa tendre & sincère affection, que j'eusse trouvé mes consolations les plus solides. Mais, loin de recueillir les fruits que j'avois lieu d'espérer quelque jour de son amitié, telle fut la barbarie de mon sort, qu'il servit lui-même de catastrophe à mes tristes aventures d'Amérique. On va voir par son exemple, si c'est ici-bas que la Vertu doit s'attendre d'être récompensée; & par le mien, qu'il peut y avoir un progrès sans fin dans l'infortune, puisqu'on peut devenir plus malheureux qu'on n'étoit lorsqu'on croyoit déjà l'être infiniment.

Malgré la diligence avec laquelle nous étions partis de Ste. Hélène, les vents furent si contraires, que nous n'avancâmes pas beaucoup

dans notre route. Mon frère étoit désespéré de ce retardement, qui détruiroit toute l'espérance qu'il avoit eu de joindre le Vaisseau François. Pour moi, dont les sentimens étoient toujours si incertains que je ne savois ce que je devois craindre ou désirer, je m'occupois moins à réfléchir & à raisonner, qu'à gémir. Nous fûmes plus de trois mois à gagner la hauteur de l'Espagne. J'avois reçu sur mon Vaisseau, à la Havana, quelques Espagnols de considération, qui m'avoient prié de les débarquer à la Corogne. ~~Bridge~~ ~~un~~ ~~seul~~ ~~de~~ faire prendre cette route à notre Pilote. Nous y arrivâmes heureusement : mais comme notre dessein n'étoit pas de nous y arrêter, nous n'entrâmes point dans le port. Mon frère fit mouiller l'ancre à quelque distance, & se mettant dans la plus grande de nos chaloupes, avec les Espagnols & trois Anglois de notre suite, il se rendit à terre en un moment. La curiosité étoit son unique motif. Il tâcha même de m'engager par de fortes instances à  
lui

lui tenir compagnie, pour dissiper un peu mes chagrins par cet amusement ; mais rien n'étant capable de me divertir & de m'amuser, je refusai d'avoir pour lui cette complaisance. Hélas ! je le refusai : mon dessein étoit d'éviter un plaisir, que je n'étois point capable de goûter ; & le Ciel, qui vouloit épuiser sur moi toute sa colère avant mon retour en Europe, prit cette occasion pour consommer ma ruine & rendre ma misère accomplie.

Mon malheureux frère entra donc dans le port de la Corogne. C'est de lui-même que j'appris bientôt les circonstances que je vai raconter. En abordant, il quitta les Espagnols, qui devoient prendre la poste pour Madrid, & ne s'étant proposé que le plaisir d'y visiter la ville, il y employa la plus grande partie du jour, dans le dessein de retourner au Vaisseau avant la nuit. Il revenoit au port vers le soir, pour s'embarquer à l'instant. Comme il étoit prêt à mettre le pied dans la chaloupe, il se sent arrêté

par le bras ; & tournant la tête aussi-tôt , il reconnoit Gelin. Quelle surprise ! A peine en crut-il d'abord les yeux , & dans la première confusion de ses mouvemens , il demeura interdit jusqu'à ne pouvoir s'exprimer. Cependant , ce perfide se jette à son col , l'embrasse étroitement , & marquant une joie infinie de le revoir , il lui confesse que venant de l'appercevoir sur le port , il n'avoit pu résister à l'envie d'accourir à lui , pour lui témoigner qu'il étoit toujours le plus tendre & le plus sincère de tous ses amis. Mon ami ? lui dit Bridge , qui n'étoit revenu de son étonnement que pour se livrer à l'indignation & à la colère : Quoi traître ! n'est-ce pas toi qui as deshonoré mon frère , & violé les droits les plus saints de l'honneur & de l'amitié ? De quel front oses-tu te présenter à moi , & comment crois-tu pouvoir éviter ici le châtiment de tes crimes ? Quoique Gelin ne dût point s'attendre à un traitement plus favorable , il parut extrêmement embarrassé de cette réponse. Il faudroit



droit avoir connu son caractère, pour comprendre tout ce qu'il y a d'étrange dans l'aventure que je raconte. Au fond, ce malheureux avoit mille qualités excellentes. Il avoit de l'esprit, de la générosité, de la tendresse de cœur; & tout autre motif qu'une passion amoureuse nel'auroit jamais rendu capable d'une lâcheté. Mais étant d'une vivacité qui l'emportoit sur ses réflexions, il n'auroit fait attention à rien, pour se satisfaire du côté de l'amour. Quelque furieuse que fût sa passion pour mon épouse, & quelques crimes qu'il eût à se reprocher, il ne put voir mon frère, qu'il aimoit passionnément, sans se sentir pressé du desir de l'embrasser. Peut-être sa légèreté l'empêcha-t-elle même de penser qu'il devoit craindre sa colère, & qu'il ne pouvoit plus prétendre d'en être traité comme un ami. Quoi qu'il en soit, il fit paroître plus de douleur que de ressentiment, après avoir écouté ses reproches; & s'attendrissant même jusqu'aux larmes, il le conjura de lui accor-

der un moment d'entretien particulier.

Bridge balança, si le parti qu'il devoit prendre d'abord n'étoit pas de le faire arrêter. Cependant, ayant le cœur si bon qu'il ne le put voir touché jusqu'à ce point sans l'être un peu lui-même, & sans sentir quelques retours de son ancienne amitié, il consentit à l'entendre. Ses pleurs, & sa hardiesse même à se présenter, pouvoient être l'effet de quelque repentir. Bridge se flata de cette pensée; & s'écartant avec lui sur le sable, au côté le plus désert du port, ils commencèrent un entretien dont on pourroit juger par la conclusion, quand je me dispenserois d'en rapporter la première partie. Gelin confessa nettement qu'il étoit coupable. Mais rejetant son crime sur la violence d'une passion sans bornes, il tâcha d'exciter la pitié de mon frère, & de lui persuader qu'il ne méritoit point sa haine. Eh! quels sentimens faut-il donc que j'aye pour vous, lui dit Bridge, lorsque vous trahissez mon amitié & ma confiance,

ce, que vous mettez le poignard dans le sein d'un frère qui m'est aussi cher que moi-même ? Perfide Gelin ! que vous avions-nous fait ? Ne vous ai-je pas toujours regardé comme le plus cher de mes amis ? Mon malheureux frère n'avoit-il pas cette opinion de vous ; & ne vous a-t-il pas traité lui-même , à ma prière , avec une honnêteté & une affection qui méritoient toute votre tendresse ? Ne vous a-t-il pas offert sa maison , une part à ses biens & à sa fortune ? Auroit-il eu plus de bonté pour vous , si vous lui aviez appartenu d'aussi près que moi par le sang ? Et pour récompense , vous le couvrez d'infamie ! vous l'assassinez cruellement , en lui enlevant tout ce que son cœur aimoit ! Dites après cela que vous méritez ma compassion , & que je ne dois point vous détester plus que Cléveland. Car n'est-ce pas sur moi que retombent toutes vos perfidies ? Ne vous ai-je pas introduit dans sa maison ? N'est-ce pas sur mon témoignage qu'il a pris pour vous de l'estime & de la

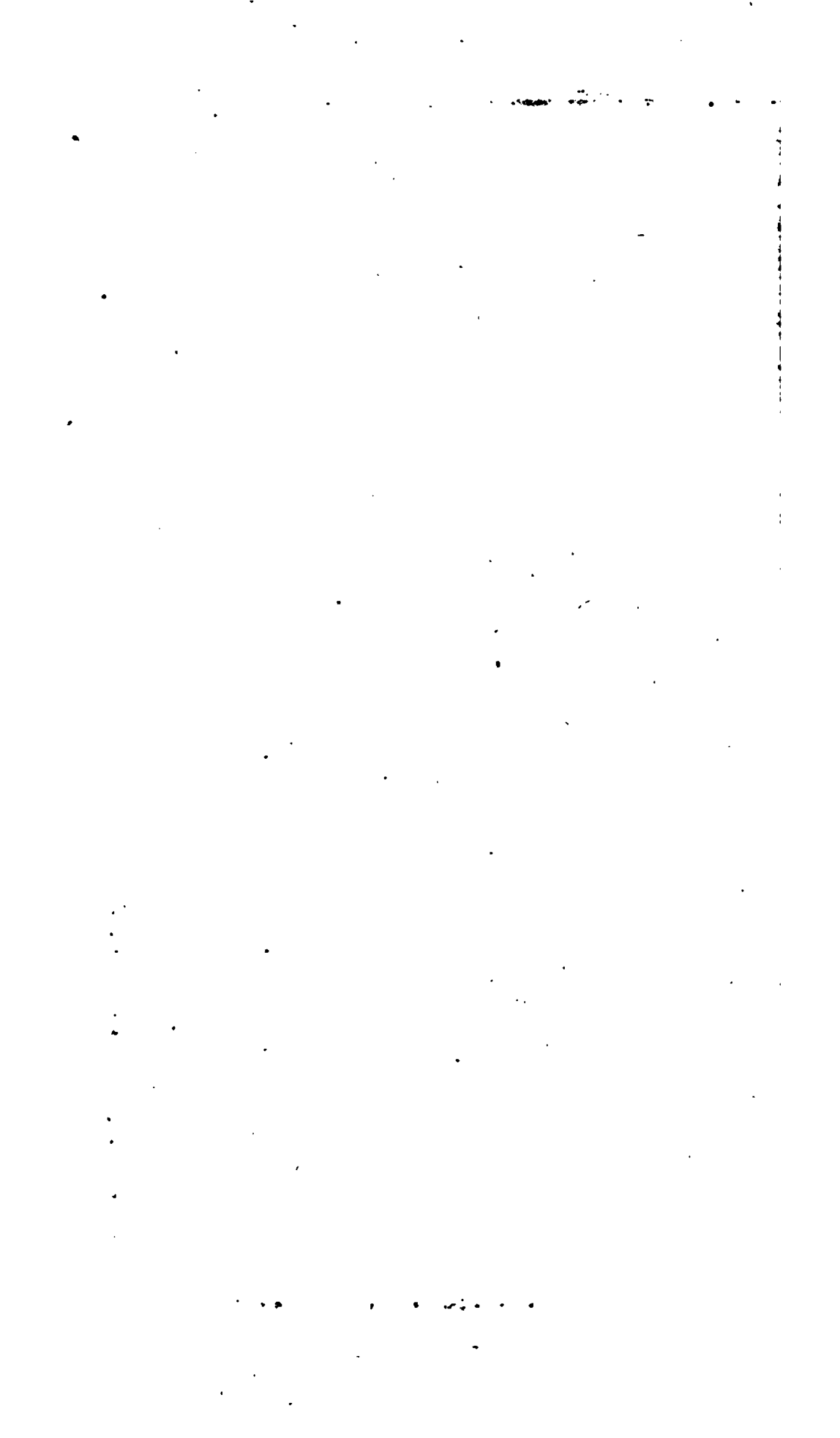
confiance ? Lorsque je vous reproche ici nos malheurs communs , n'a-t-il pas droit de me reprocher en particulier tous les siens ? Mais qu'avez-vous fait de son épouse ? continua Bridge. Vous êtes-vous hâté de combler bientôt notre honte ? Vos infames desirs ont ils tardé bien longtems à se satisfaire ? C'est sans doute de concert avec elle , que vous nous avez trahi ; & vous avez insulté ensemble plus d'une fois à notre infortune & à nos peines ?

Malgré l'obstination de Gelin dans son crime, j'ai su de mon frère, que ces reproches l'avoient pénétré jusqu'au fond du cœur. Il ne se défendit que par quelques paroles confuses & embarrassées. Cependant, étant pressé de nouveau, & sans doute avec trop peu de ménagement, de s'expliquer sur le lieu où il avoit laissé Fanny, & sur la manière dont il vivoit avec elle, il répondit fièrement, qu'elle étoit en sûreté, & qu'il auroit toujours pour elle plus de considération que je n'en avois eu. Ces derniers mots  
pi-

piquérent Bridge. Comment perfide, reprit-il, tu prétens donc la garder ! Aussi longtems , lui dit l'autre , qu'elle sera contente de mes services , & qu'elle aura besoin de mon secours. Peut-être mon frère eut-il tort de ne pas lui demander l'éclaircissement de ces paroles. Quoique je n'y visse pas plus clair que lui lorsqu'il me les rapporta , j'ai conçu longtems après, qu'avec un peu plus d'explication , elles eussent peut-être servi à me faire pénétrer dans ce fatal mystère ; & si cette connoissance n'avoit rien changé à mes malheurs , elle auroit pu me donner un peu plus de force pour le supporter. Peut-être que Gelin , par un reste d'honneur & d'amitié , alloit lui découvrir non seulement la retraite de mon épouse , mais encore le motif de sa fuite , & les circonstances qui pouvoient en diminuer le crime & la honte. Il y a du moins de l'apparence qu'avec un peu plus de modération , Bridge eût évité le malheur qui le menaçoit. Mais il étoit entraîné tout à la fois par

l'ascendant de son mauvais sort, & du mien; & lui, qui étoit le plus doux & le plus patient de tous les hommes, se livra trop tôt au juste ressentiment qu'il eut de se voir insulté par un ami perfide. Aussi longtems, s'écria-t-il, qu'elle aura besoin de tes services! Loin de marquer du repentir, comme je me l'étois figuré, tu joins donc la raillerie à l'ingratitude, & l'outrage à la trahison? Va, nous prendrons des voies plus sûres pour tirer raison de tes perfidies. Et en même tems qu'il prononçoit ces paroles avec beaucoup de feu, il s'efforça de le saisir au colet & de l'arrêter, pour le conduire ensuite à mon Vaisseau, où nous aurions tenu conseil sur la manière dont nous devions en user avec lui.

Gelin étoit vigoureux. Il s'échappa des mains de mon frère, & il prit la fuite. Cependant, étant poursuivi de près, & se voyant dans la nécessité de repasser auprès de la chaloupe, où il ne pouvoit manquer d'être arrêté par nos Anglois, qui paroissent même l'avoir déjà  
ap-







apperçu & venir à sa rencontre, il ne ménagea plus rien pour sauver sa liberté. Il mit l'épée à la main, & se tournant tout d'un coup vers mon frère, il fondit si impétueusement sur lui, que quoiqu'il eût eu le tems de tirer aussi la sienne & de se mettre en défense, il ne put éviter de recevoir un grand coup qui le perça d'outre en outre. L'infortuné Bridge tomba sans forces. Gelin, en retirant son épée du sein de son ami, en vit sortir un ruisseau de sang. Ce spectacle l'émut jusqu'au fond du cœur. Il en oublia l'intérêt de sa liberté & de sa vie; & la tendresse de l'amitié prenant le dessus sur toutes les autres passions, il se jeta par terre à corps perdu, pour embrasser mille fois celui qu'il venoit de massacrer.

Pendant qu'il le serroit de toute sa force, en lui demandant pardon, & en poussant des cris pitoyables, les trois Anglois, qui avoient redoublé leur course en voyant de loin le combat, s'approchèrent du lieu où couloit le sang de leur Maître.

tre. Dans la fureur qu'ils sentirent à cette vue, ils ne s'arrêtèrent point à distinguer si c'étoit haine, ou amitié, qui tenoit Gelin attaché sur son cadavre. Ils le percèrent de plusieurs coups, sans que ce malheureux garçon jetât une plainte, ni qu'il fît le moindre mouvement pour se défendre. Mon frère respiroit encore, mais il avoit perdu tout à fait la connoissance. Ils tinrent conseil ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme ils étoient incertains de ce qui pouvoit leur arriver de la part des Espagnols, s'ils étoient découverts auprès de deux corps qui paroissoient sans vie, ils conclurent que le plus sûr pour eux étoit de regagner promptement le Vaisseau avec le cadavre de leur Maître. Ils firent avancer la châloupe vis à vis du lieu du combat, qui étoit le rivage même de la mer; & s'embarquant aussitôt, ils arrivèrent à bord à l'entrée de la nuit.

Un si funeste accident se répandit en un instant par tout le Vaisseau. Bridge étoit chéri de tout le monde.

de. Sa mort, qui passa d'abord pour certaine, fit pousser des cris aux plus insensibles. Quelque peu de part que j'eusse pris, depuis notre départ de Ste. Hélène, à ce qui se passoit autour de moi, je fus frappé d'entendre un bruit que je n'y avois jamais entendu. Je craignis que dans l'absence de mon frère, qui faisoit l'office de mon Lieutenant, il ne se fût élevé quelque desordre parmi les matelots, & j'envoyai pour s'en informer, un valet qui étoit toujours dans ma famille. Le bruit cessa, mais mon valet ne revint point. On l'avoit arrêté par la même raison qui faisoit que ma chambre étoit le seul endroit du Vaisseau où notre perte ne fût point encore connue; c'est-à-dire pour ménager ma belle-sœur, sa fille, & moi, dont on jugeoit bien que la douleur ne manqueroit point d'être extrême. Nos gens avoient eu cette intention. C'étoit rendre eu effet un service considérable à ma belle-sœur & à sa fille, que de leur épargner les vifs transports que cause presque toujours une douleur

leur subite & imprévue, & de prendre des mesures pour les y préparer. Mais pour moi, qui étois accoutumé plus que jamais à juger d'un événement au premier coup d'œil, & à le dépouiller de toutes les circonstances pour l'envisager en lui-même, il importoit peu de quelle manière le plus affreux malheur me fût annoncé. Dans l'état où j'étois, la mort de mon frère étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus funeste. Peut-être n'en aurois-je pas porté le même jugement avant qu'elle fût arrivée : mais c'est qu'il ne me seroit pas tombé alors dans l'esprit qu'elle fût possible, ou du moins qu'elle pût être si prochaine ; & qu'occupé comme j'étois de l'infidélité de mon épouse, je n'avois rien de plus terrible devant les yeux, que le sujet présent de mes peines.

J'attendois le retour de mon valet, ou plutôt, mon inquiétude & ma curiosité avoient cessé avec le bruit ; lorsque ce même garçon que j'avois envoyé, étant rentré dans ma chambre, me pria à l'oreille d'en sortir un moment. Un des trois Anglois

glois qui avoient accompagné mon frère à la Corogne , étoit dehors à m'attendre. Il m'apprit en peu de mots, non que son Maître fût mort ou mourant, mais qu'a yant été bles- sé à terre, il l'avoit ramené heureuse- ment avec les compagnons; & qu'a- vant que de m'informer de cette nouvelle, ils avoient eu soin de le mettre dans un endroit commode, pour lui faire rappeler ses esprits & pour panfer sa blessure. Il ajouta, que c'étoit la crainte de m'alarmer trop, qui leur avoit fait prendre cette pré- caution; & qu'ils s'étoient même crus obligés de m'avertir encore avant ma belle-sœur, afin que je pusse ré- gler moi-même de quelle manière je souhaitois qu'on lui communiquât cette triste aventure. Je le louai de sa sagesse & de sa discrétion, & je me fis mener aussitôt dans la chambre où ils avoient mis mon frère. Je donnai ordre qu'on ne parlât de rien aux Dames, jusqu'à mon retour. Quoique je ne fusse point sans inquiétude, en allant, j'étois si éloigné de croire mon cher Bridge dans l'état où je l'allois voir, que je n'avois pas même conçu  
que

que sa blessure vînt d'une autre cause qu'une chute, ou de quelque autre accident ordinaire. Cependant, l'air de langueur & le profond silence avec lequel il me tendit les bras au moment qu'il me vit paroître, me fit naître tout d'un coup d'étranges soupçons. J'approchai pour l'embrasser. Il étoit pâle, sans force, presque hors d'état de prononcer une parole; en un mot, tel qu'il devoit être après avoir perdu presque tout son sang par la blessure, & après un évanouissement de deux heures dont il ne faisoit que revenir. Je lui demandai à lui-même, par quelle funeste aventure il se trouvoit réduit à cette extrémité. Quoiqu'il pût à peine ouvrir la bouche, sa réponse me fit pressentir toute l'horreur du sort qui m'attendoit, en réunissant à mes peines présentes, l'idée des nouvelles douleurs dont j'étois menacé. Il m'apprit la rencontre qu'il avoit faite de Gelin, l'entretien qu'il avoit eu avec lui, le peu de lumières qu'il en avoit tirées, mais qu'il jugeoit suffisantes, me dit-il, pour confirmer la honte de mon épouse, & pour me faire oublier éter-

éternellement cette misérable. Il me parla de son combat, & de l'action de Gelin, qui s'étoit jetté sur lui pour l'embrasser après l'avoir percé d'un coup d'épée. Pour sa mort, il ne put m'en apprendre que ce qu'il s'étoit fait raconter lui-même par ses gens, depuis qu'il étoit revenu de son évanouissement. Il demeura quelques momens en silence après ce discours, comme pour reprendre haleine, & il me regardoit d'un œil aussi abattu par la douleur que par l'épuisement de ses forces. Voilà, mon cher Cléveland, reprit-il l'état de votre fortune & de la mienne. J'ai cet avantage sur vous, que je touche au moment où l'on perd le sentiment des plaisirs & des peines, & où tout devient égal & indifférent par la mort. Cependant en faisant réflexion, ajouta-t-il, sur ce qui se passe actuellement dans mon cœur, j'ai peine à comprendre que je puisse être aussi insensible qu'on le prétend, lorsque j'aurai perdu le peu de vie qui me reste. C'est de quoi je m'entretenois lorsque vous êtes entré dans cette chambre. Je fais dans  
 quelle

quelle situation je vous laisse ; troublé, languissant, accablé de douleur, & privé de la consolation que vous étiez sûr de trouver toujours dans un frère qui n'avoit rien de plus cher que vous. Je laisse dans le même état mon épouse & ma fille. O Dieu ! serai-je tranquille dans votre sein même, avec de si tristes souvenirs !

Quoique le témoignage de mes propres yeux m'assurât, autant que son discours, de l'extrême péril où étoit sa vie, je ne lui répondis qu'en l'exhortant à bien espérer de la bonté de son tempérament & de la force des remèdes ; & malgré les incroyables agitations de ma douleur, je me rendis maître de tous mes mouvemens. Les efforts que je fis pour étouffer jusqu'à mes soupirs, furent si violens, que je sentis plus d'une fois cette espèce de frémissement que je m'imagine que l'ame doit éprouver lorsqu'elle est prête à se séparer du corps. Cependant, un moment de réflexion sur la nécessité dont il étoit pour l'intérêt de mon frère, de ma belle-sœur, de mes enfans,



fans , & pour le mien même, de conserver toute la liberté de mon esprit, me fit trouver assez de force pour suspendre ainsi les effets du plus vif & du plus invincible desespoir. Qu'on ne s'imagine point qu'on faisant étalage de ma fermeté, j'aie ici en vue cette fumée qu'on appelle Gloire, & l'estime de ceux qui apprendront mes malheurs & ma constance. Hélas! si je ne l'ai point dit assez, je veux le répéter encore; je ne demande que leur compassion.

Le Chirurgien du Vaisseau , à qui j'ordonnai en particulier de me dire naturellement ce qu'il pensoit de la blessure , me confirma dans l'opinion que j'en avois formée. Elle est si mortelle , me dit-il , que je ne conçois point comment il a pu vivre un moment après l'avoir reçue. Tous les intestins sont percés , & vous ne devez espérer à présent de le conserver , qu'aussi longtems que le Ciel voudra faire un miracle. Je me rapprochai du malade, après cette sentence. Il prévint ce que j'avois dessein de lui dire, en me priant instamment de lui procurer la vue de son

son épouse & de sa fille. Je trou-  
vai cette demande si juste, & je crai-  
gnis si fort qu'il ne fût privé de la  
consolation de les embrasser pour la  
dernière fois, que je le quittai sur  
le champ, pour aller préparer ma  
belle-sœur à cette visite. Mes gens,  
qui me virent passer, me proposè-  
rent de mettre à la voile avant la fin  
de la nuit, de peur que nous ne fussi-  
ons exposés le lendemain, de la part  
des Espagnols, à quelques recher-  
ches qui pourroient nous causer de  
l'embarras. J'y consentis. On leva  
l'ancre aussi-tôt. Je ne m'arrêtai  
point un instant à donner cet ordre;  
& je ne fus guères plus longtems à  
déclarer à ma belle-sœur qu'il fa-  
loit s'armer de courage & de réso-  
lution, pour voir son époux dans  
un état auquel elle ne s'attendoit  
point. Cette courte absence m'ôta  
néanmoins la satisfaction de rece-  
voir les derniers soupirs de mon  
cher frère. Il expira avant que je  
pusse être de retour dans sa cham-  
bre, c'est-à-dire quatre minutes a-  
près que j'en fus sorti.

Quelque habitude que j'eusse pri-  
se

se de dépouiller, comme je l'ai dit, tous mes malheurs de leurs circonstances, pour n'y considérer que ce qu'ils avoient de réel. J'avoue que c'en fut une bien terrible & bien insupportable que cette tromperie du sort, qui sembloit ne m'avoir éloigné de mon frère pendant un instant, que pour saisir aussi-tôt cette occasion de me le ravir. À peine lui avois-je dit quatre mots, depuis que j'avois été averti de sa blessure. Mille sentimens tendres, que la douleur & l'amitié avoient fait naître en confusion dans mon cœur, s'y trouvoient resserrés sans pouvoir éclater. Je m'étois contraint auprès de lui, pour le ménager dans l'état où je l'avois vu; & je me trouvais obligé en apprenant sa mort, de me faire encore plus de violence pour ménager ma belle-sœur & sa fille, & pour les porter à la modération par mon exemple. Je sortois de ma chambre avec elles, lorsqu'un valet vint au-devant de moi. Il est trop tard Monsieur, me dit-il la larme à l'œil, mon Maître vient d'expirer. Ma belle-sœur & sa fille l'entendi-

rent. Leurs cris, & leurs efforts pour courir, l'une à son époux, l'autre à son père, surpassent toutes mes expressions. J'eus une peine infinie à les arrêter, avec le secours de quelques-uns de mes gens, & à les faire retourner à ma chambre, où je les laissai gémir en liberté. Madame Lallin, & leurs femmes, y étoient pour s'opposer à leurs transports. Je les priai de prendre ce soin, tandis que je me retirai dans un coin opposé, & que je m'y livrai à cette sorte de douleur qui est le plus mortel poison de l'ame, parce que rien ne s'en répand au dehors, & qu'elle s'enivre en quelque sorte en le dévorant tout entier.

Cependant, après avoir passé quelque tems dans cette triste occupation, je ne pus refuser de répondre à quelques-uns de mes gens, qui entrèrent brusquement dans ma chambre, en demandant à me parler. Drink, l'un de ceux à qui j'avois donné le plus d'autorité, me dit d'un air effrayé, qu'on appercevoit sur mer un spectacle épouvantable, & qu'il étoit à propos que je sortisse un moment pour en juger moi-même. Je montai sur

sur le pont. Il étoit encore nuit, mais l'obscurité ne servit qu'à me faire découvrir plus aisément ce qui se présentait à mes yeux. C'étoit un globe de flammes qui paroissoit assez éloigné, & qui s'élevoit vers le Ciel avec une activité extrême. Après l'avoir considéré longtems sans pouvoir m'imaginer ce qui pouvoit lui servir d'aliment au milieu des eaux, je me figurai à la fin que ce devoit être quelque vaisseau où le feu avoit pris, & qui étoit par conséquent dans le dernier péril. Je donnai ordre aussitôt qu'on tournât la voile de ce côté-là, pour lui porter du secours. Je fis même tirer quelques coups de canon, & allumer plusieurs flambeaux, pour avertir l'équipage de notre approche. Cette précaution ne fut pas inutile. Un moment après nous vîmes paroître deux chaloupes, remplies chacune de quinze ou seize personnes qui nous tendoient les bras, en demandant d'un ton pitoyable d'être reçues à bord, & d'être secourues. Je ne balançai point à leur permettre de monter dans le vaisseau. Ils me racontèrent leur infor-

tune. Le feu s'étoit mis en effet dans leur bâtiment, & ils avoient couru risque d'être consumés par les flammes. C'étoit des François qui venoient de la Martinique, & qui retournoient à Nantes en Bretagne, où ils étoient nés presque tous. J'ordonnai qu'ils fussent traités avec humanité. Ils me demandèrent quelle route je tenois. Je l'ignorois moi-même, nous n'étions pas encore bien éloignés de la côte d'Espagne. Malgré le trouble de ma douleur, & l'image présente de la mort de mon frère, je ne pouvois oublier que mon épouse étoit sans doute à la Corogne, & qu'il dépendoit peut-être de moi de me saisir d'elle. L'embarras où me jettoit cette pensée, achevoit de me déchirer le cœur, & je fus longtems avant que d'en venir même à la délibération. J'avois honte de sentir que l'amour m'intéressât encore pour elle à ce point. Je soupirois, je prenois intérieurement le Ciel à témoin de mes peines ; mais je ne pouvois me résoudre à quitter un lieu où j'avois raison de croire qu'elle étoit. Cependant, les dernières paroles de  
mon

mon frère s'étant présentées à mon esprit dans toute leur force, le sentiment de ma honte se réveilla tellement, que je pris mon parti tout d'un coup. Eloignons-nous, dis-je brusquement à mes gens; fuyons cette malheureuse côte à force de voiles; gagnons Nantes, puisque la charité m'oblige, après avoir reçu ces honnêtes François, de les remettre dans leur pays. C'est notre route pour l'Angleterre; & il m'est indifférent d'ailleurs en quel endroit du Monde j'aïlle achever ma triste vie. Quoique cette résolution n'eût pas été l'effet d'un raisonnement tranquille, je m'y confirmai de plus en plus en avançant.

Le vent, qui continua de nous être contraire, rendit notre voyage extrêmement long & pénible. Je le passai dans un abattement si profond, que je ne fis pas même usage de mon esprit pour méditer & pour réfléchir. Toute la capacité de mon ame, si j'ose parler ainsi, étoit employée en sentiment. Il se trouva parmi les François que j'avois à bord, quelques personnes de mérite, qui étant

bientôt informés de mes pertes, s'offrirent officieusement à me consoler par leur compagnie & par leur entretien. Je les priai de rendre ce service à ma belle-sœur, & ils s'y prirent avec tant d'esprit & de politesse, que leurs soins ne lui furent pas tout-à-fait inutiles. Pour moi, qui étois aussi peu capable de desirer de la consolation que d'en recevoir, je me tenois renfermé du matin au soir dans le cabinet qui touchoit à ma chambre, & je n'y voulois même souffrir la présence de personne. J'étois sans livres. J'avois toujours fait fort peu de cas de ceux que j'avois en Amérique; & quoiqu'ils eussent servi pendant longtems à m'occuper, je les comptois presque pour rien; de sorte qu'espérant d'être bientôt en Europe, j'avois négligé d'en prendre sur le vaisseau, en partant de la Havana. Je n'avois donc, pour me soutenir contre le poison qui me rongeoit le cœur, que le secours invisible du Ciel, & la force de mon tempérament.

Nous arrivâmes enfin à Nantes. Le bon office que j'avois rendu aux  
ha-



habitans de cette ville en recevant leurs concitoyens dans mon vaisseau, m'y procura un accueil honnête & plein d'amitié. On m'y offrit d'abord toutes sortes de plaisirs & de divertissemens; mais je ne tardai guères à déclarer que les marques de joie m'importunoient; & que dans la disposition où j'étois, la plus grande faveur qu'on pût me faire étoit de me laisser seul & en liberté. J'employai les premiers jours à faire ensevelir honorablement mon cher frère. Hélas! que je lui portai d'envie, en lui voyant prendre possession de la paix éternelle dans l'asyle du tombeau!

La misère où la plupart des François que j'avois amenés, se trouvoient réduits par la perte de leur vaisseau, me fit naître une envie, que j'exécutois avec l'applaudissement & l'admiration de tous les Nantois. Ce fut de leur faire présent du mien. J'étois riche, peu attaché à mes richesses, & extrêmement sensible à la compassion. C'étoit me satisfaire moi-même, que de leur accorder cette faveur. Elle fut regardée néanmoins

moins comme un effet inouï de générosité. Rien ne me pressoit de me rendre en Angleterre; je pouvois toujours y passer facilement de France, où les occasions s'en présentent à tous momens dans tous les ports.

i fort libérale-  
i m'avoient ser-  
& je ne retins  
avec les fem-  
ir & de Mada-

*FIN DU TOME III.*

59603506



